

Université de Montréal

**La peur dans les gangs de rue :  
un sentiment peu connu qui colore  
l'expérience de leurs membres**

Par  
**Félix Désormeaux**

École de criminologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
En vue de l'obtention du grade de  
Maître ès sciences (M. Sc.)  
En criminologie

Mai, 2006

© Félix Désormeaux, 2006



AV

6015

054

2007

V.019

Direction des bibliothèques

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**La peur dans les gangs de rue :  
un sentiment peu connu qui colore  
l'expérience des membres**

Présenté par :

**Félix Désormeaux**

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Pierre Guay, président-rapporteur

Marie-Marthe Cousineau, directrice de recherche

Chantal Fredette, membre du jury

Mémoire accepté le : 9 mai 2007

## Sommaire

Cette étude explore le vécu des jeunes à l'intérieur d'un gang de rue, selon leur point de vue, en tentant de se détacher du champ d'études traditionnel de l'activité délinquante. Son objectif général est donc de décrire et de comprendre les expériences vécues par les membres de gangs de rue selon la perspective de ceux-ci, en abordant une dimension trop souvent oubliée, soit celle de la peur. L'univers des gangs semble être un terrain fertile à la croissance de cette émotion puissante qui peut, si l'on en croit certains, décider de « l'issue d'une guerre ».

Treize entretiens à tendance non directive furent menés auprès de garçons membres et ex-membres de gang. Ces rencontres ont permis, dans un cadre phénoménologique, d'investiguer certains aspects de l'expérience des gangs tels les processus d'affiliation au gang de rue, le vécu des membres durant l'adhésion et le processus de désaffiliation, l'opinion des interviewés sur ce phénomène et, bien sûr, la place de la peur dans leur expérience.

Il ressort, que l'expérience de l'affiliation à un gang est certes personnelle à chacun. Les raisons d'affiliation et également de désaffiliation sont diverses. Il est apparu, malgré tout, que la recherche de bénéfices lucratifs, du respect de ses pairs et une donnée nouvelle, la peur, sauraient expliquer plusieurs gestes posés par les membres de gang. Aux dires des interviewés, les valeurs des gangs auraient changé. De groupes décousus, des gangs glisseraient tranquillement vers des organisations plus structurées tournées vers le profit pécuniaire, entraînant du même coup une recherche de la conformité sociale pour assurer la réussite de l'entreprise et une criminalisation des activités délinquantes.

La structure même des gangs changerait rapidement. Il apparaît donc important de prendre le pouls du phénomène à intervalle régulier, ne serait-ce que pour en approfondir la compréhension et cerner les motivations des jeunes membres qui y passent une partie de leur adolescence et, surtout, en suivre le développement afin de mieux pouvoir y faire face.

**Mots clés :** Gang de rue, membre de gang, peur, délinquance, jeunesse.

## Abstract

This study explores the life of young members inside a street gang, according to their point of view, while tempting to detach themselves of the field of traditional study of the criminal activity. Its general objective is therefore to describe and to understand the experiences lived by the members of street gangs according to the perspective of these, while abording a too often forgotten emotion: the fear. The universe of the gangs seems to be a very fertile compost to the growth of this powerful emotion that can, if one believes some, to decide « the outcome of a war ».

Thirteen interviews with non-guideline tendency were led close to boy members and ex-members of gang. These meetings permitted, in a phenomenological setting, to investigate some aspects of the experience of the gangs as the processes of affiliation to the gang of street, the experience of the members during the affiliation and the process of disaffiliation, the opinion of the interviewees on this phenomenon and the place of the fear in their experience.

The experience of the affiliation to a gang is certainly personal to each member. The reasons of affiliation and disaffiliation are various. It appeared, in spite of everything, that the search of lucrative profits, of the respect of its equals and a new data, the fear, would know to explain several gestures put by the members of gang. According to the interviewed, the gang's values would have changed. Of unstitched groups, some gangs would slip quietly toward organizations more structured turned toward making money, dragging at the same time a search of the social conformity and a criminalization of the delinquent activities.

Even the gang's structure would change quickly. Therefore, it's important to take the pulse of the phenomenon to regular interval, even though it would only be to dig deeper the understanding of it and to surround the motivations of the young members who spent part of their youth and especially to follow the evolution of it in order to be able to apply better interventions.

**Key words:** Street Gang, Gang's Member, Fear, Delinquency, Youth.

## Table des matières

<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>I</b>
<b>ABSTRACT</b> .....	<b>II</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>III</b>
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	<b>VII</b>
<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>VIII</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
<b>CHAPITRE 1 ÉTAT DE LA CONNAISSANCE</b> .....	<b>4</b>
1- L'AMPLEUR DU PHÉNOMÈNE DES GANGS DE RUE.....	5
2- PROBLÈME DE DÉFINITION .....	9
3- LES GANGS DE RUE .....	13
3.1 <i>La structure</i> .....	13
3.2 <i>Les caractéristiques des membres</i> .....	15
3.2.1 La famille .....	15
3.2.2 L'immigration .....	18
3.2.3 L'école .....	20
3.2.4 Portrait psychocriminologique .....	21
3.3 <i>Un phénomène en constante mutation</i> .....	24
4- LES EXPÉRIENCES VÉCUES PAR LES MEMBRES DE GANGS .....	25
4.1 <i>Le recrutement</i> .....	25
4.2 <i>L'initiation</i> .....	26
4.3 <i>Les besoins comblés par l'affiliation à un gang</i> .....	27
4.4 <i>Les activités criminelles et les manifestations de violence</i> .....	29
4.5 <i>Les activités sociales</i> .....	30
4.6 <i>Peut-il y avoir des côtés positifs à l'affiliation?</i> .....	32
4.7 <i>Le départ</i> .....	32
5- LA PEUR : VÉCUE OU UTILISÉE? .....	34
5.1 <i>La peur... dans ses grandes lignes</i> .....	35
5.2 <i>La peur vécue</i> .....	39
5.3 <i>La peur utilisée</i> .....	43
5.4 <i>Mais encore</i> .....	46
6- PROBLÉMATIQUE.....	48

<b>CHAPITRE 2 DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE .....</b>	<b>49</b>
1- LES OBJECTIFS DE RECHERCHE .....	50
1.1 <i>Objectif général</i> .....	50
1.2 <i>Objectifs spécifiques</i> .....	50
2- DÉFINITIONS DES CONCEPTS .....	51
2.1 <i>Gang de rue</i> .....	51
2.2 <i>Le membre de gang de rue</i> .....	51
2.3 <i>La peur</i> .....	52
3- JUSTIFICATION DES CHOIX MÉTHODOLOGIQUES .....	52
3.1 <i>La méthodologie qualitative</i> .....	52
3.2 <i>Le choix de l'entretien</i> .....	53
3.3 <i>Critères d'échantillonnage généraux et relatifs au choix de l'interviewé</i> .....	54
3.3.1 <i>Le terrain</i> .....	54
3.3.2 <i>Les techniques d'échantillonnage</i> .....	55
3.3.3 <i>Les critères d'échantillonnage</i> .....	56
3.3.4 <i>Le profil des jeunes membres de gangs interviewés</i> .....	57
3.4 <i>Le déroulement des entretiens</i> .....	58
3.4.1 <i>Prise de contact</i> .....	58
3.4.2 <i>Présentation de la consigne de départ et des sous-consignes</i> .....	59
3.4.3 <i>Le contexte des entretiens</i> .....	60
3.5 <i>Analyse</i> .....	61
3.6 <i>Considérations éthiques</i> .....	61
3.7 <i>Les limites de l'étude</i> .....	62
 <b>CHAPITRE 3 LES GANGS DE RUE : LUMIÈRE SUR LES SENTIMENTS DE PEUR DÉCOULANT DES EXPÉRIENCES VÉCUES PAR LEURS MEMBRES.....</b>	 <b>65</b>
1- L'IMPACT POSSIBLE DU PASSAGE EN INSTITUTION SUR LES PROPOS TENUS PAR LES JEUNES INTERVIEWÉS.....	67
2- LE GANG : UN TERREAU FERTILE POUR LA PEUR .....	68
2.1 <i>Le recrutement : à la recherche du plus courageux</i> .....	69
2.1.1 <i>Le recrutement des futurs membres</i> .....	69
2.1.2 <i>L'initiation ou l'occasion de montrer ses qualités au gang?</i> .....	72
2.2 <i>La structure du gang</i> .....	74
2.2.1 <i>Le leadership : différentes structures et peur associée</i> .....	74
2.2.2 <i>Regroupements multiples : ensemble contre tous</i> .....	79
2.2.3 <i>Le gang : un regroupement racial?</i> .....	82



2.3	<i>La territorialité grégaire, une source continue de tension</i> .....	83
2.3.1	La séparation des territoires.....	84
2.3.2	Les conflits de territoires : les guerres de gangs.....	84
2.3.3	L'expansion du territoire.....	88
2.4	<i>Les activités de gang</i> .....	90
2.4.1	Les activités criminelles.....	90
2.4.2	Les activités sociales.....	92
2.4.3	Faire le bien.....	94
2.5	<i>Les gangs : influencés et influenceurs?</i> .....	95
2.5.1	L'influence possible de la musique et des autres mouvements criminels.....	95
2.5.2	L'influence du phénomène sur les « non-membres ».....	100
2.6	<i>Le gang d'aujourd'hui : migration vers le crime « organisé »</i> .....	101
2.6.1	Les changements de valeurs.....	101
2.6.2	La spécialisation des activités criminelles.....	103
2.6.3	L'armement.....	104
2.6.4	La recherche de conformité sociale.....	106
2.6.5	Les liens avec d'autres organisations criminelles.....	107
2.7	<i>Que réserve l'avenir?</i> .....	109
2.8	<i>Une définition qui ne fait pas de place à la peur</i> .....	110
3-	<b>L'EXPÉRIENCE DE GANG DES INTERVIEWÉS : QUAND LA PEUR EST AU RENDEZ-VOUS</b> .....	111
3.1	<i>La peur issue de l'expérience versus les peurs envisagées?</i> .....	111
3.1.1	La peur issue de l'expérience.....	111
3.1.2	Les peurs abstraites, issues d'une menace envisagée.....	112
3.2	<i>La période de « préaffiliation »</i> .....	113
3.2.1	Des jeunes carencés.....	113
3.2.2	Né dans un gang.....	114
3.3	<i>L'affiliation</i> .....	115
3.3.1	Pourquoi.....	115
3.3.2	L'affiliation un choix éclairé?.....	121
3.4	<i>La période d'affiliation : peur, angoisse et méfiance!</i> .....	122
3.4.1	L'identification au gang.....	122
3.4.2	De l'insouciance à la maturité.....	126
3.4.3	La recherche de profits : quand les besoins comblés par l'adhésion deviennent source de peur.....	128
3.4.4	Les relations interpersonnelles : entre fraternité et méfiance, des interactions chargées de dualité.....	141
3.4.5	L'importance de montrer que l'on n'a pas peur.....	155
3.4.6	La violence et le passage à l'acte.....	156
3.4.7	Les côtés négatifs et positifs de l'affiliation.....	163
3.4.8	Les moyens de combattre la peur.....	165
3.4.9	L'utilisation de la peur comme une arme.....	169
3.4	<i>La croisée des chemins : une réflexion sur son affiliation</i> .....	170

3.5 <i>La désaffiliation</i> .....	171
3.5.1 Les raisons de quitter son gang.....	171
3.5.2 Le processus de désaffiliation .....	173
3.5.3 Ont-ils vraiment besoin de craindre les représailles de leur propre gang?.....	176
3.6 <i>La période « postaffiliation »</i> .....	177
3.6.1 Vivre avec les fantômes de son passé.....	177
3.6.2 Les changements personnels .....	178
3.6.3 Peut-on vraiment quitter les gangs .....	179
3.7 <i>Faire connaître son opinion</i> .....	180
3.8 <i>La peur dans la présente étude</i> .....	181
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>184</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>IX</b>
<b>ANNEXES 1 LISTE DES RÉPONDANTS ET PRÉSENTATION DE DEUX HISTOIRES DE CAS</b> .....	<b>IX</b>
LES RÉPONDANTS .....	X
PRÉSENTATION DE DEUX HISTOIRES .....	XI
<i>L'histoire de Miguel</i> .....	<i>xi</i>
<i>L'histoire de Simon</i> .....	<i>xv</i>
<b>ANNEXES 2 L’AFFILITATION DES FILLES DANS LES GANG : FORCÉE OU CONSENTANTE?</b> .....	<b>XIX</b>
<b>ANNEXES 3 CYCLE DE LA PARTICIPATION À UNE BANDE OU UN GROUPE DE MATHEWS</b> .....	<b>XXIII</b>
<b>ANNEXES 4 LISTE DES MOTIFS HUMAINS COMPILÉS PAR MURRAY</b> .....	<b>XXV</b>

## Remerciements

J'arrive au but d'un long voyage où je me suis senti comme un coureur de marathon : Un départ énergique plein de confiance une longue course où s'entremêle fatigue, découragement, déboire, griserie, exaltation, fierté, un sprint final exténuant, et une arrivée où l'on se sent aussi vidé que satisfait. Et comme tout athlète de compétition, toute une équipe était derrière moi pour m'aider et m'encourager. La victoire est rarement un exploit individuel, mais un travail de gang, même si nous sommes seuls à franchir la ligne d'arrivée.

**C'est donc à tous mes supporteurs que je veux rendre hommage ici.**

*Merci à Vero de m'avoir donné le coup d'envoi, peut-être que sans toi je ne serais jamais parti...*

*Merci à Chantal Fredette de m'avoir donné un sacré coup de pouce à mi-parcours. Juste au moment où je commençais à manquer de souffle.*

*Merci au Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire, au ministère de la Sécurité publique, à mon contact à l'école qui m'a accueilli et à tous ces gens accueillants qui m'ont aidé, tout au long de mon parcours, à atteindre mes objectifs initiaux.*

*Merci à mon entraîneuse Marie-Marthe Cousineau, pour m'avoir montré la bonne direction et pour tes judicieux conseils. Car quelques fois à trop vouloir atteindre la ligne d'arrivée on en oublie de respirer.*

*Merci à tous les autres, mes parents, Claudie, Ian, Lyne, Sylvain, Guy et à tous ceux que j'oublie. À tous ceux qui m'ont rendu service et m'ont encouragé à ne pas lâcher. C'est agréable de savoir que l'on peut compter sur nos amis et même sur de parfaits étrangers quand on en a vraiment besoin.*

*Et bien sûr! Merci Annie. Mon amour qui fut toujours là, comme la foule massée tout au long du parcours, pour m'encourager. Elle m'a forcé à me dépasser jour après jour, kilomètre après kilomètre. Sans elle, j'aurais abandonné bien avant la fin...*

**Merci à tous!**

## Avant-propos

*Encore une autre étude sur les gangs de rue! vous direz-vous peut-être en ouvrant les premières pages de ce mémoire.*

Pourquoi les gangs? Simplement, parce que quoi de plus naturel que de se tenir en groupe quand on est jeune et qu'on ne se pose même pas la question visant à savoir pourquoi la majorité s'en sort sans rien casser. Parce que nous analysons un phénomène de gang local en nous basant sur les informations que nous trouvons chez nos voisins du sud. Parce que nous voulons comprendre le régional en regardant hors de nos frontières. Parce que nous nous imaginons qu'il s'agit d'un phénomène récent, alors nous oublions de regarder dans le passé. Si nous le faisons, nous verrions que les gangs de l'an 2000 n'ont pas inventé la roue; ils l'ont simplement modernisée. Mon professeur d'histoire décrivait les hommes des cavernes comme des brutes plus ou moins organisées, vivant en clan et défendant leur territoire contre des tribus rivales venues se servir à même les réserves de nourriture du clan. Ne trouvez-vous pas que ça sent le gang? Non?

*Va pour les gangs, mais pourquoi alors perdre son temps à se demander si ces jeunes ont peur? renchérez-vous alors.*

Pourquoi la peur? Uniquement, parce qu'elle est universelle et intemporelle. C'est lors d'un cours portant sur la peur du crime que j'ai pris conscience qu'il était toujours question de la peur que provoquait la criminalité chez autrui, mais que nous ne nous demandions jamais comment le criminel se sentait. Et pourtant, des titres comme : « *Gangs de rue : Plus dangereux que jamais!* » que citent abondamment le Journal de Montréal et les autres publications de la métropole, dégagent un profond sentiment d'insécurité. En voyant une telle première page, nous nous disons : « Merde! Jamais je ne mettrais les pieds dans un gang! » Alors, pourquoi ceux qui y sont verraient la chose autrement? Parce que la peur peut paralyser un homme ou le faire courir vite, très vite.

C'est donc ainsi que je me suis posé une question que je jugeais nouvelle face à un phénomène quasi universel : la peur dans les gangs de rue pourrait-elle être un sentiment peu connu qui colore l'expérience de leurs membres.

## **Introduction**

*Cette jeunesse est pourrie jusqu'au fond du cœur.  
Les jeunes gens sont malfaisants et paresseux. Ils  
ne seront jamais comme les jeunes d'autrefois.*

Cette citation reflète bien l'opinion que se font bon nombre de gens sur les jeunes d'aujourd'hui. Une opinion qui n'est clairement pas élogieuse. Pourtant, elle remonte à plus de 5000 ans et fut découverte récemment sur une poterie d'argile dans les ruines de Babylone<sup>1</sup>.

Cette vision n'a pas beaucoup changé et s'applique avec justesse à ce que pourraient penser certains spectateurs du bulletin télévisé de soirée diffusant pour une autre fois les images de quelques jeunes individus, menottes aux poings, arrêtés pour avoir trempé dans une histoire de réseau de prostitution lié aux gangs de rue de la région métropolitaine. Mais, qui sont ces jeunes qui joignent les rangs de ces regroupements? Sont-ils tous des malfaisants, aux valeurs superficielles en forme de billet de banque? Sont-ils tous sans peur, mais certainement pas sans reproche?

La présente recherche tente de répondre à ces questions en s'intéressant aux membres de ces regroupements. Car ce sont ces jeunes qui font des gangs de rue, les regroupements que l'on connaît.

Depuis déjà près d'un siècle que les chercheurs se sont préoccupés de ces rassemblements plus ou moins organisés de jeunes délinquants. Les gangs de rue ont été étudiés sous des angles divers et on serait tenté de dire quasi exhaustifs. Mais une grande partie de cette documentation provient de nos voisins étatsuniens qui sont aux prises avec ce phénomène depuis plusieurs décennies déjà.

Les recherches locales se sont également multipliées depuis l'émergence apparente de ce phénomène, il y a plus d'une vingtaine d'années, principalement dans la région montréalaise, pour étendre apparemment, plus récemment, ses tentacules aux alentours. Ces études tentent de décrire d'un point de vue régional un phénomène mondialisé, pour bien comprendre toute la spécificité des gangs de rue québécois. Des textes comme les rapports *Jeunesse et gang de rue* Phase I et Phase II présentés successivement par Hébert, Hamel et Savoie (1997) et Hamel, Fredette, Blais, et Bertot (1998) sont intéressants et enrichissants, car ils couvrent un vaste univers. Mais des éléments semblent manquants.

---

<sup>1</sup> Cité à l'adresse : <http://www.ffapamm.qc.ca/fr/chroniques/outils.asp?id=7>, par le psychologue Claude-Michel Gagnon.

Ainsi, la peur, une puissante émotion, n'a, à notre connaissance, jamais été étudiée comme un élément clé de l'expérience des membres de gang. Non pas les craintes que ces jeunes criminels propagent tout autour d'eux, qu'on connaît bien et qu'on reconnaît facilement, mais plutôt la peur que pourraient bien vivre ceux-ci. Cette grande frousse qui les habite et qu'ils dévoilent quand ils disent craindre pour leur vie (Hamel et coll., 1998). En effet, pourquoi ces délinquants seraient-ils immunisés contre le joug des sentiments de frayeur?

À notre connaissance, Cusson (2001) est le seul auteur à s'être intéressé à la psychologie de la peur et à son effet sur la criminalité. Néanmoins, certaines dimensions de ce sujet ont été évoquées par-ci par-là dans les écrits s'intéressant aux gangs de rue. Il s'agit toutefois de données disparates qui ne rendent pas compte avec justesse des constituants de la peur et de ses impacts sur les différentes étapes de l'affiliation. Il semblait donc pertinent de se concentrer tout précisément sur cet aspect spécifique de l'expérience dans les gangs et de rassembler les témoignages de jeunes affiliés ou ayant été affiliés aux gangs de rue pour bien jauger de l'influence de cette émotion sur l'expérience du gang.

C'est avec cet objectif en tête que nous avons réalisé treize entrevues à tendance non directive avec des membres et d'ex-membres de gangs de rue. La compilation de ces entretiens fera ressurgir un phénomène aux couleurs locales certes, mais fortement influencé par la sous-culture de gangs étatsuniennes qui se traduit par la découverte d'une recherche incessante d'une forme de « respect », un mouvement en pleine mutation et une peur bien présente aux ramifications surprenantes.

Le document qui suit présente dans un premier chapitre une recension des écrits faisant un bref survol de la documentation existant sur le sujet en s'intéressant en particulier à la petite place qu'occupe la notion de la peur dans les textes traitant des gangs de rue. Le deuxième chapitre expose la démarche méthodologique suivie, les critères d'échantillonnage, le profil des interviewés et les considérations éthiques qui président à notre recherche. Le troisième chapitre présente l'analyse des entretiens réalisés auprès de membre et d'ex-membres de gangs de rue. Il y est question des gangs à proprement parler selon un point de vue intérieur soit celui des membres, du passage de ces derniers dans ces regroupements, de la période de préaffiliation à la sortie, à leur vie hors du gang. Un accent particulier est bien évidemment mis sur la place de la peur dans leur expérience et sur la façon selon laquelle cette émotion teinte leur expérience du gang.

**Chapitre 1**  
**État de la connaissance**



L'ampleur du phénomène des gangs de rue est difficile à quantifier (Hébert, Hamel et Savoie, 1997). D'une part, au Canada, comme aux États-Unis ou ailleurs, l'absence d'une définition claire et normalisée, il en sera débattu plus loin, explique en partie ce manque d'information en rendant la cueillette des données ardue et celles-ci hétérogènes. D'autre part, les médias contribuent au chaos statistique en diffusant une information déformée et colorée de sensationnalisme qui embrouille l'opinion publique sur ce sujet (Spergel, 1995). L'envergure du phénomène serait souvent moins préoccupante qu'il n'y paraîtrait au premier coup d'œil. Hagedorn (1990) émet à ce propos une mise en garde contre les données officielles traitant des phénomènes de bande. L'absence d'une définition unanimement partagée et la modulation de cette dernière par les différentes agences officielles pour leurs besoins spécifiques rendraient l'utilisation de ces données périlleuse, selon l'auteur. Jankowski (1992), de même que Haut et Quéré (2003) et Mourani (2006), soulèvent même que certains politiciens diminueraient l'incidence du phénomène pour ne pas amoindrir la valeur de leur région, tandis que les médias et même les forces policières augmenteraient les chiffres, les premiers pour mousser les ventes de leurs publications et les seconds, pour l'obtention de subsides plus substantielles. Qui plus est, bon nombre de jeunes adopteraient le style et l'image projetée par les membres de gang sans en faire réellement partie (Cyr, 1993). Enfin, comme il en sera question plus loin, la diversité des regroupements de jeunes délinquants rend la notion de gang de rue bien difficile à cerner (Fredette et Hamel, 2003), entre autres par ce que le rassemblement apparaît comme un processus normal de socialisation chez les jeunes (Logue, 2003).

Il semble donc bien téméraire de vouloir établir ici « l'ampleur » du phénomène. Toutefois, il apparaît important d'en tracer un portrait, aussi imparfait soit-il, en utilisant les données disponibles pour savoir si l'on s'intéresse à un phénomène bien réel et important ou plutôt à une réalité en déclin. Le portrait qui suit tend à montrer que les gangs de rue sont bien présents même si les sources de données ne sont pas sans faille.

### **1- L'ampleur du phénomène des gangs de rue**

Au Québec, Montréal est la ville où la présence du phénomène des gangs de rue se fait le plus clairement sentir. Ainsi, conformément à la Division renseignement - module gangs de rue du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) (dans Beausoleil et Gélinas, 2006), 25 gangs étaient recensés sur le territoire métropolitain en 2004, soit deux de moins qu'en

1989, représentant plus de 1 250 membres actifs en 2004, contre 314 en 1989, soit une augmentation de plus de 298 %. Ainsi, il apparaît que le nombre de gangs reste plutôt stable dans le temps, mais que ce serait l'étendue de son *membership* qui serait en forte croissance. Paradoxalement, une étude de Trudeau (1997) fait ressortir que près de 40 % des intervenants (CJM-IU<sup>2</sup>, SPVM, CSM, CSSS et différentes ressources communautaires), qui jugent que leur quartier est aux prises avec un problème sérieux de gang, sont incapables de décrire la composition et les activités d'au moins un gang. Ceci laisse entrevoir que le phénomène est peu connu, même des agents d'intervention sociale. Cependant, il est possible d'émettre l'hypothèse que la récente médiatisation de quelques faits divers relatifs aux gangs de rue et l'ajout en 2002, de ce phénomène à la liste des priorités nationales en matière de sécurité publique, pourraient très bien avoir fait grimper l'estimation de l'ampleur du phénomène. En autres, selon le SPVM (2005), les gangs de rue auraient un impact de premier ordre sur le sentiment de sécurité des citoyens montréalais. Bien que ne présentant pas de chiffres officiels sur la présence des gangs de rue sur son territoire, le SPVM indique que, depuis 1989, 111 homicides (dont trois en 2005<sup>3</sup>) seraient reliés aux gangs. En outre, depuis 2002, le SPVM aurait dénombré 397 tentatives de meurtre (dont 51 en 2005<sup>4</sup>) associées aux gangs de rue<sup>5</sup>. Par contre, le Service de police de la Ville de Montréal se veut rassurant en rappelant que seulement 1 % des jeunes qui se regroupent sont membres de gangs de rue et, qu'entre 1991 et 2004, la ville a connu une décroissance de 37 % de son taux général de criminalité<sup>6</sup>. Est-ce que le phénomène des gangs serait en baisse? Les données étatsuniennes, il en sera question plus loin, sembleraient aller dans cette direction.

Ailleurs au Québec, le phénomène n'est que très peu documenté. Malgré tout, il semble que « ces groupes ne s'arrêtent plus aux grands centres urbains, mais s'étendent désormais dans les régions périphériques afin d'exploiter de nouveaux bassins de recrutement (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004 : 21). » Il y a déjà quelques années, Cousineau et Blais (2000) faisaient ressortir, après la passation de questionnaires et d'entrevues avec de jeunes élèves et des intervenants lavallois, quelques signes indiquant la présence de certains groupes organisés sur l'île Jésus. Mais, le discours des intervenants était partagé et ne permettait pas de conclure définitivement à la présence de gangs en tant que telle.

<sup>2</sup> Au moment de l'étude : CJE, SPCUM, CECM, CLSC.

<sup>3</sup> En date du 30 novembre 2005.

<sup>4</sup> Idem.

<sup>5</sup> Ces données doivent être lues avec prudence, car il semble qu'un petit nombre de membres soit responsable de la majorité des événements relatés (Hamel et Poupert, 2000; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004). Il est d'ailleurs reconnu que la majorité des crimes sont souvent l'œuvre d'un petit nombre d'individus (Le Blanc, 2003)

<sup>6</sup> Notons que la principale source de statistiques utilisées ici ne distingue pas les crimes de membres des crimes de non-membres. Cette rassurante diminution doit donc être regardée avec nuance.

C'est en 2003, au cours d'un colloque tenu à Trois-Rivières sur le thème des gangs de rue, que furent exposées les données colligées lors d'une tournée régionale du Québec réalisée en 2002<sup>7</sup>. Ces résultats indiquent que, quoique difficilement chiffrables, il est possible d'observer des manifestations associées aux gangs de rue jusque dans des régions rurales éloignées du Québec (Cousineau, Hamel et Desmarais, 2004). Toutefois, ces données sont impressionnistes, aux dires même des organisateurs, et ne sauraient brosser un tableau exact de la réalité québécoise. Le fait que ce colloque se soit tenu est néanmoins symbolique et signale que le phénomène gagne toutes les régions du Québec, ne serait-ce que par l'inquiétude qu'il y suscite. « Dans le coin du Saguenay, même à Sept-Îles, on a pu constater l'existence du problème », souligne Pierre Poupart, un des organisateurs du colloque, à un journal local<sup>8</sup>. Toutefois, il semble que ces gangs des régions éloignées perdent en structure et en organisation plus ils sont distants et isolés des grandes métropoles. Les données demeurent donc évasives, mais laissent malgré tout entendre que le problème s'étend. Des données plus précises, recueillies à intervalles réguliers, permettraient de suivre son expansion, si expansion il y a. Le forum d'échange sur les gangs de rue tenu par le ministère de la Sécurité publique du Québec au mois de février 2003, avait pour but de créer les conditions pour qu'un tel suivi puisse se réaliser par la voie d'un véritable *réseau québécois d'échanges sur les gangs de rue*. Toutefois, aucune mesure concrète n'a vu le jour à la suite de cette première occasion d'échange<sup>9</sup>.

Au niveau national, Hébert, Hamel et Savoie (1997) rapportent le peu d'informations disponibles pour peindre le portrait canadien de la situation des gangs de rue. Soullière (1998, citant des données de Selemidis, 1992 et Jackson, 1994) rapporte pour sa part que Toronto aurait dénombré 335 gangs, alors que Vancouver compterait bien peu de gangs sans toutefois donner plus de détail sur ces estimations. Malgré tout, les quelques données connues semblent indiquer la quasi-absence de bandes criminelles et structurées à travers le Canada (Hébert, Hamel et Savoie, 1997). Des études nationales devront être menées à l'avenir pour cerner plus précisément l'étendue du phénomène au Canada.

C'est aux États-Uniens que nous devons les premières études sérieuses sur le phénomène des gangs de rue, bien que selon Howell (1998) nul ne sache où et quand ces

---

<sup>7</sup> Dans le cadre de cette tournée, huit groupes de discussion impliquant une diversité d'intervenants, de huit grandes régions québécoises concernées par le phénomène à l'étude furent tenus.

<sup>8</sup> Propos cités dans le Nouvelliste édition du 14 février 2003.

<sup>9</sup> Voir à ce sujet les Actes du colloque « Les jeunes et les gangs de rue, faut plus qu'en parler » disponible sur le site Internet du ministère de la Sécurité publique : <http://www.msp.gouv.qc.ca/prevention/prevention.asp?txtSection=prevent&txt>).

regroupements ont fait leur apparition aux États-Unis. Certains auteurs tels que Asbury (1927) et plus récemment Katz (2005) décrivent les bandes criminalisées qui foisonnaient sur l'île de Manhattan<sup>10</sup> au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. De leur côté, Grennan, Britz, Rush et Barker (2000) soulignent que les bandes de hors-la-loi célèbres souvent mises en scènes dans les westerns hollywoodiens possèdent davantage de similarités avec les gangs d'aujourd'hui que de différences.

Trasher, en 1927, formulait l'une des définitions originelles d'un gang de rue. De nos jours, les écrits étatsuniens regorgent de textes évoquant l'existence des gangs de rue. Les auteurs (Spergel, 1992; Kodluboy et Envenrud, 1993; Howell, 1994; Parks, 1995; Spergel, 1995; Thornberry, 1997) s'entendent sur le fait que le phénomène des gangs de rue s'est copieusement étendu depuis le début des années 1980 et même qu'il se propage dans les écoles des villes et banlieues des États-Unis affirment Hébert, Hamel et Savoie (1997) après une recension majeure de la littérature sur le sujet. Des études étatsuniennes associent la criminalité des gangs de rue à plus de 65 % de la délinquance juvénile générale et plus de 86 % des actes criminels sérieux (Thornberry et Burch, 1997), en plus d'indiquer que leur présence (Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention, 1999) ainsi que leur violence (Klein, 1995) seraient à la hausse. Selon certains chiffres, entre 5 % et 10 % des jeunes Étatsuniens feraient partie d'un gang, peu importe sa forme. Ces pourcentages seraient plutôt stables au fil des années. Par contre, les résultats de Klein (1995) semblent appuyer le fait que le phénomène des gangs soit en progression. L'auteur précise que les régions qui lui semblent les plus touchées sont la Californie et plus particulièrement la Californie du sud<sup>11</sup>. L'*Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention* (1999) estimerait le nombre de gangs sur le territoire étatsunien à plus de 30 500 et le nombre de membres faisant partie de ces gangs au chiffre impressionnant de 815 896 jeunes. Cependant, des données plus récentes du même organisme (2004) indiqueraient une diminution du phénomène. Il estimerait maintenant à 21 500 le nombre de gangs actifs sur le territoire et à 731 500 les membres de ces regroupements, ce qui représente une diminution de plus de 10 % du nombre de membres répertoriés aux États-Unis. Cette réduction atteindrait 12 % entre 1996 et 2002 selon les chiffres de l'*Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention* (1999), qui explique ce phénomène par un nombre inférieur de petites villes rapportant avoir un problème de gangs. Cette constatation serait fort encourageante pour l'avenir puisque cette baisse pourrait aussi s'observer chez nous. Toutefois, ces données ne semblent pas inclure les membres de gang incarcérés et

---

<sup>10</sup> Le New York d'alors.

<sup>11</sup> Région du sud de la Californie d'une grande importance démographique abritant plus de 24 millions d'habitants, incluant des villes comme Anaheim, Santa Ana, Long Beach, San Diego et Los Angeles.

n'indiquent pas si le nombre de jeunes joignant ces groupes a aussi diminué. Il n'est donc pas possible de savoir si le phénomène s'essouffle ou si les arrestations policières font leur effet, lequel pourrait n'être que temporaire, jusqu'à ce que les membres soient relâchés.

Le phénomène de gangs de rue aurait d'abord vu le jour à l'extérieur de l'Amérique du Nord. En Europe ou encore au Mexique affirme Howel (1998, citant des travaux de Redfield, 1941; Rubel, 1965 et Klein, 1996). Certaines régions du monde connaîtraient donc les gangs de rue depuis bien plus longtemps que les grandes métropoles nord-américaines. En somme, Klein (1993, 1996, 2001) tout comme Grennan, Britz, Rush et Barker (2000) conclut que cette réalité serait observée dans les grandes villes et les centres urbains un peu partout autour du globe. Le Québec ne vivrait donc pas une situation d'exception.

## 2- Problème de définition

La notion de « gang de rue » n'est pas récente, nous le remarquons; l'on s'y intéresse depuis le début du siècle aux États-Unis et, plus spécialement, depuis une vingtaine d'années au Canada. Depuis Trasher, en 1927, bon nombre de chercheurs ont creusé la question, mais sans en arriver à un consensus à l'égard d'une définition du phénomène des gangs de rue. La variété des définitions formulées tour à tour par une pléiade d'auteurs (chacun ayant pratiquement la sienne), ou encore son absence dans certains cas, accentue l'imbricatio des recherches et sur les gangs de rue (Yablonsky, 1956). La définition de « bande » ou même de « bande de jeunes » n'échappe pas non plus à ce chaos terminologique (Logue, 2003). Cependant, dans les prochaines lignes c'est du terme « gang » ou « gang de rue » dont il sera question.

Une des premières définitions du phénomène appartient à Trasher (1927), qui affirmait à l'époque que les membres d'un gang se rassemblaient d'abord pour se retrouver entre amis et avoir du plaisir. Le gang se formerait à la suite d'un conflit avec un autre groupe. C'est ce conflit qui souderait le gang en procurant aux membres un même but et de mêmes ennemis. Comme le soulignent Covey, Menard et Franzese (1997), cette manière de définir un gang de rue pourrait aussi bien s'appliquer à une équipe de football collégiale et ne dépeint pas la réalité des gangs criminels contemporains.

Plus récente, la définition de Klein (1971) se concentre plus particulièrement sur les actes déviants des membres d'un gang de rue, sans faire adéquatement la distinction entre les gangs de rue et un regroupement de jeunes marginaux commettant des crimes. Il est en

effet bien connu, que les crimes commis à l'adolescence le sont très souvent en groupe (Le Blanc, 1990), mais il arriverait couramment que les jeunes contrevenants agissant en groupe soient simplement liés entre eux et non pas avec un gang. Il manque dans cette définition une notion d'appartenance à un regroupement bien défini.

Un autre auteur fréquemment cité dans la littérature, Miller (1982), propose une définition plus complète qui permet de distinguer les gangs de rue des groupes d'amis et des équipes sportives. Cette dernière est basée sur des informations provenant d'intervenants travaillant avec ce type de clientèle marginalisée. On y retrouve davantage d'éléments qui permettent de tracer un portrait plus rigoureux d'un gang de rue : chef distinctif, intérêt commun, activités illégales, etc. Short (1987) va dans le même sens que la définition de Miller, mais en exclut la commission d'actes illégaux. Par contre, il y rajoute l'idée que les jeunes membres de gang de rue se construisent un groupe d'appartenance et adoptent des normes bien à eux.

De son côté, Huff (1993) distingue le gang juvénile (*youth gang*) d'un groupe se livrant au crime organisé (*organize crime group*) en fonction de quelques éléments. Premièrement, l'âge des membres du groupe : ces derniers sont adolescents dans un gang juvénile et adulte dans le crime organisé. Deuxièmement, les activités économiques : des groupes se livrant au crime organisé visent le gain et le profit économique. Les gangs juvéniles recherchent également un certain bénéfice, mais personnel à chaque membre, contrairement aux groupes criminalisés qui tendent vers un profit collectif pour enrichir le groupe. L'auteur distingue également les gangs de drogues (*drug gang*) qui vivent du commerce de stupéfiants (trafic, raffinage et vente) et les gangs de rue (*street gang*) qui, pour lui, se distinguent des gangs juvéniles par une mixité plus importante de l'âge des membres et l'implication d'un mode d'opération plus précis.

Covey, Menard et Franzese (1997) tentent de leur côté d'expliquer la différence entre les bandes délinquantes et les groupes délinquants. La conclusion de leurs réflexions est que la distinction entre ces deux concepts est bien mince. En fait, la majorité des crimes de rue ne serait pas commise par des gangs à proprement parler, mais par un petit groupe informel de jeunes baptisé : bande délinquante. Pour les auteurs, la définition de gang renfermerait pour sa part une notion de territorialité et d'organisation que la bande ne possède pas, mais là s'arrêteraient les distinctions (Covey, Menard et Franzese, 1997). Les gangs ne seraient pas tous aussi organisés les uns que les autres et les motifs de regroupement peuvent différer.

En somme, nous retiendrons des éléments de définition précédemment cités, que la délinquance juvénile s'exécute souvent en groupe, mais que ce n'est pas parce que plusieurs jeunes se rassemblent et se livrent à des activités délinquantes qu'il est nécessairement juste de parler de gang de rue.

Du côté québécois, Hébert, Hamel et Savoie (1997) dressent leur définition qui se base sur une recension fort complète des différents écrits s'étant intéressés aux gangs de rue :

*Un gang réfère à une collectivité de personnes (adolescents, jeunes adultes et adultes) qui a une identité commune, qui interagit en clique ou en grand nombre sur une base régulière et qui fonctionne à des degrés divers, avec peu d'égard pour l'ordre établi. En général, les gangs regroupent des personnes de sexe masculin dont plusieurs sont issues de communautés culturelles et ils opèrent sur un territoire en milieu urbain et à partir de règles. À cause de leur orientation antisociale, les gangs suscitent habituellement dans la communauté, des réactions négatives et, de la part des représentants de la loi, une réponse organisée visant à éliminer leur présence et leurs activités (p. 41).*

Cette définition est intéressante, car elle se veut un amalgame de différentes visions d'auteurs précédemment cités, en plus d'inclure l'idée de la réaction sociale suscitée par ce phénomène comme élément définitionnel du gang de rue.

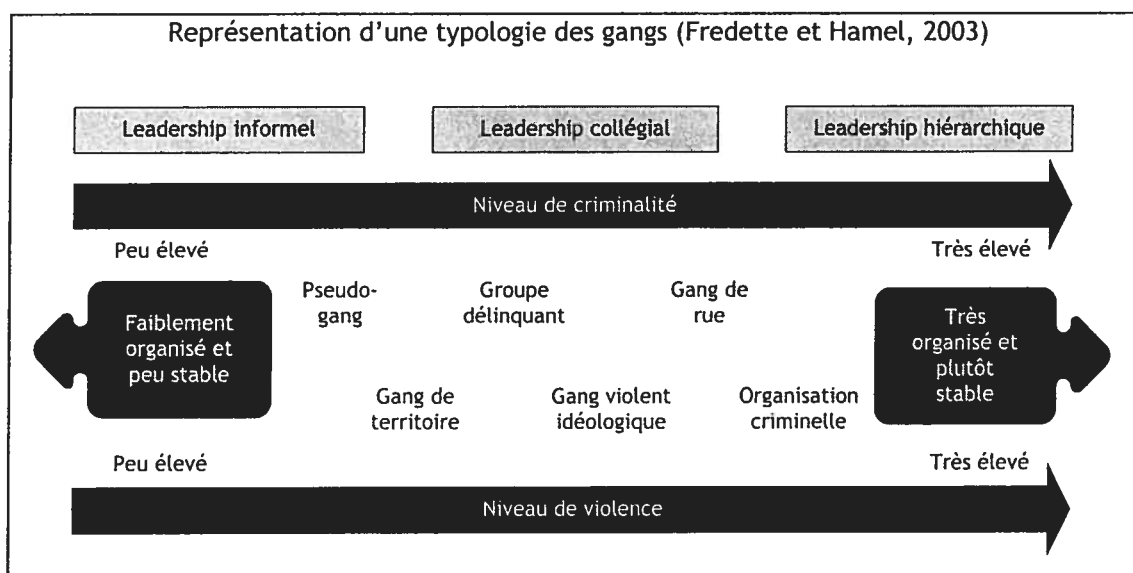
Le SPVM (Service de police de la Ville de Montréal) utilise pour sa part l'une des définitions une définition validée par le Service canadien renseignement criminel), laquelle fut remodelée en 2004 pour tenir compte des nouvelles réalités observées :

*Le gang de rue est un regroupement plus ou moins structuré d'adolescents ou de jeunes adultes qui privilégie la force de l'intimidation du groupe et de la violence pour accomplir des actes criminels, dans le but d'obtenir pouvoir et reconnaissance et/ou contrôler des sphères d'activités lucratives. (SPVM, 2005 : 2)*

Cette définition s'accompagne également de certaines conditions confirmant l'adhésion à un gang, telles que : des renseignements d'une source fiable, un rapport de surveillance de la police, un aveu de la personne, la participation directe ou indirecte de la personne à un crime perpétré par un gang, le résultat d'un procès confirmant l'adhésion de la personne à un gang, ou encore une marque d'identification au gang (Châles, Dual, Fontaine et Jolicoeur, 1996). Ces composantes permettent de déterminer l'appartenance à un gang dans le cadre d'un témoignage d'expertise lors d'audition sur sentence. Toutefois, cette définition et les éléments s'y rattachant se concentrent sur l'activité délictueuse sans s'attarder aux membres ou à leur expérience.

Les auteurs n'arrivent donc pas à s'entendre sur une définition commune décrivant les gangs de rue. Par contre, chacun apporte des éléments particuliers et intéressants sur l'objet d'étude. Il est possible de dégager quelques points communs à plusieurs de ces définitions. Ainsi, il s'agit de : a) regroupements juvéniles b) possédant un sentiment d'appartenance c) partageant des intérêts communs d) se livrant à la commission d'actes délictueux. Malgré tout, ce concept reste nébuleux et délicat à cerner. Qui plus est, comme il en sera question prochainement, des indications récentes laissent entendre que ce phénomène change et prend de la maturité. Le cerner n'en devient que plus ardu.

Fredette et Hamel (2003) rappellent qu'il est difficile de statuer sur la place des gangs dans la notion de déviance, et ce, pour trois raisons. D'abord, le regroupement en gang est commun à l'adolescence, faisant même partie d'un processus normal de socialisation (Leblanc 1999). Ensuite, la commission d'actes de délinquance constitue une expérience juvénile répandue, voire, dans certains cas, banale. Et finalement, ces actes délinquants lorsqu'ils sont commis, le sont d'ordinaire en groupe. Ainsi, certains groupes, ou bandes, ne seraient pas bien méchants. Toutefois, d'autres présentent un niveau de dangerosité bien plus important. C'est ainsi que, pour permettre une catégorisation souple de ces différentes « gangs », Fredette et Hamel (2003), à l'instar de Knox (1991), Spergel (1995) Hébert, Hamel et Savoie (1997) et Hamel et coll. (1999), proposent une typologie situant ces rassemblements sur un continuum menant des pseudogangs aux organisations criminelles aux visées lucratives certaines.





En suivant cette progression linéaire l'on retrouve : a) les pseudogangs, ceux formés de jeunes imitateurs s'identifiant aux groupes plus criminalisés; b) les gangs de territoire, regroupements de jeunes adolescents préoccupés par des questions de prestige et de protection; c) les groupes délinquants, sans grande structure, leur criminalité étant plutôt faible comparée aux groupes qui les suivent dans le continuum; d) les groupes violents aux visées idéologiques; e) les gangs de rue qui sont des regroupements adolescents et de jeunes adultes adoptant des comportements délinquants et criminels en s'organisant en fonction d'une hiérarchie et d'une structure variable; et f) les organisations criminelles adultes, regroupements solides et plus stables se livrant à des activités de banditisme visant des objectifs pécuniaires.

Cette typologie permet de couvrir, selon les auteurs, l'ensemble des regroupements de jeunes et d'adultes touchant superficiellement ou d'une façon professionnelle les comportements criminels.

Bien qu'il n'y ait pas encore consensus autour d'une définition des gangs de rue, différents auteurs se sont attardés à préciser diverses notions entourant ce phénomène.

### 3- Les gangs de rue

#### 3.1 La structure

Chaque gang aurait son niveau d'organisation bien spécifique, car ce ne sont pas tous les gangs qui présentent le même niveau d'organisation. (Covey, Menard et Franzese, 1992; Knox, 1991; Spergel, 1995). La majorité des gangs de rue émergents posséderaient une structure peu complexe (Cousineau, Hamel et Desmarais, 2004; SPVM, 2005), alors qu'on retrouverait des groupes établis de plus longue date présentant une structure de modérément à fortement organisée.

Jankowski (1991) présente trois types distincts de structures organisationnelles pour comprendre les différents modes de fonctionnement des gangs de rue. Le premier type, celui utilisé par la majorité des gangs organisés, est la structure verticale/horizontale. Dans cette structure, le commandement est divisé en quatre postes clés : le président (*godfather*), le vice-président, le seigneur de la guerre (*warlord*) et le trésorier. Ce premier type d'organisation permet un meilleur contrôle des activités du gang et, en particulier, de celles visant le gain. Cette architecture facilite aussi l'expansion territoriale

du groupe, en plus du maintien de la culture et de l'idéologie prônée par le groupe. Le deuxième type de structure est celui horizontal de type centre de commandement (*horizontal/commission type*). Dans cette structure le pouvoir est séparé également entre trois ou quatre membres dirigeants suprêmes. Elle est utilisée, généralement, dans des gangs plus petits qui peuvent comporter des liens familiaux. Cette structure peut augmenter l'efficacité du gang dans des situations de menaces extérieures. Finalement, la troisième organisation est bâtie sur le modèle influent de type vertical (*influential*). Le commandement dans ces gangs est informel (deux à quatre chefs) et basé sur l'influence et le charisme. Cette structure conviendrait aux groupes les plus petits et nouvellement formés et faciliterait la prise de décision et le consensus.

Du côté québécois, Hamel, Cousineau et Léveillé (2004) indiquent que les gangs présenteraient de nouvelles structures précisément architecturées pour augmenter les bénéfices du groupe et éviter les profits individuels des membres. Les gangs s'articuleraient donc autour de petites cliques plus ou moins reliées entre elles. Le pouvoir décisionnel, plutôt que de dépendre d'un chef unique, se diviserait selon les secteurs d'activités « commerciales » occupés par l'organisation. Ainsi, les gangs plus diffus présenteraient une organisation éclatée, répondant mieux à leurs besoins pécuniaires. Le SPVM note dans le même sens :

*La structure des gangs de rue est cellulaire et par spécialisation. Les membres et les relations ne sont pas assujettis formellement à un leader. (SPVM, 2005 : 2)*

Comme le veut la croyance populaire, ce ne seraient pas tous les membres du gang qui possèdent un rang équivalent au sein du gang. Hébert, Hamel et Savoie (1997) établissent une typologie inspirée des travaux de Spergel (1990, 1995) présentant cinq rangs ou niveaux à l'intérieur du gang<sup>12</sup>. Le premier niveau serait constitué des membres centraux (*hardcore*), qui forment la clique centrale qui supervise les activités du gang. Ces individus sont généralement plus criminalisés que les autres membres et sont déterminants dans le degré d'utilisation de la violence dans le gang. Le deuxième niveau serait composé des membres associés et périphériques. Ces derniers entretiennent une relation étroite avec les membres centraux, mais possèdent un statut inférieur et peuvent avoir une participation inégale aux activités délinquantes du groupe. Au troisième rang se situeraient les membres flottants ou ayant un statut spécial (les *floaters*). Ces personnes ne sont pas

---

<sup>12</sup> D'autres auteurs comme Jakowski (1991) épousent cette classification. Par contre, des auteurs comme Covey, Menard et Franzese (1997), se contentent de trois niveaux pour présenter la structure interne d'un gang : le noyau dur (*hardcore*), les membres (*members*) et les membres affiliés (*affiliates*).

réellement membres du gang, elles peuvent même être en relation avec plusieurs gangs de rue. Elles sont considérées davantage comme des associées qui ont accès à des ressources spéciales dont le gang a besoin (armes, drogue, etc.). Au quatrième niveau, on retrouve les recrues (les *wannabes*). Il s'agit d'aspirants ou de membres potentiels, généralement des adolescents, qui ne possèdent pas encore le statut de membres officiels du gang. Ils servent également à maintenir ou à augmenter l'envergure du gang. Enfin, le dernier rang serait occupé par les vétérans ou les anciens gangsters. Ceux-ci ne sont plus actifs en tant que tels au sein de l'organisation et tiennent, en fait, un rôle de conseiller. Ils peuvent aussi représenter des sortes de héros ou de symboles pour les futurs membres du gang.

### 3.2 Les caractéristiques des membres

Bien que les auteurs qui traitent des gangs reconnaissent généralement qu'il s'agit d'un concept mouvant, prenant des teintes de son époque et de la société d'où il émerge et où il grandit, ceux qui s'intéressent plus spécialement aux membres qui le composent en brossent un tableau étonnamment plus constant, laissant entendre que ceux-ci présenteraient des caractéristiques similaires de gang en gang et d'année en année.

Des études montrent, par ailleurs, que les membres se distingueraient des non-membres de gangs par des traits psychosociaux spécifiques. Cependant, encore peu, trop peu à notre avis, d'études se sont penchées spécifiquement sur les membres de gangs en cherchant à décrire leur personnalité plutôt que la structure du gang où ils évoluent. Mais des travaux récents (Fagan, 1990; Spergel, 1990; Goldstein, 1990, 1991; Davis, 1993; Feldman, 1993; Goldstein et Huff, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998; Fredette, Proulx, Hamel, 2000; Thornberry et coll., 2002; Perreault et Bibeau, 2003) ont cherché à décrire plus précisément qui sont ces jeunes qui s'affilient et vivent une expérience de gang. Nous verrons maintenant ce qu'il en est en s'intéressant à leur famille, au phénomène de l'immigration que plusieurs ont vécu, à leur rapport avec l'école et, finalement, aux traits psychosociaux qu'on leur prête personnellement.

#### 3.2.1 La famille

La situation familiale des membres de gangs semble évoluer et changer selon les époques. Pendant plusieurs décennies les familles des membres de gangs furent décrites comme présentant de graves déficits. Les travaux de bon nombre d'auteurs (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Fagan, 1990) révèlent ainsi que la structure de ces familles serait faible, la supervision parentale

lacunaire et défaillante et les relations affectives significatives bancales. Le niveau socioéconomique y serait précaire et la monoparentalité élevée. Parallèlement, on note la présence de négligence et d'abus de la part des parents, et on souligne que les parents seraient incapables de répondre adéquatement aux besoins émotionnels des jeunes membres de la famille. Des parents iraient jusqu'à proposer des normes déviantes à leurs enfants. En un mot, les parents seraient de mauvais modèles, surtout en ce qui a trait à la socialisation. Ils présenteraient eux-mêmes de maigres attachements sociaux et seraient peu intégrés à la vie communautaire. Ces carences familiales pousseraient les jeunes qui y sont exposés vers l'univers des gangs où ils croient pouvoir trouver ce qui leur fait défaut. Entourés de cette famille de substitution, ils s'imaginent pouvoir se construire en récupérant les morceaux manquants. Se construire une identité toute personnelle. Et en effet, le gang leur permettrait de combler ces vides affectifs. Les jeunes avides de relations affectueuses s'y joindraient donc, pour plusieurs, pour combler des handicaps familiaux (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988).

Le niveau socioéconomique des familles de membres de gang serait également mis en cause par l'étude bien souvent des profils sociaux et économiques du quartier où grandissent ces membres (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Fagan, 1990). Toutefois, des études plus récentes (Curry et Spergel, 1988; Bjerregaard et Smith, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997) soutiennent qu'il n'existerait que peu de différence entre les familles des membres et celles des délinquants non-membres de gangs. Pour Haut et Quéré (2001), le faible niveau socioéconomique d'un quartier ne saurait expliquer l'émergence de groupes déviants. En effet, selon leurs recherches, il n'existerait pas de lien de causalité directement proportionnel entre ces deux réalités. Ces auteurs signalent que les dysfonctionnements familiaux, par contre, auraient un impact sur l'affiliation à de tels groupes. Les quartiers présentant une organisation sociale solide résisteraient mieux à la création de gangs. Mathews (1993) note, également, que certains jeunes de milieux aisés participent aussi au phénomène de gang. Mais que, dans ce cas, ce ne serait pas l'attraction du gain qui motiverait leur adhésion, mais plutôt les sensations fortes qu'ils en retireraient.

L'ensemble de ces carences ne pourrait encore là expliquer à elles seules l'adhésion des adolescents aux gangs. Lanctôt (1995), à l'instar de Bjerregaard et Smith (1993), souligne que les membres de son échantillon reçoivent autant d'affection que les non-membres de gang. Leurs besoins affectifs seraient donc comblés selon l'auteure et l'adhésion au gang ne trahirait pas une importante lacune à cet égard.

Pour Fréchette et Le Blanc (1987), la structure familiale en tant que telle n'aurait que peu d'impact sur la délinquance. Pour eux, la qualité des liens dans la famille et le contrôle parental seraient les facteurs produisant la plus grande influence sur l'adhésion à des groupes délinquants. À cet effet, plusieurs auteurs ont noté la faiblesse de la supervision parentale (Edgerton, 1988; Fagan, 1990; Belitz et Vadez, 1994; Lanctôt, 1995). Les parents faisant preuve de laxisme seraient peu au courant des lieux et des gens fréquentés par leurs enfants laissant ainsi tout le loisir à leurs adolescents de côtoyer des modèles déviants. Lanctôt (1995) associe ce manque de supervision soulevé dans les écrits par l'absence des parents à la maison. Ces derniers feraient davantage de sorties de couple à l'extérieur. Ainsi, même si les parents usent des mêmes règlements, ils ne seraient pas là pour les mettre en pratique et les imposer convenablement. L'écart entre punition et supervision se révélerait plus important chez les membres de gang que chez les non-membres. Hamel et coll. (1998) dénotent, également, cette présence moindre des parents au domicile familial. Cependant, pour ces auteurs, cette défection parentale s'expliquerait par l'obligation de devoir travailler, des problèmes de santé physique ou mentale, la toxicomanie, voire l'emprisonnement d'un parent. L'immigration n'y serait pas non plus étrangère, nous y reviendrons plus loin.

Les ruptures des liens familiaux pourraient aussi mener les jeunes membres de ces familles à cacher tout bonnement leurs relations et leurs activités de bande à leurs parents (Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et coll., 1998). En effet, les parents ne seraient pas toujours au parfum du compagnonnage délinquant de leurs propres enfants, ne voyant pas, conséquemment, la nécessité d'appliquer une stricte discipline familiale. Il faut, par ailleurs, noter que les auteurs soulignent que tous les jeunes membres de gangs ne seraient pas l'objet d'un encadrement à première vue aussi déficitaire. Plusieurs seraient soumis à des règles strictes et vivraient avec des parents qui s'intéresseraient bel et bien aux allées et venues de leurs enfants (Hamel et coll., 1998; Perrault et Bibeau, 2003) et recevraient autant de punitions que n'importe quel adolescent (Lanctôt, 1995).

Lanctôt (1995) reconnaît, néanmoins, que le niveau de criminalité du jeune membre de gang augmente à mesure que les lacunes familiales s'intensifient. Ceci étant, c'est dans les gangs les plus déviants que se retrouveraient les membres avec les plus graves déficits familiaux. La famille servant bien souvent de facteur de protection, il ne faut pas s'étonner que la disparition complète de ce filet protecteur ait une incidence sur l'implication délinquante des jeunes qui en font les frais. Le port d'une ceinture de sécurité ne peut mettre à l'abri des blessures le conducteur d'une voiture sport lors d'un accident, mais son absence risque fort de lui être fatale.

Pour Spergel, il serait insensé de croire que les faiblesses familiales précédemment énumérées n'auraient aucun impact sur l'affiliation des jeunes aux gangs, car ceux-ci sont toujours fortement influencés par leur milieu (Spergel, 1995). En effet, lorsque les parents ne sont pas de bons modèles, la probabilité d'imitation des valeurs antisociales grandit (Vigil, 1988; Lanctôt, 1995).

### 3.2.2 L'immigration

Les écrits d'Asbury (1927) décrivent les jeunes immigrants ralliant des groupes criminels new-yorkais au tournant du siècle comme ne pouvant survivre autrement dans un pays en pleine guerre de Sécession. Les travaux de Trasher (1927) évoquent sensiblement la même réalité sociale pour expliquer l'apparition des bandes délinquantes du début du 20<sup>e</sup> siècle. En raison d'un clivage, des classes économiques seraient nées des tensions poussant les adolescents à rejoindre ces groupes émergents.

L'immigration caractériserait, de fait, bon nombre des familles des membres de gang. Hébert, Hamel et Savoie (1997), tout comme Blondin (1993, 1995) et Covey, Menard et Franzese (1997), du côté étatsunien, dénotent que ces membres sont souvent issus de communautés ethniques ayant mis pied en terre d'accueil depuis peu et se regrouperaient, initialement en raison de questions identitaires et en réaction au racisme ressenti, dont il sera question un peu plus loin. On note toutefois que ces raisons se dilueraient graduellement et que les gangs se feraient de plus en plus ethniquement pluralistes (Hamel et coll., 1998; Fredette, Proulx et Hamel, 2000; Haut et Quéré, 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Tatum, 2005; Beausoleil et Gélinas, 2006; Mourani, 2006), répondant à des impératifs de commerce lucratif plutôt qu'à des dogmes identitaires. Toutefois, l'analyse de Lanctôt (1995) portant sur un échantillon composé essentiellement de jeunes contrevenants montre qu'il existe somme toute peu de différence entre les membres et non-membres de gangs quant à leur origine ethnique. L'auteure indique « [qu']il serait faux de croire que les adolescents d'origine étrangère s'orientent massivement vers les bandes marginales (p. 44) ». Reste que, des analyses plus récentes (Perreault et Bibeau, 2003), tendent à montrer que les gangs représenteraient, au moins en partie et pour un temps, une solution satisfaisante aux conflits qu'amène le choc culturel que vivent certains jeunes immigrants.

Ainsi, Hamel et coll. (1998), tout comme Perreault et Bibeau (2001) et Doyon (1993) avant eux, évoquent la vague d'immigration qu'a connue le Québec et l'entrechoquement des cultures en lien avec le processus d'affiliation aux gangs. L'entrée massive de nouveaux arrivants aurait en effet fragilisé le tissu social favorisant l'apparition de regroupements,

jeunes et adultes, monoethniques. Les jeunes arrivants se tourneraient vers les gangs formés majoritairement de jeunes de même origine qu'eux, se sentent exclus et victimes de raciste dans leur société d'accueil. Les membres de gangs vivraient donc des difficultés d'adaptation dans leur pays d'accueil (Perreault et Bibeau, 2003; Fredette, 2004, Girard et Tétreault, 2005) et se regrouperaient en raison de leurs affinités ethniques (Les Centres jeunesse de Montréal, 1993; Girard et Tétreault, 2005).

Pour ces jeunes, les valeurs qu'ils découvrent dès qu'ils entrent en relation avec leurs nouveaux voisins détonnent radicalement de celles qu'ils connaissent dans leur famille (Perreault et Bibeau, 2003). Ce fossé est encore plus profond si ces jeunes sont nés dans une société différente de celle de leurs parents. Les problèmes surgissent quand ces jeunes ne peuvent pas facilement adapter leur espace identitaire entre la famille et la vie extérieure. Le gang se présente alors, pour certains, comme un nouveau lieu de pratique où ils pourront développer leur identité propre, selon leur goût :

*Lorsqu'il existe en contexte d'immigration une rupture entre les valeurs de la famille et celles de la société, les jeunes se sentent déchirés quand ils sont forcés d'assumer les rôles différents, voire opposés, qui leur sont proposés par les modèles familiaux et les modèles sociaux. Pour composer avec cette déchirure sur le plan des valeurs, ils essaient du mieux qu'ils peuvent de développer un double registre identitaire qu'ils adoptent séparément selon les déterminants contextuels de l'espace privé ou de l'espace public qui est en cause. [...] Les principales difficultés surgissent pour les jeunes lorsqu'ils ne réussissent pas à franchir, sans conserver leur espace identitaire sociopersonnel intact, la frontière entre le domaine privé de la famille et le domaine public de la société. [...] À moins qu'ils ne choisissent le statu quo et ne se plient à l'ordre familial, les jeunes qui vivent une telle situation sont appelés à court-circuiter, sinon à contourner, le mur érigé par le domaine privé de la famille. Quoiqu'ils fassent qui déroge aux valeurs familiales, cela les entraîne dans une dynamique d'exclusion. Or, pour certains, l'impossibilité de sortir intacts du cadre privé de la famille constitue une source de motivation pour gagner un nouvel espace privé de pratiques. Cet espace pourra être le gang de rue. [...] Elle se dévoile à la fois comme le complément et l'inverse de la famille traditionnelle. D'une part, elle prétend être une « famille » capable de régler les problèmes dont la source est la famille naturelle; d'autre part, elle prétend pouvoir conjuguer les valeurs de l'identité d'appartenance avec les valeurs de la société, ce que la véritable famille arrive difficilement à faire autant sur le plan moral que sur le plan socioéconomique. (Perreault et Bibeau, 2003 : 104-105).*

Ainsi, le gang, et la nouvelle fratrie que les adhérents y retrouvent, représentent souvent une solution pour ceux qui ne peuvent trouver de lieux satisfaisants de socialisation et de développement identitaire. Mais, encore ici, des auteurs comme Lanctôt (1995) soulèvent le peu de différence entre membres et non-membres de gangs lorsqu'il s'agit de caractéristiques sociales. On ne saurait en effet nier, que ce ne sont pas tous les enfants d'immigrants qui joignent les gangs; pas plus que tous les jeunes éprouvant des difficultés à l'école.

### 3.2.3 L'école

C'est à l'école et même à la petite école que les comportements inadéquats se dévoilent aux dires de Spergel (1990) et de Lanctôt (1995). Cette inadaptation entraînerait des sanctions qui, en retour, viendraient renforcer le niveau d'inadaptation des jeunes fréquentant les établissements d'enseignement (Lanctôt, 1995). Les jeunes membres de gangs seraient particulièrement, mais non exclusivement, frappés par ce processus qui mènerait, dans bien des cas, à l'exclusion, volontaire ou non, du milieu scolaire, entraînant des conséquences néfastes pour les jeunes qui en sont l'objet.

Les membres de gangs sont, selon les études de Spergel (1990), en opposition avec les valeurs existantes à l'intérieur des enceintes scolaires. Les figures d'autorité seraient difficiles à tolérer pour ces jeunes, qui accepteraient mal les règles établies régissant leurs actions. Ils posséderaient, d'ailleurs, l'infime conviction que les professeurs cultivent une image négative d'eux, les percevant comme des élèves turbulents et dérangeants (Esbensen, Huizinga et Weiner, 1993). En réaction, ils feraient preuve d'indiscipline (Hamel et coll., 1998), obtiendraient ainsi de moins bons résultats académiques que les non-membres (Spergel, 1990), et décrocheraient du réseau scolaire bien davantage que ces derniers<sup>13</sup> (Hagerdon, 1988, 1990; Spergel, 1990), et ce, tout simplement parce que l'école ne les intéresserait pas (Hamel et coll., 1998). Ils n'aimeraient pas l'école, pour la plupart, et s'y investiraient bien maigrement. Ils se désintéresseraient autant des activités scolaires que parascolaires (Esbensen, Huizinga et Weiner, 1993).

Pour les membres de gang, la symbolique même de l'école apparaîtrait comme incertaine. Ils ne pourraient donc imaginer que très difficilement son utilité n'étant pas à même d'imaginer où l'école pourrait bien les mener (Lanctôt, 1995). Ce manque d'intérêt, cette incompréhension et, surtout, le désinvestissement face à l'école seraient autant de signes d'inadaptation sociale (Fredette, 1997). Ainsi, l'école, bassin relationnel et porte d'entrée pour la réussite, serait désertée par les membres de gang de rue. Ceux-ci, moins bien outillés que les non-membres pour bien s'intégrer aux réseaux institutionnels, trouveraient dès lors dans les gangs ce qu'ils ne peuvent trouver sur les bancs de l'école (Hamel et coll., 1998).

---

<sup>13</sup> Au Québec c'est plus de la moitié de ces jeunes membres de gangs qui décrocheraient parce que l'école ne les intéresse tout simplement pas (Hamel et coll., 1998). Tous les décrocheurs ne se retrouvent, par ailleurs, pas dans les gangs, il faut bien le dire.



L'école représenterait, selon les travaux de Lanctôt (1995) réalisés auprès 656 adolescents ayant reçu une ordonnance de la Cour du Québec, Chambre de la jeunesse à Montréal en vertu de la Loi sur le système de justice pénal pour adolescents (LSJPA<sup>14</sup>) afin de tracer leur profil personnel, une source de stress non négligeable. Les résultats académiques décevants obtenus par le jeune et l'impression d'être une victime journalière des sanctions de la direction et du personnel enseignant feraient monter le niveau d'anxiété vécu par lui qui en viendrait à ne pas aimer l'école ressentie comme étant anxiogène.

### 3.2.4 Portrait psychocriminologique

Les données décrivant la personnalité des membres de gangs sont encore peu nombreuses et souvent contradictoires (Spergel, 1990; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997). Miller (1958) et Cloward et Ohlin (1960) ne trouvent aucune différence entre la personnalité des membres et des non-membres et concluent même que les membres doivent avoir des qualités au-dessus de la moyenne considérant les mesures de sélection qui permettent l'admission du membre au sein du gang. Mais, des travaux plus récents, au contraire, ont conduit à mettre en lumière des traits spécifiques aux membres de gangs. Fredette (1997 : 197) en dresse une liste se basant sur ses propres résultats qui confirment et résument ceux obtenus par plusieurs chercheurs avant elle (Yablonsky, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991; Lanctôt, 1995, en particulier). Ainsi, le jeune membre de gang se voit qualifié de la manière suivante. Il présente :

- *une faible estime de soi*
- *une image invulnérable et impitoyable*
- *un faible contrôle personnel traduit par une importante impulsivité*
- *des habilités sociales limitées*
- *de multiples troubles de comportement*
- *un engagement précoce dans la délinquance et la marginalité*
- *un manque flagrant de confiance en l'avenir*
- *un mode de fonctionnement axé sur l'opportunisme et le présentisme*
- *d'importants déficits interpersonnels*
- *une méfiance notoire à l'égard d'autrui, principalement des adultes*
- *un refus net d'accepter l'autorité formelle et informelle*
- *des conduites violentes*
- *la valorisation des prouesses physiques*
- *la primauté de la coercition comme mode de résolution de conflits*

Ces jeunes seraient bien plus criminalisés et davantage « criminalisables »; ils possèderaient, à tout le moins, tous les traits de personnalité pour le devenir.

---

<sup>14</sup> Nommé Loi sur les jeunes contrevenants (LJC) dans l'étude de Lanctôt.

Ils présenteraient des troubles de personnalité beaucoup plus précoces et une variété de comportements délinquants plus grande que les jeunes contrevenants dans leur ensemble, selon Lanctôt (1995). Ils présenteraient une plus grande propension au passage à l'acte et un certain penchant pour le crime. Polymorphes, ils commettraient une multitude de crimes, ne cloisonnant pas leur penchant criminel dans une sorte de délit spécifique. Ces comportements augmenteraient avec l'âge (Fréchette et Leblanc, 1987; Lanctôt, 1995, Fredette, 1997)

Les jeunes membres de gangs auraient tendance à entretenir des relations sociales avec des individus qui, comme eux, seraient portés à la rupture sociale (Fagan, 1990; Bjerregaard et Smith, 1993; Lanctôt, 1997). Ils seraient en opposition avec les normes sociales, le pouvoir formel et les figures d'autorité (Lanctôt, 1995; Hébert, Hamel et Savoie, 1997), en particulier la famille et l'école, comme nous l'avons vu. Ils n'auraient que peu d'intérêt et de respect pour les règles qui foisonnent pourtant dans la société. Ils s'imposeraient peu de contraintes et utiliseraient diverses techniques pour justifier leurs crimes (excuses, neutralisation, rationalisation, déni). Ils auraient donc beaucoup de difficultés à entretenir des relations significatives, voire banales, avec autrui à l'extérieur du groupe.

Paradoxalement, leur faible estime d'eux-mêmes les pousserait à vouloir dominer autrui. Ils se valoriseraient, en effet, par une image d'eux dure et impitoyable (Fredette, 1997). Leur impression du monde extérieur paraît voilée par diverses distorsions leur permettant de croire qu'ils contrôlent les autres et les événements. Ils alimentent ainsi un fort sentiment de pouvoir absolu :

*Afin de compenser au concept de soi diffus, les [membres de gang] se surestiment et ils présentent une image d'eux impitoyable et omnipotent. [Pour y arriver, ils utilisent] de nombreuses distorsions cognitives et affectives associées aux sentiments d'impunité et de toute-puissance, ainsi qu'à l'imperméabilisation aux valeurs prosociales et aux punitions. [...] Les adolescents anticipent négativement les pensées, les paroles et les actions des autres qu'ils évaluent constamment en termes d'humiliation et d'insulte à leur image personnelle (Fredette, 1997 : 191)*

En effet, les jeunes membres de gangs percevraient autrui comme une menace (Lanctôt, 1995). Toujours méfiants, leurs interactions sociales seraient construites sur des rapports de force. Cette perception d'insécurité appauvrit les relations possibles avec autrui et, surtout, les figures potentiellement positives qui pourraient faire écran aux conduites antisociales.

Ces jeunes auraient développé et entretiendraient une vision noire de la réalité (Hébert, Hamel et Savoie, 1997) et dramatiseraient les événements (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997). C'est dans cette perception du monde et de la crainte d'autrui que naît leur besoin de dominer, avant d'être soi-même dominé (Mourani, 2006). Puisque l'on est victime, il semble normal que l'on veuille se défendre et que l'on cherche des moyens pour ne plus être un souffre-douleur.

Les jeunes membres de gangs, à l'instar d'autres jeunes contrevenants, auraient également de la difficulté à verbaliser et à nommer leurs émotions, cherchant davantage à les cacher qu'à les exprimer. Alimentant ainsi leur vision négative du monde qui les entoure, ils présenteraient, selon Fredette (1997), un potentiel explosif et agressif plus grand. Ils réagiraient, en effet, de façon disproportionnée aux émotions qu'ils vivent et auraient de la difficulté à contenir leur agressivité (Lanctôt, 1995). Ce faible contrôle de soi, ces difficultés à retenir sa colère et à contrôler ses émotions entraîneraient un impact négatif sur les relations avec autrui (Gottfredson et Hirschi, 1990; Fredette, 1997).

Fredette (1997), en accord avec les travaux de Yablonski (1970) et de Goldstein (1991) présentent les jeunes membres de gang en soulignant leur personnalité antisociale faisant qu'ils rejettent les normes sociales les considérant comme antipodales et incohérentes, qu'ils se perçoivent comme étant victime du monde extérieur et qu'ils adoptent, conséquemment, une position de prédateur. Se sentant ainsi puissants et invulnérables, ils refusent toute possibilité de changement dans leur mentalité, car leurs problèmes ne viennent pas d'eux, mais sont dus à des forces extérieures. Incapables d'altruisme et de sympathie pour autrui, ils ne ressentent pas de sentiment de culpabilité (Beck et Freeman, 1990). Ils s'affilieraient donc en totalité ou en partie aux gangs en raison de leur antisocialité (Yablonski, 1970; Goldstein, 1991, Lanctôt, 1995; Fredette, 1997).

Les jeunes qui adhèrent à des groupes marginaux présenteraient donc des lacunes importantes sur plusieurs plans. Lanctôt et Leblanc (1996) abondent dans ce sens. Ils auraient, selon eux, une fonctionnalité sociale très faible. Ils seraient plus fortement exposés aux influences et aux opportunités déviantes. Ils n'accepteraient pas les contraintes sociales qui leur seraient imposées. Les membres se caractériseraient donc par un profil plus dysfonctionnel que les non-membres.

Cependant, le niveau d'organisation du gang ne correspondrait pas au recrutement de jeunes présentant un type particulier de dysfonctionnement. En effet, les jeunes affiliés ne se lieraient pas à un type de gang précis, en fonction de leurs caractéristiques.

Toutefois, un niveau d'organisation plus élevé appellerait à une violence plus importante à laquelle le membre doit participer. Il doit donc y être prêt. Le National Institute of Justice (1998) souligne pour sa part la plus grande criminalisation des chefs des gangs.

Les jeunes membres de gangs vivraient donc un grand conflit identitaire. Se cherchant sans relâche, le gang apparaîtrait pour eux comme une solution au sens où l'entendent Perreault et Bibeau (2003 : 103) :

*L'ambivalence entre le bien et le mal, entre la source du problème et sa résolution, telle qu'elle est représentée par la gang, se mêle avec les ambivalences du processus de construction de l'identité sociopersonnelle. L'espace de la gang en tant que lieu de résolution des problèmes devient un point de reconfiguration de l'espace identitaire. Ces deux espaces s'articulent autour des mêmes ambivalences à l'égard de la reconnaissance des siens et des autres, entre ce qui départage l'intérieur de l'extérieur à la fois de soi et de sa gang.*

Mais, ces jeunes membres présentent, malgré tout, des traits présents chez une grande majorité des jeunes adolescents (Fredette, 1997). Nul besoin de rallier un gang pour être en conflit avec les normes et l'autorité, nul besoin de commettre un délit pour montrer que l'on est en quête identitaire et surtout nul besoin de s'affilier pour faire l'expérience de conduite marginale, voire délinquante. Goldstein (1991) reconnaît que les membres de gangs présentent des profils personnels conformes à l'adolescence. Pour distinguer les membres des non-membres l'auteur parle d'*hyperadolescence*. Les jeunes membres de gangs auraient donc les mêmes besoins et des comportements adolescents typiques, intensifiés, amplifiés. Les membres de gang seraient des « *hyperadolescents* », vivant de façon disproportionnée une vie autrement banale.

La similitude entre membre et non-membre de gang semble confirmée par le fait que seulement un tout petit nombre d'adhérents resteront indéfiniment dans leur gang, la majorité n'y passant pas plus d'un an (Hébert, Hamel et Savoie, 1997), jusqu'à ce que l'attrait de l'aventure s'estompe ou que le sentiment de danger en vienne à supplanter le plaisir, les sentiments d'appartenance et de valorisation trouvés dans le gang. Le gang ne serait ni plus ni moins qu'une expérience et non pas une finalité pour la grande majorité de ses membres.

### 3.3 Un phénomène en constante mutation

Les gangs de rue, il en a déjà été question, ne seraient plus ce qu'ils étaient, leur structure serait en constante mutation (Hamel, Cousineau et Fredette, 2004). Ils s'organiseraient davantage dans le but d'améliorer les bénéfices du groupe. (Hamel,

Cousineau et Léveillé, 2004). Les gangs de jadis, se verraient fragmentés aujourd'hui en plusieurs petites cliques plus spécialisées, et non dirigées par un chef central. Le pouvoir réparti entre les aînés servirait à contrôler les différents secteurs d'activités criminelles plus efficacement (SPVM, 2005; Mourani, 2006). Des alliances avec des organisations criminelles adultes seraient érigées pour améliorer le trafic de stupéfiants de ces réseaux (Beausoleil et Gélinas, 2006, Mourani 2006). Les gangs réaliseraient ainsi un travail de sous-traitance en vendant directement la drogue aux consommateurs. Les gangs seraient vieillissantes, mais recruteraient des membres de plus en plus jeunes (SPVM, 2005; Mourani, 2006). Ainsi, l'étendue de la plage d'âge des membres de gangs s'agrandirait. Les nouveaux *gangsters* seraient embrigadés dès l'école primaire. Mourani (2006) sous-entend que certains embrigadés pourraient même être âgés de 8 ans. La majorité des membres, soit 60 %, seraient âgés entre 17 et 28 ans, et près de 20 % auraient entre 29 et 35 ans (SPVM, 2005; Mourani, 2006). Cependant, il n'est pas précisé si ces chiffres sont exclusifs au territoire de l'île de Montréal. Cette jeunesse se rallierait à des clans constitués de membres plus jeunes supervisés par des affidés plus âgés (Mourani, 2006). Ce recrutement juvénile pourrait s'expliquer par le fait que les gangs reposeraient souvent sur des clans familiaux. Ces membres proviendraient en effet, souvent, de la famille même des membres plus vieux (Mourani, 2006)

Ainsi, les gangs québécois auraient adopté une structure plus adaptée à leur nouveau besoin ou objectif qui consiste à : faire de l'argent (Mourani, 2006). Et les rangs supérieurs des gangs montréalais vieilliraient. Les gangs clairement constitués et reconnus comme tels seraient davantage un monde d'adultes que de jeunes contrairement à l'impression populaire. Cette constante mutation rend encore plus difficile la mise en place de mesures préventives pour amenuiser la problématique et rend la perspective d'études à réaliser à intervalle régulier encore plus importante.

#### **4- Les expériences vécues par les membres de gangs**

##### **4.1 Le recrutement**

Le recrutement semble généralement se faire par l'entremise d'un réseau de connaissances, d'amis ou de liens familiaux. Les centres de réadaptation paraissent aussi un endroit de prédilection pour le recrutement, puisque certains membres de gang y poursuivraient leurs activités de l'intérieur (Les Centres jeunesse de Montréal, 1993; Grégoire, 1998). En fait, tous les lieux de socialisation fréquentés par une clientèle

jeunesse offrent de bonnes occasions de recrutements pour les gangs (Mourani, 2006). Par ailleurs, ce ne sont pas tous les jeunes désireux de s'allier à un gang qui peuvent en faire partie; la décision d'inclusion revient, en définitive, au gang lui-même (Hébert, Hamel et Savoie, 1997). Trois modes de recrutement sont utilisés selon Jankowski (1991) : amical, persuasif et coercitif, allant donc de l'invitation cordiale à l'obligation sous la menace. Contrairement à ce que voudrait le sens commun, le recrutement forcé, on le verra, ne serait pas très courant.

Certains facteurs de l'environnement favoriseraient l'allégeance à un groupe marginal : la présence d'un gang bien établi dans les environs, ainsi que l'incapacité des institutions et des organisations traditionnelles (comme la famille, les institutions scolaires, l'Église, les organismes sociaux, les services policiers) à répondre aux besoins sociaux et fraternels des jeunes et à leur offrir d'autres voies de réalisation que la violence (Hébert, Hamel et Savoie, 1997). Ces jeunes ne sachant donc pas où se tourner pour combler ces besoins iraient rejoindre les gangs déjà en place dans leur quartier. Cette affiliation ne serait pas coercitive, mais plutôt séductrice. Les futurs membres seraient gagnés par une relation amicale avec les membres en place :

*L'entrée dans les gangs ne se fait pas ordinairement sous le joug des menaces et de l'intimation comme on l'a longtemps soutenu, mais plutôt par l'entremise du réseau de connaissances. C'est plus souvent dans un climat de séduction et de convivialité que les gangs attirent les jeunes en projetant sur eux une image de force et d'attention. Les gangs incarnent bien souvent le rôle d'une nouvelle famille. (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004)*

Il semble que la mise en confiance soit la technique la plus prometteuse pour les recruteurs, garçons ou filles<sup>15</sup>, qu'on vise le recrutement de garçons ou de filles.

#### 4.2 L'initiation

Pour ce qui est de l'initiation, les écrits sont inconstants lorsqu'il s'agit de statuer sur sa fréquence et la place qu'elle occupe dans l'expérience de gang. Ils s'accordent tous, néanmoins, sur un même point : lorsqu'ils ont lieu, ces rituels changent d'un gang à l'autre (Douyon et Leon, 1996; Hébert, Hamel et Savoie, 1997).

*Sur la lune ronde se dessine la silhouette d'un chat décapité qui pend, attaché par les pattes. Sur le sol, dans une cuvette, on a recueilli le sang. À présent, ne tombent que des gouttes, lentes, intermittentes. À sa chute, chaque goutte fait des vaguelettes qui gonflent et deviennent une tempête en mer. Des vagues qui*

---

<sup>15</sup> Bien que les techniques de séduction exposées par Fournier (2003) semblent assez différentes de celles utilisées auprès des garçons (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004). Mais là n'est pas notre propos, notre intérêt se concentrant sur les membres masculins des gangs.

*s'agitent au rythme du rock dur que l'on écoute à plein volume. À côté se trouve la tête dont les yeux verts et lumineux regardent encore. Quinze personnes participent en silence à ce rituel. [...] On a mélangé dans une coupe du sang chaud et du vin. Sang de chat qui grimpe aux murs, qui bondit facilement d'une terrasse à l'autre, qui marche sur ses coussinets silencieux le long des rebords des toits, qui se faufile aisément dans l'ombre de la nuit. Sang félin qui pousse à sauter sur la proie avec une assurance habile. Sang qui fait appel à d'étranges énergies et active le souffle. (Salazar, 1992 : 25)*

Tel est décrit le rituel initiatique d'un jeune membre des *sicarios*, petites bandes de la ville de Medellín<sup>16</sup> en Colombie. Ces jeunes, recrutés par les narcotrafiquants colombiens, exécutent les sales besognes au cœur même du trafic de cocaïne. Se considérant eux-mêmes comme des tueurs à gages, ces rituels colorés des coutumes locales marquent un passage et symbolisent les atouts singuliers dont auront besoin ces jeunes pour mener à bien les tâches qui leur seront confiées.

Toutefois, l'initiation dans les gangs de rue nord-américaines serait bien différente. Les épreuves sont multiples : consommation de drogues, vol, combat, voies de fait et même, dans des cas bien particuliers, le meurtre. Grégoire (1998) raconte que certains jeunes doivent se faire battre sans broncher pour prouver leur endurance aux autres membres du gang. Si l'initié répond aux exigences du gang, il y sera admis et pourra évoluer au sein du gang. Mais, dans les gangs, l'initiation représente davantage une mise à l'épreuve qu'un rituel symbolique, comme décrit par Salazar; elle marque alors l'entrée dans le groupe (Douyon et Leon, 1996). Il faut démontrer que l'on peut être un membre sur qui le gang pourra compter. Selon les recherches de Hamel et coll. (1998), au Québec les expériences d'initiation représenteraient davantage l'exception que la règle.

Il faut noter que le phénomène n'est plus tout jeune. Bien des années ont passé depuis son émergence, ou du moins sa reconnaissance, au début des années 1980. Ainsi, il est possible que les facteurs ou raisons expliquant l'adhésion aux gangs aient aussi évolué et par le fait même que les rites de passage traditionnellement associés est changés voire disparu dans certains cas. Cependant, rien dans la littérature n'indique un tel changement.

#### 4.3 Les besoins comblés par l'affiliation à un gang

Hébert, Hamel et Savoie (1997) présentent les principales théories des différents auteurs d'intérêt au sujet du phénomène des gangs de rue. D'entrée de jeu, les auteurs notent que

---

<sup>16</sup> Medellín est la ville la plus peuplée de Colombie après Bogota, elle est la capitale de la province d'Antioquia. Bien connue à travers le monde pour son banditisme et son niveau de violence, elle fut le siège du *cartel de Medellín* démantelé en 1993 par les autorités colombiennes après la mort de son leader célèbre : Pablo Escobar.

l'affiliation à un groupe est typique, voire normale, dans la situation de crise qui sépare l'enfance de l'âge adulte. Elle répond aux besoins de compagnonnage, d'entente mutuelle et de partage des affinités communes qui faciliterait l'adhésion et l'intégration à des valeurs sociales (Hébert, 1991), bien que pourtant, nous l'avons vu, les membres de gangs soient plutôt en rupture avec les normes sociétales. Les jeunes adolescents, membres de gang ou non, rechercheraient tout naturellement à vivre et ressentir des sensations fortes et à réaliser de nouvelles expériences (Logue, 2003) comme, par exemple, faire l'essai de drogues (Fagan, 1989; Spergel, 1995

Pourtant, il en a été discuté précédemment, les membres de gang se distinguent par des lacunes sur divers plans. Ainsi, leur association au gang répondrait à des besoins bien spécifiques, décrits notamment par Logue (2003 : 24) :

*Les raisons profondes de l'existence de bandes de jeunes font l'unanimité parmi les divers intervenants et les membres des bandes de jeunes eux-mêmes. Il s'agit d'un besoin instinctif et inné d'appartenance, d'affection, de sécurité et d'atteinte d'un certain statut social qui est comblé par l'appartenance à une bande, surtout lorsque ce besoin fondamental n'est pas satisfait au sein de la cellule familiale. (Logue, 2003 : 24)*

Certains seraient en quête de moyens permettant de structurer leur univers marqué par la désorganisation et vivraient une criante recherche identitaire, il en a été précédemment question. Le cadre que leur apporte le gang leur permettrait de parvenir à rassasier leurs besoins de reconnaissance, et d'atteindre une certaine forme de statut social (Spergel, 1995; Logue, 2003). L'entrée dans un gang emplirait une sorte de vide social et leur donnerait la « chance » de s'adapter, plus adéquatement qu'ils ne l'auraient fait sans cet outil de socialisation, à leur environnement. Cette affiliation se ferait d'ordinaire dans des périodes de grande vulnérabilité (Hébert, Hamel et Savoie, 1997). Dans les gangs, ces jeunes trouveraient une structure sociale et un environnement sécurisant, éléments qui leur feraient défaut dans leur vie extra-gang.

Plusieurs auteurs (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Haut et Quéré, 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004, Mourani, 2006) parlent de liens fraternels intenses formés lors de l'affiliation. Les membres de gangs trouveraient dans ces groupes de pairs des jeunes qu'ils considèrent comme de véritables amis.

Le gang se présente souvent comme un lieu idéal pour répondre aux besoins de protection (Hamel et coll., 1998; Perreault et Bibeau, 2003). Ce qui semble logique puisqu'il est décrit par bien des jeunes comme une « famille ». « La gang constitue un refuge au sein de



l'espace public au même titre qu'une famille qui se doit de prendre soin des siens (Perreault et Bibeau, 2003 :109) ». Et cet espace protecteur peut être habillé de différents uniformes. Elle peut protéger de la famille réelle du jeune affidé, de l'environnement social de ce dernier, des gangs « ennemis » et des autres agresseurs ou aussi de tous les aléas de la vie quotidienne (Perreault et Bibeau, 2003). Une expérience de victimisation pourrait, également, pousser un jeune à rejoindre un gang, selon Hamel et coll. (1998). Les plus vulnérables se sentiraient protégés dans le gang, entourés par plusieurs membres intimidants. Selon ces mêmes auteurs, ce désir d'être protégé pourrait glisser vers une envie de vengeance. L'ancienne place de victime pourrait amener ces jeunes à choisir celle d'agresseur. Des aspirations au pouvoir pourraient aussi être comblées. Encore ici, le fait de vouloir être dominant plutôt que dominé, ne serait pas étranger à certains jeunes qui choisiraient les gangs comme groupe d'appartenance.

C'est ainsi que ces « hyperadolescents », en choisissant le gang comme lieu premier de socialisation, réussiraient à combler des besoins souvent plus grands que nature.

#### 4.4 Les activités criminelles et les manifestations de violence

Cousineau, Hamel et Desmarais (2004) énumèrent les principales activités criminelles des membres des gangs de rue recensées au cours de consultations provinciales effectuées auprès d'intervenants jeunesse en 2002. Il est question dans l'ordre de consommation et de trafic de drogues<sup>17</sup>, de prostitution, de taxage, d'intimidation, d'extorsion, de voies de fait, de trafic d'armes, de vol, de fraude et de recel. Mathews (1993) rajoute le meurtre dans la liste des activités criminelles des gangs. Cependant, l'homicide serait peu répandu (Klein, 1995). Les gestes les plus graves sont exécutés d'ordinaire par les membres de groupes organisés. Malgré tout, certaines bandes d'amis peuvent franchir la mince frontière de l'illégalité pour s'adonner à des activités délictueuses (Mathews, 1993).

Bien que les gangs ne présenteraient que peu de risque pour la population, il n'en demeure pas moins que la violence des gangs constitue une réalité bien ancrée dans l'esprit des intervenants et du public, de manière générale (Trudeau, 1997). En outre, cette violence, selon les travaux de Klein, Maxson, et Gordon (1984), ne serait plus seulement interne au gang ou dirigée vers un autre groupe, mais toucherait de plus en plus le large public. Plus généralement, il est admis que la majorité des victimes des gangs de rue appartiennent au

---

<sup>17</sup> Bien que du côté étatsunien, Klein (1995) affirme en dépit de bien des critiques venant de la part de ses collègues que les gangs (dans son cas étatsuniens) ne seraient pas en contrôle de la distribution de la drogue et en particulier du crack.

même groupe d'âge (jeunes adolescents) et subissent, au premier chef, du taxage, une forme de vol qualifié. Le SPVM (2005) souligne que les activités des gangs québécoises auraient gagné en violence et en dangerosité depuis l'émergence du phénomène. De menus larcins sans importance et de la délinquance pas bien méchante, les membres de gang en seraient venus à commettre des vols qualifiés ciblés, des invasions de domiciles, des extorsions, des *burns* de drogues<sup>18</sup>, des *drives by shooting*<sup>19</sup> et des affrontements publics impliquant des armes à feu. Les gangs seraient donc en mutation. Il appert que les gangs modernes s'orientent davantage vers une logique de criminalité et de territorialité en concluent Hamel, Cousineau et Léveillé (2004) après avoir recueilli les témoignages et les impressions de plusieurs répondants dans le cadre d'une tournée régionale couvrant le Québec en 2002. L'appât du gain les pousserait à prendre les armes pour défendre des territoires commerciaux et trouver le moyen de remplir les coffres de l'organisation (Mourani, 2006). Toutefois, notons que la criminalité des gangs québécois reste encore bien peu étudiée.

Certains jeunes adhérents aux gangs transporteraient sur eux des armes de toutes sortes : couteaux, balles de billards glissées dans un bas, armes à feu et, même, des explosifs. Les armes automatiques paraissent, de toute évidence, faciles à dénicher et seraient un gage de prestige (Mathews, 1993). Ces armes proviendraient de toutes sources : du domicile familial, d'amis, du marché noir, ou bien elles sont volées.

La participation à ces comportements criminels, selon les témoignages recueillis par Mathews (1993), procure des sentiments de plaisir et d'exaltation au jeune. Le fait d'aller contre les tabous et les normes sociales et de risquer d'être arrêté est cité comme une « décharge d'adrénaline ». Cusson (1989) va même jusqu'à associer cette nécessité d'action, ressentie par ces jeunes délinquants, à un besoin vital : « Ils ont l'intime conviction que la signification de leur vie réside précisément dans cette activité incessante et sans but (p. 124) ».

#### 4.5 Les activités sociales

Bien qu'il paraisse futile, voire anecdotique, de présenter les activités dites « sociales » des gangs, soit toutes ces occupations non criminelles qui font aussi partie de leurs occupations, il semble important de rappeler que les affidés joignent souvent les gangs dans le but de socialiser. Les membres de gang consacraient, en effet, la majorité de

---

<sup>18</sup> Quand un gang dérobe les provisions de drogues d'un gang ennemi.

<sup>19</sup> Une fusillade effectuée d'un véhicule en mouvement.

leur temps à des activités bien ordinaires et non criminelles, ce que dévoilent les travaux de bon nombre de chercheurs (Trasher, 1927; Klein, 1971; Short et Strodtbeck, 1974; Moore, 1978; Vigil, 1988; Jankowski, 1991; Padilla, 1992; Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et Poupart, 2000; Beausoleil et Gélinas, 2006). À ce sujet, les deux tiers des répondants de l'étude de Decker et Van Winkle (1996) mentionnaient des activités non criminelles (flâner, boire de la bière, faire du sport, sortir dans les clubs, séduire les filles ou consommer des drogues « socialement ») lorsque les chercheurs leur demandaient ce qu'ils faisaient avec les autres membres de leur gang. De toute évidence, le gang ressemblerait davantage à un terrain de jeux qu'à une salle de commandement militaire en temps de guerre. La majorité du temps serait consacré à s'amuser en groupe comme aiment faire tous les jeunes (Hamel et Poupart, 2000).

Ce qui semble normal puisque les liens seraient forts dans les gangs, très forts même. Selon Hamel et Poupart (2000), à l'instar de bien d'autres chercheurs (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Haut et Quéré, 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004, Mourani, 2006), ces regroupements représenteraient « pour plusieurs jeunes la seule famille qu'ils n'ont jamais eue. » Ces liens remplis d'amour fraternel combleraient les carences accumulées dans leur jeunesse. Il apparaît donc logique que ces jeunes veuillent passer du temps de qualité avec leurs « amis ».

En fait, ce ne serait qu'une minorité qui s'impliquerait dans une logique plus criminelle et plus violente orientée avant tout vers la commission d'actes délinquants de haut niveau (Hamel et Poupart, 2000; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004)

Les caractéristiques des membres expliqueraient ces choix bien anodins d'activités. Les membres de gang de rue seraient plus oisifs que les non-membres selon les résultats de Lanctôt (1995). La surabondance de temps libre amènerait ces jeunes à rechercher des sensations fortes par la commission d'actes délictueux. Ainsi, des activités sociales pourraient mener à des actes plus asociaux. Il ne faut pas oublier que le délinquant serait par définition présentiste (Cusson, 1989, 1998, 2006; Logue, 2003), il chercherait à combler ses désirs immédiatement sans se soucier des conséquences possibles. Il serait donc facile, pour les membres de gang, de passer d'activités usuelles, banales, à la commission d'actes délictueux.

Selon Mourani (2006) ce choix d'activités n'aurait toutefois rien d'aléatoire. Les activités sociales seraient souvent prétextes à des actions criminelles. Les stupéfiants seraient écoutés dans les milieux de socialisation, là où les jeunes se rencontrent.

Les activités sociales seraient donc inhérentes au concept même des gangs et y occuperaient une place de premier ordre remplissant, en premier lieu, un rôle relationnel puis une place bien particulière menant à activités criminelles de gang.

#### 4.6 Peut-il y avoir des côtés positifs à l'affiliation?

Les gangs ne sont pas seulement négatifs. Ses membres peuvent y trouver des bienfaits. Plusieurs, en effet, présentent leur affiliation comme une véritable histoire d'amour en oubliant même les avatars vécus (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004).

De prime à bord, le fait que le gang semble répondre à divers besoins vitaux est en soi fort positif, car ce n'est pas le fait que ces jeunes veuillent combler des besoins qui posent problème, mais bien les conduites antisociales concomitantes à leur affiliation au gang qui prétend répondre à ces besoins. Ainsi, Fredette (2004) indique que le gang constituerait une solution valable pour un jeune en quête d'une solution de rechange à des liens familiaux disloqués :

*L'affiliation à un gang peut donc, dans ce contexte, être considérée comme une forme avantageuse d'intégration sociale et économique, et ce, même au prix de pratiques criminelles et de violence, parfois extrême, désapprouvée par leurs parents. (Fredette, 2004 : 11)*

Cette zone « familiale » sécurisante peut également apporter son lot de positif. En plus de promettre à ces jeunes en exploration de soi, une solution convenable à leurs tergiversations identitaires, le groupe solidaire que forment les membres d'un gang permet à ceux-ci d'être plus confiants en eux-mêmes.

*L'esprit de solidarité qui anime la bande ainsi que l'appui du groupe agissent comme de formidables mécanismes de renforcement de la confiance en soi. Aussi dit-on souvent d'un jeune sans sa gang qu'il n'est plus la même personne, qu'il est vulnérable et sans défense. (Perreault et Bibeau, 2003 : 109)*

Cet élément apparaît toutefois comme un couteau à deux tranchants. Car le jeune membre n'ayant pas acquis de capacités personnelles autoprotectrices se retrouve dès lors fort dépourvu en dehors et sans son groupe d'appartenance.

#### 4.7 Le départ

Le gang semble être d'ordinaire une étape transitoire dans la vie des jeunes. Beaucoup de ceux qui s'y joignent quitteraient progressivement le groupe délinquant, selon Hébert, et coll. (1997). Ces jeunes déserteraient leur gang pour se conformer aux règles de la société.

Certains facteurs, selon Spergel (1995), faciliteraient ce départ : un déménagement dans un autre lieu, le fait d'avoir été engagé dans un gang peu de temps ou d'être membre d'un gang peu cohésif ou peu organisé.

À l'inverse, pour les jeunes plus près du noyau dur, la désaffiliation du gang peut représenter une épreuve qui peut mettre leur vie et celle de leur famille en danger, selon Mathews (1993). Ceux-ci sont plus activement engagés dans les activités délictueuses du regroupement et sont davantage au parfum des secrets qui ne doivent pas être révélés. Le départ d'un membre plus « impliqué » représenterait pour le gang un risque de voir divulguer certains détails sur ses différentes opérations criminelles, mettant l'existence du gang en péril.

On note aussi que le départ peut représenter une phase difficile pour bien des jeunes qui quittent le gang puisqu'ils doivent abjurer un groupe d'amis qui leur a apporté un soutien moral et psychologique, ainsi qu'une certaine discipline dans leur vie. Ces jeunes risquent de se retrouver décontenancés et vulnérables après leur départ. Ces jeunes se retrouvent également isolés et doivent reconstruire une bonne partie de leur réseau social, une tâche pour le moins difficile (Forum national sur les gangs de jeunes, 1999; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004).

Selon Hamel et coll. (1998), la sortie, tout comme l'admission dans un gang, se déroulerait bien souvent graduellement, et une rupture précipitée ne serait pas un gage de désaffiliation du groupe marginal. Ainsi, une arrestation ou le placement dans un centre de réadaptation n'aurait souvent, en soi, que peu d'impact sur cette rupture des liens criminogènes. Les gangs poursuivant souvent leurs activités de l'intérieur même des murs de ces institutions (Centres jeunesse de Montréal, 1993). Il peut toutefois s'agir d'un moment privilégié pour amorcer une réflexion sur son avenir. Mais c'est le jeune lui-même qui doit choisir le moment de son départ. Il faut donc que ce jeune soit suivi pendant le processus de désaffiliation et après son départ, car, laissé à lui-même, le jeune pourrait ne pas quitter le gang par peur de représailles ou par crainte de ne pas pouvoir fonctionner sans le groupe (Mathews, 1993, Hamel Fredette, Blais et Bertot, 1998).

## 5- La peur : vécue ou utilisée?

*La peur est venue dans le monde avant l'homme.*  
Proverbe albanais

Les Grecs, lors des guerres, priaient certaines divinités pour s'assurer de la victoire. Parmi celles-ci : Deimos (dieux de la déroute) et Phobos (dieux de la peur), alliés redoutables et fils de Arès, étaient responsables des défaites militaires. Ainsi, chez les Grecs comme chez les Romains<sup>20</sup>, ces dieux pouvaient promettre l'assujettissement ou acculer à la défaite de vastes armées. La peur apparaît donc comme une force puissante pouvant terrasser l'ennemi ou encore figer le combattant et le pousser à fuir le champ de bataille. Mais, cette émotion peut-elle à elle seule décider de l'issue d'un combat? C'est l'imagination qui perd les batailles, disait Antoine de Rivarol<sup>21</sup>.

La comparaison entre les guerres de l'ancienne époque et l'univers des gangs de rue est presque trop facile. Mais, elle soulève néanmoins un questionnement intéressant. En effet, qu'en est-il de ces sentiments, la peur ou encore la frayeur, dans le monde des gangs? Il est vrai que les recherches les plus récentes, de méthodologie qualitative, basées sur le récit des jeunes tendent à démontrer que les jeunes membres sont, somme toute, de jeunes gens bien peu différents des non-membres. Ils vivraient donc, si nous voulons bien le croire, les mêmes émotions fondamentales propres à tous les êtres humains. Ainsi, à la lecture des témoignages des jeunes, comme David (ci-dessous) âgé de 17 ans, qui ont vécu l'expérience des gangs, ceux-ci semblent être un monde où le sentiment de peur pourrait facilement élire domicile.

*Il y avait les rivaux, aussi qui m'ont convaincu [de s'affilier à un gang]. Ils me faisaient peur. Je savais que je pouvais me faire frapper n'importe quand. Tu ne sais jamais quand tu peux te faire sauter dessus. Dans mon quartier, il y a plusieurs gangs, donc plusieurs rivalités inter-gangs. (témoignage d'un membre de gang de 17 ans dans Hamel et coll., 1998 : 38)*

Mais, quelle est la place de la peur dans l'univers des gangs de rue? Un simple coup d'œil aux bulletins de nouvelles télévisés est amplement suffisant pour nous faire croire que les occasions de peur sont monnaie courante dans le milieu criminel : les fusillades, les agressions armées, les arrestations musclées, etc. Il apparaît pertinent de connaître le point de vue de ceux qui vivent ces événements au quotidien sur les sentiments alors ressentis. Car sans de tels témoignages, les angoisses et les craintes ne peuvent qu'être imaginées, induites et peut-être avoir peu de liens avec la réalité vécue.

<sup>20</sup> Pallor et Pavor, chez les Romains

<sup>21</sup> Grand écrivain français (1753-1801).

Qui plus est, la peur est une émotion oubliée dans les écrits criminologiques. Ce courant dispose d'un grand nombre d'ouvrage sur la peur du crime, mais aucun traitant de la peur dans le crime. Cusson (2001), qui a rédigé l'un des rarissimes articles à ce sujet, nous signale que « la criminologie ne dispose que de fragments d'une théorie des peurs qu'elle rencontre à tous les détours de ses investigations. Et elle n'a pas su tirer profit des travaux des historiens, des psychologues et des philosophes sur cette puissante émotion (p. 2) ». La peur est donc étudiée depuis des lustres, mais sans jamais faire l'objet de travaux portant spécifiquement sur elle. Cusson (2001) soulève ainsi l'une des lacunes de la criminologie contemporaine. Nous connaissons en profondeur les impacts que cette émotion peut avoir sur les victimes, mais pourrait-elle avoir une place aussi importante dans la commission des actes délictueux. Elle apparaît, à la lecture des écrits traitant des gangs, comme modulant le mouvement des jeunes en lien avec et au sein du gang et comme une arme pouvant être utilisée par le gang et ses membres pour servir leurs intérêts. Il devient donc pertinent d'en faire le cœur de notre étude.

La peur, bien que l'on devine trop souvent sa présence, n'a toujours pas été étudiée dans un contexte de gang. Ainsi, son exploration n'en est que plus difficile. Il n'est possible, en effet, que de s'appuyer sur quelques textes ne touchant que rarement la peur comme objet d'étude principale. Les sources de référence sont donc limitées, mais elles permettent, malgré tout, de distinguer quelques dimensions qui seront passées en revue dans les lignes qui suivent.

### 5.1 La peur... dans ses grandes lignes

Le dictionnaire Le Robert 1995 définit la peur comme un « phénomène psychologique à caractère affectif marqué qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé ». La peur est un sentiment commun à tout être humain (Mannoni, 1988; André, 2004; Gunn, 2006), quelques fois même elle devient une véritable industrie avec ses films, ses manèges ou encore certains sports où il est possible de frôler la mort.

Le cœur qui palpite, les sueurs froides, les poils qui se dressent font partie des effets connus de la peur. D'autres sont moins évidents, comme les variations de la température corporelle, la rigidité de la peau, la dilatation des pupilles, les pâleurs, la sécrétion d'épinéphrine ou d'acétylcholine<sup>22</sup>. Les réactions physiologiques en réponse au sentiment de peur peuvent affecter tous les organes, soit en en accélérant les fonctions ou en les

---

<sup>22</sup> Delgado (1975) propose un inventaire complet des réactions physiologiques accompagnant la peur.

ralentissant, ce qui peut entraîner l'inhibition totale de l'individu ou encore des comportements plus complexes comme l'attaque ou la fuite (Mannoni, 1988).

La peur est normale, voire même essentielle, si l'on en croit André (2004 : 11) :

*La peur est une émotion dite « fondamentale », c'est-à-dire universelle, inévitable et nécessaire. Comme toutes les espèces animales, l'être humain est programmé par la nature et l'évolution pour éprouver de la peur en présence de certaines situations. Nous avons besoin d'elle, car elle représente un signal d'alarme destiné à faciliter notre vigilance face aux dangers, et à augmenter alors nos chances de survie.*

Les peurs communes sont une empreinte biologique<sup>23</sup> destinée à protéger le jeune enfant des menaces présentes dans son environnement (Agras, 1985, André, 2004). La peur empêchera le bambin d'escalader une étagère abrupte, d'approcher des étrangers ou des animaux patibulaires et par le fait même de mettre sa vie en péril lorsqu'il décidera d'explorer son monde. Il faut noter que les réactions de peur sont influencées par l'éducation et la culture. Certains peuples orientaux, en effet, enseignent aux jeunes l'apathie devant la peur et la douleur (Mannoni, 1988).

Ces peurs tendent à disparaître quand l'enfant grandit, mais certaines restent. Encore une fois, elles aident à rester vigilant. Les témoignages de plusieurs personnes exerçant des professions à haut risque (policiers, pompiers, pilotes de formule 1) recueillis par Gunn (2006) laissent croire que la peur peut devenir une alliée en rendant l'homme plus prudent et moins intrépide. Règle générale, les peurs de cette nature ne présentent que peu de désagréments, et n'empêchent pas de mener à bien les activités entreprises (Agras, 1985; Mannoni, 1988; André, 2004). Elles peuvent également être d'intensités diverses selon l'environnement et les situations (André, 2004). C'est lorsque ces peurs deviennent démesurées, incontrôlables et handicapantes que l'on parle de phobie. La peur n'est plus normale, mais anormale.

« Une phobie crée une sévère limitation dans la vie de gens qui réussiraient autrement<sup>24</sup> (Agras, 1985 : 2) ». Les gens phobiques ressentent de l'anxiété à la simple idée de pouvoir être confrontés à leurs peurs; ils feront tout pour éviter d'y faire face et le simple fait d'y être confrontés pourrait jusqu'à déclencher une attaque de panique (Agras, 1985; Mannoni,

---

<sup>23</sup> Certaines théories proposent que ces empreintes présentent des traces existant depuis des centaines de générations, ayant survécu aux aléas de l'évolution (Seligman, 1971). Elles évoqueraient souvent les dangers de jadis, tels les animaux sauvages, ce qui expliquerait pourquoi plusieurs tremblent à la vue d'un documentaire sur les espaces africains et mettant en scène lions et guépards.

<sup>24</sup> Traduction libre.



1988; André, 2004). Vivre avec une phobie peut être fort handicapant pour quiconque en fait l'expérience. Toutefois, comme le souligne Agras (1985), la frontière séparant une peur commune sévère et une phobie simple n'est pas clairement établie.

Ainsi, les peurs des enfants, pour la plupart, ne feraient qu'un temps et d'autres se révéleraient des peurs excessives. Toutefois, d'autres évolueraient en troubles phobiques. Les résultats obtenus par Muris et coll. (2000) indiquent que près de 23 % des peurs de l'enfant cacheraient en fait une maladie anxieuse dont il vaudrait mieux se préoccuper précocement, pour qu'elle n'évolue pas en phobie à l'âge adulte, trouble beaucoup plus difficile à traiter. Certains individus seraient plus enclins à ressentir ces peurs dites « anormales ». En effet, des études (Kendler et coll., 1992) menées sur des jumeaux ont mis à jour des prédispositions génétiques au développement, à l'âge adulte, de phobies. Ainsi, une certaine proportion de la population serait à la naissance plus craintive<sup>25</sup> (Andrée, 2004). Cependant, il faudrait un petit coup de pouce pour que ces grandes peurs se développent (André, 2004). C'est ainsi, au cours de l'apprentissage social que ces « fragilités » seront révélées. L'environnement peut donc protéger l'enfant de ces peurs futures en lui offrant des expériences sécurisantes qui lui permettront de combattre ou, au contraire, de les mettre au grand jour (André, 2004). Les phobies sont donc apprises. Davey (1997) propose quatre types d'apprentissage de ces dernières :

- Les événements de vie traumatisants. Quand l'individu est personnellement confronté à un danger, une menace oppressante laisse une trace traumatique dans la mémoire (agression, accident).
- Les événements de vie pénibles et répétés. Quand l'individu est personnellement confronté à une répétition de traumatismes de moindre importance sur lesquels il ne possède que peu d'emprise (humiliation, insécurité, environnement familial déficient)
- L'apprentissage social, par imitation de modèles. Quand l'individu voit régulièrement, règle générale un parent, quelqu'un avoir peur de quelque chose.
- L'intégration de messages de mise en garde. Quand l'individu reçoit une éducation insistant sur les mises en garde et soulignant les dangers potentiels existants (réels ou non).

Les membres de gang apparaissent comme des sujets à risque de développer de tels troubles phobiques. En effet, le gang, en soi, est source d'événements traumatiques. Les membres y sont souvent victimes de leur propre gang (Cousineau et Hamel, 2001) en plus d'être exposés aux activités criminelles à hauts risques communément menées par ces regroupements. Les travaux révèlent également la provenance du jeune membre de gang

---

<sup>25</sup> Certaines études sur des populations de singes (Suomi, 1997) et de souris (Brush et coll., 1979) ont démontré des résultats similaires.

d'un milieu familial déficitaire où, notamment, la supervision parentale serait lacunaire (Edgerton, 1988; Fagan, 1990; Belitz et Vadez, 1994; Lanctôt, 1995) ce qui apparaît idéal pour y voir naître des phobies relevant d'événements de vie déplaisants, en plus de faire en sorte que des jeunes adhèrent à un gang à la recherche d'un lieu sécurisant (Hamel et coll., 1998; Perreault et Bibeau, 2003). On envisage aussi que la personnalité même des membres de gang, précédemment décrite, et leur méfiance caractéristique envers autrui (Yablonsky, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997) transforment le monde où ils vivent en un lieu insécurisant, parfait pour l'apparition de phobies sociales.

Dans un autre ordre d'idée, il est important de distinguer *peur* et *angoisse*<sup>26</sup>, car bien que les deux sentiments provoquent sensiblement les mêmes réactions physiologiques, ils n'ont pas la même origine chez l'individu qui les ressent. La *peur* naît en présence d'un danger concret tandis que *l'angoisse*, plus diffuse, survient lorsqu'une « menace est ressentie comme intérieure, indéfinissable, non maîtrisable (Mannoni, 1988 : 43) ». Ainsi, la peur est la crainte d'un objet précis et l'angoisse celle d'un objet imprécis. André (2004) différencie également anxiété et angoisse même si, d'entrée de jeu, elles représentent selon lui des peurs sans objet : « La peur n'est pas là. Mais on a déjà peur » (André, 2004 : 27). Ainsi, *l'anxiété* se présente comme une peur anticipée qui naît et grandit dans l'attente et l'appréhension d'un danger, réel ou non. *L'angoisse*, pour sa part, représente l'anxiété s'accompagnant d'une ribambelle de réactions physiques d'ordinaire associées à la peur. Pour simplifier le propos, il ne sera ici question que d'*angoisse* qui sous-entend l'existence de sentiments anxieux.

Les jeunes membres de gang sont à même de ressentir ces deux émotions : peur et angoisse. Bien des jeunes seront capables de nommer certaines choses qui leur font peur. Pour les jeunes interviewés par Matthews (1993), ce sont les policiers qui risquent de les interpellier et pour ceux interrogés par Hamel et coll. (1998), ce sont les représailles possibles après leur désaffiliation du groupe. Par contre, nous n'avons pas trouvé d'écrits traitant d'une éventuelle ou possible angoisse ressentie par les jeunes membres de gang de rue. Néanmoins, certains indices laissent deviner la présence d'une quelconque forme d'angoisse chez les membres de gang. Par exemple, les témoignages<sup>27</sup> des jeunes ayant quitté leur gang rappellent ce que Freud nommait l'angoisse de séparation. Autrefois, attribuée aux nouveau-nés laissés seuls, l'angoisse de séparation correspond au sentiment

---

<sup>26</sup> La différence existant entre *angoisse* et *anxiété* étant infime, il n'a pas été jugé nécessaire d'en faire part.

<sup>27</sup> Tels ceux recueillis par Hamel et coll. (1998).

de crainte qui surgit lorsqu'une relation affective construite entre deux individus se voit menacée d'interruption ou est rompue. Ainsi, lorsque les témoignages recueillis par Hamel et coll. (1998) signalent que les membres craignent de perdre leur statut et leurs amis si jamais ils quittent le gang auquel ils sont liés, il y a fort à parier qu'ils vivent une certaine angoisse.

Par ailleurs, la crainte constante d'être victimisée ou même arrêtée, vécue jour après jour par les jeunes membres de gang, représente un sol fertile pour y voir germer un sentiment englobant d'angoisse. Plusieurs jeunes interviewés par Hamel et coll. (1998) confirment que le milieu des gangs de rue est dangereux. Un tel environnement semble tout désigné pour voir l'émergence d'un fort sentiment d'insécurité. Ce concept est encore confus, mais désigne en partie, selon Aliman (1993), l'angoisse perpétuelle qui envahit les individus face à la criminalité et à leur possible victimisation. Bien que ce concept fut forgé pour désigner la peur des citoyens envers une poignée d'individus délinquants, il n'est pas exclu que les jeunes délinquants eux-mêmes ressentent ce sentiment dans leurs gangs respectifs. Ils sont confrontés aux mêmes risques : agression, voie de fait, vol, par les gangs adverses ou par les membres de leurs propres gangs. Le milieu hostile des gangs de rue peut certes être conçu comme un endroit propice où retrouver cette forme d'angoisse, d'insécurité. En somme, l'angoisse, tout comme la peur n'apparaît pas être nécessairement étrangère à l'univers des gangs de rue.

Bien entendu, ces suppositions, sans études sérieuses à leur propos, restent hypothétiques. Mais, il y a fort à parier que ces deux sentiments, peur et angoisse, sont présents dans les gangs de rue.

## 5.2 La peur vécue

Une grande partie des jeunes adolescents entrent dans un gang par besoin de reconnaissance, sous l'influence d'un ami ou encore pour combler le besoin d'appartenir à une nouvelle famille (Hamel et coll., 1998). D'autres jeunes, on l'a vu, y recherchent plutôt une certaine forme de protection qui leur fait défaut (Hamel et coll., 1998; Perreault et Bibeau, 2003). La sécurité personnelle constitue l'un des besoins vitaux pour l'homme<sup>28</sup>. Sans elle, divers troubles adaptatifs peuvent surgir (Mannoni, 1988). Des jeunes répondants de l'étude de Mathews (1990) ont confié que leur plus petite taille et la crainte d'être blessé par des adolescents plus grands et plus costauds avaient alimenté leur

---

<sup>28</sup> Jeudy (1979) va même jusqu'à parler de « compulsion sociale de sécurisation », ce qui montre bien l'importance d'un tel état pour le développement de la personne.

décision d'adhérer à un gang. Ils cherchaient, disent-ils, à se protéger, à vaincre leur peur. Enfin, il a été évoqué plus tôt que bien des jeunes cherchent dans les gangs la protection d'une « famille » et à se tenir loin des dangers qu'ils perçoivent dans leur environnement.

Mannoni évoque, également, la notion de psychologie compensatoire pour expliquer que certains individus cherchent à affronter les choses qui les effraient : « Au lieu de s'éloigner des situations dangereuses, l'individu les recherche et les privilégie (1988 : 124) ». À la lumière de ces propos, il apparaît possible que des jeunes fréquentant l'univers des gangs y plongent pour néantiser leurs sentiments de peur ou leur angoisse.

D'autres écrits encore font état de situations précaires au sein des gangs qui laissent supposer que la peur, pour certains, pourrait être omniprésente dans ce milieu. Cousineau et Hamel (2001) soulignent que les membres de gang ne sont pas que des agresseurs, mais également des victimes. Les témoignages colligés font ressortir le risque, toujours présent, d'être battu par les autres membres du groupe si la commission d'un crime est refusée, ou de subir une forme d'agression extérieure dans le cours d'activités criminelles du gang.

Ainsi, le gang lui-même pourrait représenter une source de peur pour ses jeunes membres. Les données recueillies par Hamel et coll. (1998) indiquent que le gang faisait peur à plus du quart (25,8 %) de ses adhérents. Malgré cela, une forte majorité de ces jeunes se disaient attirés, intrigués, intéressés par l'univers des gangs (83,9 %). Le gang apparaît donc davantage comme un facteur d'attraction plutôt que de répulsion. Ce qui est logique, car peu de membres probablement se joindraient aux gangs si ces groupes ne provoquaient que la peur. Ces données ne décrivent toutefois pas les motifs des peurs révélées.

Dans un autre ordre d'idée, on peut envisager, comme le font notamment Yochelson et Samenow (1976) de même que Zillmann (dans Boivin, 1994) que la peur peut provoquer certaines réactions d'agression. Cette éventualité est toutefois rarement abordée dans la littérature portant sur ce sujet, l'agression étant le plus souvent associée à la colère qu'à une réaction découlant d'un danger. Les travaux de Zillmann (résumés dans Boivin, 1994) évoquent la notion de transfert d'excitation. L'activation physiologique consécutive à un événement quelconque<sup>29</sup> ne se dissiperait pas immédiatement et persisterait même si le contexte évolue et rendrait possible l'agression. Néanmoins, certains contextes seraient plus facilitants que d'autres. Toujours selon Zillmann (Boivin, 1994) l'agression n'aurait que peu de risque d'éclater en l'absence d'une provocation subséquente. La prise de

---

<sup>29</sup> Cette activation émerge d'émotions diverses de la peur à la joie.

conscience de cette activation et de ces sources diminuerait, également, les risques de comportements agressifs, celle-ci pouvant être contrôlée.

Les gangs représentent un milieu fort propice à la manifestation d'une telle activation physiologique et un univers où les comportements agressifs sont monnaie courante. D'autant plus que les membres de gangs auraient tendance à réagir souvent de façon disproportionnée aux émotions qu'ils vivent (Lanctôt, 1995). Cependant, la peur n'étant pas le seul sentiment pouvant amener un tel état, il est difficile de connaître son impact réel dans l'émergence de comportements agressifs. Pour Yochelson et Samenow (1976), la recherche de l'« état zéro », caractéristique de la personnalité criminelle, expliquerait bon nombre d'agressions en apparence gratuites. Selon les résultats de leurs travaux, des individus asociaux, vivant toujours dans la peur d'être ridiculisés et rabaissés et appréhendant sans relâche l'humiliation, le tout jumelé à un besoin intarissable de pouvoir pousseraient à l'agression dans le but de reprendre le pouvoir. L'angoisse ressentie par ces individus les plongerait dans un état dépressif suivi d'une phase colérique.

Mannoni (1988), pour sa part, indique que la peur peut entraîner deux réactions distinctes. La première est l'attaque : l'individu<sup>30</sup> cherchera à éliminer le stimulus qui provoque les sentiments de crainte, et plus la peur est grande plus l'attaque sera violente. La fuite est une autre réaction possible devant un stimulus apeurant. Mais si la retraite est entravée, il peut en résulter des comportements agressifs. Cusson (1989) appuie ces propos en affirmant que « les hommes sont prédisposés à réagir agressivement dans certaines circonstances et, en particulier, quand on les attaque (p. 148) ». Selon lui « la meilleure façon de pousser quelqu'un à la violence est de l'attaquer (p. 146) ».

La personnalité des membres de gang les conduirait, il en a déjà été question, à vouloir dominer avant d'être dominés (Fredette, 1997; Mourani, 2006). Les travaux de Beck et Freeman (1990) montrent que les individus antisociaux se perçoivent comme des êtres faibles et sans défenses, ce qui alimente continuellement cette croyance que s'ils n'attaquent pas les premiers et ne cherchent pas constamment à être les prédateurs, ils seront eux-mêmes les victimes. Selon les intervenants interviewés par Blais et Cousineau (1999), cette forme de domination pourrait prendre place dans le taxage, activité souvent associée aux gangs (Blondin, 1995; Comité de coordination « Jeunesse violence et gang », 1997; Hamel et coll., 1998; Cousineau, Hamel, Desmarais, 2004). Sheldon, Tracy et Brown (2001) indiquent pour leur part que la peur est un élément expliquant les agressions

---

<sup>30</sup> Ces réactions sont observables aussi chez les animaux.

perpétrées envers les gangs ennemis. Dans certaines situations des leaders de gang pourraient ordonner l'attaque d'un autre gang par crainte de perdre leur statut de chef et le pouvoir de leur gang. Cette sorte de politique « d'assaut préventif » pourrait être associée à une certaine forme de peur démesurée, voire de traits paranoïdes.

Ainsi, la peur pourrait expliquer certaines formes d'agression, loin d'être uniques à l'univers des gangs, cependant.

Plusieurs auteurs associent le départ du gang à un événement marquant (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004) ou qui ébranle la cohésion du groupe (Matthews, 1993). Un incident remettra en doute, chez certains, la sécurité qui était pourtant tenue pour acquise.

*Selon quelques intervenants, de tels événements peuvent conduire le membre à une réflexion dont découlera sa décision à savoir s'il reste ou non dans le gang. La sortie du gang est ainsi liée à une décision réfléchie du membre, cette réflexion ayant été provoquée par la peur qui s'installe à la suite d'un ou d'événements plus ou moins dramatiques touchant le gang, ou encore, à la suite d'expériences négatives vécues dans le gang. (Hamel et coll., 1998 : 165)*

La peur, précipiterait donc, quelques fois, la sortie du gang. Du moins, les départs brusques, car la majorité des jeunes gravitant autour d'un gang quitteront ce milieu vers la fin de l'adolescence aisément pour entreprendre une nouvelle étape dans leur vie (Hamel et Poupart, 2000).

À l'inverse, les auteurs Hamel et coll. (1998) affirment également que la peur du gang peut maintenir les jeunes à l'intérieur du groupe contre leur gré. En fait, bien que le risque d'agression par le gang lui-même soit assez faible, les jeunes membres craindraient de possibles représailles. Les menaces proférées par les autres membres alimenteraient ces craintes :

*Nous pourrions donc croire que ce qui rend difficile par-dessus tout la sortie d'un gang, ce n'est pas tant le danger réel d'agression (ou de vendettas), mais surtout les menaces et la peur que celles-ci entraînent. (p. 23)*

En somme, la peur est universelle, mais, dans les gangs, il semble qu'elle modulerait le cheminement de certains de ses membres. Par exemple, des jeunes y entreraient pour vaincre leurs sentiments de peur et d'autres (ou les mêmes) quitteraient ce milieu en raison de cette même émotion. Les études existantes, encore trop peu loquaces sur cette émotion, ne peuvent encore une fois que forcer l'hypothèse. Des études plus poussées seront nécessaires pour découvrir les impacts réels de la peur sur les membres des gangs de rue, car il a été démontré que la peur est une puissante émotion et il y a tout à parier que

la compréhension de son impact sur l'expérience de gang pourrait aider à la création de programmes de prévention et d'intervention plus pointus et efficaces pour faire face au phénomène des gangs de rue.

### 5.3 La peur utilisée

Il est bien connu que plusieurs criminels se basent sur la peur pour arriver à leurs fins lors de la perpétration de leurs forfaits. Les vols qualifiés et le terrorisme en sont des exemples patents. En effet, qu'est-ce que le terrorisme, sinon qu'un geste visant à effrayer l'imaginaire collectif? Faire naître un sentiment de peur chez une victime semble donc être un excellent moyen d'atteindre son but.

L'ouvrage de Willwerth (1974) basé sur la vie de Jones, un braqueur de New York, décrit d'une façon détaillée la commission des vols qualifiés et l'utilisation de la peur comme moyen de déconcerter la victime. Jones se spécialisait dans l'attaque des passants dans la rue. Lui et un complice avaient l'habitude de les détrousser en les menaçant avec un couteau. La tactique semble simple, mais infaillible. La victime, ne pouvant fuir ni contre-attaquer sans risquer de se faire embrocher, remet docilement son argent à l'agresseur, la peur ayant triomphé. Voilà comment Jones décrit l'un de ses méfaits :

*On a remonté la Première Avenue, et on s'est plantés à la sortie d'un supermarché. On a vu le type sortir après avoir filé un chèque à la caissière, et récolté un joli pacson. [...] Il habitait à deux pas, on l'a suivi jusque chez lui. Du vite fait. Il avait des sacs sur les bras, et je lui ai appuyé ma lame contre le cœur. Il a eu beau dire qu'il n'était qu'un pauvre employé, et patati et patata, on l'a soulagé pareil. [...] Et puis on a vu un autre type sortir d'un immeuble d'en face. C'était en fin d'après-midi, il était dans l'entrée, entre les deux portes. La première s'était déjà refermée dans son dos, nous on s'amenait d'en face il était coincé. J'avais ma lame à la main, mais j'ai même pas eu à le toucher, il faisait que dire « Prenez-le, mais ne me faites rien... » C'était un type d'âge mûr, assez réfléchi, et c'est ce qui l'a sauvé. En se voyant attaqué, il a eu le réflexe de ne pas affoler, ni énerver ses agresseurs; il a accepté la peur, l'humiliation, le vol - pour échapper aux coups ou à la mort. (p.32-33).*

Jones est un habitué, il sait utiliser la peur de ses victimes pour l'emporter. Une lame fait aussi peur qu'un revolver, mais a l'avantage de ne pas faire de bruit lors de son utilisation. Jones peut, si sa proie résiste, la picosser graduellement avec son arme en utilisant en premier lieu le manche de sa lardoire pour ensuite la piquer du bout de sa lame. La peur s'installe graduellement et la victime capitule :

*Par exemple, tu arrêtes le type : tu lui demandes l'heure, ou de la monnaie pour téléphoner. Et aussi sec, tu lui pointes ta lame dessus, et tu le pousses sous un porche. [...] Les gens ont peur de la mort. Alors, si le type a deux sous de jugeote, il se dit merde, après tout, et le fric est à toi. (p. 49)*

Ainsi, c'est parce que ses victimes avaient peur de la mort et qu'il était devenu maître dans l'art d'exploiter cette frousse universelle que Jones réussissait à gagner son pécule. Mais Jones n'est pas le seul malfrat à utiliser le filon de la peur.

Le taxage est aussi une forme d'extorsion, visant par l'intimidation et la menace, l'obtention d'un bien ou d'une somme d'argent<sup>31</sup>. Cette forme de vol avec violence serait pratiquée par bon nombre de membres de gang (Blondin, 1995; Comité de Coordination « Jeunesse Violence et Gang », 1997; Cousineau, Hamel, Desmarais, 2004). Il semble paradoxal de parler du taxage comme d'un moyen de faire vivre la peur à des victimes quand cette forme de domination interpelle en fait les sentiments d'angoisse éprouvés par l'agresseur lequel chercherait à dominer par crainte d'être dominé. Toutefois, il apparaît que pour régulariser leur propre émotion, de jeunes agresseurs feraient vivre les mêmes sentiments à leur victime qu'ils perçoivent comme une menace, mais une menace méritant d'être victimisée (Fredette, 1997). Ainsi, les jeunes membres de gang se serviraient de la peur de leur victime pour récolter leur butin et assurer le pouvoir à leur groupe (Logue, 2003; Mourani, 2006).

*Qu'il soit dû à la force d'un individu ou à la force des groupes, le règne de la peur contribue à la suprématie des dominants sur les dominés. L'utilisation de la force physique est très souvent jointe à l'utilisation d'armes en tout genre. (Mourani, 2006 : 67)*

Les témoignages qu'a récoltés Houde (2001) auprès de 16 victimes de taxage indiquent la présence de la peur durant et même les jours suivant l'extorsion. Les victimes confient même aller jusqu'à éviter certains endroits potentiellement fréquentés par leur agresseur ou à adopter certains modes de vie diminuant, selon leur évaluation, les risques de taxage : comme transporter des sommes d'argent moins importantes sur elles.

« J'ai chié dans mes culottes... non c'est... assez épouvantant (p. 51) », raconte Ivan un jeune québécois de 19 ans interviewé dans le cadre de cette étude. La peur se révèle donc un instrument relativement efficace qui sert souvent à délester les victimes notamment de taxage. Une étude de Cousineau, Bouchard et Gagnon (2002) réalisée auprès de 16 660 jeunes de niveaux scolaires primaire et secondaire de l'ensemble du Québec montre que les taxeurs utiliseraient surtout les menaces et des gestes physiques comme la bousculade et l'immobilisation pour commettre leur délit. Mais, un petit nombre d'entre eux pourraient blesser leur victime et même utiliser une arme. Dans ces conditions, la victime apeurée se laisserait détrousser sans s'opposer. En effet, ils seraient nombreux à avoir

---

<sup>31</sup> Inspiré d'une définition de Deguire (2000 : 16).



peur d'être taxés, mais surprenant, 32,7 % des jeunes interrogés avouent craindre d'être un jour extorqués par un taxeur alors même qu'ils n'ont, jamais vécu ou même été témoins de tels actes. La réputation du taxage ne serait donc plus à faire; son éventualité ferait peur d'emblée.

Il semble fort probable que certains membres de gang, à l'instar de plusieurs délinquants, aient pu apprendre à contrôler leur peur en adoptant le rôle de l'agresseur, pour ainsi dominer leur sentiment et user de la peur comme bon leur semble. Les agresseurs interrogés dans l'étude de Cousineau, Bouchard et Gagnon (2002) indiquent en moins grande proportion craindre une éventuelle agression de taxage dont ils seraient victimes. De plus, le Comité de coordination « Jeunesse violence et gang » (1997) rappelle qu'en général un taxeur a déjà été une victime de taxage.

La mafia sicilienne, telle que décrite par Cusson (1998), aurait su tirer profit d'une certaine culture de la peur. Ainsi, au sein de cette organisation, la réputation de pouvoir tuer permettrait à celui qui a su propager cette renommée, d'être reconnu et respecté en tant que mafioso. Cette violence ne serait jamais gratuite, ni sadique, mais viserait plutôt l'élimination d'individus ayant commis une faute. Certains messages peuvent alors être envoyés à qui veut bien l'entendre quant au sort réservé aux individus ayant commis l'impardonnable. Notons, par exemple, cet homme retrouvé sans vie, ses organes génitaux au fond de la gorge après avoir eu une aventure avec la femme d'un homme d'honneur (Cretin, 2002). Mais, la commission réelle de tels actes n'aurait pas autant de poids qu'une réputation bien établie de tueur. Ainsi, la Cosa Nostra et les organisations semblables, enverraient des messages clairs : la mort attend le malfaiteur, l'incompétent ou encore le rival. Ce pragmatisme rendrait ces actions plus acceptables et la peur qui en résulterait garderait cette violence cachée derrière un mur de silence. Ainsi, la présence de la peur serait utile, voire indispensable, pour ces organisations, car elle alimente l'Omerta entourant les activités criminelles. L'Omerta se définit comme une règle de silence qui force toute personne qui connaît des informations sur les activités criminelles d'une organisation à se taire, sous peine de représailles.

Cette culture de la peur serait également présente dans les gangs de rue. Fournier (2003) détaille la loi du silence existant dans cet univers, après avoir recueilli le témoignage de plusieurs jeunes filles membres de gangs. Ces jeunes filles racontent qu'elles devaient taire ce qu'elles savaient sous peine d'être victimes de diverses agressions. Même son de cloche dans les centres de réadaptation, selon Fredette et Proulx (2000), où le pouvoir des gangs réside principalement sur le silence entourant leur existence et leurs activités

d'après les intervenants de ces institutions. Le silence entourant l'activité des gangs, semble revêtir la même utilité que pour les organisations siciliennes précédemment citées, soit celle de passer sous silence les activités du groupe. En effet, l'univers des gangs de rue est encore peu connu des gens extérieurs à leurs activités.

Ardant du Picq (1888, dans Cusson 2001) indiquait que la peur pouvait décider de la fin d'une bataille. Les guerres de gangs qui ont déjà défrayé la manchette peuvent, au sens large, être comparées aux batailles décrites par Ardant du Picq. Dans cet ordre d'idées, il y a fort à parier que certains graffiti et affrontements violents viseraient à faire peur à l'adversaire. La peur pourrait alors être utilisée comme une façon de repousser les autres gangs, expliquant que chaque gang reste dans son territoire « commercial » respectif en évitant d'avoir trop souvent à traverser ces frontières.

#### 5.4 Mais encore...

L'hypothèse pourrait être posée que ce qui différencie les membres de gang de rue des autres jeunes de leur âge est en fait qu'ils ne ressentent pas la peur. En effet, certains adolescents défient la mort comme si c'était un jeu. Les exemples ne manquent pas : la conduite à haute vitesse, les sports extrêmes ou encore la consommation inappropriée de stupéfiants ne sont que quelques exemples qui signalent que les adolescents cherchent le *trip* ultime au détriment des risques qu'ils encourent.

Cusson (1989) explique que l'excitation est un besoin vital des jeunes délinquants. Les comportements qui s'y rattachent apparaissent donc « comme un moyen d'assouvir un besoin très élevé d'excitation propre à certains individus (p. 122) ». Des jeunes définiraient donc leur vie en fonction de la commission de tels actes. La recherche d'exaltation apparaît dès lors comme un besoin vital. La sensation de la peur serait en particulier fort prisée par la jeune population de délinquants utilisant cette dernière comme un médicament contre l'ennui, comme un outil définissant leur vie. Ces adolescents auraient besoin d'action, d'être en relation avec leur environnement, et même de ressentir du stress (Cusson, 1989)

Le groupe favoriserait également cette prise de risques. Assailly (1992), en se basant sur son expérience et sur quelques études touchant le port de la ceinture de sécurité, conclut que l'influence des pairs est un déterminant majeur dans la prise de risques chez les adolescents. Lorsqu'un compère risque sa vie, le jeune est souvent poussé à prendre un risque équivalent.

Le gang apparaît d'emblée être un lieu propice pour vivre de telles sensations. Les actes criminels, bien qu'ils ne constituent pas l'essentiel des activités du gang, nous le mentionnions, conduisent à prendre des risques, à défier les lois, et même dans certains cas, à jouer avec la mort.

Par ailleurs, la personnalité criminelle des jeunes membres de gang les amènerait à adopter une attitude désinvolte et téméraire face aux dangers bien réels pouvant mettre leur vie en danger (Fredette, 1997). Ils semblent alors minimiser les dissuasifs et les écueils de leur expérience de gang tout en valorisant les avantages possibles de leur affiliation au groupe (Yochelson et Samenow, 1976; Fredette, 1997). Le concept d'« hyperadolescent » de Goldstein (1991) pourrait aussi expliquer que les membres de gang cherchent bien plus que quiconque à satisfaire ces besoins de sensations fortes aussi présents chez bon nombre de non-membres.

Une étude (Rachman, 1983) a montré que chez les militaires anglais ayant pour tâche de déminer les bombes en Irlande du Nord, les plus décorés étaient ceux dont le rythme cardiaque augmentait très peu en situation de stress. Ceci laisse croire que les individus qui persévèrent dans les gangs et qui y gravissent avec succès les échelons hiérarchiques pourraient bien être ceux qui sont les moins enclins à ressentir et éprouver des sentiments de peur face aux dangers présents dans les activités illicites de gang.

Bien entendu, sans étude sérieuse sur la peur et ses usages, plusieurs des propos énoncés demeurent de pures spéculations. Il apparaît bien hasardeux d'échafauder un modèle même élémentaire du rôle du sentiment de la peur ressentie par les jeunes membres de gang sur leur expérience du phénomène des gangs de rue. Les parcours des membres sont bien différents et la peur trop peu étudiée dans les écrits scientifiques pour permettre la conception d'un tel modèle. À première vue, l'étude plus approfondie de ce sentiment ne permettrait pas de séparer les membres de gangs des jeunes n'ayant jamais exploré cet univers. Par contre, elle serait l'occasion de mieux comprendre l'expérience des gangs de rue. Ceci étant, notre étude se propose d'apporter certains éléments de connaissance sur le sentiment de peur en lien avec les gangs de rue, du point de vue de ceux qui en font ou en ont fait l'expérience.

## 6- Problématique

Les premières études sérieuses sur les gangs de rue ont principalement porté sur l'aspect descriptif de ces regroupements échauffant à partir d'études quantitatives des modèles théoriques pouvant expliquer leur fonctionnement (Cousineau et Hamel, 2001). Ce n'est qu'au cours de la dernière décennie du 20<sup>e</sup> siècle que des travaux s'intéressèrent davantage aux individus constituant ces gangs (Fagan, 1990; Spergel, 1990; Goldstein, 1990, 1991; Davis, 1993; Feldman, 1993; Goldstein et Huff, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998; Fredette, Proulx, Hamel, 2000; Thornberry, 2002; Perreault et Bibeau, 2003) cherchant à décrire les caractéristiques personnelles, sociales et comportementales les différenciant des non-membres (Fredette, 1997).

Cependant, encore peu d'écrits ont fouillé précisément ces dimensions personnelles, traitant plutôt de la structure, de la prévalence ou des facteurs de risque conduisant à l'adhésion puis à la désertion des gangs (Cousineau et Hamel, 2001; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004).

Et pourtant, la connaissance de l'individu impliqué dans une histoire de gang est certainement aussi pertinente que la connaissance du gang comme structure d'activités. N'est-ce pas, Duclos<sup>32</sup> qui affirmait qu'il y a « une grande différence entre la connaissance de l'homme et la connaissance des hommes »? Il faut donc dissocier le membre de gang de la structure de son gang. Connaître l'individu, c'est être au fait de ses motivations, pouvoir mieux comprendre les raisons de son adhésion et la logique de son départ. Connaître l'individu c'est être informé de tout ça et l'analyse d'une émotion, comme la peur, se veut un pas dans cette direction. Il sera malgré tout primordial de jeter un coup d'œil à l'ensemble de l'expérience vécu par le jeune en lien avec les gangs afin d'y situer correctement la peur, si peur il y a. Ce n'est en effet qu'à cette condition que la peur et ses impacts sur les étapes et les expériences vécues de l'affiliation à la désaffiliation du gang seront mis en relief, et que la place de cette émotion pourra être balisée et, qui sait, utilisée pour faire face au phénomène des gangs et aux jeunes qui en font les frais.

---

<sup>32</sup> Charles Pinot Duclos (1704-1779), grand écrivain et historien français. Citation tirée de son livre : *Considération sur les mœurs de ce siècle* (1751).

**Chapitre 2**  
**Démarche méthodologique**

Les lignes qui suivent sont consacrées à présenter la démarche méthodologique adoptée aux fins de notre étude. Un bref rappel des objectifs poursuivis dans le cadre de celle-ci sera suivi de la définition des gangs de rue et de ses membres que nous adoptons provisoirement, en vue de l'échantillonnage, puisqu'un des objectifs est justement de dresser un portrait des gangs et de leurs membres à partir du point de vue des jeunes. Nous précisons ensuite le déroulement des entretiens et les procédures d'analyse suivies, avant de terminer en présentant les considérations éthiques dont nous avons tenu compte et les limites que présente notre étude.

## **1- Les objectifs de recherche**

### **1.1 Objectif général**

L'objectif général de l'étude consiste à décrire et comprendre les expériences vécues par les membres de gangs de rue selon leur point de vue en portant une attention particulière sur une dimension encore mal connue, soit celle de la peur.

### **1.2 Objectifs spécifiques**

L'objectif général se découpe en quatre objectifs spécifiques qui se formulent comme suit :

- 1) comprendre et décrire les motivations et les mécanismes en lien avec les sentiments de peur menant des jeunes à se lier à un gang de rue ainsi que leur vécu et ce qui les amène à quitter l'univers du gang, le cas échéant;
- 2) préciser le vécu des membres durant l'adhésion à un gang notamment en termes de relations et d'activités non seulement délinquantes, mais aussi sociales et les impacts de la peur participant à la définition de l'expérience de gang;
- 3) décrire les raisons, le cas échéant, poussant les membres à quitter le gang et la place du sentiment de la peur sur la désaffiliation;
- 4) éclairer le point de vue que les jeunes entretiennent sur leur expérience au sein du gang en mettant l'accent sur les sentiments de peur qu'ils sont susceptibles d'y vivre.

## 2- Définitions des concepts

### 2.1 Gang de rue

Comme nous avons pu le constater au chapitre précédent, le débat autour d'une définition commune des gangs de rue perdure pour diverses raisons. Il est donc important, au moment d'établir notre plan d'échantillonnage, de bien définir, à la lumière des connaissances actuelles, ce que nous entendons comme étant un gang de rue. Nous nous sommes inspirés de la définition la plus récente disponible, soit celle que donne le SPVM (2005) à ce concept en gardant à l'esprit la définition de Hébert, Hamel et Savoie (1997) qui incluait des éléments définissant plus en détail les affiliés et le concept même de gang de rue. Un gang de rue se présente ainsi, dans le cadre de notre étude, comme étant un regroupement de jeunes individus, possédant un certain niveau d'organisation et provoquant dans la communauté, en raison de l'usage d'un certain degré de violence, des réactions visant leur élimination. Cette définition reste assez large pour ne pas exclure maladroitement certains membres de gang en raison de la constante mutation du phénomène ou de l'interprétation trop restreinte ou trop large qu'on pourrait en faire.

Il s'agira pour nous d'extraire des données recueillies, s'il y a lieu, des éléments pouvant enrichir cette définition.

### 2.2 Le membre de gang de rue

Dans le cadre de notre étude, nous définissons simplement les membres des gangs comme des individus vivant une expérience de gang, comme présenté au chapitre précédent, en retenant essentiellement les éléments de la définition revenant au SPVM (2005), qui fait des jeunes membres de gangs des jeunes qui appartiendraient à :

*un regroupement plus ou moins structuré d'adolescents ou de jeunes adultes qui privilégie la force de l'intimidation du groupe et de la violence pour accomplir des actes criminels, dans le but d'obtenir pouvoir et reconnaissance et/ou contrôler des sphères d'activités lucratives. (SPVM, 2005 : 2, déjà cité)*

Ainsi, nous ne nous restreignons pas à quelques positions précises au sein du gang, mais couvrons l'ensemble des membres qui y occupent une position. Puisque nous aurons fait appel à des intermédiaires<sup>33</sup>, ce sont eux, les premiers, qui auront jugé que l'interviewé répond aux exigences de cette définition. Pour rendre la lecture plus agréable, les termes : membres, membres de gang de rue, affidés et adhérents seront utilisés en

---

<sup>33</sup> Nous n'avons pas fait le premier contact avec les membres de gang. Celui-ci a été réalisé par des intervenants oeuvrant auprès de ce type de clientèle, comme il en sera question plus loin.

alternance pour éviter les répétitions excédantes. Littéralement, ces expressions renvoient tout au même concept.

### 2.3 La peur

Peur, craintes, frayeur et panique sont tous des concepts équivalents selon André (2004) et Gunn (2006). Nous les analyserons donc comme tels. Nous définirons ainsi la *peur* comme une réaction de défense psychophysiologique émergeant devant un danger. Et, bien qu'il soit fort difficile de rendre compte avec justesse du niveau de peur ressenti par les interviewés, nous nous attarderons aux peurs « anormales », ou phobiques, qui se définissent comme une réaction hâtive et disproportionnée face à une situation, handicapant ainsi les agirs adéquats d'un individu. Une différence sera faite entre les concepts de *peur* et d'*angoisse*. Faisant appel aux mêmes réactions psychophysiologiques, c'est dans la nature même de la source de ces réactions que se différencient ces deux concepts, comme il a été établi précédemment. La *peur* sera donc ressentie devant un danger bien réel, qui est physiquement présent, tandis que l'*angoisse* ou l'*anxiété* se présentera lorsque le danger est diffus; une peur sans objet concret.

## 3- Justification des choix méthodologiques

### 3.1 La méthodologie qualitative

L'approche qualitative possède des avantages certains en regard de l'investigation de notre objet de recherche. Elle représente un moyen efficace pour comprendre et interpréter les réalités des différents acteurs sociaux à partir de leur point de vue (Poupart, 1997). Ainsi, dans notre exploration de l'expérience à l'intérieur des gangs de rue, les membres de gangs apparaissent comme des informateurs clés pouvant décrire avec une certaine réalité leurs expériences et leurs émotions, selon notre point de vue. D'ailleurs, les écrits consultés ne donnant que peu d'indices qualitatifs sur les individus de ce milieu, il paraissait capital d'user d'une approche qui permet de recueillir ce type de données. Le recours à l'entretien à tendance non directive qui « présente [...] l'avantage de bien coller à la réalité de l'interviewé (idem : 182) » nous est apparu s'imposer de lui-même. Ainsi, on donne l'occasion à l'interviewé de peindre sa réalité à l'aide de son propre langage. Ces entretiens laissent libre cours au chercheur de fouiller des réalités passées et présentes. Le recours à une approche qualitative a permis de répondre aux



objectifs de départ en facilitant l'exploration des différentes expériences des gangs de rue.

Néanmoins, des travaux ont mis en évidence un « certain nombre d'effets de distorsion dans les opinions des sujets interviewés, liés à certaines caractéristiques de l'enquêteur » (Kandel, 1972 : 34). Ainsi, avec ce type de méthodologie, l'intervieweur peut avoir un certain impact sur les données recueillies. Inconsciemment, l'enquêteur peut proposer certaines réponses ou orienter l'entretien. Il était donc important de viser à rester le plus neutre possible lors des entretiens qui ont été menés dans le cadre de cette recherche, et de porter une attention spéciale à l'expression du discours au moment de l'analyse.

### 3.2 Le choix de l'entretien

Le choix de l'entretien à tendance non directive est justifié, car, en plus de coller à la réalité des membres de gang, il permet de déceler des dimensions liées à la problématique qui n'avaient pas été prévues au départ (Poupart, 1997). L'étude, du point de vue des membres de gang sur leur vécu est encore assez novatrice. Il est donc impossible de prévoir toutes les dimensions susceptibles de marquer leur expérience autour et à l'intérieur du gang. L'entretien à tendance non directive donne l'occasion de creuser de nouvelles facettes du phénomène en plus d'offrir la possibilité de fouiller en profondeur les dimensions souhaitées (Poupart, 1977). Il nous paraît, en effet, impossible d'approfondir la notion d'expérience sans laisser aux jeunes l'occasion de parler sans entraves extérieures.

Certains sujets abordés apparaissent, par ailleurs, comme étant tabous et rarement touchés en entrevue, en particulier la dimension des sentiments de peurs. Aussi, avons-nous prévu, après avoir entamé les entretiens à l'aide d'une consigne large, qui sera présentée plus loin, et après avoir exploré chronologiquement l'expérience des jeunes avec les gangs, d'utiliser certaines relances davantage dirigées pour nous permettre d'atteindre les objectifs de l'étude. Une telle démarche revient à réaliser des entretiens semi-directifs avec les jeunes membres de gang. Bien qu'une telle technique s'éloigne des bases fondamentales du non directif qui reconnaît une grande importance à la liberté d'expression de l'interviewé, il nous est apparu indispensable, tout en laissant une grande autonomie au jeune membre de gang pour lui permettre de raconter son histoire à sa façon, de s'assurer d'explorer plus spécifiquement les dimensions qui nous intéressaient. À ce titre, le recours à l'entretien semi-directif nous est apparu une bonne option de compromis.

Enfin, quelques questions plus directes ont pu être utilisées en dernier recours lorsque des dimensions importantes en liens avec nos objectifs de départ n'étaient pas abordées. Cette technique se dissocie encore davantage de l'entretien non directif, mais ces questions permettent de boucler la boucle et de vérifier que tous les éléments nécessaires à la tenue de l'étude ont été abordés.

### **3.3 Critères d'échantillonnage généraux et relatifs au choix de l'interviewé**

#### **3.3.1 Le terrain**

D'entrée de jeu, nous tenons à souligner qu'il n'a pas été facile de trouver des ressources prêtes à accueillir une recherche sur les gangs de rue. Plusieurs intervenants, tant du secteur institutionnel, scolaire que communautaire, ne semblaient pas très enclins à nous apporter leur aide, prétextant souvent que les gangs de rue n'étaient pas un sujet qui pouvait facilement être abordé avec les jeunes. Beaucoup d'appels téléphoniques ont dû être faits pour parvenir à obtenir les entrevues nécessaires à l'exploration de notre objet d'étude.

Les interviewés ont donc été recrutés en différents lieux, là en fait où ils se trouvaient. Une première entrevue fut réalisée grâce à l'entremise d'une collègue de travail. Ayant un ancien membre d'un gang dans sa propre famille, elle nous mit en contact avec ce dernier qui accepta d'être rencontré. Ensuite, plusieurs mois de disette sans entrevues. Il nous fut impossible de mener à bien, pour différentes raisons, quelques offres de collaborations avec plusieurs organismes : refus catégorique, manque d'individus intéressés par l'étude et même une perte de subvention obligeant un de nos contacts à presque fermer ses portes.

C'est enfin grâce à un contact à la Pratique de pointe GANGS et DÉLINQUANCE du Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire (CJM-IU) qu'il nous fut possible de recruter les autres interviewés de l'échantillon. Cette personne me fit connaître bon nombre de ses propres contacts œuvrant auprès des membres de gang, à l'extérieur des centres jeunesse. Entre temps, une demande officielle fut envoyée pour une deuxième fois au Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire qui, finalement, accepta de nous ouvrir ses portes. C'est ainsi que neuf entrevues furent réalisées avec des jeunes hébergés en centre de réadaptation. Une autre fut menée à domicile avec un jeune nouvellement de retour chez ses parents.

Un appel dans une école de Montréal nous permit de rencontrer, par l'entremise du responsable de la sécurité de l'établissement, un autre jeune. L'entretien fut mené dans le plus grand anonymat dans une salle privée de la bibliothèque de l'école.

Une dernière demande adressée au ministère de la Sécurité publique nous donna l'occasion d'aller rencontrer cinq détenus d'une prison de la région métropolitaine, membres ou ex-membres de gang. Il fut possible de s'entretenir avec trois d'entre eux, les deux autres refusant de participer à l'étude une fois assis devant l'intervieweur. Ils ont en fait refusé de signer le formulaire de consentement.

Ainsi, dans le cadre de cette étude, seize individus furent rencontrés, mais seulement quatorze entrevues furent complétées pour les diverses raisons précédemment évoquées.

### 3.3.2 Les techniques d'échantillonnage

Comme il a déjà été précisé, des intervenants de confiance furent contactés pour nous permettre de rencontrer de jeunes membres de gangs. Nous avons donc fait appel aux connaissances de ces professionnels à même de juger, par une technique de tri expertisé<sup>34</sup>, si les jeunes qu'ils nous présentaient répondaient aux critères d'échantillonnage qui leur avaient précédemment été transmis. Ce premier mode d'échantillonnage avait l'avantage de permettre d'entrer en contact avec un plus grand nombre de jeunes concentrés dans certains endroits bien définis. De plus, puisque les ressources auxquelles sont associées ces « experts » accueillent un grand nombre de jeunes chaque année et, en général, issus de plusieurs tranches de la société, notre échantillon ne pouvait qu'être plus diversifié, ce qui a comme avantage d'améliorer la représentation de notre échantillon. Michelat (1975 : 236) insiste d'ailleurs sur le « but de trouver des individus les plus divers possible » afin de connaître le plus grand nombre d'expériences. En contrepartie, cet échantillon a le désavantage de se rapporter à une population d'individus arrêtés et institutionnalisés qui ont entrepris, pour la plupart, un parcours de réadaptation. Ceux-ci pourraient avoir intériorisé certaines valeurs de l'établissement. Leur programme de réadaptation pourrait avoir influé sur leurs propos, ceux-ci ayant été poussés à considérer de façon négative une expérience de gang autrefois perçue, de leur point de vue, comme positive et enrichissante à certains égards.

---

<sup>34</sup> Comme décrit par Anger (1992).

Pour pallier cet inconvénient de la possibilité d'un discours marqué de l'expérience institutionnelle, il avait été prévu, au départ, d'utiliser également un recrutement de type « boule de neige ». Cette façon de procéder devait permettre de rejoindre une population non institutionnalisée vivant une expérience avec un gang de rue. Nous avons donc demandé, après chaque entrevue, si les interviewés connaissaient d'autres membres de gangs prêts à participer à l'étude. Nous leur fournissions le numéro d'une boîte vocale confidentielle ou un courriel « anonyme » où ils pouvaient se manifester.

De plus, plusieurs intervenants jeunesse<sup>35</sup> furent informés de ces démarches et quelques membres de l'entourage de l'intervieweur furent aussi mis au parfum. Tous possédaient le numéro de téléphone et le courriel prévus aux fins du recrutement de nouveaux interviewés. Cependant, les interviewés refusèrent, pour la plupart, de parler de leurs amis affiliés et aucun appel ni courriel ne fut reçu. Cette technique fût donc abandonnée en cours de recherche, car elle se révélait coûteuse en temps et en argent. Qui plus est, les jeunes interviewés référés par tri expertisé ne paraissaient pas démontrer d'influence significative en lien avec leur placement en institution<sup>36</sup>. Ils paraissaient plutôt parler avec franchise de leur expérience. Plusieurs offrirent certains détails intimistes concernant leur affiliation et ne parurent aucunement gênés de parler de la place de la peur dans leur expérience du gang.

### 3.3.3 Les critères d'échantillonnage

Notre critère d'échantillonnage premier aura été de se préoccuper de l'appartenance apparente à un gang, les intervenants en place étant considérés aptes à juger si les jeunes qu'ils connaissaient répondaient aux critères préalablement déterminés dans notre définition d'un gang de rue. Ils devaient évaluer eux-mêmes par un « tri expertisé » l'affiliation des jeunes au gang. Ces intervenants, ayant souvent été en contact direct avec ces jeunes, représentaient une source de référence de premier plan.

En termes d'âge, notre échantillon devait se restreindre aux jeunes de 14 à 25 ans. Quatorze ans constitue la limite inférieure où nous ne sommes plus tenus d'obtenir l'accord parental pour approcher les jeunes à des fins de recherche. Nous avons décidé de décliner les témoignages de membres ou ex-membres âgés de plus de 25 ans, car nous ne voulions pas que les anciens membres de gang ne soient trop détachés de cet univers pour

---

<sup>35</sup> Pour ce faire, plusieurs travailleurs de rue de l'île de Montréal, et des intervenants du monde communautaire furent contactés.

<sup>36</sup> Bien qu'une réelle comparaison entre membres institutionnalisés et membres non institutionnalisés auraient pu permettre d'en être totalement convaincu.

être empêchés d'exprimer leur vécu, en accord avec la réalité d'aujourd'hui. Qui plus est, cette tranche d'âge regroupait la plus grande portion des membres de gangs de rue<sup>37</sup>. Toutefois, nous nous sommes vus proposer, lors de la réalisation d'entrevues dans un centre de détention, la possibilité de mener des interviews avec des individus excédant cette limite supérieure. Car, en effet, selon l'intervenant de liaison de la prison plusieurs membres actifs âgés de plus de 25 ans étaient actuellement incarcérés. La mise en parallèle entre l'expérimentation de la peur chez un jeune membre et chez un membre adulte aguerri semblait intéressante. Il apparaît que maintenant plus de 20 % des membres de gangs, au Québec, sont âgés de plus de 25 ans (SPVM, 2005).

Nous nous sommes contentés également d'un échantillon masculin pour des raisons pratiques et, encore là, parce que les auteurs et les intervenants s'entendent sur le fait qu'ils composent encore la majorité de la population des gangs de rue (Hébert, Hamel et Savoie; 1997). Aussi, un écrit récent (Fournier, 2003) a porté plus spécialement sur les questions du rôle, du cheminement et de l'expérience des filles dans les gangs. L'étude de Fournier a montré que l'expérience des jeunes filles dans les gangs est sensiblement différente de celles des garçons. Le choix d'un échantillon exclusivement masculin évite la tentation de faire une comparaison entre des vécus probablement incomparables.

### 3.3.4 Le profil des jeunes membres de gangs interviewés

Les interviewés, tous de sexe masculin, étaient âgés de 15 à 35 ans, pour une moyenne de 19,6 ans. Deux interviewés sont plus âgés (27 et 34 ans) que les critères établis au départ. Ces entrevues furent réalisées malgré tout et incluses dans notre échantillon. Il fut en effet jugé à l'analyse que les informations contenues dans ces entretiens pouvaient enrichir le matériel, car elles nous permettaient d'observer une possible évolution du phénomène. En outre, les sentiments de peur sont, par essence, intemporels.

En ce qui a trait à la nationalité ethnique, trois étaient d'origine canadienne française, deux d'origine latine, huit étaient d'origine haïtienne et un d'origine africaine. La plupart des membres d'origine autre que canadienne étaient fils d'immigrants ou étaient eux-mêmes nés à l'extérieur du Canada. Tous avaient encore de la famille à l'étranger.

Concernant l'affiliation des interviewés aux gangs, trois se disaient encore membres actifs d'un gang, deux semblaient plutôt dire faire partie de la périphérie des gangs selon la

---

<sup>37</sup> En fait, les données montréalaises les plus récentes indiquent que 80 % des membres de gangs seraient âgés entre 11 et 28 ans (SPVM, 2005).

description qu'ils faisaient de leur situation et les huit autres laissaient entendre qu'ils ne faisaient plus partie de leur gang. L'affiliation n'a pas été facile à déterminer, car le phénomène de gang, comme le rapporte la recension des écrits, paraît en constante évolution et sa définition n'est pas clairement établie. Aussi certains disaient être affiliés au gang, mais ne pas faire partie de l'organisation. En définitive, l'affiliation est jugée par l'intervieweur non seulement par la réponse apportée à la question consistant à savoir si la personne faisait partie d'un gang, mais aussi sur les indices à cet effet apportés tout au long de l'entretien.

### 3.4 Le déroulement des entretiens

#### 3.4.1 Prise de contact

Ce sont les différents intervenants contactés qui ont approché les premiers les futurs interviewés. Ainsi, nous avons cru pouvoir atténuer la crainte que pouvaient avoir les interviewés de parler de leurs expériences au sein des gangs de rue. En effet, nous sommes d'avis qu'une telle demande faite par une personne connue et respectée par le jeune ne soulèverait pas autant de méfiance que si elle était réalisée par un inconnu. Ces intervenants ont été rencontrés personnellement dans le but de leur expliquer les objectifs de l'étude, les critères d'échantillonnage et les informations à transmettre aux jeunes concernant l'étude<sup>38</sup>.

Nous avons utilisé la forme suivante pour nous introduire :

*Bonjour, mon nom est Félix Désormeaux et j'étudie à l'Université de Montréal. Je fais actuellement une recherche sur les expériences que vivent les membres de gang de rue. C'est --- [nom et fonction de l'intervenant référant] qui m'a donné ton nom. Serais-tu intéressé à venir me parler de ton expérience dans les gangs de rue lors d'un entretien qui durera environ une heure trente? Tout ce que tu me diras restera confidentiel, ton nom et les noms que tu me donneras seront changés. Il est important de souligner que nous ne cherchons pas à obtenir de noms ou de descriptions d'événements précis. Si tu nous fais part d'informations nous laissant croire que ta sécurité ou celle de quelqu'un d'autre serait sérieusement menacée, nous ne pourrions garder ces informations confidentielles. Il faut que tu saches que ta participation est libre et que tu pourras te retirer de la recherche à tout moment si tu le désires ».*

---

<sup>38</sup> Ces intervenants ont informé les jeunes membres qu'ils seraient rencontrés individuellement et anonymement pour qu'ils puissent parler de leur expérience en lien avec les gangs de rue. Ces intervenants pouvaient également faire valoir l'intérêt de participer à ce genre de recherche.

### 3.4.2 Présentation de la consigne de départ et des sous-consignes

Après avoir rappelé à l'interviewé les règles habituelles de confidentialité, la consigne de départ prenait la forme suivante : « *J'aimerais que tu me parles de ton expérience en lien avec les gangs* ». La peur n'est pas abordée directement dès les premières minutes de la rencontre interview, c'est plutôt par l'usage de quelques relances ou reflets incitant l'interviewé à poursuivre son récit que ce sentiment fût exploré et mis en relief avec les dimensions contenues dans les objectifs de départ (la chronologie de l'affiliation, les relations sociales, les activités délinquantes et sociales et les sources de peur). Ensuite, quelques sous-consignes pouvaient être utilisées, au besoin, dans la dernière portion de l'entretien si l'un ou l'autre des thèmes n'étaient pas abordés. Ils prenaient les formes suivantes :

- *Peux-tu me parler de ce qui t'a amené à rejoindre un gang?*
- *Peux-tu me dire ce que tu faisais à l'intérieur de ton gang?*
- *Quel genre de relation entretenais-tu avec les autres membres?*
- *Comment ça se passait les gangs rivaux?*
- *Et avec les policiers?*
- *Avais-tu des activités dans le gang autre que criminelles? Peux-tu m'en parler.*
- *T'est-il déjà arrivé de ressentir de la peur dans ton gang? Peux-tu m'en parler.*
- *T'est-il déjà arrivé de faire vivre de la peur à d'autres gens ou d'autres membres de ton propre gang? Peux-tu m'en parler.*
- *Quand tu as quitté le gang, comment ça s'est passé?*
- *Aujourd'hui, que penses-tu des gangs?*
- *C'est quoi pour toi un gang?*

Encore une fois, la majorité des consignes ne portaient pas directement sur la peur. C'est à l'aide de relances, reflets et reformulations que l'exploration de ce sentiment était entreprise, les sous-consignes ne visant qu'à démarrer la discussion. En effet, il apparaissait risqué d'aborder de plein fouet le sentiment de peur. Les membres auraient pu simplement les taire. D'autant plus que l'étude de la personnalité des membres de gangs a révélé que certains entretiendraient un sentiment de toute-puissance et d'invincibilité (Yablonski, 1970; Goldstein, 1991; Fredette, 1997). Goldstein (1991) émet d'ailleurs certaines mises en garde à propos du discours des affidés : ils pourraient exagérer ou minimiser, voire même déformer, leur expérience pour différentes raisons allant de la peur au narcissisme. Il semblait donc plus prudent d'aborder la peur par des questions d'ordre général et globalisantes et par la formulation de relances à cet effet lorsque l'occasion s'y prêtait.

### 3.4.3 Le contexte des entretiens

Dans le cadre de cette étude, dix-sept individus furent rencontrés, mais seulement treize entrevues furent analysées. Il nous paraît, que ces treize témoignages à l'étude ont permis d'atteindre une bonne saturation empirique<sup>39</sup>.

Il est possible que l'addition de nouvelles données ait pu apporter de nouvelles informations, mais les dernières entrevues n'ajoutaient pas une meilleure compréhension du sentiment de peur présent dans l'univers des gangs (Mucchielli, 2004). Bien que nous sommes conscient de ne pouvoir épuiser totalement le sujet du phénomène des gangs et des multiples visages et impacts de la peur en lien avec ceux-ci avec les quelques entrevues réalisées, les témoignages recueillis permettent de dresser un portrait qui nous paraît intéressant, valable et novateur de l'objet d'étude. Parce qu'il a été difficile de recruter des jeunes susceptibles d'être interviewés et qu'une approche de type quantitative n'aurait pas permis, à notre avis, d'embrasser toute la richesse du sentiment de peur, nous avons dû nous concentrer sur un petit nombre d'interviewés en favorisant la profondeur que permettent d'atteindre les entretiens à tendance non directive.

La plupart des interviews se sont déroulés paisiblement. Certains jeunes semblaient toutefois craintifs au début de la rencontre, mais ils prenaient de l'assurance au cours de celle-ci. En effet, certains n'avaient fait partie d'un gang et préféraient, au départ, utiliser la troisième personne pour décrire l'univers des gangs, mais à mi-entretien basculaient à la première personne et décrivaient l'expérience en des termes beaucoup plus personnels.

Les entretiens se sont échelonnés sur 18 mois en raison des aléas précédemment décrits, soit de juillet 2004 à décembre 2005. La durée des entrevues retenues varie de 45 minutes à une heure trente pour une moyenne de 68 minutes. Tous les entretiens furent enregistrés à l'aide d'un enregistreur audionumérique, sauf trois qui furent l'objet d'une prise de notes<sup>40</sup>, les interviewés refusant carrément que leurs propos soient enregistrés. Les interviewés ayant accepté d'être enregistrés ne semblaient pas être intimidés par le matériel de capture audionumérique. Toutefois, il fallut en rassurer quelques-uns sur l'anonymat des enregistrements.

---

<sup>39</sup> La saturation empirique s'oppose à la saturation théorique et est atteinte dès que les quelques données quasi anecdotiques qui pourraient être incluses dans le matériel non encore recueilli ne justifient pas l'ajout de nouveaux matériels empiriques. La saturation théorique est plutôt obtenue en confrontant et en remodelant un concept avec le nouveau matériel jusqu'à ce que l'obtention de nouvelles données n'ajoutent plus de nouvelles propriétés au concept (Pires, 1997).

<sup>40</sup> Les entrevues des alias : Michael, Steven et Fabrice, ne purent être enregistrées, les interviewés ayant refusé.



### 3.5 Analyse

Avant d'amorcer l'analyse, les entrevues furent d'abord retranscrites intégralement et méticuleusement à l'ordinateur. Les silences, hésitations et erreurs de langage<sup>41</sup> furent respectés pour ainsi éviter les interprétations fautives et non souhaitées du transcripteur.

L'analyse du corpus a été réalisée suivant une méthode dérivée de la théorisation ancrée présentée par Paillé (1994) qui consistait à analyser verticalement chacune des entrevues au fur et à mesure de leur réalisation pour en faire ressortir les thèmes et les sous-thèmes. Il était ainsi possible de tracer les trajectoires personnelles dans les gangs en regard des principales dimensions à l'étude, tout en gardant à l'esprit leurs influences mutuelles pour mieux en saisir les interrelations. Ces analyses furent ensuite mises en relation les unes avec les autres dans le but de dégager une architecture du phénomène collée à l'expérience des interviewés, en faisant ressortir les similitudes et les différences entre les expériences telles que révélées par les interviewés.

L'usage de cette méthode possède comme avantage que les résultats obtenus sont ancrés, en quelque sorte, dans les données. Puisque la littérature se veut muette sur certains points sur lesquels nous nous sommes penchés, les éléments de théorie nous ont été transmis par les acteurs mêmes du milieu.

### 3.6 Considérations éthiques

Certains critères ont été mis en œuvre pour assurer le respect des règles éthiques s'appliquant dans le cadre du projet. Premièrement, le choix de limiter l'étude de l'expérience des gangs à des jeunes âgés minimalement de 14 ans nous a permis de faire appel directement à l'interviewé pour savoir s'il acceptait les modalités de réalisation d'une entrevue. Un *Certificat* confirmant la conformité éthique de la présente étude fut obtenu auprès du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal. Au début de l'entrevue, l'interviewé fut informé de son droit de quitter et de mettre fin à l'entretien quand bon lui semblait, il fût à nouveau assuré d'une totale confidentialité et fut avisé qu'il pouvait refuser l'enregistrement audio. Avant le début de l'entrevue, l'interviewé fut prévenu de ne pas indiquer de noms d'individus ou de parler de crimes qui n'auraient pas encore eu lieu puisque la loi oblige le chercheur à divulguer de tels renseignements aux autorités. Lors de la présentation d'extraits

---

<sup>41</sup> Soit : les erreurs grammaticales, l'utilisation de mauvais mots pour exprimer une idée, les phrases et les idées incomplètes, etc.

d'entrevues, une attention particulière a été portée afin de camoufler le plus efficacement possible tous renseignements pouvant éventuellement permettre d'identifier les jeunes ayant été interrogés ou encore qui pourraient porter préjudice aux autres personnes citées tout au long de l'entrevue.

Une attention particulière fut aussi portée aux choix de l'endroit ou de l'horaire d'entretien pour ne pas mettre inutilement la vie du jeune interviewé en danger ou lui créer quelque qu'inconvénient que ce soit. En institution, un lieu en retrait fut de rigueur. Les interviewés étaient à même de nous faire part de leur insécurité et des lieux ou des horaires plus ou moins propices pour la réalisation de l'entrevue.

### 3.7 Les limites de l'étude

Une première limite à cette étude vient du phénomène à l'étude lui-même et, surtout, de sa conceptualisation. En effet, un débat existe dans la littérature faisant qu'on ne parvient pas à proposer une définition standardisée des gangs de rue et, conséquemment, des membres de gangs. Ceci rend la constitution d'un échantillon valable plutôt difficile. Cependant, le recours au tri-expertisé aura été l'occasion de s'adresser à des intervenants à même de juger efficacement de l'affiliation des jeunes pouvant constituer l'échantillon à l'étude, et ce, même si les interviewés n'aient eux-mêmes faire partie des gangs en début d'entrevue<sup>42</sup>.

La petitesse de l'échantillon constitue une autre limite de l'étude. Les treize entrevues réalisées diminuent la généralisabilité de l'étude à l'ensemble des jeunes membres de gangs de rue. Malgré cela, le fait d'aborder le problème sous un angle qualitatif permet de gagner en compréhension du phénomène ce qui sera perdu en représentativité statistique (Poupart, 1979-80).

Le dispositif d'enquête pourrait également introduire un biais lors de la réalisation des entretiens comme le souligne Poupart (1997). Il a été possible de constater que l'utilisation d'un enregistreur audionumérique pour capter les entretiens a rebuté quelques interviewés, et ce, malgré qu'ils aient été bien informés de la confidentialité de la

---

<sup>42</sup> Ces interviewés, bien que retissant à se définir comme membres actifs de gang, étaient, malgré tout, confortables de faire état de cet univers à la troisième personne, en parlant de l'expérience des autres. Ces individus semblaient, de toute évidence, être plus proches du monde des gangs qu'ils le prétendaient. Il apparaissait cohérent de croire que ces jeunes voulaient simplement cacher leurs liens avec les gangs de rue. Goldstein (1991) a soulevé, il en a été question, que des interviewés pouvaient modifier leur discours pour différentes raisons. Malgré cette manœuvre, les interviews réalisés apportent des éléments fort intéressants sur la peur et les gangs.

rencontre. Mais les interviewés pouvaient, s'ils le désiraient, réaliser leur interview à micro fermé, ce qui semblait les rassurer. Les entrevues ainsi réalisées apparaissaient dès lors être empreintes de franchise, les interviewés ayant offert des témoignages complets explorant en profondeur leur expérience en lien avec leur gang.

Le recours à la prise de notes, dans trois cas, pourrait aussi avoir entraîné un biais, soit celui de l'interprétation hâtive des propos par l'intervieweur qui pourrait avoir choisi de noter certaines données et omettre d'en consigner d'autres. Ce biais aura aussi, au moins en partie, été contrecarré par l'analyse verticale et transversale en s'assurant d'avoir bien en tête cette possibilité. L'intervieweur pourrait aussi avoir induit un biais par ces relances. Inconsciemment, il aurait pu rechercher à valider certaines hypothèses personnelles en accord avec les objectifs de son étude. Pour limiter au maximum l'impact de ces possibles influences, le chercheur a tenté d'amener le jeune interviewé à prendre l'initiative du récit (Poupart, 1997) en usant des relances et des consignes neutres, en respectant les temps de silence, et en évitant d'interrompre le récit. Enfin, l'interviewé lui-même pourrait avoir introduit quelques biais dans l'étude en déformant la réalité afin d'avantager son image<sup>43</sup>. Certaines relances cherchant à faire préciser la teneur du récit ont donc été utilisées pour contrer ces distorsions.

Le concept de la peur pourra également apporter son lot de limites dont il faudra tenir compte. Le manque de littérature sur ce sujet rendra difficile l'analyse de ce concept qui ne pourra s'appuyer sur un vaste choix d'écrits. Mais, notre analyse se veut d'abord et avant tout exploratoire et tente de dégager des pistes de réflexion ouvrant la porte à d'autres recherches pouvant enrichir le corpus théorique entourant la place de la peur dans l'expérience criminelle. Il faudra néanmoins être vigilant et veiller à ne pas traiter indistinctement des sentiments qui peuvent représenter des réalités ou référer à des dimensions grandement différentes d'un individu à l'autre. Ce biais sera encore une fois diminué par l'utilisation d'entretiens à tendance non directive dans une approche qualitative. Cet aspect de la recherche permet aux interviewés de s'exprimer sur le sujet et de donner leur opinion en ce qui concerne leur interprétation des sentiments de peur s'arrimant à leur expérience du gang. Le chercheur se veut ici le porte-parole de l'expérience que livrent les interviewés, non leur interprète.

Cependant, la présence d'un sentiment de toute-puissance et d'invincibilité lié à la personnalité antisociale des membres de gang (Yablonski, 1970; Goldstein, 1991; Fredette,

---

<sup>43</sup> On réfère ici au biais de la désirabilité sociale décrit par Fisher (1993).

1997) peut avoir également altéré le discours de certains jeunes en rendant la peur bien difficile à nommer. Néanmoins, l'interprétation du discours de ces jeunes répondants, même entaché de différents travers (pris en compte de la désirabilité sociale, excès de narcissisme, négation de certaines dimensions propres à leur expérience), se révélera très intéressante et pertinente au propos, en regard des écrits ayant déjà traité de la personnalité de ces membres (Fagan, 1990; Spergel, 1990; Goldstein, 1990, 1991; Davis, 1993; Feldman, 1993; Goldstein et Huff, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998; Fredette, Proulx, Hamel, 2000; Perreault et Bibeau, 2003).

**Chapitre 3**  
**Les gangs de rue :**  
**lumière sur les sentiments de peur découlant**  
**des expériences vécues par leurs membres**

*Nous gardons nos peurs pour nous-mêmes par peur de paraître vulnérables. Les durs n'aiment pas reconnaître qu'ils sont des mauviettes ou qu'ils pleurent en écoutant Lassie*

Craig Mordey.

Les deux premiers chapitres de notre mémoire présentaient, pour l'un, une recension des connaissances existantes au sujet de la composition des gangs de rue et de l'expérience qu'y vivent leurs membres et, pour l'autre, la méthodologie employée pour recueillir les propos de nos interviewés. Ces propos seront exposés dans le présent chapitre de la façon la plus exhaustive possible, en mettant l'accent sur les dimensions de peur qui sont ressorties à différents moments des entrevues, que celles-ci aient été abordées spontanément par les jeunes ou à notre invitation, par une relance y faisant allusion. Nous tenons à souligner, d'entrée de jeu, que les noms et les surnoms des interviewés, ceux de leurs acolytes, ainsi que tous les autres détails pouvant compromettre l'anonymat des interviewés ont été modifiés ou volontairement omis.

Pour exposer, avec le plus d'exactitude possible, les dimensions de la peur, et plus spécialement les sentiments de peur se retrouvant dans les différents entretiens réalisés, il nous paraissait évident de séparer les propos décrivant le gang et sa structure de ceux décrivant l'expérience que chacun vit au sein du gang. Nous voulions ainsi décrire où les sentiments de peur naissent et grandissent, car il paraissait évident que la peur ne peut germer que dans un sol propice à son apparition. La présentation du gang est alors apparue incontournable pour contextualiser ce sentiment. Par conséquent, nous avons choisi de décrire, dans un premier temps, le gang en soi : le recrutement de ses membres, sa structure, les territoires qu'il occupe, les activités de ses membres, les différentes influences qui modulent son existence et l'impact du phénomène sur la population des « non-membres », la migration des gangs actuelle vers le crime « organisé » et ce que réserve l'avenir quant à l'existence et au développement de ces groupes, tout cela du point de vue des interviewés. Dans un deuxième temps, une fois le décor et la scène montés, ce sont les comédiens qui sont présentés. Ainsi, le processus d'affiliation au gang telle que vécu les interviewés est décrit à l'aide des mots mêmes de ceux qui ont vécu ce cheminement. Comme il s'agit du cœur du mémoire, la peur est volontairement portée au premier plan et analysée tout au long de l'expérience d'affiliation au gang. Pour ce faire, le parcours a été divisé en six étapes reprenant fidèlement les récits des membres rencontrés : la période « pré-gang », le moment de l'affiliation, la période que dure l'affiliation, la réflexion sur son affiliation, la désaffiliation et la période « postgang ».

Pour que les sentiments de peur vécus par les membres aient un sens en regard de l'expérience de gang, il nous est apparu primordial de ne pas oblitérer les éléments composant l'expérience d'affiliation à un gang pour ainsi mettre en place une assise solide avant d'entreprendre l'étude de la peur elle-même. L'analyse dénudée de ces éléments n'aurait pas permis de situer la naissance ou l'existence de cette émotion et de bien cerner les impacts et les répercussions de cette puissante émotion sur l'expérience du gang.

Lorsque cela paraîtra pertinent, des éléments puisés dans la littérature pourront venir contextualiser et nuancer les propos tenus par les jeunes interviewés.

### **1- L'impact possible du passage en institution sur les propos tenus par les jeunes interviewés**

Pour briser la glace, nous tenons à souligner que bien qu'il était prévu dès le début de la présente étude de comparer les entrevues de membres venant d'institutions (centres jeunesse, prisons et pénitenciers) et de membres n'ayant jamais passé par de tels établissements, nous n'avons pu recueillir suffisamment d'entrevues de membres de gang hors institution<sup>44</sup> pour se lancer avec confiance dans des comparaisons. Cependant, lors de l'analyse détaillée des différents entretiens quelques éléments nous ont paru dignes de mention.

D'entrée de jeu, nous nous étions demandé si le fait d'être passé par ces institutions pouvait teinter le discours des interviewés. En effet, il est apparu, tout au long des différentes lignes d'entretiens, une certaine touche aux couleurs institutionnelles chez ceux qui y étaient passés ou qui y étaient. Certains utilisent des termes généralement rencontrés dans les écrits francophones sur les gangs de rue. Ainsi, Steven précise qu'ils étaient peu nombreux « dans le noyau [de sa gang] » et Simon que lui et ses comparses ont « fait une affiliation » quand ils se sont regroupés pour former un gang. Pour sa part, Ernesto parle « des erreurs de pensée » qu'il entretient, une expression assez célèbre du corpus criminologique. Malheureusement, nous ne possédons aucune certitude quant à la genèse de l'usage de ces formulations. Elles pourraient tout aussi bien avoir été entendues chez un intervenant scolaire, communautaire, institutionnel ou encore, tout bêtement, à la télévision ou dans les journaux. Nous ne pouvons donc pas affirmer avec certitude que le

---

<sup>44</sup> Seulement deux entrevues de membres hors institution contre onze entrevues de membres référés par ces établissements.

passage dans ces organismes publics de prise en charge institutionnelle aurait teinté le discours des jeunes interviewés dans le cadre de notre étude.

Cependant, il n'est pas exclu que les témoignages recueillis soient influencés d'une autre façon. Il est possible que des intervenants avec qui nous avons fait affaire pour prendre contact avec les interviewés aient pu, d'une façon ou d'une autre, plus ou moins consciemment, pousser certains de leurs protégés pour qu'ils donnent leur accord à venir nous rencontrer. Joseph laisse entendre très clairement que cela a pu se passer :

*C'est les éducateurs qui me forcent à y aller [à venir participer à la recherche], ben, me forcent... Ils me disent : « vas-y, vas-y! » parce qu'ils savent que je sais des choses moi. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Joseph aurait-il acquiescé uniquement pour ne pas nous déplaire? Ou encore pour répondre aux demandes de son intervenant? La question se pose, bien que l'interviewé nous ait semblé honnête et transparent lors de notre face à face. Une chose est sûre : il est plausible que ces encouragements pressants aient pu introduire certaines distorsions avant même que s'amorce l'entretien.

Et la vision négative du monde des gangs que nous dépeignent plusieurs interviewés aurait-elle été possiblement induite par les intervenants des centres de réadaptation où séjournent plusieurs des jeunes membres interviewés? Les témoignages recueillis ne permettent pas de conclure à l'influence des éducateurs sur cette image. Il est vrai, que plusieurs interviewés exposaient une opinion fort critique du phénomène. Cependant, Miguel qui a échappé au monde institutionnel ne possède pas non plus une vision très positive de son ancien gang, traitant plusieurs de ses comparses de jadis d'« hypocrites ». Lorsqu'ils vantent les bienfaits des gangs.

Malgré qu'on ne puisse statuer sur le bien-fondé ou non de ces hypothèses, une chose est certaine, c'est qu'une arrestation et un passage en institution représentent pour le jeune une période de réflexion sur son affiliation au gang allant jusqu'à produire, pour certains, un impact sur la désaffiliation qui peut s'en suivre. Nous y reviendrons à plusieurs occasions dans le présent chapitre.

## **2- Le gang : un terreau fertile pour la peur**

Le gang n'est pas un concept totalement défini pour les chercheurs dans le domaine, nous l'avons vu. Il en est de même pour nos interviewés qui révèlent différentes visions du



phénomène. Néanmoins, il est possible de tracer le portrait d'un gang de rue selon le point de vue des membres et ex-membres rencontrés, à partir des éléments qui reviennent dans leurs propos. Ainsi, le gang, en raison de sa structure et des activités de ses membres, apparaît dans les propos recueillis comme un environnement propice à l'éclosion de sentiments de peur, ce que les définitions d'auteurs n'ont jamais fait ressortir.

## 2.1 Le recrutement : à la recherche du plus courageux

Il semble peu audacieux d'affirmer de prime abord que, pour constituer un gang, il faut des membres. Les raisons d'affiliation et les facteurs facilitant cette adhésion sont souvent différents et personnels à chaque membre, nous y reviendrons plus loin. Des jeunes cherchent sciemment à se faire enrôler dans un gang, alors que d'autres, au contraire, seraient recrutés volontairement par les membres déjà en place pour certaines de leurs qualités contributives aux activités du gang.

### 2.1.1 Le recrutement des futurs membres

#### 2.1.1.1 Qui fera le meilleur candidat

En comparant les différents témoignages que nous avons recueillis, nous ne pouvons conclure à l'existence d'un membre type. Chaque membre est et vit une expérience de gang différente, nous le verrons tout au long de l'analyse des treize entrevues présentée dans ce chapitre. Cependant, quand le gang choisit expressément un nouveau membre, il le fait selon certains critères élitistes spécifiques. Apparemment, les jeunes sans antécédents judiciaires et pouvant passer inaperçus constituent le premier choix dans cette recherche du meilleur candidat. Leur allure banale et leur histoire sans offense leur permettraient, en effet, d'effectuer certaines besognes que d'autres ne pourraient réaliser. Leur recrutement n'a alors pour objectif que de venir permettre et enrichir les activités illicites du gang.

*Ils recrutent des gars qui n'ont pas de dossier, qui n'ont rien, qui sont cleans. Ils peuvent donc faire certaines affaires, aller à certaines places, comme ils peuvent aller à New York, voyager pour leurs affaires. C'est des gars comme ça. Ces gars-là, tu ne les vois jamais, tu ne peux jamais savoir si c'est un gars de gang. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Des individus dévoués, courageux en qui les membres en place peuvent avoir confiance, sont également recrutés.

*Quand ils font une clique, ils ne rentrent pas n'importe qui qu'ils savent qui va quitter dans deux jours ou dans deux semaines là. Ils savent qu'ils vont en avoir plein leurs yeux. Ils n'iront pas prendre des peureux là, ils vont essayer de prendre des personnes qu'ils savent qu'ils ont confiance en eux, qu'ils connaissent depuis un bout de temps, ils connaissent leurs numéros, ils savent où se rejoindre, comment se rejoindre, comment faire des messages codés et tout ça. Ils ne vont pas dire : « O.K., t'as pas l'air d'être un gangster, on te prend dans la clique! » Ça va prendre du temps. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Il apparaît donc, selon les interviewés, que les jeunes sélectionnés pour adhérer au groupe le sont pour certaines raisons précises. Les recruteurs, pour effectuer leur choix, se penchent avant tout sur les qualités personnelles qui favorisent les activités criminelles du groupe en fouillant dans les connaissances de longue date des membres du gang. Ainsi, selon Claude, les recruteurs recherchent des jeunes sans tache et, selon Jean, des membres en qui le gang peut avoir confiance. Et cette confiance serait, toujours selon les dires de Jean, en partie tributaire du fait que ces aspirants ne projettent pas une image de « peureux ». Présenter une apparence de confiance en soi serait donc important pour les futurs membres.

Mourani (2006) décrit également cette forme de sélection des jeunes recrues en fonction de l'apport significatif de ces derniers aux activités lucratives du gang. Les recruteurs rechercheraient des membres «qui peuvent rapporter de l'argent [au gang], des individus capables de fournir une valeur ajoutée à l'organisation tout en favorisant son expansion sur le marché illicite (Mourani, 2006 : 65)». De jeunes courageux et débrouillards inspireraient confiance et seraient les premiers choix de ces gangs aux visées mercantiles. Toutefois, rappelons que plusieurs auteurs décrivent les membres de gang en rupture avec les normes sociales, éprouvant des difficultés relationnelles et une structure de personnalité antisociale (Yablonsky, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997) : tout le contraire des recrues triées sur le volet décrites par Claude et Jean, et par Mourani (2006). Mais, puisqu'il paraît exister divers niveaux d'organisation dans les gangs (Fredette et Hamel, 2003), on peut faire l'hypothèse que ce sont les plus organisés de ces gangs (ceux recherchant le profit à tout prix) qui miseraient davantage sur ces aspirants sans peur aux talents particuliers.

La réflexion de la confiance en soi – que celle-ci soit réelle ou non – qui se traduit au moins en partie par l'image du jeune sans peur, aidera, nous le verrons tout au long de l'analyse, les jeunes membres qui en témoignent à gravir les échelons hiérarchiques du gang.

### 2.1.1.2 Techniques de recrutement : savoir installer la confiance

Lorsqu'un jeune est choisi pour faire partie du gang diverses techniques seraient employées pour l'amener à se joindre au groupe. Claude présente certaines de ces méthodes qui, bien qu'elles s'adressent aux garçons, rappellent, dans leur forme, les procédés déjà dévoilés dont useraient sournoisement certains recruteurs pour affilier les jeunes filles aux gangs (Fournier 2003). Ainsi, selon Claude, les avantages de joindre le gang sont offerts sur un plateau aux futurs membres qui ne peuvent refuser l'offre tant ceux-ci leur paraissent indéniables :

*Tu les recrutes à l'école secondaire, tu leur montres c'est quoi l'argent. Imagine, moi je veux recruter un gars, je le trouve celui qui a le potentiel pour, je débarque en belle voiture, pis là y'a deux trois filles avec moi pis là on va faire le party pis là le gars prend un coup, pis là on lui dit : « c'est comme ça que ça marche avec nous ». Il prend le coup assez rapidement. Tout ce que tu vois c'est des belles filles de l'argent, tu aimerais ça toi aussi avoir des belles filles comme ça qui font tout ce que tu veux t'sais, faque tu prends le coup assez rapidement. Sans t'en rendre compte, tu fais partie de la clique. (Claude, 16 ans, membre actif)*

À l'instar de Mourani (2006), l'affiliation est présentée ici comme une procédure ciblée et calculée. L'opération de séduction chercherait ainsi à attirer, voire piéger, de nouveaux membres répondant aux besoins spécifiques du gang. Leur enrôlement est quasi inapparent, selon certains, tant le conduit qui mène vers le gang est lubrifié par les présents et le monde de rêve qui leur sont offerts :

*Sans t'en rendre compte. Tu vois, tu fais partie de la clique, comme ça! (Claude, 16 ans, membre actif)*

*Ceux qui sont déjà dans un gang, ils influencent souvent ceux qui le sont pas encore parce que souvent le gars qui est dans un gang, il voit un autre gars qui pourrait être comme lui. Il se dit : « Ah, lui il pourrait faire ci! Il pourrait faire ça! » Et si le gars n'est pas intéressé, l'autre va essayer de l'influencer, pour qu'ils s'intéressent aux mêmes activités que lui. [...] Souvent ça va commencer, il va devenir ami avec. Souvent il va l'inviter, même si le mec il fume pas, il va l'inviter à fumer ou à boire, des affaires comme ça. Mais à un moment donné là, l'autre y craque, souvent y va le faire. Après, au début ça va être banale leur amitié et après, ça va être... Après il va devenir comme qu'il est, là ils vont devenir des bons amis. Souvent là, c'est comme ça qu'ils intègrent là. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Il n'est donc pas étonnant que les jeunes adhérents n'aient pas peur des gangs avant leur affiliation, et ce, malgré qu'ils connaissent, en théorie, les aspects négatifs de l'appartenance à un tel groupe (Hamel et coll., 1998). Ces données sont en accord avec celles de Spergel (1993) qui indique que le recrutement forcé serait peu courant. L'intimidation, selon lui, serait plus indirecte que directe. Lorsqu'un gang recherche la perle rare qui pourrait contribuer à augmenter les profits du groupe, il a d'ailleurs tout intérêt à ne pas apeurer les futurs membres convoités et à faire en sorte que les avantages

de rejoindre le gang lui paraissent bien supérieurs aux inconvénients qui pourraient en découler. Un bon recruteur devra donc savoir installer la confiance et éviter la crainte chez le candidat qu'il est chargé d'amener à rejoindre le gang.

Outre les techniques manipulatoires de recrutement exposées par les interviewés, les données recueillies par Hamel et coll. (1998) tout comme Spergel (1990) indiquent que l'entrée dans le gang est également facilitée par le fait que le nouveau membre connaît déjà quelqu'un au sein de la bande (ami(s) ou membre(s) de la famille) qui l'invite à intégrer le groupe. Il n'a alors aucune raison d'avoir peur de rejoindre le gang.

### 2.1.2 L'initiation ou l'occasion de montrer ses qualités au gang?

Pour des auteurs comme Knox (1991), l'initiation est un élément inhérent au concept même de gang de rue. Ces rituels initiatiques frappent souvent l'imaginaire collectif avant même qu'il ne soit question des activités criminelles bien réelles des gangs. Qui ne connaît pas ce fait divers qui relate comment les membres d'un nouveau gang de rue, roulant en voiture tous phares éteints, attaquaient les bons samaritains qui d'un appel de phares tentaient de leur indiquer leur état? Il s'agit pourtant là d'une légende urbaine (Best et Hutchinson, 1996). Toutefois, une chose demeure, nous attribuons à ces rites de passage une grande violence soit envers l'initié ou perpétrée par ce dernier. Mais la réalité paraît tout autre. Les témoignages que nous avons recueillis tracent un portrait beaucoup plus effacé de ces rituels. Spergel (1995) obtient des résultats similaires montrant que ces rituels sont inconstants, tandis que deux répondants sur trois soutiennent avoir été initiés dans l'étude de Hamel et coll. (1998). Nos données laissent entendre que l'initiation ne concernerait pas la majorité des nouveaux membres. En tout, cinq interviewés abordent le sujet des initiations dans leur gang. Seulement deux rapportent en avoir vécu une personnellement et un dernier souligne que son gang était prêt à l'initier, mais qu'au dernier moment ces futurs compères ont laissé tomber. Quelques interviewés, comme Jean-Baptiste, nient pour leur part radicalement l'existence de telles pratiques dans leur gang d'adoption :

*Y'a du monde qui parle bullshit<sup>45</sup> quand tu rentres dans un gang il faut qu'on t'initie, pas dans mon quartier. J'ai jamais été initié par personne, y'a jamais personne qui m'a frappé. Je suis rentré comme ça, c'est tout. Pis je suis là-dedans. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

---

<sup>45</sup> Mensonge, fabulation.

D'autres soutiennent que, bien qu'elles aient déjà occupé une place dans le processus d'affiliation des gangs de rue, les initiations représentent aujourd'hui un vestige du passé :

*Avant on te battait, mais plus maintenant. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

*T'sais y'a pas de conneries, comme avant, d'initiation. (Claude, 16 ans, membre actif)*

La disparition de ces rituels ne serait pas surprenante si on se fie à Mourani (2006) qui signale que bon nombre des gangs actuels seraient construits autour de clans familiaux. L'initiation au sein d'une même famille apparaît dès lors superflue.

Toutefois, selon certains de nos interviewés, de nouveaux membres vivraient bel et bien une brimade lors de leur arrivée dans le gang. Dans cette petite population d'initiés, le PI (Personal Initiation prenant la forme d'une agression collective du futur membre) et la commission de petits larcins seraient au menu initiatique :

*Là, j'suis rentré pis ils me font mon initiation. [...] Ben, P.I. comme on dit. Personal je ne sais pas quoi, Personal Initiation, oui c'est ça ! Ça ils te donnent des coups de pieds pendant 18 secondes, c'est ça. Pis après ça t'es là-dedans pis tu fais de l'argent, tu fais des affaires. Des fois, tu vas dans les dépanneurs, tu voles, pis tout. Des affaires comme ça. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Il appert, suite à la lecture des différentes retranscriptions d'entrevues, que les membres ayant vécu ou presque vécu une expérience d'initiation étaient tous des jeunes éloignés a priori de cet univers et qui ont eux-mêmes approché le groupe pour y entrer, tandis, qu'au contraire, ceux qui récusent ces événements, comme Jean-Baptiste, sont des jeunes qui ont grandi avec les membres de leur gang ou encore appartiennent à la même famille; des jeunes qui étaient donc connus depuis bien longtemps du regroupement.

L'initiation semble donc être une contrainte surtout pour ceux qui n'ont pas d'emblée la confiance du groupe; ceux qui doivent se faire accepter dans le gang. Elle devient dès lors une occasion pour le nouveau membre de prouver à tous qu'il n'a pas peur et qu'il possède les qualités requises pour faire partie du groupe et assumer pleinement son rôle : force physique, courage, leadership (Mourani, 2006). Il en sera question tout au long de l'analyse : pouvoir montrer que la peur n'est pas notre pain quotidien est important durant l'expérience entière d'affiliation au gang pour ces jeunes membres qui paraissent prêts à tout pour asseoir une telle démonstration, jusqu'à endurer les souffrances physiques qui peuvent accompagner l'initiation.

Soulignons qu'il paraît évident que l'initiation ne fait aucun sens si le recrutement doit se faire en douceur, par la séduction, comme le présentait précédemment Claude.

## 2.2 La structure du gang

Il n'est pas facile de démêler toutes les informations que nous avons accumulées concernant l'architecture même du gang. Celles-ci sont diverses et se contredisent à maintes reprises. À travers ces différents visages, les gangs nous apparaissent comme une construction en constante mutation, et pouvant prendre différentes formes.

### 2.2.1 Le leadership : différentes structures et peur associée

Le construit hiérarchique des gangs nous a été présenté différemment selon les membres rencontrés. Du chef unique et puissant jusqu'à la liberté complète des membres de faire comme ils l'entendent, les gangs semblent encore se chercher une ossature qui les caractériserait. Nous pouvons, en effet, faire ressortir au moins trois structures organisationnelles des propos recueillis auprès des jeunes de notre échantillon. Et on constate que la peur est présente dans ces différents construits : les chefs en poste y seraient en partie grâce à la peur qu'ils suscitent chez les autres membres et les gangs sans réel leadership laisseraient toute la place à ce sentiment, car personne ne serait là pour rassurer les membres lorsque celle-ci surgit voire, dans certains cas, s'installe à demeure.

#### 2.2.1.1 Un chef unique

Certains interviewés indiquent que leur gang n'avait qu'un chef unique qui prenait les décisions pour l'ensemble du groupe, assisté de deux comparses qui avaient eux aussi la confiance du groupe. Ils pouvaient également remplacer le chef quand ce dernier n'était pas là :

*Il n'y a qu'un chef, il y a aussi le pied droit et le pied gauche du chef. Ce sont ceux qui sont proches du chef, qui le remplacent à l'occasion, qui parlent pour lui. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Ce modèle nous apparaît être le plus organisé. Les décideurs y ont un rôle distinct et bien établi. Contrairement aux autres structures de pouvoir, ce modèle permet une plus grande stabilité et une meilleure uniformité dans les activités du gang. Ce sont ces gangs, présentant un « leadership hiérarchique », qui apparaissent comme étant les plus structurés et les plus criminalisés (Fredette et Hamel, 2003). Dans cette structure

verticale, il y a celui qui donne les ordres et ses subordonnés (Jankowski, 1991; Fredette et Hamel, 2003). Mais, des indices laissent croire que le chef n'a pas toujours le dernier mot :

*Si le chef te donne un ordre, mais t'es pas en accord, tu peux le dire aussi. C'est pas qu'est-ce qu'il dit de faire, tu le fais pis tu te fermes la gueule. C'est pas comme ça. T'as le droit de parler aussi là. [...] Ça dépend de tes valeurs aussi. Si il te demande de faire quelque chose que t'acceptes pas, tu peux lui dire : « je fais pas ça! ». Ça veut pas dire qu'il va être en accord, mais tu peux quand même dire ton opinion. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Le chef pourrait donc prendre en compte les opinions de tous et de chacun avant d'arrêter une décision. Quoi qu'il en soit, comme nous le verrons plus loin, il semble bien que l'individu qui prend le rôle du chef doive gagner le respect du groupe pour pouvoir penser accéder à ce poste convoité. Et c'est, généralement, la crainte qu'il sait faire naître chez les autres membres envers lui qui le propulse dans les hautes sphères de l'organisation (Hamel et coll., 1998; Mourani, 2006). C'est aussi, en montrant qu'il ne craint ni le danger, ni les conséquences de ses actes, qu'il parviendra à gravir les échelons, jusqu'au sommet.

#### 2.2.1.2 Le partage des pouvoirs

Certains des membres de gang que nous avons rencontrés parlent plutôt d'un partage des pouvoirs, soit entre quelques individus qui constituent une sorte de comité de commandement, soit entre la totalité des membres du groupe qui décident entre eux du déroulement des opérations.

Miguel, pour l'un, présente les dirigeants de son gang comme une assemblée des anciens qui dirige les sous-organisations qui forment le grand groupe :

*Je sais pas si tu as vu le film Star Wars? Je sais pas comment ça s'appelle... le conseil... le conseil des Jedi. C'est la même chose, c'est la même chose! Il y en a un qui parle, c'est lui qui va parler pour tout le monde. Le conseil c'est les anciens. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Selon ses dires, les plus âgés de l'organisation (les vétérans comme beaucoup les appellent) discutent entre eux et prennent les décisions importantes. Fredette et Hamel (2003) nomment cette structure de partage des pouvoirs un « leadership collégial » où le commandement est assuré par plusieurs décideurs possédant essentiellement les mêmes rôles et fonctions ces gangs. Pour ces auteurs, ces groupes présentent une organisation et un niveau de criminalité inférieur à ceux structurés hiérarchiquement ayant un seul chef (selon la typologie des gangs de Fredette et Hamel, 2003).

D'ailleurs, différents témoignages que nous avons recueillis indiquent que l'influence du conseil est limitée et qu'il n'y a pas vraiment de chef : les sous-groupes décideraient finalement entre eux de ce qu'ils feront.

### 2.2.1.3 La liberté individuelle

L'opposé parfait d'un chef unique ou d'un leadership collégial serait la liberté pour tous; une liberté totale si l'on en croit les témoignages de certains :

*Ce n'est pas tout le monde qui est loyal. On ne peut pas tout contrôler. [...] Les gens sont libres, ils font ce qu'ils veulent, ce qu'ils ont à faire. (Steven, 27 ans, membre actif)*

À cet égard, Claude mentionne que, selon lui, il n'y a plus de chef dans les gangs d'aujourd'hui. Il est vrai qu'il y a un instigateur du gang, que celui-ci peut, dans une certaine mesure, être considéré comme un chef, mais que les décisions sont discutées et prises en groupe :

*Des groupes d'amis qui se rassemblent ensemble puis qui décident : « nous, on fait ça, nous ont fait ça. » C'est comme ça que ça marche maintenant. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Les membres du gang doivent, dans ce cas, faire en leur âme et conscience ce qui paraît le mieux pour le gang.

Mais cette liberté n'apparaît pas réellement comme un choix de gang. Elle serait plutôt due à l'individualisme des membres. Chacun ferait, en fait, ce qu'il veut quand il le voudrait bien, souligne Joseph :

*Je peux te dire qu'il y a pas de chef. C'est connu que y'a pas vraiment de chef qui te dit quoi faire. Tout le monde est libre de faire ce qu'il veut, sauf que si t'as un problème t'es là pour toi seul. C'est tout. Pis c'est comme chacun fait ca job. Tout le monde a son domaine. Ils vendent de la drogue, de la prostitution. C'est pas comme si t'as de l'argent puis que t'es obligé de la donner à quelqu'un d'autres. C'est un peu pour ça. [...] Moi je veux faire un coup, mais je mets mon ami avec. Pis s'il le feel, s'il feel le coup, il le fait avec moi, pis s'il le feel pas, il le fait pas. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Le refus de l'autorité dans le gang rapporté dans ces témoignages est en conformité avec les écrits qui indiquent que les membres de gang sont en opposition avec l'autorité qu'elle soit formelle et informelle (Yanblonski, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hébert, Hamel et Savoie, 1997). Ils n'accepteraient pas de recevoir des ordres, ce qui pourrait expliquer cette « liberté d'action » qu'ils prennent en choisissant de ne pas suivre les règles du groupe. Les gangs ainsi constitués seraient beaucoup moins



structurés (Fredette et Hamel, 2003), et ne pourraient rivaliser au plan criminel avec les gangs présentant un leadership collégial ou hiérarchique.

Dans ces conditions, ledit *chef* ne pourrait tout simplement pas faire appliquer ses lois et forcer la cohésion et l'homogénéité du groupe. Ceci, selon Simon, aurait des effets plutôt négatifs pour l'organisation :

*Faut que tu fasses vraiment une grosse distinction entre nous autres, moi j'trouve personnellement, et le crime organisé. Les motards, ça s'appelle le « crime organisé ». Nous autres, les gangs de rue, moi j'appelle ça le « crime désorganisé ». C'est du crime, y a pas de chef, y a un soi-disant chef, mais y a pas le droit de donner d'ordres à personne. Y peut, y voit, y a une influence sur quelques individus, mais en tant que telle, y a pas de chef. C'est du monde, y ont le goût d'aller voler en quelque part, ils y vont. Du monde qui ont envie d'aller dans un club à soir, quelque part à soir, y ont un « gun », y arrive de quoi, y tirent, c'est leurs affaires. Quand les gars sont en prison, ben les gars dehors ben y prennent pas soin d'eux. Y a pas d'organisation, c'est pas organisé. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

D'après Miguel, le nombre élevé de membres dans le gang constituerait la raison de ce manque de contrôle, l'explication de cette « désorganisation » :

*Plus vous êtes... environ vingt, tu peux plus les contrôler. Plus vous êtes un petit nombre, plus vous êtes solides dans votre gang. Plus vous vous soutenez. Pourquoi parce que tu peux pas dire où il était l'autre fois, avec qui il a parlé, tu sais pas avec qu'il se tient. Tu peux pas avoir le contrôle vraiment. Nous on était seize et on était solide. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Cette « désorganisation » apparaît être un environnement propice à la peur. En effet, sans réel leadership et sans structure, le gang est présenté dans ces témoignages comme un lieu fort insécurisant. Steven met en doute la loyauté des membres, tandis que Joseph et Simon soulignent l'individualisme de ces derniers. C'est d'ailleurs dans des moments de stress et d'insécurité que les peurs se feront plus présentes et plus oppressantes, indique André (2004 :127) : « plus vous serez tendus, plus les occasions d'avoir peur se transformeront en expériences émotionnelles pénibles. »

Dans ce manque de structure, certains individus réussiraient malgré tout à en influencer d'autres. Miguel révèle que celui qui possède un ascendant réel sur le groupe ne serait pas le chef, mais « l'influenceur ». Bien que ne possédant pas officiellement le pouvoir, il pousserait tout de même les autres à agir. Il aurait beaucoup de contacts tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du gang et influencerait les autres à prendre certaines décisions en suggérant des actions à prendre. Selon lui, l'arrestation de ce membre aurait le même impact que de retirer l'une des cartes basales d'un château de cartes : l'effondrement de l'organisation.

*Pour arrêter ça là [en parlant des gangs], il faut que tu ailles chercher, le petit influenceur. Pas le chef, mais celui qui influence. [...] C'est cette personne-là qui fait le contact avec les autres, lui il va être influencé par les autres personnes qu'il connaît. Pis à partir de lui toute le monde qu'il a été voir vont transmettre [aux autres membres]. Eux autres ils veulent faire pareil, « Aie ! Écoute ! J'ai connu ça pis eux autres ils vont faire la même chose. » C'est lui qu'il faut arrêter. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Le fait que certains membres profitent de la fragilité de l'organisation pour en arriver à leurs fins ne peut qu'alimenter la désorganisation et diminuer les pouvoirs du leadership en place, le cas échéant. L'hypothèse peut donc être posée que le tissu social au sein du gang se détériore dès lors davantage offrant aux membres un environnement de plus en plus insécurisant. Certains témoignages sur l'expérience d'affiliation des membres interviewés tendront vers la confirmation de cette hypothèse.

Nous ne pouvons exclure que des interviewés aient pu adopter une certaine forme de désirabilité sociale<sup>46</sup>. Les membres rencontrés pourraient cacher en fait la présence d'un chef pour se donner de l'importance et montrer avec fierté qu'ils ont leur mot à dire dans les décisions. Ce qui serait tout à fait cohérent avec les écrits touchant les caractéristiques psychocriminologiques des membres de gang. En effet, comme il en a déjà été question, la faible estime d'eux-mêmes les pousserait à vouloir dominer autrui (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997) en adoptant une image d'eux toute-puissante et omnipotente (Fredette, 1997), une caractéristique qui pourrait, en retour, empêcher ces membres d'accepter d'être dirigés par autrui. Toutefois, les témoignages abondant dans le sens d'un pouvoir évasif et, surtout, les auteurs (Haut et Quéré, 2001; Fredette et Hamel, 2003; Gagnon, 2005) qui rappellent que bon nombre de gangs présentent une structure hiérarchique bien faible laissent plutôt penser que ce biais n'aurait qu'une influence infime sur les données recueillies.

Soulignons enfin que ces trois formes de construits décisionnels se confondent avec les trois types de structures organisationnelles évoquées par Jankowski (1991) et décrites précédemment, à savoir, en premier lieu, la structure verticale/horizontale où le pouvoir appartient à un chef et trois autres membres influents qui se divisent des postes clés dans l'organisation. En second lieu, la structure horizontale de type centre de commandement (*horizontal/commission type*) où le pouvoir est partagé également entre quelques membres importants du groupe. Et en troisième lieu, la structure de type vertical

---

<sup>46</sup> La désirabilité sociale est le biais par lequel un individu modifie l'image projetée (physique et psychologique) de lui-même de manière à être bien perçu socialement. Elle se manifeste notamment lorsque l'individu surreprésente ses comportements désirables ou sous-représente ses comportements indésirables socialement (Fisher, 1993).

(*influential*), où le partage du pouvoir est beaucoup plus informel et dépend de l'influence et du charisme de chacun.

### 2.2.2 Regroupements multiples : ensemble contre tous

Les gangs de rue ont déjà été étudiés sous toutes leurs facettes, ou presque, mais le phénomène change à mesure qu'il prend de l'âge. Des interviewés, rejoignant en cela Haut et Quéré (2001) Gagnon (2005) et Mourani (2006), ne parlent plus des gangs de rue qui, selon eux, auraient disparu ou plutôt auraient évolué pour devenir des regroupements plus évasifs, morcelés en plusieurs petits groupes. Ils signalent plutôt la présence de *cliques* ou encore de *familles*.

*Il faut que je t'explique que les gangs de rue sont indépendants. Il y a plusieurs petites familles, par exemple la famille à Joe. Tu vois dans ma famille on porte tous le même genre de vêtement. On n'est pas complètement en bleu, mais on a toujours quelque chose de bleu. [...] On se donne aussi des règles... un code de vie. On est tous des sous-groupes. Et on se respecte. (Steven, 27 ans, membre actif)*

*On n'est pas vraiment dans une gang, mais c'est comme... On connaît beaucoup de personnes. On fait affaire avec eux autres, on a des relations. [...] On est plutôt une petite clique. Si tu vas à Rivière des Prairies y'a une petite clique OK, vas à Montréal-Nord y'a plusieurs petites cliques qui se tiennent ensemble. Ça dépend des groupes, les plus jeunes se tiennent ensemble. Lui se tient avec lui, lui se tient avec lui pis ils forment une petite clique, ils font leur affaire ensemble. (Claude, 16 ans, membre actif)*

En se basant sur les dires des interviewés, il serait aisé de comparer les gangs à une grande chaîne de magasins comprenant un siège social et plusieurs petites franchises. Les doyens se regrouperaient ensemble pour former les têtes dirigeantes, le groupe central. Chacun des membres de ce groupe pourrait à son tour diriger des sous-groupes formés de quelques jeunes individus rassemblés en clique. Ces jeunes aspirants viseraient pour certains les rangs supérieurs et accepteraient donc d'exécuter les tâches proposées par les vétérans. En *grandissant*, ils pourraient ainsi graduer et passer à un étage supérieur. Mais tous n'y parviendront pas :

*Tout le monde peut être chef. S'il y a de petits groupes, les plus vieux transmettent leur expérience aux plus jeunes. Un vétéran devient le chef du groupe de jeunes, il les prend en charge. Il leur dit quoi faire, quand le faire et quoi penser. [...] Quand un vieux veut attaquer l'autre gang ou un membre en particulier, il demande aux gangs de plus jeunes de le faire. C'est souvent les plus jeunes qui font ce genre de tâche. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*Dans ça, y avaient des grands frères des gars que je t'ai dis aussi, ç'faque eux autres aussi nous supportaient, mais y'étaient trop vieux pour nous autres, tsé. Ç'faque ils nous laissaient en paix, ils nous laissaient faire nos affaires, pis dans l'fond, nous autres, on faisait nos preuves. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Nous on se faisait appeler les juniors. Nous on était les fils des autres. Eux autres ils ont fait beaucoup de choses, pis nous, on a commencé à prendre le commerce d'eux autres. Comme je le vois aujourd'hui, eux autres ils nous utilisaient. Dans le temps, je voyais pas qu'ils nous utilisaient, mais maintenant ils nous utilisaient. On était plus comme des pions. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Les petits regroupements inférieurs ne seraient pas nécessairement des clubs-écoles. En fait, ils se formeraient et disparaîtraient continuellement. Certaines de ces cliques ne seraient même pas directement associées au groupe central, mais offriraient plutôt leur allégeance au gang déjà en place. Bien des jeunes se définissent comme Rouge ou Bleu sans réellement être au centre de l'organisation, mais plutôt en périphérie. Haut et Quéré (2001) évoquent les « consortiums » plutôt lâches que forment tout particulièrement les *Bloods* (les rouges) et les *Crips* (les bleus). Ces regroupements de plusieurs gangs auraient bien peu en commun à part le nom, un style de vie partagé et un ennemi commun. Les relations existant entre les gangs d'une même « couleur » seraient faibles, voire léthargiques, soutiennent les auteurs. À l'inverse, Mourani (2006) décrit les gangs montréalaises comme des « familles ». Plusieurs de ces « familles » se retrouveraient sous une même bannière (comme les *Crips* ou les *Bloods*) et seraient divisées verticalement en sous-groupes selon différents paliers générationnels, le sous-groupe dominant (formé des plus vieux) chapeautant les groupes subalternes. Ces différentes cliques auraient des activités singulières et des champs d'expertise particuliers (Gagnon, 2005). Mourani (2006), tout comme le SPVM (2005), confirme les dires de plusieurs de nos interviewés en soulignant l'existence, sur l'île de Montréal, de plusieurs petits gangs émergents plus informels et moins stables dans le temps, qui graviteraient autour de gangs majeurs, plus structurés, aux affiliés plus âgés commettant des crimes de plus haut niveau. Les gangs, plus stables recruterait auprès des petits gangs émergents. D'autres auteurs (Hamel et Poupart, 2000; Hamel, Cousineau et Fredette, 2004; et Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004) vont aussi dans le même sens.

#### 2.2.2.1 Des regroupements en constante mutation : de l'expansion rapide à la disparition soudaine

Selon les interviewés, le noyau central des gangs semble peu ébranlable, mais les petites cliques le ceinturant, pour leur part, seraient en constantes métamorphoses. Instables dans leur structure, elles pourraient apparaître et disparaître promptement, Logue (2003) abonde en ce sens en évoquant la fragilité de certains gangs. Les motivations à la base de la formation de petits sous-groupes seraient infinies, allant du simple regroupement d'amis évoluant vers une criminalité carriériste jusqu'au rassemblement soudain pour répondre à une menace ou un événement mobilisateur :

*Les gangs, ça peut grandir rapidement. Si quelqu'un se fait attaquer, il appelle ses amis et le gang grandit. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Les intervenants lavallois rencontrés par Blais et Cousineau (1999) affirment à ce propos que l'émergence d'un conflit opposant un groupe à un autre augmente le sentiment d'appartenance au groupe de pairs. Ainsi, des gangs pourraient se former l'instant d'un heurt et rester stables pour la durée des échauffourées et ensuite se démanteler.

Les raisons de dissipation paraissent aussi nombreuses. De l'arrestation massive des membres de la clique jusqu'au manque d'intérêt, comme l'expliquent Ernesto et Henry :

*Non je ne suis plus là-dedans, parce qu'il y a beaucoup de personnes qui sont parties. Faque. [...] La gang c'est démantelée parce que... ben notre partie de gang à nous, là. Ben les plus vieux. On a été beaucoup à partir, on a dit non, on a trop de problèmes. Pis moi je dis que c'est pas la première fois que je me fais pagner pis vous vous restez dehors. J'ai dit : « moi j'en ai mare de ça, faque je m'en vais ». (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

*Moi, je suis juste parti comme ça. J'ai juste dit que ça me tentait pas d'être là-dedans, que c'était plate. [...] Mais ils ont fermé la gang qu'ils avaient ouverte parce qu'ils trouvaient ça plate eux autres aussi. Ils sont embarqués avec d'autres gangs ou ils sont tranquilles maintenant, j'sais pas. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

Il faut bien voir que ces regroupements se forment quasi tous durant l'adolescence : grande période d'instabilité pour la plupart des jeunes. Les membres de gangs ne seraient pas indifférents à cette période de bouleversement humain. On peut fort bien concevoir qu'un bon nombre de cliques se créent et s'effritent, conséquemment, en raison de l'impulsivité de l'adolescence et que des membres quittent tout bonnement le groupe en approchant l'âge adulte, à l'image des jeunes délinquants décrits par Fréchette et LeBlanc (1987).

#### 2.2.2.2 La peur et son impact sur le rassemblement

Les opinions divergent à propos de l'impact de la peur sur le fait d'être en groupe : se rassemble-t-on parce que l'on a peur ou pour faire peur? La plupart des interviewés que nous avons rencontrés considèrent qu'ils ne sont pas à l'aise lorsqu'ils se retrouvent seuls. Dans le même élan, plusieurs soutiennent qu'ils préfèrent se tenir en groupe pour se protéger contre leurs ennemis. Ceci concorde avec les propos de nombre d'auteurs (parmi lesquels Hamel et coll., 1998 et Perreault et Bibeau, 2003) qui signalent que le besoin de protection pousserait des jeunes à s'associer à un gang.

*On se rassemble parce qu'on a le même ennemi, on se regroupe en gang parce qu'on a un ennemi commun. On se rassemble pour se protéger. L'union fait la force! (Steven, 27 ans, membre actif)*

Éric va même jusqu'à dire que les membres de gang sont tous très peureux, faisant qu'ils ne sortent jamais seuls. S'ils cherchent la confrontation, c'est en groupe :

*Je pense même que ceux qui sont dans les gangs de rue sont plus peureux. Justement, une gang de rue, ça le dit, c'est une gang. Tu te défends en gang. Tu peux être tout seul pis tu cherches du fuck avec un gars de gang de rue pis il va pas venir tout seul la plupart du temps, il y en a que oui, mais eux autres c'est plus pour l'argent qui sont là eux autres. Mais, la plupart, ils vont venir mettons avec tout le monde qu'ils connaissent. [...] Ils viennent au-dessus de 30. Moi, je dis qu'ils sont pas mal peureux. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Ces propos pourraient très bien expliquer, au moins en partie l'expansion rapide de certains gangs : présageant un danger, ceux-ci chercheraient à grossir leurs rangs pour mieux imposer leur pouvoir.

Mais d'autres, comme Simon, soulignent que ces regroupements n'auraient qu'un unique objectif, soit celui de s'afficher afin de faire savoir aux autres qu'ils existent. Leurs participants retireraient un certain plaisir de cette notoriété publique et qui leur permettrait de faire miroiter aux autres gangs la puissance de frappe du groupe :

*J'pense pas que c'est pour se protéger qu'on fait qu'est-ce qu'on fait par rapport aux armes, pis sortir en groupe. C'est plus pour s'afficher. Pis les armes, c'est pour avoir accès à peut-être d'avoir une victime, t'sais. C'est pas pour s'protéger. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

C'est d'ailleurs dans la capacité d'instaurer un règne de la peur que résiderait la suprématie des gangs les plus criminalisés, selon Logue (2003) et Mourani (2006). Savoir faire miroiter sa puissance de frappe garderait les autres groupes à l'écart et assurerait la prospérité du gang.

### 2.2.3 Le gang : un regroupement racial?

Les gangs de rue sont toujours apparus au grand public comme des regroupements ethniques ou culturels homogènes. Cependant, comme il en a déjà été question, les gangs de rue évoluent. Dans la mouvance, les études des dernières années (Hamel et coll., 1998; Fredette, Proulx et Hamel, 2000; Haut et Quéré, 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Tatum, 2005; Beausoleil et Gélinas, 2006; Mourani, 2006) montrent que l'uni-ethnicité de ces regroupements tend à disparaître pour laisser place à des gangs pluriculturels. Qu'en pensent les interviewés? Des témoignages comme ceux de Miguel laissent plutôt entendre que l'origine ethnique aurait encore son importance dans la formation de gangs :

*Quand tu es dans une gang, ce n'est que toi et toi. Ta race, ta race, ça, c'est le plus important ! Eux autres ils veulent ta race. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Simon, quant à lui, explique qu'il était le seul blanc de son gang pouvant se vanter d'avoir occupé une fonction supérieure. Il fait également le portrait d'un gang où des représentants de plusieurs cultures différentes s'unissaient, mais étaient utilisés sournoisement par les membres de l'origine ethnique surreprésentée :

*Moi, personnellement, j'étais le seul, seul, seul, seul blanc dans ça. Le seul même. Il y en a beaucoup qui disent qu'ils ont fait partie de tout ça, pis de ci pis de ça. [...] Souvent y'avait du monde qui se tenait avec eux autres qui étaient des Québécois ou des Marocains, des fois qui se tenaient avec nous autres, mais ils se faisaient utiliser. Les gars les aimaient pas, ils se faisaient utiliser pis c'était vraiment plus comme si leurs parents ont de l'argent, alors on va essayer de faire débloquer de l'argent. Tu sais, tout le temps une arrière pensée de magouilleur. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Selon des interviewés, les gangs seraient donc un monde peu égalitaire, où il n'est pas facile de survivre, ou simplement d'évoluer, si vous n'êtes pas dans les bonnes grâces des dirigeants. Les dires de Simon indiquent même que les gangs seraient un univers raciste et pas si multiethnique que les écrits récents le formulent. Toutefois, Simon et Miguel sont des anciens, des vieux de la vielle, qui ont quitté ce monde depuis déjà plusieurs années. Leurs témoignages ne dépeignent peut-être pas la réalité des gangs d'aujourd'hui. Les premiers gangs québécois se seraient constitués pour répondre à des pressions racistes vécues par de jeunes arrivants noirs (Perreault et Bibeau, 2003). Les témoignages de Miguel et Simon pourraient représenter, en fait, une réalité surannée. Cependant, Simon ne nie pas la multiethnicité des gangs modernes ; il évoque plutôt une sorte de *favoritisme racial*. Mourani (2006) en arrive à la même conclusion exposant un filtrage ethnique ascendant. Les hautes sphères du pouvoir seraient bien plus monoethniscisées. Mais, il s'agirait là d'abord et avant tout d'un effet de préférences « familiales » : les dirigeants offrant des postes clés à des membres de leur propre famille.

Quoi qu'il en soit, le témoignage de Simon laisse apparaître un regroupement bien hostile pour quiconque appartient à un groupe ethnique minoritaire dans le gang qui se révèle, somme toute, encore aujourd'hui un lieu où le besoin de domination se fait clairement sentir (Fredette, 1997).

### 2.3 La territorialité grégaire, une source continue de tension

Malgré les changements observés récemment dans l'organisation des gangs que nous avons évoqués précédemment, les gangs montréalais seraient encore aujourd'hui divisés entre certains territoires bien définis et cartographiables, soutient Mourani (2006). L'appartenance territoriale serait source de tension, et même de conflits. En outre, les

aspirations pécuniaires des groupes qui occupent les différents territoires les conduiraient à chercher à élargir sans relâche leur domaine.

### 2.3.1 La séparation des territoires

L'ensemble de nos interviewés tend à confirmer que les gangs de rue québécois occupent des territoires bien définis qui peuvent être lus sans problème sur une carte routière, même si certains laissent entendre qu'il existerait de petites zones mélangées aux frontières de ces territoires, des *no man's land*, où les membres de plusieurs gangs se côtoieraient sans friction tant que chacun se mêle de ses affaires. Reste que des conflits peuvent éclater à tout moment si la situation en vient à se modifier :

*Y'a pus de guerre de gangs. Mais les territoires, ça oui. Mais c'est si l'un vient sur le territoire de l'autre pour vendre, tu comprends? Je te dis un coin très collé, je te dis : --- et --- [nom de deux rues] Ça c'est deux rues, y'a des gars de bleu, qui sont là, qui vendent. Juste l'autre côté de la rue y'a des anciens gars de Bo-gars. Ils font leur business tout ça. Parfois, y'en a même qui s'assoient ensemble. Tant que tu vas pas mettre ton nez dans le business de l'autre, il s'en fou de toi. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Soullière (1998) souligne que dans les villes où les gangs sont implantés depuis longtemps, l'identification au territoire tend à perdre de son importance. Le nom du gang, le port de couleurs spécifiques et la reconnaissance gestuelle passeraient au second plan. Ce qui pourrait expliquer les propos tenus par Claude. Des gangs bien établis laisseraient tomber en partie leur appartenance territoriale et pourraient même assez bien s'entendre tant que les règles du jeu sont respectées. Mais ce ne sont pas tous les membres qui pourraient développer une telle harmonie. Souvent des affrontements éclatent entre deux gangs rivaux.

### 2.3.2 Les conflits de territoires : les guerres de gangs

Plusieurs interviewés précisent que les fameuses « guerres de gangs » qui ont fait couler beaucoup de sang, et d'encre dans les journaux de la région métropolitaine, il y a quelques années déjà, ne seraient plus qu'un souvenir du passé. Ces conflits, souvent armés, visaient l'éradication d'un ennemi. Le prétexte évoqué par Simon pour expliquer de tels accrochages est que les gangs adverses étaient responsables de la mort de plusieurs membres du gang. Il s'ensuivait une escalade de violence où chaque gang belligérant perdait des membres en alternance :

*Pour ce qui est d'avant [quand il était affilié à son gang], c'était vraiment comme si la guerre était la préoccupation première. On pensait pas à l'argent, on pensait pas à être bien habillé, avoir du style, sortir dans les clubs, dépenser des mille piastres, on s'en foutait de ça. C'était vraiment la guerre. Essayer d'aller chercher ceux qui sont venus chercher nos amis. Pis là ben, j'imagine que*



*la peine qui était refoulée en dedans depuis qu'on était jeune, en plus de nos amis qui étaient tombés, bon ben ça l'a accumulé des affaires, pis on a dit : « Bon ben on y va! ». Bon, y a des gestes qui ont été posés sans vraiment avoir de réponses à pourquoi ça été fait. T'sais, on dirait que c'est vraiment comme ça s'est fait parce que ça s'est fait. C'est ridicule un peu, c'est sûr, parce que crisse ça va tellement vite, surtout quand t'es jeune de même, tu le vois pas vraiment. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Mais, il apparaît lors de la comparaison des différentes entrevues que ce sont les membres les plus âgés qui décrivent ces guerres en termes de rancunes nostalgiques. Les plus jeunes, pour leur part, ne peuvent pas toujours expliquer cette rivalité mortelle. Et quand ils détiennent certains renseignements, ils les présentent d'une manière détachée, comme ci ceux-ci appartenaient à leurs aînés, avec lesquels ils peuvent être en accord ou non. Même Simon, ne peut expliquer tous les gestes commis jadis par son gang et lui :

*Je sais pas le rapport de couleurs. C'est encore ça que je me demande toujours. Je sais pas pourquoi il y a des --- [nom d'un gang] et des --- [nom d'un autre gang]. J'me demande c'est quoi la différence. C'est juste une couleur pour moi. [Question : Tu ne comprends pas pourquoi il y a des rivalités?] J'comprends rien à ça. J'ai jamais rien compris! (Henry, 15 ans, ex-membre)*

*C'est bizarre les guerres de gangs parce qu'il y en a qui sont amis. Il a des --- [nom d'un gang] qui vont être amis avec des --- [nom d'un autre gang]. Il y en a d'autres qui vont s'entretuer. Mais moi, je trouve que c'est pas vraiment nécessaire les guerres de gangs. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

*Des fois, je demandais aux gars pourquoi on fait pas la paix, pis ils me disent : « Oh! Il y a eu déjà trop de sang! » [Rire] Quand tu demandes aux vétérans, c'est ça qu'ils te disent. [...] Je sais pas vraiment comment je me sentirais si un de mes gars était mort. Alors, je peux pas blâmer comme les gars qui continuent la guerre. Comme c'est pas ma guerre à moi. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Il semble que l'existence d'un ennemi soit inculquée aux jeunes membres dès les premiers moments de leur affiliation au gang, les empêchant ainsi de développer leur propre appréciation de ces tensions, ce qui doit très certainement ajouter à leur confusion et au sentiment d'angoisse susceptible de découler d'une situation qu'on ne maîtrise pas, qu'on ne comprend même pas :

*On n'est pas juste là pour faire la guerre. Mais pourquoi la guerre, la plupart ne savent même pas pourquoi. Mais on a des ennemis. C'est la première chose que les jeunes apprennent. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Ainsi, bien que les nouveaux membres ne puissent expliquer les raisons sous-jacentes aux rivalités existant entre gangs, ils seraient tenus, aux dires de Steven, d'y participer.

Des échauffourées auraient lieu toujours si l'on se fie aux données du SPVM<sup>47</sup>, mais les agressions d'aujourd'hui auraient davantage pour fonction de protéger des territoires lucratifs pour la vente de drogues et le marché de la prostitution :

*Tous les secteurs sont séparés. Si tu marches dans une rue c'est correct, mais il y a une autre rue où tu marches pis ça va être dangereux parce que c'est pas ton secteur supposément. Pis c'est comme, ils empêchent toutes personnes des autres secteurs de venir dans leur secteur parce que quand t'es dans ton secteur, tu fais beaucoup d'argent, tu vends dans ton secteur. Mais si t'es dans le secteur d'autres personnes pis tu vends encore, tu fais encore plus d'argent. C'est pour ça que les personnes veulent pas que tu rentres dans leur secteur pis que tu vendes ton affaire dans leur secteur. Ils aiment pas ça pis c'est ça. Mais ça c'est vraiment le but, mais les jeunes ils prennent le but comme : « ah, t'es dans notre secteur » pis la personne elle ne fera pas rien là. T'es dans notre secteur, il vont se battre, rien... ils vont faire une bagarre, pis c'est ça. Mais c'est pas ça le but pour de vrai. Le but là c'est d'empêcher que d'autres secteurs vendent dans ton secteur pis se fassent de l'argent sur tes bénéfices, parce que c'est tes clients à qui ils vendent. Pis ils prennent tes clients en même temps, pis c'est ça. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

L'incursion d'un membre d'un gang ennemi ou même d'un commerçant de stupéfiants non lié au groupe dans un lieu déjà occupé par les membres d'un regroupement, pourrait avoir des conséquences douloureuses pour le visiteur impromptu. Les répondants de l'étude de Hamel et coll. (1998) évoquent également le fait qu'il y aurait, d'un côté, les crimes visant à étancher les aspirations mercantiles du gang tandis que, d'un autre côté, les crimes contre la personne auraient davantage pour fonction de protéger le réseau des « compétiteurs ».

Une réplique à l'agression d'un membre du gang paraît être une autre source de conflit. Des gangs répondraient par la Loi du Talion à toute agression d'un de leur membre. Le témoignage de Simon cité précédemment, que nous rappelons ici, en est un bon exemple :

*Pour ce qui est d'avant, [...] c'était vraiment la guerre. Essayer d'aller chercher ceux qui sont venus chercher nos amis. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Aux dires des interviewés, une peur intense découlerait de ces fameuses « guerres de gangs ». La possibilité d'être blessé ou même tué par l'arme d'un belligérant serait la source première de peur des membres. Des chercheurs abondent en ce sens : les gangs s'arment pour faire peur à l'ennemi (Logue, 2003; Mourani, 2006) et il semble que cela soit

---

<sup>47</sup> Au cours des onze premiers mois de 2005, 80 agressions armées et 51 tentatives de meurtre reliées à des gangs furent enregistrés par le Service de police de la Ville de Montréal (Gagnon, 2005). Au moment d'écrire ces lignes, 2007 est à peine entamée que 11 des 13 premiers meurtres de l'année à survenir sur le territoire montréalais sont reliés aux gangs de rue. Il paraît donc assez clairement y avoir une recrudescence de la violence des gangs qui s'y mèneraient une forte lutte, dont on semble encore mal maîtriser tous les tenants et dont on anticipe grandement les aboutissants (Impression tirée des propos tenus dans divers médias, depuis le début de l'année 2007).

efficace. Les protagonistes de ces affrontements désordonnés ont peur en effet, comme en témoigne Éric :

*Un moment donné ça faisait peut-être la sixième fois qu'on y allait [vendre de la drogue sur le territoire ennemi]. On était sept pis il y a comme 28 gars qui sont descendus avec des bandeaux [de l'autre gang]. On s'est battu avec eux, mais on s'est fait casser la gueule. [Question : C'est à ce moment que tu as eu peur?] Oui parce qu'il en a un qui a sorti un couteau, mais y'a rien fait. Il nous a pas poignardés, mais j'ai eu peur en tabarnak. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Plusieurs ont relaté également des événements où, seuls, ils devaient se défendre contre des membres du gang rival. Ils avouent en grand nombre avoir vécu, face à ce danger imminent, une frousse vive qui les a poussés soit à contre-attaquer ou à prendre la fuite :

*Il y a aussi la peur qui est très présente dans les gangs. Quand quelqu'un a un couteau et qu'il te menace. Tu sais qu'il peut te faire quelque chose, tu réagis. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*Moi, veut, veut pas, j'avais pas le choix. Il fallait que je m'arme tout le temps, t'sais. Il fallait que j'marche avec un gun sur moé, parce que souvent je rencontrais du monde qui fallait pas que j'rencontre. [...] Je me suis fait pogné à --- [un événement jeunesse]. Je suis allé là-bas avec trois chums seulement. On avait donné rendez-vous à tout le monde [les membres de son gang], mais les gars sont arrivés trois ou quatre heures plus tard, t'sais. Mais pendant ces trois ou quatre heures là, [rires]. Ouf! Il a fallu que je me démerde. Ils [les membres du gang rival] m'ont couru après dans tout l'--- [événement jeunesse]. Je me suis sauvé tout de suite avec mes deux autres chums. Ils ont pogné un de nos chums avant moé, il s'est faite poignardé pis tout. Moé, ils [les membres du gang rival] m'ont pogné après, mais j'ai mangé une grosse volée là. Un coup de couteau, pis j'étais un petit peu magané. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

De tels événements provoqueraient une peur soudaine et passagère qui s'estompe dès que l'élément générateur disparaît. Si les circonstances laissent croire que la situation pourrait ressurgir, une forme d'angoisse est alors susceptible de s'installer.

Les fêtes et les soirées organisées seraient, pour leur part, une source constante d'échauffourées et d'agressions plus calculées et, par le fait même, d'angoisse, selon la majorité des interviewés. Les jeunes de plusieurs clans rivaux se retrouveraient dans un même lieu lors de ces événements offrant l'occasion d'exécuter des idées de vengeance ruminées de longue date :

*[Un règlement de compte] c'est tout le temps dans un lieu où il y a une fête. Il y a tellement de monde que tu vois pas qui a tiré. Avant qu'un gars tire comme ça, il a déjà un plan. C'est tellement enfermé que t'entends même pas le, paw! Ça peut être facile. [...] Non, mais pas un plan, mais mettons qu'ils se disent : «bon ! Aujourd'hui il y a une fête, il va y avoir plein de gars pis on va tirer dans le tas!» [Rire] Ils prennent une chance ces gars-là! (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

La possibilité d'être une des victimes des conflits inter-gangs deviendrait une source d'angoisse quand des membres se retrouveraient sans la protection de leur groupe. Ceux-ci vivraient des moments forts oppressants, comme en témoignent Joseph, Jean et Edgard.

*J'ai déjà eu peur là, parce que des fois tu rentres chez toi tout seul là pis tu sais pas ce qui peut arriver. Tu veux pas y penser, tu fonces tout droit, tu veux pas y penser man. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

*Tu sais jamais qui peut arriver, qu'est-ce qui t'attend sur l'autre corner. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*Souvent plein de personnes veulent ta tête. Là, t'as du stress. Tu marches et t'as du stress, comme ça. Ils regardent souvent derrière eux parce qu'ils savent pas... un ennemi peut venir de n'importe où. C'est ça le stress qu'ils ont. Du stress avec les gangs adverses, du stress avec la police. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

L'éventualité d'être victimisé n'importe quand, de se retrouver face à son ennemi sans l'avoir prévu, voilà semble-t-il la source d'angoisse majeure du membre de gang. Plusieurs confient ne pas être à l'aise dans les autobus ou dans les fêtes, car un opposant peut y pénétrer à tout moment.

Il est vrai que l'angoisse se fait sentir à toute heure, même quand les risques ne sont pas apparents. En fait, bien souvent, dès que la peur s'envole l'angoisse peut s'installer. Et chez les membres de gangs, l'angoisse semble régner en maître surtout chez les membres laissés à eux-mêmes. D'autre part, comme il en sera question dans une section subséquente, ces sentiments d'angoisse peuvent aussi s'installer et se vivre face aux possibles réactions des membres de son propre gang. L'angoisse s'enracinant bien qu'entouré de son groupe dont les membres deviennent parfois des agresseurs au sein même du gang, une source de danger qui devient difficile d'éviter.

### 2.3.3 L'expansion du territoire

Les gangs n'accepteraient plus d'être confinés à un territoire restreint, et tenteraient d'étendre leurs activités pour joindre de nouveaux clients. Les membres avec une certaine expérience savent aussi qu'en déplaçant leur marché illicite dans des secteurs plus calmes, où la présence policière se fait rare, ils sont beaucoup moins susceptibles d'être arrêtés et emprisonnés, ce qui est de nature à faire baisser leur niveau d'angoisse.

Maxson (2006) indique que la migration de l'ensemble des gangs de rue est anecdotique; celle des membres individuellement est plus fréquente. Mais ici, il n'est pas question de migration (d'une ville à une autre, par exemple), il est plutôt question d'expansion

territoriale. Il est, en effet, de plus en plus reconnu que les gangs étendraient leur territoire d'activités criminelles notamment en raison de leurs alliances avec les réseaux traditionnellement associés au crime organisé (Henrichon, 2005, Mourani, 2006). Les rafles policières des dernières années dans ces réseaux criminels, qui ont conduit plusieurs de leurs participants derrière les barreaux, auraient obligé ces organisations à pactiser avec les gangs moins structurés (Henrichon, 2005, Mourani, 2006) donnant par la même occasion un bon coup de pouce au développement et à l'étendue des gangs émergents.

Ces déplacements peuvent se faire au hasard ou selon une démarche calculée ayant pour ultime objectif une augmentation des profits.

### 2.3.3.1 L'erreur de parcours

L'histoire de Simon décrit bien comment un gang peut prendre de l'expansion par une simple « erreur de parcours ». Simon a dû déménager et changer de quartier parce que sa mère ne pouvait plus supporter son affiliation au gang. Elle a donc tenté de l'éloigner de ses amis et de l'univers des gangs. Mais Simon s'est retrouvé en territoire ennemi. À chaque soir, à la sortie des classes, Simon risquait de rencontrer un opposant armé. Craignant pour sa sécurité, ses partenaires l'ont suivi pour le protéger. Ils ont, du même coup, pu s'établir et prendre possession d'un territoire plus vaste :

*En déménageant, pour moi, ç'a été un bien, parce que, dans le fond, je me suis éloigné de mes amis. Mais tellement je voulais être avec eux autres, j'les ai fait me suivre. Dans le fond, ç'a été un bien pour l'organisation parce qu'on a pris de l'expansion. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

### 2.3.3.2 Le rayonnement volontaire

Selon certains interviewés, des gangs recherchent sciemment de nouveaux emplacements pour leurs activités criminelles. La présence policière accrue dans certains quartiers de Montréal où les principaux gangs ont élu domicile amène quelques membres futés à *s'expatrier* pour réduire les risques d'arrestation. De Montréal, ces « commerçants » se déplacent vers Laval au nord de l'île ou jusqu'à Longueuil au sud parce que, selon Claude : « les gars cherchent un endroit tranquille. » pour mener à bien leurs activités

Ainsi, la peur d'être confronté à une arrestation et, éventuellement de se voir imposer une période d'incarcération, sur laquelle nous reviendrons plus loin, pourrait expliquer, en combinaison avec les aspirations économiques du gang, la mouvance de certaines organisations et, par conséquent, l'expansion du phénomène. Les membres chercheraient

de nouveaux secteurs d'activité toujours plus lucratifs, mais sans danger et à l'abri des regards policiers.

## **2.4 Les activités de gang**

Dans les gangs, les jeunes, bien évidemment, se rassemblent. Bien que leurs besoins et les moyens qu'ils mettent en œuvre pour les atteindre diffèrent, une chose demeure : ils pratiquent bon nombre d'activités en groupe. Ces activités ne sont pas toutes criminelles. Certaines sont strictement sociales. De celles-là, toutefois, on parle rarement. Le faisceau est plutôt mis sur les activités criminelles, celles qui motivent la mise en place de mesures d'éradication du phénomène des gangs. En effet, même s'il n'existe pas de définition standardisée des gangs de rue, toutes les définitions recensées font état de la participation des gangs de rue à des activités criminelles.

### **2.4.1 Les activités criminelles**

Les activités criminelles des gangs de rue sont les activités qui génèrent le plus de réactions sociales négatives souvent encouragées par les médias nationaux. Ces activités sont diverses : des petits vols sans importance au très lucratif commerce de stupéfiants.

Des menus larcins sont avoués par la majorité des membres de gangs interviewés. Ils semblent être les premières activités criminelles sur lesquelles les jeunes membres se font la main. Il est ici question de vols à l'étalage, vols de vélo, vandalisme, affrontements de rue.

Les activités criminelles « professionnelles » font leur apparition dans le gang un peu plus tard. Ce dernier et ses membres vieillissent et, selon toute vraisemblance, acquièrent expérience et confiance en eux. Telle est le développement que nous décrivent plusieurs interviewés. Jean et Joseph se spécialisaient dans la fraude par cartes de crédit. Simon, Steven et plusieurs autres touchaient davantage à la vente et au trafic de drogues. Miguel et son gang se livraient au proxénétisme et au commerce d'armes. Edgard parle de vols d'automobiles et Jean présente des cliques qui se concentrent dans le vol des avoirs interlopes d'autres gangs pour leurs propres commerces et activités. Les auteurs évitent pourtant de parler de spécialisation criminelle évoquant davantage un certain polymorphisme (Fréchette et Leblanc, 1987; Lanctôt, 1995, Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998, Logue, 2003). Deux activités associées aux gangs de rue retiennent surtout

l'attention : le commerce de stupéfiants et le proxénétisme. Il est aussi question régulièrement de la possession et de l'utilisation d'armes.

Le commerce des stupéfiants de certains gangs bien établis est sans contredit devenu une activité commerciale fort lucrative et bien organisée, ce que confirment nos interviewés. Quelques membres disent avoir développé des techniques pour que ces réseaux soient les plus invisibles possible et éviter, bien entendu, d'être pris en flagrant délit. Simon indique que des gangs de revendeurs importent eux-mêmes les drogues qu'ils refilent ensuite aux consommateurs québécois.

Pour ce qui est de la prostitution organisée en réseau, il paraît tabou d'en parler. Plusieurs interviewés insistent, en effet, pour dire que ce n'est pas eux, personnellement, qui touchaient à ces activités, mais plutôt un autre membre du gang ou carrément un gang opposé. Certains ajoutent d'ailleurs ne pas être d'accord avec cette pratique.

*Il y a eu de la prostitution, mais moi je faisais pas partie de ça. J'aime pas ça. C'était loin de moi pas mal. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

De surcroît, Miguel souligne avoir constaté une tendance à surévaluer l'étendue et l'importance de ces réseaux qui ne seraient pas aussi vastes qu'on le dit. Les gangs n'auraient que quelques filles à présenter à d'éventuels clients :

*Y'a toujours eu la prostitution jusqu'à maintenant. Le gros scandale qu'ils ont fait [à Québec] en réalité, c'était même pas gros, juste parce que c'était des gens connus, mais en réalité c'était rien. Exemple, moi si j'étais dans une gang je peux te donner quelqu'un de connu... exemple un politicien. En réalité, moi si j'ai une agence d'escortes, j'ai le choix entre deux filles. Pis, si à une de mes filles je donne un politicien, à ce moment-là la police va me trouver pis va faire : « La grosse gang pis ta, ta, ta! » Mais en réalité, j'avais rien de gros. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Ces témoignages semblent étonnants lorsqu'on les confronte aux écrits d'auteurs qui indiquent, plutôt, que la majorité des filles affiliées aux gangs seraient impliquées dans des activités de prostitution reliées aux gangs (Grégoire, 2001; Fournier, 2003; Logue, 2003). Cependant, si l'on en croit Mourani (2006), les réseaux de prostitutions et autres activités sexuelles (escorte, bars) seraient en fait sous le contrôle de réseaux bien plus organisés. Ainsi, Miguel n'aurait pas complètement tort lorsqu'il laisse entendre que ces activités ne sont pas courantes dans les gangs de rue.

Quoi qu'il en soit, la poursuite des activités de proxénétisme et de trafic de stupéfiants, pour ne nommer que celles-là, semble impossible si les membres laissent libre cour à leur sentiment de peur. Il en sera question, mais les membres ne peuvent bien souvent montrer

qu'ils ont peur. Rappelons-nous, ces jeunes criminelles fuient les endroits sujets à être une source d'angoisse pour poursuivre leurs activités loin des policiers et des gangs rivaux. Cependant, ces lors de la commission de ces délits que la peur paraît être la plus susceptible d'émerger. Mais, ces activités représentent, par contre, une excellente opportunité pour utiliser cette peur contre autrui, pour en arriver à ses fins criminelles.

#### 2.4.2 Les activités sociales

*Quand les gens parlent des gens de gang, c'est comme si, pour eux, ils font tout d'illégal, mais c'est pas mal une vie comme tout le monde. [...] La plupart du temps, ils sont là, ils font rien. C'est comme, ils ne sont pas toujours illégaux au bout là! (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Un des objectifs de cette recherche était d'en apprendre un peu plus sur les moments de vie commune des membres quand ils n'étaient pas en train d'enfreindre la loi. De fait, comme le laisse entendre Edgar : au-delà des activités délinquantes, le gang attire d'abord et avant tout parce qu'il représente une vie de groupe.

Les activités des membres de gangs sont diverses et semblent occuper une place importante, pour certains, dans le quotidien du groupe, comme en témoignent ces quelques citations :

*On restait dans notre coin, on chille, on rit, on fait des blagues, on se tiraille, on se frappe, on se fait mal. On fait toutes sortes d'affaires qui nous tentent. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

*On allait aux arcades, on allait au restaurant, on mangeait. On allait au cinéma, on regardait plusieurs films. On payait, on sortait, on repayait. On allait dans les clubs aussi. On s'achetait des voitures, on passait par les hauts gradés de la gang, on disait on veut acheter une voiture, on a l'argent pis c'est ça on roulait, on se déplaçait avec des voitures. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

*Des affaires comme le cinéma, on faisait jamais ça [rire]. [...] On allait dans les clubs, c'était vraiment pour relaxer, aller dépenser de l'argent un peu, sortir avec les filles, boire, s'amuser. Aller dans les clubs de danseuses, le basketball souvent. Les défilés, à c't'heure, ça se fait. [...] On se suit l'un après l'autre, on s'en va dans le centre-ville. On roule tranquillement, les fenêtres baissées, avec la musique dans le fond. [...] On montre des beaux chars de 100,000, pis on est habillé de même avec une casquette, des grosses boucles d'oreilles en diamant, pis on se promène. Les filles nous regardent, le monde nous regarde, on aime ça. On attire l'attention. Ça, c'est un petit peu qu'est ce qu'on aime faire pas mal. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Les activités sociales des membres de gangs ne seraient donc pas si différentes de celles de tous les jeunes Québécois. Cependant, ces occupations semblent souvent être choisies en fonction de servir les intérêts du gang. Par exemple, Simon et ses comparses aiment occuper leurs temps libres en réalisant des activités qui leur permettent de se montrer en



gang et d'exposer la réussite sociale du groupe. Il dit ne pas aller au cinéma. Peut-être est-ce parce que nul ne peut alors les voir?

Les membres de gangs chercheraient, en effet, la valorisation de leurs exploits (Fredette, 1997; Perreault et Bibeau, 2003). Ces activités de gangs (rassemblement de groupe, défilés, sorties au cinéma et au restaurant, pour ne nommer que celles-là) seraient le moment idéal pour ce genre d'exhibition. La majorité des délinquants choisiraient d'ailleurs une vie festive et délurée, car elle leur procure les plaisirs qu'ils recherchent (Cusson, 2006)

D'autre part, dans une perspective d'être dominant plutôt que d'être dominé, pouvoir montrer à autrui sa réussite sociale ne peut qu'imposer le respect et la crainte de ses pairs en montrant à tous l'image d'un membre prêt à tout pour arriver à ses fins, élément primordial pour les gangs qui veulent imposer leur suprématie aux autres regroupements (Logue, 2003; Mourani, 2006).

Claude décrit un bel exemple d'activités sociales qui peut se transformer en occasion d'activités criminelles et même être plus ou moins entrepris dans cet esprit :

*On va dans les clubs, la plupart du temps je me tiens dans des bars, je me tiens à Laval maintenant. C'est comme dans les bars là pis j'ai un de mes cousins, le plus vieux-là, y'a plein de VIP dans les clubs pis on rentre comme je viens de te dire. On va dans les clubs pis on boit pis il connaît du monde là-bas pis lui il peut vendre s'il veut. (Claude, 16 ans, membre actif)*

À l'inverse, certains ne socialiseraient pas réellement avec leurs acolytes; ceux-là ne seraient dans le gang que pour des raisons d'associations lucratives. Il en est ainsi pour Éric qui a joint son gang dans le seul et unique but d'augmenter ses capitaux. Il avoue ne pas avoir vraiment de contacts avec ses consorts autres que lors de la commission de délits :

*Les seules fois que je les voyais, c'était pour faire des crimes là. Mais y'en a une couple qui venaient à la maison pour jouer au playstation là. Des affaires de même. C'est pas vraiment des amis, c'est plus du back up comme on dit. C'est du monde pour t'aider genre. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Ailleurs, Éric dira que les quelques compagnons avec qui il entretient des liens plus étroits faisaient déjà partie de son cercle d'amis bien avant son affiliation au gang.

Différents auteurs soutiennent, qu'en effet, que bon nombre de membres de gang présentent des déficits relationnels (Yablonsky, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991, Lanctôt, 1995; Fredette, 1997, Hamel et coll. 1998). Il n'est donc pas surprenant de

constater que certains d'entre eux n'entretiennent que des contacts restreints avec les membres du gang, en particulier dans le contexte actuel où plusieurs gangs existeraient dans une perspective strictement lucrative (Mourani, 2006).

### 2.4.3 Faire le bien

Quelques interviewés soutiennent que certaines de leurs activités criminelles auraient pour but d'aider leur prochain, de « faire le bien ». Ainsi, Ernesto dit donner une partie de ses bénéfices à sa famille pour qu'elle ne manque de rien :

*Je faisais des délits, mais l'argent que je faisais, t'sais des fois, je la donnais à ma mère, mon père. Peut-être que je faisais de l'argent en mal, mais au moins je faisais quelque chose de bien avec. J'allais pas acheter de la drogue ou acheter des armes. [...] Mais on a toujours eu de l'argent, on allait au restaurant, cinéma, plein d'affaires comme ça. Mais, moi je donnais quand même de l'argent à ma mère pour qu'elle manque encore moins de trucs, pour quand elle avait besoin d'argent. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Edgard, pour sa part, décrit les membres de gang comme des protecteurs de leur quartier. Ils feraient appliquer un certain nombre de règles aux jeunes du secteur qui chahuteraient et pourraient faire du mal à monsieur ou madame tout le monde :

*Les gars de gang là souvent là, y voient ça comme s'ils doivent protéger leur quartier là, c'est pour ça qu'ils sont pas portés à faire des délits sur les gens de leur quartier parce que souvent ils voient : « Ah! Je dois protéger mon quartier! » Un gars de gang c'est ça là, c'est ça son but pour lui dans sa tête, protéger son quartier contre les autres des gangs adverses là. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Toutefois, il apparaît que la protection du quartier aurait comme réelle fonction d'éviter une présence policière accrue dans le quartier, comme l'explique Jean-Baptiste :

*Il y a des affaires qui peuvent pas se passer dans notre quartier. Comme l'affaire qui c'est passé, les petits gars de Montréal-Nord qui ont piqué une vieille Madame<sup>48</sup>. Ça, c'est inacceptable! On n'accepte pas ça. C'est pas tout le monde qui accepte ça. Ces gars-là, à partir de maintenant, ils vont avoir une probation, ils vont être chez eux à sept heures et ne pourront pas sortir dans les fêtes ou ben les clubs. Ils vont respecter ça. Je te jure qu'ils vont respecter! Ils n'auront pas le choix! On a des moyens pour qu'ils respectent ça. Si les parents ne font rien, quelqu'un va leur faire respecter [ces règles]. Parce quand ils font ces actes-là, nous autres on est dans la marde. On se fait prendre pour rien, tu marches à chaque coin de rue pis la police te prend. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

---

<sup>48</sup> Fait référence à l'agression d'une sexagénaire poignardée, battue à coups de pied puis volée par quatre mineurs le 3 janvier 2005. Cet assaut d'une rare violence toucha l'opinion publique. (informations tirées de l'article : Aggression d'une sexagénaire à Montréal-Nord. Deux adolescents plaident non coupables, La Presse du 11 janvier 2005 :A1).

Ainsi, la protection des habitants du quartier d'appartenance du gang serait en fait secondaire et le but principal serait plutôt d'éviter les arrestations des membres du gang. Ces intérêts sous-entendus sont en conformité avec les soi-disant nouvelles valeurs mercantiles des gangs plus criminalisés (Mourani, 2006). Par ailleurs, puisque l'analyse des caractéristiques sociocriminologiques des membres de gang montre que ceux-ci cherchent à se valoriser par des prouesses physiques (Fredette, 1997), il ne se serait pas étonnant que leur propension à vouloir protéger le quartier joue le même rôle.

Le fait de vouloir se faire le « protecteur » du voisinage pourrait aussi être expliqué par le sentiment de toute-puissance ressenti par les membres (Fredette, 1997) et par le besoin de dominer autrui (Beck et Freeman, 1990; Mathews, 1993; Fredette, 1997; Logue, 2003; Mourani, 2006), comme semble le montrer le témoignage de Jean-Baptiste. Qui plus est, dire que l'on protège son quartier pourrait servir d'excuse pour justifier les actes de violence nécessaires pour y arriver (protection contre les autres gangs et délinquance des non-membres). Les membres de gang, nous l'avons vu, utilisent d'ailleurs ce genre de technique de déculpabilisation (Fredette, 1997)

Toutefois, les membres et leur gang semblent ne pas vouloir semer la peur dans le quartier (seulement auprès des autres groupes criminels). Un quartier paisible est meilleur pour les affaires. Malheureusement, c'est l'impact contraire qui semble se produire. En effet, selon un sondage réalisé auprès de 1000 répondants répartis sur l'ensemble de l'île de Montréal, bien que la grande majorité des personnes interviewées jugent leur quartier sans danger, le phénomène des gangs apparaît comme étant l'aspect qui aurait le plus d'impact négatif sur le sentiment de sécurité (Gagnon, 2005).

## **2.5 Les gangs : influencés et influenceurs?**

Selon les aveux des différents interviewés, les gangs de rue s'inspireraient largement des films, des autres groupes criminels et du mouvement musical hip-hop dans leurs activités et même leur structuration. Ils y apprendraient à ne pas avoir peur et y puiseraient les trucs du métier et les valeurs de la culture de gang.

### **2.5.1 L'influence possible de la musique et des autres mouvements criminels**

À la lecture des verbatims, un constat s'offre tout naturellement : il y a peu de place pour l'originalité et l'avant-gardisme dans les gangs de rue. En effet, pour les membres de gang rencontrés, les influences sont nombreuses.

En premier lieu, les autres gangs de rue, en particulier ceux des États-Unis, auraient une influence jusqu'ici<sup>49</sup>. Des membres, comme Simon, y auraient puisé un grand appétit d'argent et quelques trucs pour arriver à s'en procurer. Simon n'explique toutefois pas comment il en est venu à aussi bien connaître ces mouvements étatsuniens :

*Aux États-Unis, le mouvement des gangs de rue est vraiment fort là-bas. C'est rendu aussi fort que les motards, si c'est pas plus fort même. Les jeunes, rendus à 16 ans, ça roule dans des Mercedes S-600, achetées pas volées, pis des chaînes de 200 000 pis tout le kit. C'est comme Wow! Où c'est qu'ils prennent l'argent! Y sont plus de population là-bas aussi. Veut, veut pas, y'a plus de moyens de faire de l'argent. Le phénomène est rendu tellement gros que, veut, veut pas il a un influence icitte, t'sais. Pis il y a des membres, des vrais membres des organisations Crips pis Blood qui sont arrivés à Toronto v'là une coupe d'années. Veut, veut pas avec les Jump-pop, les fêtes des Caraïbes, il y a ça une à chaque année. Il y en a une à Montréal, il y en a une à Toronto. T'sais, veut, veut pas, on va là-bas, on est influencé un tout petit peu par le mouvement. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces gangs, qui n'ont rien à voir avec les gangs de rue montréalais, incarneraient le rêve américain en exposant le prestige de la réussite sociale. Il est à noter que les membres rencontrés dans le cadre de notre étude s'identifient tous à ces groupes étatsuniens en les nommant comme étant leurs gangs d'appartenance. Plusieurs interviewés ne s'identifient pas en nommant des gangs locaux, mais bien en s'associant à ces mouvements de gang globalisants de renoms comme les Blood et leurs ennemis les Crips (Haut et Quéré, 2001).

Certains membres choisiraient également de copier des regroupements criminels beaucoup plus organisés comme les motards et même la Mafia. Ils y trouveraient quelques trucs pour améliorer leurs propres activités extralégales, comme le signale Claude :

*Les gars ont une nouvelle affaire, c'est de faire ça à l'italienne. Tu remarqueras que les Italiens font leurs affaires clean. Ils ont leur bar, ils s'habillent classique, les policiers ont beaucoup de misère à leur mettre la main dessus. C'est comme... ils se font pogner, mais c'est comme ils font leurs affaires propres. Ils vont pas sortir des armes sur du monde dans la rue pour rien pour faire des conneries. C'est ça que les gars ils essaient de faire. (Claude, 16 ans, membre actif)*

---

<sup>49</sup> Toutefois, aucun interviewé n'évoque une possible influence d'Internet dans leur choix. Et pourtant, Internet prend tranquillement sa place dans les activités de gang. Plusieurs membres se tournent vers le cyberspace pour afficher leurs messages plutôt que de recourir aux traditionnels graffiti. Les sites de discussion (ou *Chat*) seraient utilisés par plusieurs membres pour discuter de futurs crimes. Cependant, la majorité des visiteurs de ces sites, près de 70 à 80 % seraient des non-membres (informations tirées de l'article *Gang on the Internet* à l'adresse : <http://www.gangsorus.com/internet.html>). Il serait intéressant de vérifier, dans des études à venir, l'influence que pourrait avoir l'autoroute électronique sur les membres comme Simon qui décrit un phénomène se déroulant à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui et les non-membres qui représentent la majeure partie de la population des internautes parcourant ces sites.

Il apparaît tout à fait normal que les jeunes membres soient à la recherche de modèles significatifs et puisent quelques astuces dans les groupes hors la loi déjà existants. Certains des jeunes joignent leurs gangs respectifs bien souvent sans connaissance du monde criminel adulte et doivent donc apprendre en imitant, comme le mettait en lumière Claude.

Par contre, Simon, indique que, lors de la constitution de son gang, ils auraient tenté de ne pas imiter les organisations de motards criminels cherchant plutôt à se distinguer de ces groupes et à développer un gang unique et différent :

*On voyait le phénomène des motards aussi. On voulait pas copier sur eux autres, nous autres, on avait notre phénomène à nous autres. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

D'autres encore, comme Ernesto, auraient puisé dans les films et la télévision le courage nécessaire pour continuer dans cet univers. Les personnages cinématographiques leur auraient fait croire qu'ils ne risquaient rien des services policiers en commettant des crimes :

*C'est ça qui m'a alimenté, les films. Les vieux films de gangs de rue. Les films de gangsters comme on dit. [...] Ben, ça me disait que si eux ils ne se font pas pagner, pourquoi moi je me ferais pagner, des affaires comme ça. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Ernesto aurait donc appris dans ces films que les dangers et les conséquences légales, dans le milieu criminel, ne doivent pas être craints. Gunn (2006) souligne que la plupart des gens croient, à tort, que les héros de la télévision et du cinéma ne ressentent pas la peur (sans pour autant indiquer si un groupe serait plus sensible à de telles croyances). Ces personnages sans peur pourraient donc alimenter le sentiment de toute-puissance présente chez les membres (Fredette, 1997).

D'autant plus que plusieurs auteurs affirment que la télévision et les autres médias exercent un impact certain sur la façon dont les jeunes perçoivent leur environnement. Lurçat (1990) écrivait d'ailleurs à ce sujet :

*Les enfants d'aujourd'hui sont des téléspectateurs assidus dont la conduite, les intérêts, l'attention, le sommeil, portent la marque du modelage puissant qu'exercent sur eux la situation télévisuelle et le contenu des programmes.*

Les membres de gangs, tout comme les autres jeunes de leur âge, peuvent donc, comme le laissait croire Ernesto dans ses propos, avoir été influencés par les films et autres médias.

À la lumière de plusieurs témoignages, il appert que la musique hip-hop aurait également une grande influence sur les membres de gangs. Nombreux seraient ceux qui choisiraient ces chanteurs et chanteuses comme modèles et comme sources de référence. Différents auteurs indiquent, comme nous l'avons vu, que les membres de gang sont confrontés à des modèles parentaux déficients (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997) favorisant leur adhésion aux gangs (Curry et Spergel, 1988; Edgerton, 1988; Vigil 1988; Fagan, 1990; Bjerregaard et Smith, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997). Ils s'identifieraient ainsi quasi exclusivement à des modèles antisociaux (Fagan, 1990; Goldstein, 1991; Bjerregaard et Smith, 1993; Esben, Huizinga et Weiner, 1993; Lanctôt, 1995 et Fredette, 1997). Les différentes valeurs véhiculées dans les paroles des chansons écoutées et les vidéoclips regardés influenceraient les jeunes membres dans leur choix vestimentaire jusqu'à adopter des valeurs spécifiques associées à la vie de gang, la vie de « gangster » :

*Ça nous influence [le Rap]. Pas directement, mais quand même concrètement, parce que on écoute ça, pis on se dit : « bon ok! Ils parlent de faire de l'argent, y parlent d'avoir des gros chars, des grosses maisons! ». Ils nous inculquent quasiment le moyen d'faire notre argent : « Vendez ci, vendez ça, faite ci, faites ça, pimper des filles. Les filles c'est des pas-bonnes, pimper des filles, pimper des filles! » À moment donné veut, veut pas... Les filles écoutent la même musique que nous autres. Dans les chansons, y s'font traiter de bitch pis de danseuses tout le temps. Donc, veut, veut pas eux autres, ça devient que, c'est vrai, t'sais, ça rentre dans le cerveau veut, veut pas. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Il faut dire quelque chose, c'est toute l'influence des États-Unis, les films tout ça... c'est toute l'influence d'eux autres. C'est pas ici, c'est toute l'influence d'eux autres. Des vidéos rap, hip-hop, R&B... C'est toute l'influence d'eux autres. Parce qu'ils sont en gang, les grosses dents en or, les armes, les couteaux, les matraques, tu veux faire pareil comme eux. Un jeune il veut copier, un jeune il veut être comme lui. Moi dans mon temps, je voulais être comme Batman Superman, pour eux autres Batman c'est Snoop Dogg, les chanteurs comme Fifty Cents. T'sais la grosse affaire. Eux autres ils veulent imiter. Pis qu'est-ce qu'elles disent les paroles [de ces chanteurs], si quelqu'un comprend elles disent : « va les battre! Soit fort! » C'est l'influence. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Les paroles de ces chansons, comme le laissent entendre Simon et Miguel<sup>50</sup>, représenteraient un livre de recettes pour gangster en herbe.

Des gangs auraient même leur propre style musical<sup>51</sup>. Des interviewés confient en effet choisir d'écouter et de s'identifier à certains chanteurs en raison de leur soi-disant

---

<sup>50</sup> Des paroles comme : « [...] *Then we go through the strip, hangin' up out the whip. Dumpin' clips off at they whole clique mayn. When witnesses around, they know how we get down. So when the cops come they ain't see shit mayn. My soldiers slangin' 'caine, sunny, snow, in sleet or rain. Come through the hood and you can cop that. [...] I love to pump crack, love to stay strapped. Love to squeeze gats but you don't hear me though. I love to hit the block, I love my two Glocks. Love to bust shots but you don't hear me though [...]* » tiré de Blood Hound sur l'album *Get Rich Or Die Tryin'* de 50 Cents (2003).

<sup>51</sup> Le **gangsta rap** est un style de musique, créé par le groupe NWA et plus particulièrement par les célèbres Dr Dre et Eazy-E. Fort apprécié de nos jours, ce style musical traite surtout du monde

affiliation avec des gangs de rue étatsuniens. Les valeurs véhiculées dans les paroles et les vidéoclips auraient une grande influence sur celles adoptées par les affiliés qui tenteraient de reproduire la luxure que certains artistes exposent et affichent dans leur art et leur vie publique

L'argent serait souvent à l'honneur, ce qui, selon Simon, pousserait de jeunes criminels novices à entreprendre les activités les plus susceptibles de leur rapporter un profit immédiat presque aussitôt dépensé dans des objets et des vêtements pouvant faire étalage de leurs avoirs financiers :

*Tout l'monde pense à l'argent ces temps icitte. Y a beaucoup de monde qui va peut-être dire que c'est pas vrai, mais la musique le Hip-Hop, le Rap, ça l'a une grosse influence sur nous autres, une très, très, très grosse influence. Ces gars-là parlent beaucoup de violence, mais ces temps ici, y parlent beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent. [...] T'sais, ils nous montrent, ils nous inculquent une valeur d'argent dans la musique. Facque ça aussi ça fait en sorte que le mouvement passe à d'autres choses. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Mathews (1993) avait déjà dégagé, de plusieurs jeunes et intervenants interrogés, un consensus voulant que la musique et les autres médias aient une influence sur les jeunes membres de gangs dans leur choix de comportements sociaux inadaptés. Les résultats de Mathews trouvent plusieurs équivalents dans la littérature (Stallworth, 1998; Grennan et coll. 2000; Haut et Quéré, 2001, Perreault et Bibeau, 2003). Haut et Quéré (2001) vont même jusqu'à soutenir que le *gansta rap* serait responsable de la propagation des gangs aux États-Unis. Selon Stallworth (1998), ces chansons feraient la parfaite description de ce qui caractérise la personnalité criminelle des membres de gang<sup>52</sup>, répondant ainsi aux valeurs recherchées par ceux-ci.

Cependant, l'impact réel de cette influence est difficilement identifiable dans le cadre de notre étude. Perreault et Bibeau (2003) rappellent d'ailleurs qu'un style musical ne peut être tenu seul responsable de la violence de ces groupes. Ceci étant, il nous paraîtrait intéressant d'étudier ces influences extérieures dans de futures recherches, car il semble qu'elles pourraient jouer un rôle dans la façon dont les jeunes membres interprètent le monde des gangs.

---

gangsta (mot américain définissant Gangster ou membre d'un gang de rue). Ses thèmes récurrents sont l'argent, les femmes, la drogue, les meurtres et autres activités illégales, tout ce qui touche de près ou de loin au monde de la rue (source : <http://fr.wikipedia.org>).

<sup>52</sup> Voir à cet effet la liste des caractéristiques psychocriminelles des membres de gang de Fredette (1997) précédemment cité.

### 2.5.2 L'influence du phénomène sur les « non-membres »

Les membres de gang sont influencés, mais également influents. Ils projettent une image imitée par un grand nombre de non-membres. Cette influence peut d'abord être directe, sur des gens de l'entourage immédiat du membre (un ami proche, un frère ou une sœur) :

*Moi, ce que moi j'ai fait, mon petit frère il veut le faire. Moi je veux plus qu'il le fasse, mais on n'a pas le choix, il t'a vu le faire, c'est l'exemple que toi tu lui as donné. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Les tout jeunes voulant imiter les plus vieux adopteraient ainsi leur style de vie marginale. Certains s'affilieraient même en raison d'une grande admiration envers un membre de gang, il en sera question plus loin. Cette influence pourrait également être plus large et diffuse. Les jeunes du quartier, par exemple, pourraient tenter d'adopter l'apparence des membres de gang :

*Il y en a aussi qui se baissent les pantalons, juste pour se donner un style, mais ceux-là se font attaquer pareil. [...] C'est surtout ceux qui ne sont pas dans un gang, qui se prétendent dans un gang pour se donner de l'importance. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Il semble, à la lumière des propos de Michael, que les non-affiliés tenteraient de copier le style vestimentaire d'un gang pour acquérir le prestige qu'ils associent à une telle appartenance. D'ailleurs, l'apparition de pseudo gangs, un peu partout sur l'île de Montréal aurait été signalée par plusieurs intervenants (Beausoleil et Gélinas, 2006). Ces jeunes adopteraient par mimétisme le style des membres réels de gangs de rue sans toutefois n'appartenir véritablement à aucun groupe. Mais, il n'est pas aisé de dissocier l'influence des gangs de quartiers de celle des mouvements de musique dont il a été question précédemment. En effet, on peut faire l'hypothèse que si ces artistes influencent directement les membres de gang, ils provoquent très certainement un impact sur les non-membres.

L'émergence d'un grand nombre de duplicata de membre de gangs, vêtus et arborant des signes distinctifs de gangs reconnus, mais ne faisant pas partie de ces dits regroupements, agace plusieurs des interviewés. En effet, plusieurs d'entre eux témoignent d'une certaine fierté pour leur gang d'appartenance et semblent irrités de savoir que de jeunes non membres s'amuse à plagier leur groupe. De plus, la surabondance de jeunes « gangsters » attirerait trop l'attention sur les gangs en général qui éprouvent beaucoup de difficulté à réaliser leurs activités illicites sans être sous les feux des projecteurs, signale entre autres Jean-Baptiste :



*Y'a pas de gang maintenant, les gangs c'est fini. C'est hip-hop. Tous ceux qui disent qui sont dans une gang, ben non, des shows off. Maintenant là, les petits jeunes ils font pas attention et ils se foutent dans la marde. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Les membres de gangs pourraient donc chercher, nous l'avons déjà signalé, à limiter ces pseudo mouvements de gangs pour pouvoir mener à bien leurs propres activités. Ces imitations importunes pourraient se révéler source d'angoisse s'attachant à la conscience qu'elle pourrait susciter une réaction sociale non désirée, comme une intervention policière.

## 2.6 Le gang d'aujourd'hui : migration vers le crime « organisé »

Aux dires mêmes des interviewés, les gangs auraient changé, évolué, mûri. Les membres de ces regroupements auraient adopté de nouvelles valeurs. Il est vrai que le mouvement de gang n'est plus aussi jeune. Il en serait en quelque sorte arrivé à l'adolescence, en quête de son identité propre. Parmi les jeunes qui ont vécu l'expérience « gang », la majorité n'y ont été qu'un temps, mais quelques-uns y sont restés. Maintenant, selon les témoignages amassés, les gangs tendraient vers une plus grande organisation de leurs activités criminelles et seraient davantage tournés vers une recherche pécuniaire de profit. Howell (1998) aux États-Unis et Cousineau, Hamel et Desmarais (2004) ainsi que Mourani (2006) au Québec signalent aussi cette tendance.

Bien évidemment, comme nous le verrons, cette structuration des activités dans une optique lucrative s'accompagne d'une croissance des dangers associés à la vie délinquante. Ces *nouveaux* gangs, plus criminalisés, formeraient-ils un monde encore plus angoissant?

### 2.6.1 Les changements de valeurs

Aux États-Unis, le mouvement de gangs a atteint des proportions effarantes (Haut et Quéré, 2003). La violence et l'organisation de ces groupes se rapprochent dangereusement des regroupements les plus criminalisés. Ici au Québec, la structure des gangs paraît plus instable et leur criminalité moins évoluée, mais motivée et influencée par l'évolution des groupes étatsuniens, nous l'avons vu, les gangs évoluant au Québec augmenteraient leur organisation cherchant toujours de nouvelles techniques pour gonfler leurs profits (Hamel et coll., 2004, Mourani, 2006).

Conséquemment, plusieurs auteurs s'entendent pour dire que les valeurs dans les gangs ont changé. Maintenant, l'argent importerait plus que tout. La violence d'antan aurait laissé

place à une recherche sans relâche de profit. Les activités s'orienteraient davantage vers ce nouvel objectif. Ainsi, les membres se perfectionneraient et tenteraient de s'effacer pour améliorer leurs bénéfices tout en diminuant les risques d'arrestation :

*Ben, c'est pour ça aussi qu'il y a moins en moins de délits, parce qu'avant, plus tu faisais des délits, plus t'étais vu comme quelqu'un de [important]. Maintenant plus t'as de l'argent, plus t'es bien vu. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

*Oui, c'est un peu un commerce maintenant. Les gars sont moins nombreux, la famille est plus petite. Notre but premier, c'est de faire de l'argent, parce que l'argent c'est le pouvoir et plus tu as du pouvoir, plus tu es respecté. (Steven, 27 ans, membre actif)*

*Avant c'était vraiment la guerre là. Ils faisaient juste des revanches, des revanches, des revanches. Maintenant, ils ont pensé, avec les revanches, ils ont pas assez d'argent, pas assez de budget dans la clique. Ils ont pensé : « yo! Il faut évoluer! Après les revanches, qu'est-ce qu'on va faire? On va rien devenir. » Ils ont pensé à se faire de l'argent. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*Leur but c'est pas de tuer l'ennemi, c'est de faire de l'argent. Là c'est rendu plus ça des deux bords. [...] Comme quoi que les gars ont compris qu'on fait ça pour une raison, dans le fond, pis c'est de vivre bien. On fait pas ça pour mal vivre, t'sais. C'facque les gars pensent à l'argent plus, ces temps icitte, à s'organiser, pis à faire plus de salaire. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

D'abord axées sur la protection réciproque, les valeurs des années 1980-90 auraient pris le cap de la rentabilité économique, selon Cousineau, Hamel et Desmarais (2004) et Mourani (2006) : « La bande est devenue un *business* qu'il faut gérer en fonction du marché. Finies les belles valeurs de solidarité familiale qui liaient les membres d'une même clique » (Mourani, 2006 : 37).

L'influence des mouvements musicaux contemporains, dont il a été question précédemment, pourrait fort bien expliquer cette mutation de valeurs, puisque l'argent est souvent la vedette réelle des vidéoclips visionnés par certains des interviewés, comme en témoignent les jeunes interrogés.

Une autre explication peut être formulée pour expliquer cette évolution : peut-être n'est-ce que le reflet de la maturité grandissante des membres qui restent dans l'organisation au-delà de leur majorité. Les données du SPVM (2005) indiquent, en effet, que la population des gangs de rue est vieillissante. Ces jeunes adultes aspirent à trouver des sources de revenus plus substantielles et garanties pour leur assurer une vie stable et conforme aux attentes sociales. Ils n'auraient plus d'intérêt pour les activités qui ont marqué leur jeunesse. Ils chercheraient à s'établir tout en continuant la vie de gang. Les propos de Jean abondent dans ce sens :

*Les plus vieux c'est plus l'argent parce que quand ils connaissent la game, c'est plus le temps de se battre, faire des affaires comme ça [de la violence gratuite]. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Jean explique, en effet, que les membres adultes recherchent davantage les bénéfiques, plutôt que de privilégier des actes sans profit, comme les bagarres et les actes de violences gratuites.

### 2.6.2 La spécialisation des activités criminelles

Il appert que, pour améliorer les revenus du gang, les activités criminelles doivent être lucratives. Aussi ces besognes semblent se spécialiser comme l'avaient déjà souligné plusieurs intervenants de l'ensemble de la région ayant participé à une tournée des régions sur le thème des gangs de rue (Cousineau, Hamel et Desmarais, 2004). Elles seraient à cent lieues des menus larcins incohérents et emprunteraient, au contraire, la logique du gestionnaire aguerri :

*Avant, c'était moins organisé. Maintenant, c'est plus structuré : « Tu fais ça, tu fais ça ». C'est comme des triangles. T'en as un, ensuite, t'en as deux, trois, quatre. C'est comme des étages. Mettons que tu prends le quatrième étage, eux autres font de la prostitution, mais si eux autres s'en vont, c'est pas si grave que ça parce que les autres en bas prennent leur place. La police essaie de combattre les gangs de rue, mais c'est impossible. À chaque fois qu'ils enlèvent, comme l'affaire des Wolfpack, le gros réseau de prostitution, c'est rien parce qu'ils ont fait ça, oui, mais ensuite, quelqu'un d'autre a pris leur place veut, veut pas. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Chaque clique aurait sa spécialité, mais si l'une d'entre elles venait à être mise KO par une action policière elle pourrait être remplacée sans effort. Éric évoque plutôt l'idée que ces petites cliques posséderaient un champ d'activité spécifique, sans nécessairement regrouper tous ceux pouvant remplir ces fonctions. Les cliques balayées pourraient donc être facilement reconstituées par d'autres membres du même gang.

Différents auteurs soutiennent pourtant que la criminalité des jeunes membres de gangs serait polymorphe (Fréchette et Leblanc, 1987; Lanctôt, 1995, Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998, Logue, 2003). De fait, pour augmenter leurs profits, les gangs pourraient se diviser en sous-gangs que les interviewés nomment *clique* ou *famille*. Ces sous-groupes auraient effectivement leur champ d'activités propre permettant d'augmenter les profits de l'ensemble (Mourani, 2006). Ainsi, le groupe pourrait bel et bien être polymorphe, mais non les membres de chaque sous-groupe se spécialisant dans un domaine précis.

Simon, indique pour sa part qu'il a utilisé ses connaissances pour expliquer à ses acolytes, qu'ils devaient, s'ils avaient l'intention de réaliser des profits substantiels, oublier les crimes déçousus, mais plutôt se concentrer sur des délits plus calculés visant un but spécifique :

*J'ai utilisé un petit peu de mes connaissances par rapport à ma nationalité, pour un petit peu faire comprendre que fallait faire des choses calculées pour que ça arrive à quelque chose. Les gars ont dit : « Oui! C'est vrai! » Parce que, juste faire des choses de fou ça donne rien. Pis là on a commencé à faire des choses plus concrètes, des choses concrètes qui nous rapportent de quoi de concret [des profits plus substantiels]. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces spécialisations sont un autre indice d'une organisation progressive des gangs de rue.

### 2.6.3 L'armement

Selon Steven, les membres de gang augmenteraient aussi leur puissance de frappe. Les jeunes de jadis se battaient à coup de poing, alors qu'aujourd'hui ils utiliseraient des armes à feu<sup>53</sup> :

*Les gangs commencent à faire du bruit. Avant les jeunes se battaient à coups de poing et maintenant ils ont des fusils. Il y a une sorte de révolution. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Le fait que les jeunes membres puissent mettre la main facilement sur des armes à feu, n'indique pas nécessairement que les gangs de rue contemporains sont plus structurés. Mais, cela signale, malgré tout, qu'à tout le moins ils ont accès beaucoup plus facilement à des marchandises illicites. Ce qui fait dire à Steven qu'il y aurait une sorte de « révolution » dans le monde des gangs.

Mais est-ce que les membres de gangs se nantiraient d'armes plus « efficaces » parce qu'ils auraient davantage peur étant donné l'évolution des organisations vers la recherche du profit à tout prix et la compétition devenant de plus en plus source de conflits ?. Les avis sont partagés sur les besoins qui sous-tendent la possession d'armes. Certains, en plus grand nombre, évoquent un besoin de protection suscitant une certaine angoisse lorsque celle-ci ne paraît pas pouvoir être assurée (Logue, 2003). Une telle angoisse pousserait Éric, entre autres, à s'armer dès qu'il sort dans la rue, celui-ci ressentant que le danger le guette à tout moment :

---

<sup>53</sup> Logue (2003) rejoint les propos de Steven soulignant que les armes des gangs seraient de plus en plus dangereuses, mais Howell (1998) rappelle que les armes à feu sont présentes dans les gangs depuis de nombreuses générations déjà.

*Moi avec j'en avais des couteaux, mais je ne les sortais pas. Si j'avais à le faire, je l'aurais sorti, mais sinon je ne le sors pas. [Question : Pourquoi avais-tu besoin d'avoir des armes avec toi?] Parce que j'avais peur. Il pourrait m'arriver quelque chose n'importe quand. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Mais pour d'autres, comme Simon et Steven, l'armement représente un moyen sûr de pouvoir supprimer un membre depuis longtemps recherché :

*Une arme bon, si t'as une arme sur toé, c'pas parce que t'as peur. Souvent c'est parce que tu te dis : « c'pas des farces, si j'rencontre untel, j'vas l'tirer! » C'est plusse ça l'histoire de l'arme. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Si j'ai pas mon gun, je ne me sens pas bien. Je ne sors pas. Quand je vais au centre d'attractions avec mes enfants, j'ai toujours mon gun avec moi. C'est comme ça, ça fait partie de la vie. [...] Je n'ai pas mon pistolet avec moi parce que j'ai peur, mais pour régler un problème. Je ne l'utilise pas toujours. Si je vois un gars que je cherche depuis 10 ans, je ne peux pas le laisser partir, je règle ça. Et ça, même si mes enfants sont avec moi, même quand je suis en vacances. C'est ça un gang, on est imprévisible. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Les armes auraient une fonction uniquement utilitaire pour Simon et Steven, mais n'auraient pas d'impact sur leur niveau d'angoisse, bien que Steven avoue ne pas être à l'aise sans elles. Il est intéressant de constater que ces deux témoignages proviennent des membres plus âgés et de toute apparence plus fortement identifiés à leur groupe. De même, Simon se contredit lui-même en indiquant qu'il devait toujours avoir une arme sur lui lors de ses déplacements, car il risquait à tout moment de rencontrer des rivaux. Mais, puisque qu'il souligne s'être habitué progressivement à la peur, il est possible que sa vision du port d'arme ait glissé au fil de son affiliation au gang d'une fonction protectionniste à une fonction plus utilitariste. Une impression de toute-puissance (Fredette, 1997) développée au fil de l'expérience vécue en lien avec le gang pourrait également expliquer qu'un jeune ne ressente plus le besoin de porter une arme pour se défendre, les traits criminels néantisant la peur normalement présente.

Divers auteurs paraissent aussi contredire les dires de Simon. Howell (1998), par exemple, indique que les jeunes affiliés aux gangs s'arment parce qu'ils croient que les autres gangs sont armés. Ils voudraient ainsi pouvoir se défendre lors d'un assaut du groupe rival. Walker (1994) est toutefois plus mitigée dans ses conclusions et paraît appuyer les deux interprétations, car ses données indiquent que certains jeunes élèves du réseau scolaire canadien cacheraient une arme sur eux pour assurer leur protection, alors que d'autres, au contraire, le feraient pour pouvoir intimider, se donner du prestige et exercer du pouvoir sur les autres. Cependant, ces résultats furent obtenus par l'interview d'intervenants et non pas avec les jeunes concernés. En recueillant les dires des jeunes concernés, l'auteur aurait pu offrir un portrait encore plus juste de son sujet d'étude.

#### 2.6.4 La recherche de conformité sociale

*C'est une guerre froide maintenant, pas une guerre chaude. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Les allégations de Jean-Baptiste signalent bien une chose : c'est que les gangs ne sont plus aussi notoires qu'autrefois. Les membres chercheraient à faire preuve de plus de conformité aux attentes sociales afin de ne pas compromettre leur recherche de profit.

Avec « discrétion » comme mot d'ordre, les gangs ne s'afficheraient plus autant et choisiraient de s'investir dans des crimes plus furtifs qui n'éveillent pas l'attention du grand public, car, comme le soulignent Perreault et Bibeau (2003), l'identification à un gang peu devenir un obstacle dans la réalisation de ses visées criminelles. Le but poursuivi est, en somme, de réaliser le plus de bénéfices tout en se protégeant des sanctions judiciaires :

*Il y a une question de perfectionnement. Plus ils se perfectionnent et plus ils sont discrets. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*J'vais te dire, y'a plus vraiment personne qui s'affiche. Comme je peux pas dire que je vais à Montréal-Nord pis je sors mon gros bandeau rouge pis marcher dans la rue. T'sais ça pas de sens là c'est stupide se faire remarquer. Quand tu passes avec ton bandeau rouge soit que c'est le policier qui te spot tout le temps, soit que c'est l'autre gars de l'autre gang qui te spot voir ce que tu vas faire. C'est comme... les gars ils font pus ça. Tu vas voir le gars, il marche dans la rue, il est habillé normal là, clean. T'as rien à lui reprocher, un policier il peut rien y faire. T'sais, il marche dans la rue avec la fille comme vers deux trois heures du matin, ils y en a plein qui sont dans la rue là ils s'en vont chercher les filles qui travaillent, pis là ils reviennent à la maison, t'sais les gars ils comptent leur argent. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Les témoignages des jeunes interviewés indiquent par contre qu'encore beaucoup de jeunes s'afficheraient en adoptant un style vestimentaire soulignant leur allégeance aux gangs. Mais, soulignent-ils, ce seraient davantage l'œuvre de jeunes sans expérience, de *wannabe* ou de non-membres, plutôt que de membres expérimentés qui, eux, ne adopteraient un profil plus réservé afin de pouvoir mener à bien leurs activités criminelles. Mais on peut aussi penser que, puisque les valeurs des gangs auraient largement mué pour s'orienter vers l'économie de marché, l'appartenance identitaire pourrait aussi avoir perdu son sens. S'afficher se révélerait alors superfétatoire, voire risqué.

La quête d'une apparence de conformité sociale constituerait une autre empreinte organisationnelle des gangs modernes.

#### 2.6.4.1 L'impact du travail policier

Une autre explication possible de la recherche d'une certaine conformité sociale par les membres de gangs de rue viendrait du travail assidu des policiers et de l'impact d'arrestations massives au cours des dernières années. En effet, selon les dires mêmes de quelques interviewés, beaucoup de membres seraient retenus captifs dans différents centres de détention québécois et à l'intérieur de centres de réadaptation. L'aspect plus paisible des gangs de rue d'aujourd'hui pourrait dès lors s'expliquer par l'absence dans leurs rangs de plusieurs membres affairés. Mais, ces actions pourraient aussi forcer les membres encore libres à se tenir tranquilles étant témoins de l'efficacité des forces policières et de la sévérité du traitement pénal :

*Y'en a beaucoup qui sont en dedans. Y'en a plein qui sont au pénitencier. Alors, eux autres qui sont dans la rue, ils se calment en attendant que leurs amis en sortent. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Cela, malgré que la littérature souligne que les membres de gangs n'ont que faire des normes sociales (Fredette, 1997).

#### 2.6.5 Les liens avec d'autres organisations criminelles

Encore dans un objectif pécuniaire, les gangs s'ingénieraient à établir des alliances commerciales avec les réseaux du crime organisé déjà en place. Ceux que nous rencontrons parlent des motards, des mafiosi et des réseaux criminels amérindiens. Avec ces relations, les membres de gangs tenteraient d'augmenter leurs gains, signalent Jean et Miguel :

*Ça fait un petit bout de temps oui. Ils se partagent leur business. Ils y en a qui travaillent pour les motards pis les motards ils refilent [aux gangs]. Les motards ils ont les armes aussi, c'est plus facile. Les motards ils s'en foutent comme de qu'est-ce qu'ils font avec les armes parce qu'ils se font de l'argent. Ils aiment mieux faire leur argent eux autres. [...] Mais, ils [les motards] ont remarqué qu'ils se font plus de business avec leurs petits gangs de rue ou avec les jeunes des groupes qui veulent se faire de l'argent illégalement. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*Il y a beaucoup de contacts. Les motards, c'était plus avec eux autres les contacts. Ils voulaient que l'on fasse partie d'eux. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Les motards utiliseraient les jeunes membres de gangs, pour vendre des stupéfiants sur leur territoire (Mourani, 2004, 2006) notamment auprès des jeunes consommateurs (Henrichon, 2005). Les opérations coup-de-poing d'il y a quelques années ont très bien pu rendre ces rapprochements nécessaires, dû au manque soudain de main-d'œuvre se faisant sentir dans les réseaux très organisés.

C'est d'ailleurs ce qu'affirmait Chantal Fredette, criminologue à la pratique de pointe GANGS et DÉLINQUANCE du Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire, lors d'une interview donnée à l'émission de télévision le Point, le 3 janvier 2006.

Miguel, pour sa part, raconte qu'il entretenait de bons liens avec un réseau criminel installé sur une réserve amérindienne de la région métropolitaine. Il s'y rendait fréquemment pour acheter des armes et de la drogue qu'il revendait une fois de retour à Montréal.

D'autres interviewés soulignent aussi avoir quelques liens avec des membres de la mafia italienne, sans préciser la nature exacte de ces collaborations<sup>54</sup>.

Mourani (2004) divise les gangs de rue en deux catégories soit : les gangs ayant des liens avec les organisations criminelles et ceux n'en ayant pas. Les gangs de rue désireux de réaliser des profits appréciables ne pourraient rivaliser avec ces organisations plus structurées et devraient nécessairement s'allier avec ces dernières. Ces organisations, pour leur part, seraient favorables avec ces alliances, car elles pourraient utiliser les gangs de rue comme des sous-traitants et y puiser, quand l'occasion se présente, de nouvelles recrues pour leurs propres réseaux.

Mais ces alliances ne seraient pas souhaitées par tous. Simon et son gang auraient refusé une association avec un réseau de motards criminalisés, et ce, bien qu'un gang rival ait accepté de s'allier avec des motards concurrents. Simon justifie ainsi cette décision :

*On est vraiment individuels nous autres. On est notre clique, et on veut pas s'afficher avec personne nous autres. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Cependant, Simon estime qu'une telle alliance sera nécessaire dans un avenir rapproché pour que son gang n'accumule pas trop de « retard » :

*Moi personnellement je trouve qu'on a perdu la guerre, un peu. Pas perdu, mais on est en retard, je l'avoue! Mais ça, c'est juste par rapport au fait qu'on n'a pas accepté d'alliance avec les motards. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces rapprochements entre gangs et crime organisé se seraient d'ailleurs déjà concrétisés suite à l'incarcération de plusieurs membres de gangs dans des établissements pénitentiaires où des membres de ces réseaux criminels organisés étaient déjà détenus :

---

<sup>54</sup> Pour des précisions sur les liens s'établissant entre les gangs de rue et les organisations criminelles, voir Henrichon (2005) qui décrit les relations entre les deux un peu différemment de Mourani (2006), ses travaux portant spécifiquement sur cette question.



*Le système correctionnel nous a placés en prison, dans une aile qui était relativement proche des --- [groupe de motards criminels]. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

En fin de parcours, eu égard aux témoignages recueillis, une conclusion s'impose : avec tous les changements observés dans les gangs de rue (une plus grande structuration, une spécialisation des activités criminelles, une puissance de feu plus importante et la recherche d'une certaine conformité sociale), les gangs semblent migrer lentement, mais sûrement, vers une forme de regroupement plus organisée, voire bien structurée. L'amorce de cette tendance est signalée par Cousineau, Hamel et Desmarais (2004) tout comme Mourani (2006) pour les gangs québécois. Elle paraît par ailleurs d'ores et déjà bien établie du côté étatsunien, selon Howell (1998) et Haut et Quéré (2001).

Les propos des interviewés ne permettent pas de statuer sur l'évolution du sentiment de sécurité vécu par les membres dans leur propre gang. Mais, il apparaît assez clairement que les gangs ne sont pas un milieu dépourvu d'éléments angoissants. Différents indices révélés par les jeunes interviewés en témoignent : les membres s'arment, cherchent à tout prix à éviter les forces policières et, comme nous l'avons vu, se rassemblent pour apeurer autrui pour éviter d'être eux-mêmes victimisés. Un milieu plus stressant, où le membre est soumis à davantage de pression, à davantage d'incertitude, aurait comme conséquence inévitable d'augmenter l'incidence néfaste de la peur (Venturello, 2002; André, 2004). Ainsi, la criminalisation des gangs et la mise en place d'activités rentable financièrement risque inévitablement, en regard des travaux de Venturello (2002) et d'Andrée (2004), d'augmenter l'impact de la peur et de lui permettre de s'installer chez les membres du groupe.

Les peureux n'auraient pas leur place bien évidemment dans une organisation qui vise l'efficacité commerciale. Il en sera plus spécialement question un peu plus loin. Soulignons pour l'instant que les « nouvelles valeurs » qui guident l'action des gangs ne peuvent contribuer qu'à généraliser cette constatation.

## 2.7 Que réserve l'avenir?

Le futur est incertain pour les gangs de rue. Des interviewés considèrent que le phénomène risque d'être de moins en moins violent avant de finalement s'éteindre comme il est apparu :

*Je pense là que ça va être de moins en moins violent pis à un moment donné ça va disparaître, je pense. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Une telle évolution paraît assez improbable si l'on se fit à la majorité des interviewés et aux travaux d'auteurs (Howell, 1998; Haut et Quéré, 2001; Cousineau, Hamel et Desmarais, 2004; Mourani, 2006) qui prétendent que certaines gangs majeurs s'orienteraient vers une course aux profits et, pour ce faire, augmenteraient leur criminalité et amélioreraient leur structure.

D'autres interviewés, en plus grand nombre, estiment au contraire, qu'après une agonie de quelques années, les gangs, leurs activités et la violence de leurs actions connaîtront une accentuation soudaine. Ils expliquent cette reprise des activités par la libération, dans un court laps de temps, d'un grand bassin de membres de gangs de rue et de membres du crime organisé mis aux arrêts à la suite d'un travail policier ciblé et efficace, survenu il y a quelques années déjà :

*On dirait que ça s'en vient moins pire, mais j pense que c'est juste pour le temps que les gars se stabilisent pour que ça revienne encore pire. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

## 2.8 Une définition qui ne fait pas de place à la peur

Les interviewés sont peu loquaces lorsqu'il s'agit de définir le concept de gang de rue. Il ressort, malgré tout, de leurs témoignages trois grands thèmes qui contribueraient à leur définition de cette notion, soit : les liens fraternels, les activités criminelles et la présence d'un ennemi commun. Il apparaît donc que, pour bon nombre d'entre eux, le gang serait un groupe criminel uni par des liens forts s'opposant à un autre groupe similaire. Il semble que, pour les membres de tels regroupements, les notions d'amitié et de bénéfices pécuniaires représentent à leurs yeux les fondements du gang. La présence d'un ennemi à combattre pourrait aussi les unifier dans une cause commune.

Cette définition n'inclut pas la peur ou la présence d'une certaine forme d'angoisse face aux aléas de l'expérience de gang. Il n'est pas surprenant, en regard de la personnalité criminelle, que les membres qui se valorisent par une image d'eux toute-puissante et invincible (Fredette, 1997) ne fassent aucune place à la peur dans la définition du concept de gang qu'ils présentent. Mais, comme nous le verrons, ce n'est pas pour autant que les sentiments de peur et d'angoisse ne sont pas abondamment présents durant l'expérience de gang des interviewés. Elles apparaissent ailleurs, autrement, dans les révélations que nous font les jeunes concernant leur expérience.

### **3- L'expérience de gang des interviewés : quand la peur est au rendez-vous**

Le gang et ses activités étant maintenant décrits, c'est à ses membres et aux expériences qu'ils vivent en lien avec leur participation au gang que nous nous intéresserons maintenant. Comme en témoignent les propos tenus par les interviewés, le gang, sa structure et ses activités sont propices à faire naître peur et angoisse. Dans la section qui suit, ce sentiment sera analysé et approfondi.

Conformément aux différents témoignages recueillis, la trajectoire d'expérimentation du gang de rue a été divisée en six étapes. Ces périodes décrivent l'histoire du membre de sa vie avant son affiliation jusqu'à son existence à la sortie du gang, si tel est le cas. Nous verrons que la peur, sous différentes formes, est présente tout au long de ces étapes

Nous invitons le lecteur à parcourir, en annexe, les trajectoires d'expérience de deux membres rencontrés pour mettre en relief, dans une perspective dynamique, les éléments qui seront abordés dans la présente section.

#### **3.1 La peur issue de l'expérience versus les peurs envisagées?**

##### **3.1.1 La peur issue de l'expérience**

La peur se manifeste en face d'une menace bien réelle. Un danger qui peut blesser et toucher à l'intégrité de l'individu. Déjà plusieurs événements ont été relatés, montrant que nombreux sont les membres qui vivent des situations où le danger est palpable et bien présent : menaces armées, fusillades ou encore poursuites policières. Ces événements provoquent de vives réactions de peur. Pour certains, cet effet sera d'un bref instant et permettra de développer des outils qui amenuiseront les impacts de la peur quand un danger similaire se représentera. Dans ce cas, les victimes de la peur réussiront à contrôler leurs sentiments et à en tirer avantage dans des situations où d'autres auraient simplement figé. Pour d'autres, la peur fera place à l'angoisse : une crainte constante d'être victime à nouveau qui s'installe à demeure. Ces membres peuvent choisir de s'armer, de rester constamment en groupe, mais, surtout, ils feront en sorte d'éviter les territoires leur paraissant plus dangereux. Ils modifieront leurs activités pour se sentir le plus en sécurité possible. Malgré tout, plusieurs auront bien de la difficulté à se départir du sentiment d'angoisse qui ponctue leur vie. Ce parfum d'anxiété toujours collé à la peau irait même jusqu'à en pousser quelques-uns hors de l'univers des gangs.

Les témoignages qui suivent évoquent un événement précis suscitant une peur d'un instant, qui s'est transformée en angoisse de tout moment :

*Une fois, j'ai fait une intro chez un policier, je ne savais pas qu'il était policier. Le mec avait son arme dans la main et il était assis. Il nous a dit : « allez-vous-en! » Ce genre de choses là, ça reste dans la tête. Il aurait pu faire le 911, il aurait pu tirer, mais il nous a laissé partir. (Fabrice, 34 ans, ex-membre périphérique)*

*Tu peux avoir peur tout le temps parce que des fois les gars ils viennent comme pour un Drive-by-shooting. J'ai déjà entendu ça, j'ai déjà vu ça. T'entends les balles partout, tu sais même pas d'où ça sort. Tu peux avoir peur. À Montréal ça arrive souvent aussi... Ben plus maintenant, mais il y a 2, 3 ans, 4 ans, là tu comprends? Ils venaient tirer dans notre coin. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

### 3.1.2 Les peurs abstraites, issues d'une menace envisagée

À l'inverse des peurs issues d'événements menaçants bien réels dont ont été témoins les interviewés, les peurs abstraites relèvent d'un a priori, d'une extrapolation de ce qui pourrait arriver. Certains membres de gangs appréhenderaient le danger avant qu'il ne les frappe, parfois à raison et parfois à tort. Ernesto explique que, lorsqu'il s'est fait arrêté, il a craint pour sa famille, car il croyait possible que son gang s'en prenne à celle-ci. Il aurait redouté à tort ces agressions, car au jour de l'entretien aucun mal n'avait encore été fait à ses proches. Il a donc envisagé des faits dramatiques et s'est inquiété durant son incarcération, sans qu'il n'y ait de fondements réels à ses craintes :

*Quand on m'a arrêté, je me suis dit : « qu'est-ce qui va se passer? Pour ma famille aussi? ». Parce que quand tu es dans une gang, des fois, les gars de gang font en sorte que tu souffres, avant que tu meures. Faque ils s'en prennent à ta famille. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Les membres de gang ne seraient pas tous aussi bien outillés pour faire face à ce sentiment qu'est la peur en tant que telle. Comment peut-on se préparer face à l'inconnu? L'inconnu est source d'angoisse, car on n'a pas l'impression d'avoir d'emprise sur ce qui peut arriver. En fait, les jeunes membres de gangs interrogés appréhendent la peur, et c'est ainsi que l'angoisse s'installe devant l'éventualité d'un danger bien réel, une situation qui fera « trembler ».

Les peurs et l'angoisse peuvent donc émaner de l'expérience réelle d'un événement traumatique où découler de l'appréhension de situations envisagées, hypothétiques. Toutefois, il appert que, quelle que soit leur source, l'expérience de peurs « anormales » (Agras, 1984; André, 2004) entraîne des impacts qui sont sensiblement les mêmes, pouvant résulter dans l'apparition d'une angoisse phobique diminuant encore davantage la qualité des relations que les jeunes membres de gang entretiennent avec autrui, ces relations

étant déjà largement déficitaires, avant l'apparition de la peur (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997).

### 3.2 La période de « préaffiliation »

Au départ de la recherche, il n'était pas prévu que l'on recueille des informations sur la période de préaffiliation. Les interviewés n'ont donc pas été très loquaces sur leur vie avant leur affiliation, n'étant pas encouragés en ce sens. Néanmoins, quelques informations ont surgi durant les rencontres qui méritent d'être rapportées, car elles signalent pour certains une enfance difficile dans un milieu familial déficient composant un environnement idéal pour le développement de phobies sociales (Agras, 1985; Mannoni, 1988; André, 2004)

#### 3.2.1 Des jeunes carencés

Quelques membres signalent avoir vécu différentes carences tout au long de leur jeunesse. Ces manques sont associés, d'une façon ou d'une autre, à leur future adhésion aux gangs. Ces carences sont aussi soulignées par Hamel et coll. (1998), Hamel et Poupart (2000), Cousineau et Hamel (2001).

Miguel, nouvel arrivant au pays, s'est retrouvé seul dans un monde inconnu. Isolé et victime de racisme, il aurait voulu se trouver des amis, immigrants tout comme lui :

*Là où j'ai été, il y avait beaucoup de québécois, pis n'importe qui, qui est là, un immigrant, excuse moi, mais tu vas être mal traité! Veut, veut pas, ils vont dire : « écoute! Ton hostie d'accent ! » C'est des choses accumulées, pis ça fait mal en dedans. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

La profonde solitude que vit Miguel, il en sera question plus tard, le poussera à former son propre gang.

Simon, pour sa part, a grandi auprès d'une mère alcoolique monoparentale. Il avoue avoir personnellement vécu des carences et souligne que ses comparses ont aussi souffert de situations semblables :

*On avait pas mal tous les mêmes problèmes. Des problèmes de famille, soit le père est pas là, la mère est pas là ou des problèmes familiaux. Pas mal du monde avec des carences, t'sais. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Jean-Baptiste signale pour sa part avoir été victime de violence familiale :

*[En indiquant qu'il ne dénoncerait jamais ses amis] Imagine si on prenait ma ceinture pis on me donnait cent coups dans le dos... dans ma jeunesse j'ai vécu ça. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Alors qu'Ernesto souligne la présence de soucis financiers affectant ses parents :

*Chez nous [...] on a déjà manqué d'argent, mais on réussissait toujours à en avoir, tu comprends, mais pas... on vivait dans les ghettos comme on dit. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Ces carences sont aussi soulignées dans la littérature. Plusieurs auteurs, il en a longuement été question, indiquent que les membres s'affilieront aux gangs pour combler certains besoins. Les gangs constitueraient, selon eux, une substitution efficace à une famille qu'ils n'auraient jamais eue (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Fagan, 1990; Belitz et Vadez, 1994; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hamel et coll., 1998; Hamel et Poupart, 2000; Cousineau et Hamel, 2001). Le choc culturel post-immigration dont parle Miguel est aussi noté par Perreault et Bibeau (2003), Fredette (2004) et Girard et Tétreault (2005).

### 3.2.2 Né dans un gang

Quelques entrevues laissent supposer qu'il n'existerait pas, chez certains, de réelle préaffiliation; ceux-ci seraient, en quelque sorte, nés dans cet univers. Que ce soit en raison du quartier habité ou de l'appartenance d'un membre de la famille immédiate à un gang, des jeunes auraient grandi dans ce monde avant d'y être eux-mêmes associés officiellement. Ces membres n'auraient pas vécu d'affiliation puisqu'ils étaient déjà dans le gang :

*Moi toute ma famille est là-dedans. J'ai deux autres frères et ils sont très actifs. Mon plus vieux frère, au début, avait un travail légal, mais il a vu que je faisais beaucoup d'argent alors il est venu là-dedans. Mon plus jeune frère a été influencé. On était toujours en famille alors mes ennemis sont devenus aussi ses ennemis. Il n'a pas eu le choix! (Steven, 27 ans, membre actif)*

Steven expose l'histoire de sa famille. Le plus vieux de trois enfants, il aura été un modèle pour ses deux jeunes frères qui deviendront membres de gang à leur tour. Ses frères auraient grandi enveloppés par l'univers opaque du gang auquel appartenait leur aîné de qui ils auraient reçu bon nombre de valeurs liées au gang avant même leur affiliation personnelle. Ces derniers auraient ainsi l'impression de n'avoir jamais vécu ailleurs que dans un gang, ces regroupements faisant partie intégrante de leur quotidien comme le présentent Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004.

Jean, quant à lui, va jusqu'à affirmer qu'il y aurait des pères de famille affiliés aux gangs qui légueraient leur place en espérant que leur fils les remplace dans l'organisation. Il soutient toutefois ne pas connaître ces « héritiers » :

*Ils donnent [les vétérans de gangs] des armes à leur fils. Des fois, même quand ils vont mourir, ils vont essayer de faire un genre... pour que ça soit leur fils qui gagne son business. Ça c'est quand t'es vétéran pis que t'as beaucoup d'argent caché quelque part, ou beaucoup de drogue cachée quelque part. Pis t'sais, il va expliquer à son fils le gang, comment faire, ne pas niaiser, ne pas t'afficher. Pis son père il dit comme ça, quand tu vas être plus vieux tu vas avoir beaucoup d'argent, une voiture, il va rien te manquer pis tu vas avoir ta femme, pis tu vas faire la même affaire. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

### 3.3 L'affiliation

#### 3.3.1 Pourquoi

Il est apparu, tout au long de l'analyse des différents entretiens tenus avec les jeunes, que ceux-ci joignaient les rangs d'un gang pour plusieurs raisons leur étant personnelles. Cependant, en recoupant ces visées différentes, il a été possible de les diviser en deux catégories que nous qualifions de facteurs facilitants et facteurs précipitants. Il semble qu'il faille au moins un facteur de chacune de ces deux catégories pour qu'il y ait affiliation.

##### 3.3.1.1 Des facteurs facilitants

Les facteurs facilitants représentent les facteurs qui défrichent le chemin vers une possible affiliation à un gang de rue. On les nomme souvent facteurs de risque. Ces facteurs sont bien en place avant l'affiliation. L'apparition d'un ou plusieurs facteurs précipitants en association avec ces facteurs facilitants mèneraient à l'adhésion au gang. Il est facile de concevoir que plus il y a de facteurs facilitants, plus importantes sont les probabilités qu'un jeune rallie ces regroupements lorsque des facteurs précipitants font leur apparition. Nous présentons ici les principaux facteurs facilitants que nous avons pu identifier à travers les entrevues menées auprès des jeunes membres de gangs.

##### ***Une connaissance dans le gang***

Un grand nombre d'interviewés connaissaient déjà un membre de gang avant de s'y intéresser eux-mêmes. Qu'il s'agisse d'une connaissance éloignée ou d'un membre de la famille proche, ce membre, pour la majorité d'entre eux, a constitué l'intermédiaire lorsqu'ils ont voulu joindre le gang :





*Je connaissais un de mes amis, lui se tenait déjà avec eux [les membres de gang] parce que son frère les connaissait pis lui était dans ma classe. Faque là on a commencé à se tenir avec eux [les membres de gang]. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

*On avait les grands frères aussi de certains de mes amis qui étaient déjà dans les gangs avant nous autres qui nous ont poussés un petit peu, nous ont montré comment que c'était. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

### **Le lieu de résidence**

Le lieu de résidence paraît aussi jouer un grand rôle dans le chemin menant à joindre un gang. Les jeunes qui ont grandi dans un quartier où les gangs foisonnent, en ayant plus couramment l'occasion de les voir évoluer, en arriveraient plus facilement à la conclusion qu'un gang pourrait répondre à certains de leurs besoins. Le fait de grandir dans un tel endroit favorise très certainement le fait de connaître déjà un membre avant d'envisager son adhésion aux gangs, renforçant la dimension facilitante du lieu de résidence :

*Je me suis tenu avec des gars comme, comme très très jeunes. J'ai commencé dans un ghetto là comme... j'ai grandi dans un ghetto, mais j'ai commencé à connaître des gars. C'était plus un groupe d'amis avant. [...] C'est devenu des amis, on a fait des mauvais coups pis, comme, on a grandi. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

### **Le manque d'encadrement familial**

Selon Michael, l'encadrement familial jouerait un rôle crucial dans l'affiliation à un gang de rue. Deux dimensions de cet aspect de la problématique sont, d'un même souffle, soulignées par Michael.

D'une part, sans encadrement le jeune peut plus facilement se rapprocher des gangs. D'autre part, privés d'encadrement, comme ils le ressentent, des jeunes développeraient haine et révolte envers leur famille, en réponse au sentiment d'abandon les envahissant, ils joindraient le gang pour se venger. Michael en témoigne ainsi :

*S'il n'y a pas d'encadrement, si le jeune peut faire tout ce qu'il veut, si les parents ne sont jamais là, l'enfant a plus de chances d'être délinquant. Quand il se sent mal dans sa famille, il y a une sorte de revanche, de haine. Alors, il veut faire du mal. Si les parents ne veulent pas que leurs enfants soient dans un gang, il faut les encadrer. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Les propos de Michael vont dans le même sens que les conclusions de quelques auteurs qui affirment que l'exposition à la marginalité des gangs est facilitée par une supervision familiale relâchée, déficiente (Hébert, Hamel et Savoie, 1997; Fredette, 1997; Lanctôt et Leblanc, 1997, Hamel et coll., 1998).

Dans le deuxième cas, toutefois, le manque d'encadrement constituerait un facteur précipitant, comme il en sera question plus loin.

### **Un parcours délinquant**

Un parcours délinquant, tout comme la fréquentation de jeunes pairs délinquants, pourrait également mener vers l'adhésion à un gang (Thornberry, 1993, Lanctôt, 1995; Fredette, 1997). La criminalisation croissante des actes délinquants amènerait tout naturellement à considérer l'affiliation à un gang comme une suite logique des événements :

*On se rejoignait ensemble dans rue, on était jeune, on n'était pas encore de même dans ce temps-là. Là on faisait des petits délits, pis ça commencé tranquillement. À un moment donné, ben ça été plus vite que prévu. Là on a commencé à faire de plus gros délits. Bon, on s'est formé une clique. On était les mêmes gars depuis qu'on était tout petits pis on s'est trouvé un nom. On a fait une affiliation, puis on est devenu t'sais... [un gang] (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Simon a commencé à se livrer à des petits délits sans importance, mais plus rapidement qu'il l'aurait cru, il s'est trouvé à commettre des crimes de plus en plus importants. Pour continuer son parcours délinquant, il s'est joint à un gang. De cette façon, il pouvait réaliser des profits encore plus substantiels.

#### **3.3.1.2 Les facteurs précipitants**

Les facteurs précipitants, pour leur part, désignent ce qui est recherché par l'affiliation au gang, les besoins à combler. Ces besoins ne sont pas si différents de ceux éprouvés par l'ensemble des adolescents. Mais ce qui détermine ce pour quoi ces jeunes s'allient à un gang, plutôt que de chercher à combler ces besoins en s'associant à d'autres types de groupes plus socialement acceptés, serait les facteurs facilitants. Un homme affamé aurait une kyrielle de possibilités pour se remplir la panse, mais la présence, au coin de la rue, d'une chaîne de restauration rapide, aisément accessible, le guidera assez certainement à aller s'y sustenter.

#### **L'appât du gain**

Le désir de faire de l'argent est présent chez un bon nombre d'interviewés. Le gang leur apparaît comme étant une source substantielle de profits, de l'argent facile et accessible aisément. Issus de familles aisées ou nécessiteuses, le besoin monétaire transcenderait les classes sociales, puisque cet appétit pécuniaire se présente chez des jeunes bien nantis, comme Éric, aussi bien que chez des jeunes aux poches dégarnies, comme Simon :

*[Question : J'aimerais ça qu'on parle de ce qui t'as amené à rejoindre les gangs ?] C'est plus l'argent. C'est bon t'sais des fois tu demandes de l'argent à ta mère genre 10 ou 15 piasses mais là on parle de sommes de 300 à 1 000 piasses. Faque, ça fait de l'argent de poche, disons ! Ça, tu peux te le faire mettons par deux semaines. C'est bon [...] (Éric, 17 ans, ex-membre)*

*On était toutes des familles pas riches, pis on voulait faire de l'argent. On était prêt à faire pas mal n'importe quoi pour faire de l'argent. C'est de même que ça a commencé. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

### ***Le besoin d'action***

Henry, de son côté, croyait qu'en s'affiliant à un gang de rue, il trouverait un lieu amusant et stimulant :

*Mais, je croyais que ce serait l'fun pis qu'il allait y avoir de l'ambiance! Je m'attendais à avoir plein d'affaires comme faire beaucoup de mauvais coups des affaires comme ça, pas faire les... pas faire les meurtres, toutes les affaires là, mais comme viser personne tout ça. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

Henry pensait aussi pouvoir y réaliser des actes délinquants plus sérieux que ceux auxquels il s'était déjà livré. Ernesto, en plus d'une source de plaisir, pour sa part, recherche par l'adhésion au gang une source de valorisation puisqu'il dit avoir l'impression de ne rien réussir de bon dans la vie :

*Je me disais que j'avais rien à perdre aussi. Je me disais, je me faisais toujours suspendre, je me suis dit je vais jamais rester au moins à l'école pis tout, j'ai jamais fait de la bonne job. Pis tu sais et tout, après je me suis dit aussi un jour ou l'autre je dois mourir, et je me suis dit pourquoi pas. Je me fais du fun. Parce qu'il y a du fun là-dedans aussi. Pis c'est ça, je suis rentré là-dedans. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Michael va même jusqu'à penser que l'univers des gangs peut offrir une nouvelle signification à sa jeunesse, une chance de rajouter quelques couleurs à son existence :

*Si ta vie n'a pas de couleur, tu ne peux pas vivre. Si tu rencontres quelqu'un qui t'offre ça, il y a de grandes chances que tu entres là-dedans. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Ainsi, des jeunes, comme Ernesto, ont très bien pu s'affilier à leur gang pour donner un sens à une vie jusque-là marquée par les échecs. Hamel, Cousineau et Léveillé (2004) indiquent à ce propos que les sensations fortes que les nouveaux affiliés vivent, combinées au plaisir et à la peur qui leur permettent de tester et d'atteindre leurs limites personnelles, leur permettent, dans bien des cas, de se valoriser pour une première fois et de ressentir enfin « le sentiment d'être vivants ».

### ***L'adulation***

Joseph connaissait bien les membres de gang de son quartier. Il allait souvent passer du temps avec eux, simplement pour observer leurs opérations. Mais non seulement fréquentaient-ils ces membres de gangs, il voulait faire comme eux, être comme eux. Ils les admiraient, les vénéraient. En retour, ou pour stimuler le sentiment d'adulation vécu par Joseph, les membres du gang, beaucoup plus vieux que lui, prenaient soin de lui et de ses amis qui les considéraient alors comme des grands frères :

*Quand on était jeune, on voyait ce que les plus grands faisaient dans les maisons comme, comment qu'ils faisaient... je sais pas moi, comme il y avait une table avec plein d'argent, des fois y'avait des armes dessus, pis tout le monde aimait ça. C'est comme ça que... Les gens disaient que ces gars-là me protègent là comme. Maintenant c'est la même chose pour les petits de 14, 15 ans. C'est ça qu'ils pensent de moi pis de mes gars pis tout ça. Ils nous apprenaient comment couper la drogue pis à faire ça. Pis comme les cellulaires, comment brancher les cellulaires, pirater tout ça. C'est là que ça l'a commencé. [...] J'aimais tellement ça, j'allais pas à l'école, je foxais. C'est ça, comment ils faisaient leurs affaires, tu comprends? Ça m'intriguait. Je voulais apprendre. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

### **La haine et la révolte**

Quelques interviewés, comme Miguel, on l'a vu, estiment avoir vécu plusieurs carences dans leur jeunesse, avant leur affiliation. Ils expliquent que ces manques les ont poussés à la révolte en raison d'un profond sentiment de haine qui les gagnait. Ils auraient donc joint un gang pour exprimer cette révolte :

*Parce que j'avais une rage, tu comprends, tu peux pas rien faire. C'est ça qui m'a donné le plus l'envie d'être avec eux. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

### **Le pouvoir et le prestige**

Jean insiste sur le fait qu'il a joint un gang en raison d'un désir de pouvoir. Affilié au gang, il pouvait dominer les autres gangs. Il croyait que son statut de membre de gang lui procurerait le respect. Il sera question plus loin de l'importance que revêt le respect pour les membres de gang :

*[Question : J'aimerais ça qu'on parle de ce qui t'as amené à rejoindre les gangs?] [...] le pouvoir, parce que quand t'es une clique, t'es plus fort. [...] Et quand t'as le pouvoir, après t'as le respect. Pis, c'est important le respect! (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Miguel, en plus de vouloir assouvir une rage intérieure dont il a été question précédemment, croyait qu'en joignant un gang il gagnerait une certaine notoriété qui lui permettrait de répondre aux attentes insistantes d'une petite amie. Elle lui faisait souvent part de son intérêt non voilé pour les membres de gang et leur style bien à eux :

*Est-ce que tu sais ce qui m'a donné un grand coup pour rentrer dans ma gang? C'est stupide là... une fille. C'est à cause d'une fille que j'ai fait le geste. J'étais en amour avec cette fille-là, pis qu'est-ce qu'elle m'a dit? Elle s'en allait dans une école à St-Michel pis elle me disait : « moi j'aime ça les gars qui sont dans une gang ». Elle commençait à me gonfler la tête : « moi j'aime ça les gars qui s'habillent comme ça! » Pis un moment donné, puisque c'était des gars avec qui je me tenais, un moment donné, j'ai dit : « écoute, je veux rentrer avec vous. » Ça a été ça le vrai coup. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

### ***La recherche de protection***

Michael considère que c'est la peur qui pousserait les jeunes à s'allier aux gangs; ils chercheraient par là à assurer leur sécurité en s'en remettant à la protection du groupe. Ce besoin de sécurité proviendrait, selon lui, d'un manque d'encadrement familial :

*Les gens entrent dans le gang à cause de la peur. Les membres sont dans la gang parce qu'ils ont peur, parce qu'ils ont besoin de protection, parce qu'ils ressentent le besoin d'être protégés. C'est pour ça que l'encadrement familial est important. Le sentiment de sécurité est important. S'ils n'ont pas l'encadrement dont ils ont besoin, ils peuvent avoir l'impression que tout peut leur arriver. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Paradoxalement, ces jeunes voulant néantiser leurs sentiments de peur en se joignant à un groupe pour être protégés ne trouveraient généralement dans les gangs qu'encore davantage de peur et de dangers à surmonter, poursuit Michael :

*C'est ironique, car les jeunes entrent dans un gang parce qu'ils ont peur et veulent de la protection, mais ils n'ont pas toujours de la protection et ne peuvent aller dans certains coins. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Bien que des auteures comme Cousineau et Hamel (2001) et Hamel et coll. (1998) évoquent que des expériences de victimisation pourraient amener certains jeunes à « flirter » avec les gangs, aucun des témoignages que nous avons recueillis ne laisse penser que des événements précis conduiraient des jeunes à rejoindre les gangs, pour se protéger d'un autre gang par exemple. C'est plutôt une fois dans le gang que les jeunes de notre échantillon se seraient faits plusieurs ennemis.

### ***À la recherche de vrais amis***

Le gang apparaît pour un grand nombre d'interviewés comme un monde où il leur serait possible de se faire de *vrais amis*. Certains, comme Miguel, victimes de racisme, confient qu'ils se sentaient seuls et voulaient justement se faire des amis sincères, des jeunes qui vivraient les mêmes difficultés qu'eux, des jeunes comme eux, qui les comprendraient.

Jean-Baptiste a commencé par fréquenter quelques membres de gangs, sans y être lui-même affilié. Il s'en est fait des amis et s'est joint au gang par la suite. Il voulait être avec des gens avec qui il partageait plusieurs affinités :

*Je me suis fait des amis, pis j'ai commencé à aimer le --- [nom de gang], pis à feeler le --- [même nom de gang], c'est ça. [...] J'ai commencé à me tenir avec eux, j'ai commencé à chiller avec eux. [...] C'est comme ça, tu chilles avec des gens, des gars de gang, c'est comme ça [qu'on y entre].*

D'autres finalement, comme Simon, auraient formé eux-mêmes une clique, avec l'aide de membres déjà en place, simplement pour être avec leurs amis :

*On s'est formé une clique. On était les mêmes gars depuis qu'on était tout petits pis on s'est trouvé un nom. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Le besoin de relations fraternelles solides serait un motivateur puissant ayant poussé plusieurs jeunes affiliés à entrer dans les gangs. Dans ces groupes délinquants, soulignent de nombreux auteurs reflétant les aveux livrés par plusieurs des répondants interviewés dans le cadre de notre étude, les jeunes auraient le sentiment de trouver de vrais amis (Mathews, 1993; Hamel et Poupert, 2000; Perreault et Bibeau, 2003; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004).

### 3.3.2. L'affiliation un choix éclairé?

À la lumière des facteurs d'affiliation que nous avons relevés, il convient de se demander si l'adhésion à un gang de rue est plutôt une finalité ou le fruit d'un processus de réflexion.

Des interviewés semblent dire que leur affiliation était volontaire, qu'ils ont eux-mêmes entrepris les démarches auprès des membres en place pour intégrer le groupe. Des auteurs développent à ce propos le concept de la rationalité dans le choix d'une carrière délinquante, car elle comblerait un manque en offrant une vie exaltante et grisante (Cusson, 2006) et des opportunités criminelles lucratives certaines (Spergel, 1990).

Steven indique très clairement qu'il a lui-même fait le choix d'adhérer à son gang :

*Ce n'est pas une expérience. Les chercheurs et les gens ordinaires parlent d'expérience, mais pour nous, ceux qui sont là-dedans, c'est une vie de tous les jours. C'est un choix. On fait le choix... c'est naturel. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Steven et ses deux frères sont membres du même gang de rue. Bien qu'il ait personnellement, avec l'un de ses frères, fait le choix de rejoindre les rangs du gang, la liberté de décision apparaît beaucoup moins évidente pour le dernier-né de la famille. Il semble, en effet, avoir été contraint par les circonstances d'adopter le choix de vie de ses grands frères :

*Moi, toute ma famille est là-dedans. J'ai deux autres frères et ils sont très actifs. Mon plus vieux frère, au début, avait un travail légal, mais il a vu que je faisais beaucoup d'argent alors il est venu là-dedans. Mon plus jeune frère a été influencé. On était toujours en famille alors mes ennemis sont devenus aussi ses ennemis. Il n'a pas eu le choix! (Steven, 27 ans, membre actif)*

Aucun des membres de gangs rencontrés n'a indiqué avoir été astreint par la force ou des menaces de rejoindre leur gang. Cependant, le récit que font quelques-uns du processus

ayant conduit à leur affiliation donne l'impression d'une certaine ignorance. Ils semblent en effet s'être joints au groupe sans se poser de question, comme si l'affiliation allait de soi. Par exemple, Joseph questionné sur les éléments qui définissent un membre de gang, répondait : « Je sais pas, ça je sais pas. C'est pas des questions qu'on se pose. Ça va comme que ça va! ». Dans ce cas, l'adhésion n'apparaît pas comme un choix, mais plutôt comme une absence de choix, en quelque sorte. Elle ne serait donc pas aussi éclairée que l'affiliation d'autres membres qui disent avoir sciemment intégré l'univers des gangs.

### 3.4 La période d'affiliation : peur, angoisse et méfiance!

*Le gang, c'est toujours le stress. « Je vais-tu retourner à la maison ou aller en prison? » Quand tu es dans un gang et que tu sors dehors tu ne sais pas ce qui va t'arriver, c'est sûr, t'as des choses à faire, mais... (Fabrice, 34 ans, ex-membre périphérique)*

L'expérience vécue dans les gangs, passée initialement en revue, ne laissait qu'imaginer la présence, pour les affiliés, de la peur, et ce, tout au long de leur expérience de gang. Les témoignages recueillis indiquent que ce sentiment teinte bel et bien tout l'univers des gangs de rue. Elle est présente de l'affiliation jusque dans la vie de l'ex-membre, et lorsqu'elle s'envole elle semble coïncider avec une augmentation des agirs délinquants. Aucun membre ne peut, aux dires même de plusieurs interviewés, être immunisé contre ce sentiment puissant.

*Tout le monde a peur, quelqu'un va dire : « Non! Non! Non! » Peu importe, c'est pareil! Tout le monde a des sentiments. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

#### 3.4.1 L'identification au gang

Tandis que certains interviewés prétendent que des membres entrent et sortent des gangs sans véritables convictions, d'autres, au contraire, s'identifient d'une manière symbiotique à leur gang qui devient toute leur vie. Ces derniers parlent de loyauté, acceptent les actions du gang sans questionner, méprisent le gang adverse et trouvent important de protéger les secrets du groupe à tout prix. Quatre interviewés, Claude, Jean-Baptiste, Simon et Steven répondent bien à cette description et semblent vouloir défendre leur groupe jusqu'à la tombe.

### 3.4.1.1 La loyauté

La loyauté se définit comme étant l'état d'un individu qui est d'une fidélité et d'une sincérité totales<sup>55</sup>, qui est entièrement dévoué à sa cause. Quatre interviewés présentent le gang comme une alliance quasi symbiotique et affirment défendre leurs compagnons comme s'il s'agissait d'eux-mêmes. Ils disent s'entraider financièrement et défensivement quoiqu'il arrive. Ils présentent le gang comme une famille unie aux liens fraternels solides voire insécables :

*Si tu es dans la gang, tu es mon frère et s'il arrive quelque chose à quelqu'un, ça m'arrive à moi aussi. Si on a un frère en prison, on ne le laisse pas tomber. Ça, c'est la loyauté. [...] Pour moi le gang c'est la loyauté. Si des frères s'aiment, ils seront loyaux. S'il m'arrive quelque chose, il t'arrive quelque chose. Pour que ça marche, il faut être loyaux. Nous, on n'était qu'un petit groupe. Ce n'est pas la quantité qui compte, mais la loyauté. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Jean décrit les membres de son gangs de la même façon :

*Ils s'adorent, ils se respectent. Normalement, dans une clique solide, ils font un pacte de pas se trahir, un pacte de se protéger l'un et l'autre. On va dire, si toi t'es dans la clique et t'as un problème avec un autre gars ou une autre clique, comme : « je veux faire un one at one contre juste toi! » Ben la clique refuse pis dit : « Non! Si vous voulez battre lui, vous devez tous nous battre! » C'est comme, ils se protègent. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Il s'agirait plutôt d'un trompe-l'œil. Les membres ne seraient pas aussi loyaux qu'ils le prétendent. C'est ce qu'a vécu Simon qui, il en sera question ultérieurement, après s'être rendu compte que ses comparses n'étaient pas aussi fidèles qu'il le croyait, désillusionné quitta son gang.

Ces membres de gangs (Claude, Jean-Baptiste, Simon et Steven) s'afficheraient également, même s'ils mettent ainsi leur vie en danger, pour démontrer la puissance de leur gang. Pour eux, il s'agirait de narguer le clan rival. Ils se disent fiers de leur gang, fiers de leurs réalisations individuelles et de celles du groupe. Même Simon, au départ, était fier de son gang qui lui semblait unique, différent, il était fier des réalisations, des crimes de son gang. Il ne voulait copier sur aucun autre groupe criminel :

*Nous autres on est individuel. On reste tout seul. On est fier d'être nous autres. That's it. On a notre nom. On a notre organisation. Il y a pas un jour qui passe dans les journaux des gangs de rue, sans qu'ils nous nomment, nous autres. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

---

<sup>55</sup> Définition libre inspirée du dictionnaire Le nouveau Petit Robert, édition de 1994.



Ces interviewés parlent des membres authentiques et des membres fictifs qu'ils décrivent comme étant des individus qui se disent membres, mais qui ne peuvent accomplir les gestes qui leur sont demandés. Ceux-ci se présenteraient comme étant sans peur et capables de tout, mais pourraient fléchir dans des situations de danger imminent. Il faut pouvoir « backer » ses paroles, selon l'expression des interviewés, c'est-à-dire choisir ce qu'on dit avec parcimonie et éviter les vantardises qui pourraient se révéler fausses. Les membres rencontrés n'ont que peu de considération pour les faux-semblants :

*Y'en a que c'est des pissous, c'est pas des vrais c'est des suiveurs sont pas là-dedans pour de vrai. C'est plus le style hip-hop. [...] Mais il y en aussi que c'est pour de vrai, y'en a que c'est pour de vrai. Ceux-là c'est pas des fakes. Y'en a qui prennent ça à cœur. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

*Un fake c'est un gars pas vrai. Si t'es un fake, ça passe pas dans le milieu. Un jour ou l'autre, ça se sait, pis ça te rattrape, t'sais. Faut que tu sois authentique, t'as pas ben ben le choix. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Ceux qui ne sont pas « vrais » ne restent pas longtemps, ils ne se sentent pas bien avec ce qu'ils font, on le voit tout de suite. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Selon eux, les membres d'un gang doivent pouvoir aller jusqu'au bout de ce qu'on leur demande. Même jusqu'au meurtre, selon Steven :

*Oui, je serais prêt à tuer. Si tu n'es pas prêt à tuer, il faut que tu quittes le gang, parce que le gang c'est la survie. Il n'y a pas de pause, c'est la vie. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Ces membres, d'une exigence immodérée pour leurs propres congénères, disent s'attendre à rien de moins des autres que de ne jamais douter, hésiter, ne jamais avoir peur. L'obligation d'être toujours « vrai », de n'avoir aucune limite, de ne pas être un « pissou », comme le dit Jean-Baptiste, ne peut qu'installer une atmosphère fort oppressante et angoissante touchant tous les membres du groupe. N'avoir pas le droit de changer d'idée et devoir suivre le groupe dans ses activités criminelles aura des impacts négatifs pour certains, nous le verrons.

#### 3.4.1.2 Accepter sans questionner

Très peu des membres de gang que nous avons rencontrés peuvent expliquer les raisons fondamentales que sous-tendent les conflits constants entre gangs rivaux. Ces membres, dédiés à leur gang, paraissent agir sans questionner, sans se demander pourquoi. Ils disent faire ce qu'ils ont à faire :

*On n'est pas juste là pour faire la guerre. Mais, pourquoi la guerre? La plupart ne savent même pas pourquoi. Mais, on a des ennemis. C'est la première chose que les jeunes apprennent. (Steven, 27 ans, membre actif)*

*Quand c'est le temps de passer à l'acte : « Go! C'est beau!» On n'en parle pas, on est dedans pis on y va. Ça, ça fait en sorte que les gars y réfléchissent après, sinon y attendraient avant d'le faire, t'sais. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ceux-ci agissent souvent impulsivement et de façon cavalière. On peut toutefois se demander si le passage à l'acte impétueux ne témoignerait pas de l'insouciance de la jeunesse plutôt que d'une réelle soumission aux valeurs du gang. Reste que, dans les entrevues recueillies, les jeunes les plus impulsifs semblent être aussi ceux qui se soumettent corps et âme aux dictats du gang.

#### 3.4.1.3 Le mépris des gangs adverses

Les membres de gangs interviewés ne montrent guère d'estime pour les gangs adverses comme en font foi ces propos acerbes de Steven :

*Pour nous, nos ennemis c'est des rapaces, des rats, des pas bons. C'est la honte de la société, de la race. C'est des ordures, pis quand on fait les vidanges, il faut sortir les ordures. Nous notre gang est la plus nombreuse. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Ce mépris évident envers leurs opposants est partagé par les interviewés précédemment cités. Cette haine paraît accompagner une certaine forme d'agressivité dirigée contre le gang adverse. Les membres les plus haineux commettraient des agressions impulsives contre leurs soi-disant ennemis, sans que des enjeux, pécuniaires ou autres, ne soient en cause :

*L'am a --- [nom du gang adverse] Killer! [...] Moi je les aime pas, c'est mes ennemis. Dès que tu portes un bandeau --- [de la couleur de l'autre gang] je te déteste! Si tu le sors devant ma face, je me bats avec toi. Dès que tu fais tes signes devant ma face je me bats avec toi. Dès que j'ai des doutes sur toi je te demande qui tu es. Si tu me dis que t'es --- [nom du gang adverse], je te déclare la guerre. Tu me dis que t'es --- [nom de son gang], je te parle, t'es mon ami. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

#### 3.4.1.4 Protéger ses secrets

Il est possible de noter chez deux des interviewés, une réticence à divulguer les secrets du gang. Ils ont eux-mêmes abordé le fait qu'ils ne pouvaient nommer de noms ou parler des activités clandestines du gang :

*Les gars ils se battent surtout pour l'argent maintenant, mais les gangs c'est mystère monsieur, on peut pas comprendre les gangs de rue. J'aimerais bien te dire des choses, mais je peux pas, tu comprends. Je peux pas me permettre de dire ces choses-là tu comprends, parce que dans un gang y'a quelque chose que tu dois respecter, il faut pas que tu snitches, il faut pas que tu sois un délateur, je peux te dire ce qui se passe dans un gang, comment ça se fait, comment ça*

*été formé, mais je peux pas te dire : « moi pis l'autre on a fait ça et ça ! »  
(Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Cette Omerta doit s'appliquer à tous, expliquent les interviewés. Elle semble toutefois plutôt difficile à faire respecter. En effet, deux interviewés, et encore plus spécialement l'un d'eux, ont décrit dans les moindres détails leur gang et ses activités. Ils ont néanmoins respecté l'anonymat de leurs congénères. Cette loi du silence constituerait une force pour les gangs et un cauchemar pour les intervenants chargés de travailler avec ceux-ci (Fredette et Proulx, 2000)

Les quatre interviewés qui ont donné lieu à la section précédente apparaissent comme présentant les profils les plus dysfonctionnels de ceux que nous avons rencontrés, délinquantes du groupe. Ils cacheraient leurs agirs derrière un voile de silence, car ils adoptent sans questionner les valeurs antisociales des gangs dans lesquels ils s'associent et s'investissent, selon leurs dires, dans le niveau de criminalité qu'exigent les activités percevant sans doute les non-membres comme une menace possible. Leur loyauté serait aussi une démonstration de leurs difficultés interactionnelles, puisqu'ils seraient incapables d'accepter ce qu'ils perçoivent comme n'étant pas « authentique ». Ils se mettraient même en situations périlleuses simplement par fierté. Ce quatuor répond de façon satisfaisante au portrait psychocriminologique des membres de gangs dressé à partir des auteurs cités dans la recension des écrits.

Ceux-ci auraient de plus grandes probabilités de de rester et de vieillir dans leur gang et aussi de voir leurs comportements délinquants augmenter avec l'âge (Fréchette et Leblanc, 1987; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997). Simon et Steven, avec Fabrice, constituent les interviewés les plus vieux de l'échantillon.

#### **3.4.2 De l'insouciance à la maturité**

Les gangs de rue sont marqués par une maturation significative des membres qui les composent, et ce, tout au long de leur affiliation, selon les interviewés. De petits groupes inconséquents, plusieurs cliques et leurs membres deviendront des gangs plus structurés et, par conséquent, plus lucratifs.

Dans les premières années d'affiliation, les actions posées seraient, aux dires mêmes des interviewés, la plupart du temps impulsives et irréfléchies. Les conséquences possibles ne sont alors que peu prises en compte :

*Les plus vieux cherchent surtout à faire de l'argent. Tandis que les plus jeunes sont stupides, car ils ne savent pas pourquoi les plus vieux se battent, ils agissent souvent sans réfléchir. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*Bon, y a des choses qui ont été posées sans vraiment avoir de réponses à pourquoi ça été fait. On dirait que c'est vraiment comme ça. Comme, ça s'est fait parce que ça s'est fait, t'sais. C'est ridicule un peu là, c'parce que crisse ça va tellement vite, surtout quand t'es jeune de même, que tu le vois pas vraiment. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*On était jeune, on pensait pas tuer quelqu'un là, j'sais pas. On voulait juste le blesser pour qu'il comprenne, mais tu sais jamais jusqu'où ça peut aller. À moins qu'on ai pas d'chance. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Le gang apparaît comme un rêve plein de promesses. Probablement influencés par les médias et les membres aînés, les jeunes apprentis croient que le gang leur apportera richesse et privilèges :

*La base de tout, c'est l'argent. Sans ça, je ne vois pas pourquoi, pourquoi il y aurait des gangs. Ils ont l'impression qu'à 18 ans ils vont avoir leur propre maison, leur propre bateau et des gens qui vont travailler pour eux. C'est l'argent! (Fabrice, 34 ans, ex-membre périphérique)*

Ainsi, pour gagner le respect des plus vieux et se tailler une place dans l'organisation, les recrues multiplieraient les actes délinquants : de menus larcins à des agressions plus sérieuses contre le gang adverse, ce qui exaspère les doyens du groupe qui tentent de garder leur commerce illégal *incognito*. Ceux-là jugent que les actions écervelées des jeunots ne sont qu'un embarras constant et ils ne mâchent pas leurs mots pour traduire leur lassitude :

*Moi je te parle des plus jeunes. Eux autres ils font du bruit pis on entend parler d'eux. Quand on entend des coups de feu, ça, c'est les plus jeunes. [...] Quand je te dis que c'est les plus jeunes qui font du bruit, c'est juste que les plus jeunes j'aime pas comment ils font leurs affaires parce que t'sais les plus vieux ils ont compris, t'sais ils ont compris, ils sont rendu t'sais 20, 22, 23 en montant pis eux autres, ils font pas des conneries comme ça. [...] T'sais eux autres ils ont compris, ils sont rendus adultes. Ils peuvent se parler sans dire : «Je vais te faire ça!» Mais, y'a des petits jeunes : «Yo! Moi si je vois un [membre du gang adverse] dans la rue, je le tire tout de suite!» T'sais ça c'est stupide comme mentalité. (Claude, 16 ans, membre actif)*

*On était jeunes... t'sais pour nous on se vente, on provoque pis tout. On s'affiche pis on montre qu'on est dans une gang, pis on se pense bon là. Mais après ça les grands ils nous disent : «Yo, vous êtes dans une gang, mais vous êtes pas obligés de le montrer! C'est si quelqu'un cherche des problèmes pis il dit que c'est un [gang rival] pis que c'est pas son territoire, là tu dis moi je suis un [gang de l'interlocuteur] pis là tu le frappes!» Ou je ne sais pas. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

C'est en vieillissant que les jeunes aspirants gagneront en maturité, mais surtout en expérience. Les crimes se perfectionneront, l'armement aussi. Les conséquences seront

davantage prises en considération, les bénéfices possibles et les risques d'arrestation seront étudiés plus en détail, selon les dires des interviewés :

*Avant ça, il y avait des vols de sacs, des qualifiés, au début c'était des niaiseries. On vendait pas de drogues, t'sais on faisait rien de ça. C'était pas du sérieux. Vols de chars, pour se promener; on était pas pour rien faire, t'sais on étaient jeunes. Pis veut, veut pas, ça a escaladé, pis c'est devenu plus sérieux par après. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*J'avais toujours des armes sur moi. Au début, c'était des bâtons, après c'était des couteaux pis après c'était des vrais guns. Des guns à plomb en premier. Après c'est des guns, des 38, des 22, etc. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Aux dires des jeunes interviewés, bien que les crimes gagnent en spécificité, la violence utilisée par les membres, elle, n'augmenterait pas. En effet, pour éviter que les médias et les policiers ne s'intéressent outre mesure aux gangs et à leurs activités, la violence serait employée, règle générale, avec parcimonie. L'organisation croissante des gangs d'aujourd'hui, dont il a été abondamment question, et la possibilité de gravir les échelons des gangs « bébés » au gang « mères » (Mourani, 2006) obligerait les vétérans à « gagner en sagesse » pour le bien et la rentabilité du groupe.

### 3.4.3 La recherche de profits<sup>56</sup> : quand les besoins comblés par l'adhésion deviennent source de peur

*On cherche toujours le profit. Un profit pas toujours monétaire. On recherche le profit de protection, d'amitié ou même de respect. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Michael signale que les jeunes s'installent dans les gangs pour combler certains besoins : d'argent, de sécurité, d'amitié et de respect. Michael paraît avoir eu du flair puisqu'en effet les analyses révèlent que les actions des nouveaux et des membres aguerris seraient motivées principalement par ces quatre besoins.

#### 3.4.3.1 L'aspect monétaire

*Money, c'est tout! (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Comme il en a déjà été question, par leur participation aux activités du gang les membres cherchent à faire de l'argent, beaucoup d'argent. Influencés de toutes parts, les jeunes

---

<sup>56</sup> D'emblée, nous tenons à souligner que cette recherche de profits est traitée différemment des facteurs précipitants précédemment abordé, visant ici plutôt à décrire les besoins comblés durant l'adhésion plutôt que les besoins poussant le jeune à entrer dans un gang, dont il a plus tôt été question.

novices croient pouvoir devenir riches en s'affiliant aux gangs. Leurs activités criminelles seront donc orientées vers la rentabilité :

*Toute la journée, les gars cherchent où est l'argent. C'est ça qui en rend fous certains, parce que toute la journée ils cherchent où est l'argent. T'sais c'est toujours comme ça. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Le butin amassé ne dort pas très longtemps, il est rapidement dépensé en vêtements et accessoires de luxe :

*Si on a de l'argent, bon ben c'est comme ça que ça se passe. Magasiner, ah oui! Magasiner en gang. On va là-bas, on s'achète du « style », des souliers. Des fois ça fait quatre jours pis poubelles, on en achète une nouvelle paire. Les souliers sont neufs, neufs, neufs, blancs! Le linge neuf! T'sais, les bijoux... magasiner. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces appareils procurent, selon les interviewés, une forme de prestige dans le gang et auprès des non-membres, et permettent d'augmenter son *rang social*. Ces jeunes garçons tiennent mordicus à ces attraits fastueux notamment pour impressionner et courtiser la gent féminine :

*Les gars pensent juste à ça là, les tarifs, l'argent là. Y veulent en avoir dans les poches. Impressionner les filles aussi [...] (Simon, 25 ans, ex-membre)*

La recherche incessante de bénéfices apparaît, en dernier lieu, comme une justification aux actes violents et illicites qui sont perpétrés par le gang :

*Il y a des cliques qui font juste protéger leur territoire. Ils font juste se battre pis il y a pas d'argent qui rentre. Il y a rien qui rentre. Ils rentrent en prison pis ça n'a rien donné parce qu'ils se sont fait d'argent. Ils sont rentrés pourquoi? Pour avoir battu, poignardé ou tiré un gars? Ça n'a pas de but parce qu'il y a pas d'argent. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Jean, en affirmant qu'une agression sans un retour d'argent est futile, sous-entend qu'à l'inverse un acte de violence rapportant un quelconque profit financier aurait de la valeur et pourrait ainsi se justifier. Bon nombre d'interviewés laissent entendre, également à mots couverts, que la violence et les délits lucratifs réalisés dans les normes, selon les règles du milieu, tout comme la discrétion entourant ces activités ont leur raison d'être pour le gang et sont peu contestables. Plusieurs auteurs notent à ce propos que les membres de gangs ont recourt à diverses rationalisations afin de diminuer leur sentiment de culpabilité lors de leur passage à l'acte (Sykes et Matza, 1957; Yochelson et Samenow, 1976; Hare, 1985; Beck et Freeman, 1990; Fredette, 1997)

Le passage à l'acte serait un moment fort propice à l'apparition de la peur. L'acte lui-même et les conséquences de ce dernier peuvent provoquer l'émergence de cette

émotion. Plusieurs interviewés confessent être envahis par la peur lors de la perpétration de délits et d'agressions. Certains se seraient même déjà trouvés complètement tétanisés, au point de ne plus pouvoir se remuer. D'autres, au contraire, affirment ne pas être dérangés par la peur et pouvoir facilement la contenir. Sans cette limite émotionnelle, les crimes pourraient être commis en plus grand nombre. Cet aspect sera abordé plus loin.

#### 3.4.3.2 La protection

Plusieurs soutiennent se tenir en groupe pour se protéger. Ils sont nombreux à confier craindre pour leur vie, redouter les attaques des gangs rivaux (il en sera plus spécifiquement question à la section 4) :

*Quand t'es avec une clique, t'es plus fort! L'union fait la force! Quand t'es beaucoup, t'es plus fort. Comme si tu donnes un coup de poing à quelqu'un, ça fait mal, mais si vous êtes trente à donner un coup de poing à quelqu'un, ça va faire plus mal encore parce qu'ils sont, ils sont regroupés (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*On se protégeait mutuellement. La plupart du temps, avant de sortir on s'appelait tout le monde : « On vas-tu à telle place à soir? » « Oui. » Quand on était tous là ensemble, quand on arrivait, on était 25 gars, boom! [...] les gars d'autres gangs qui étaient juste venus 10, ben y étaient dans marde! Ça partait tout suite. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ainsi, bon nombre de membres de gangs chercheraient la compagnie de leurs pairs avouant ne pas être en confiance lorsqu'ils se retrouvent seuls. Simon raconte que ses compagnons négligeaient l'école pour venir l'attendre à la fin des classes pour le protéger puisqu'il avait déménagé dans un autre quartier. Simon précise que de manière à pouvoir le protéger si, d'aventure, il en venait à rencontrer des membres ennemis à cette occasion.

#### 3.4.3.3 L'amitié

Il a déjà été question de l'amitié; sa recherche aurait poussé des jeunes à s'allier à un gang, car ils pensaient pouvoir y retrouver de vrais amis. Et une fois affilié, les liens qui se tissent entre les membres du gang se fortifieraient. Des interviewés parlent du gang comme d'une famille solide et unie.

De fait, l'adhésion à un groupe apparaît comme un processus normal de socialisation. Il est, en effet, tout à fait normal, voire même souhaitable, que les jeunes adolescents se regroupent soutiennent différents auteurs (Le Blanc, 1990; Hébert, 1991; Guimond, 1994; Feldman, 2000). À cet égard, Miguel souligne qu'il sera très difficile de combattre

efficacement le phénomène des gangs puisqu'il ferait, comme le soulignent Hamel et Fredette (2003), partie intégrante de la jeunesse :

*C'est difficile de vraiment détruire un gang. Ça fait partie de notre jeunesse. [...] Quand je te dis que ça fait partie de notre jeunesse, quand on est jeune on va se tenir deux personnes, trois personnes, pis c'est à partir de là que ça commence à se former. Mais, ça dépend aussi des influences de ceux avec qui tu te tiens aussi. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Il est vrai que certains livrent de touchants témoignages sur la puissance des liens qui les unissaient aux autres membres du gang. Claude expose une amitié qui transcende même le gang. Dans cet extrait il explique qu'il ne pourrait cesser de voir plus spécialement l'un de ses amis, et ce, même après avoir quitté le groupe :

*Tu peux pas arrêter de voir ton ami sec comme ça parce que tu décides de ne plus vendre de la drogue. Tu sais que lui, dans ta tête, tu vois pas ça. Tu le vois pus comme un gars de gang. Tu le vois comme ton frère, ton ami, ton vrai ami. Tu vas déménager, c'est vrai! Tu vas arrêter de vendre de la drogue. Tu vas arrêter tes affaires criminelles. Mais, tu vas continuer à aller voir ton chum pareil. Tu continues à l'appeler. Tu continues à aller prendre une bière avec, des affaires comme ça. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Claude a développé avec ses comparses des liens qui dépassent, quelques fois, une simple amitié, se situant plutôt à un niveau quasi fraternel. Il relate qu'il recevait, bien souvent, des encouragements et des conseils bienveillants de la part des membres plus vieux que lui. Il semble, de son côté, avoir une admiration sans limites pour ses congénères dont il parle avec respect tout au long de son témoignage :

*Je suis jeune moi, pis ils voient que moi je fais pas les mêmes conneries que les autres petits cons faque ils disent : « lui je l'aime, viens! ». T'sais ils chillent avec moi pis moi j'aime ça chiller avec eux parce qu'ils voient que, comme ils disent : « Quel âge tu as? » « Moi j'ai 16. » « Tu te tiens pas avec les autres petits cons? » « Non! » T'sais parfois quand je dis : « Tassez-vous, j'achète la bière! » Ils me disent : « toi tu vas être riche à 19 ans! » T'sais ils me disent des affaires comme ça t'sais pour m'encourager. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Claude considère être le protégé d'un membre en particulier, qu'il décrit comme un mentor attentionné et protecteur. L'histoire de Claude est bien particulière du fait de cette relation fraternelle, mais plusieurs autres témoignent aussi de tels liens d'amitié solides. Ce n'est, cependant, pas le cas de tous. Trois ex-membres ne sont pas aussi glorifiants au sujet de l'amitié « sincère » qui se développerait au sein des gangs. Avec le recul, ils en sont venus à la conclusion que l'individualisme régnait bien davantage que l'altruisme alors qu'ils auraient souhaité la collaboration de leur gang :

*C'était pas des amis, c'était du back-up. [...] T'sé quand t'es dans les gangs, tu peux dire que tu as beaucoup d'amis, mais dans le fond c'est pas des amis là. Je pense qu'un vrai ami, un vrai, ça pourrait prendre une balle pour toi, mettons. Mais, les gars des gangs, les contacts, eux autres, s'ils voient qu'il y a un peu de*



*danger pour eux autres, ils vont s'en aller là. Fuck that! C'est juste tes vrais amis qui vont rester là. Ils peuvent bien être 100 pis y'a 30 gars avec des guns, ils vont tous s'en aller. Il va juste rester tes vrais amis. Si y'en a pas un, pose-toi des questions! (Éric, 17 ans, ex-membre)*

*Honnêtement, j'pense que c'est un gros cercle d'hypocrisie. C'est des accroires de valeurs qu'on se fait là quand qu'on est là dedans. Comme quoi nos chums nous aiment, pis des ci, pis des ça. Moi j'ai été un de ceux qui ont fait des revanches pour des chums qui sont morts. Pis quand j'ai analysé ça, on étaient 2 ou 3 chums sur 30 gars, qui bougeaient pour des gars qui venaient de mourir. [...] Je regardais ça. Crisse! Demain, c'est moé qui meure, y as-tu quelqu'un qui va me backer moi ou le monde va juste m'oublier pis, s'ils viennent à mon enterrement, je suis chanceux? (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Tu vois on était des amis, mais en même temps on était des hypocrites entre nous même. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

En somme, ce ne serait pas tous les membres qui réussiraient à tisser les liens solides avec les autres membres de leur gang. Pour certains, les rapports développés au sein du groupe se seraient intensifiés jusqu'au moment de disparaître. Simon, pour l'un, aurait perdu la confiance qu'il avait envers les autres du groupe, alors qu'au départ, il croyait à l'existence de liens forts, invulnérables en apparence. En effet, différents auteurs l'ont déjà souligné, lorsque des liens se forment au sein des gangs, ils peuvent être puissants et aller même jusqu'à remplacer une relation familiale teintée d'abandon (Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Hamel et Poupart, 2000; Perreault et Bibeau, 2003; Hamel et Brisebois, 2005). Toutefois, au regard de l'expérience que vivent les jeunes au sein des gangs, on s'aperçoit vite que ces liens sont en fait ténus.

#### 3.4.3.4 Le respect

Le respect est, avec l'argent, un leitmotiv pour chacun des interviewés. Cette valeur semble être d'une importance capitale et un catalyseur puissant des actions des membres de gangs.

##### ***Le « respect » : un terme utilisé à toutes les sauces***

L'usage que les interviewés font du terme respect n'est pas toujours conséquent. Ce « respect » s'accompagnerait de privilèges et de passe-droits que tous n'auraient pas.

Néanmoins, en compilant les différentes entrevues, il devient possible d'esquisser une définition. Le respect serait : une considération admirative accordée à un membre en raison de la reconnaissance de ses aptitudes personnelles et/ou de la crainte qu'il suscite et amène à se conduire envers lui avec servitude et/ou avec circonspection. La notion de

respect se rattacherait ici à une forme de prestige et, sinon à l'atteinte d'un rang social, du moins d'une position élevée dans la hiérarchie du gang.

Pour Éric le respect impliquerait une quête d'attention de tous les instants. Des témoignages comme celui de Simon qui suggère que tous les membres de gangs traînent des carences ou encore celui de Michael qui soutient que les membres ont un cruel besoin d'amour, pourraient donner raison à Éric :

*La guerre des gangs c'est un autre moyen de dire : « On veut de l'attention du public! ». Comme du respect genre. « Moi je suis capable de tirer sur quelqu'un! Faites-moi pas chier! Je suis respecté! (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Cependant, les autres interviewés ne perçoivent pas le respect de cette façon. Ils recherchent des avantages bien tangibles qu'offre le statut de « respecté ».

#### **L'importance du « respect »**

*Là-dedans, quand t'es respecté, t'as comme des privilèges comme on dit. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Le respect se révèle d'une importance de premier plan dans l'univers des gangs, car il procure, comme le souligne Éric, certains privilèges qui ne sont pas négligeables. Mourani (2006 :148) parle d'ailleurs de l'obsession de « faire sa place » pour décrire ce besoin de se construire une réputation dans le groupe permettant de profiter de tous les privilèges qui en découlent.

Le respect procurerait ainsi à son détenteur une place de choix dans l'organisation, un statut social unique ne pouvant être atteint en dehors du gang, dans son environnement sociopersonnel (Feldman, 1993). En ce sens qu'il garantit un rôle de leader et assure que la personne respectée aura l'attention de tous lorsqu'il prendra la parole.

*Quand tu as de l'argent, tu as du pouvoir, tu es puissant. Tu peux faire tout ce que tu veux. Quand tu as du pouvoir, tu es respecté, tu n'as plus rien à prouver. Tu ne te fais plus tester. Quand tu parles, c'est aussi fort que si 100 personnes venaient de parler. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Tout d'abord, un membre respecté est un membre en sécurité (Hamel et coll., 1998). En premier lieu contre les autres gangs, car posséder le respect de ses pairs peut, aux dires des interviewés, protéger le détenteur des attaques de gangs rivaux ou de toutes autres agressions venant de non-membres. Il sera en outre beaucoup plus aisé pour le membre respecté contrairement au membre qui ne l'est pas, d'obtenir du soutien de ses compagnons lorsqu'il sera menacé par autrui. Ensuite, contre les membres de son propre

gang puisque, en effet, un membre qui n'obtient pas le respect auprès de ses pairs risque de fort de se voir méprisé et sous-classé dans l'organisation. Il sera alors utilisé par le gang qui tentera d'en tirer profit :

*Si quelqu'un ne te respecte pas, tout le monde va monter sur toi, va marcher sur toi, faque si quelqu'un te respecte, cette personne a plusieurs amis.  
(Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Les autres membres du gang parviendraient assez facilement à percevoir le sentiment de vulnérabilité provenant d'un de leurs comparses peu respectés. Le gang ne se priverait alors pas d'abuser de la confiance et des ressources de l'*irrespecté*, étant convaincu qu'il ne possède pas la volonté ou le courage suffisant de s'opposer à ces abus. À l'inverse, la notoriété de certains les rendrait quasi intouchables, car les assaillants potentiels seraient découragés par les possibilités de contre-attaque par le membre et son gang.

Mais, il s'agirait, selon Ernesto, d'un faux sentiment de sécurité, le gang resterait un milieu à haut risque même pour celui qui atteint le respect absolu de tous :

*Ben, le respect, personne te cherche, te niaise. T'es comme intouchable, t'es comme... c'est pas vrai. Tu crois que tu es intouchable, mais tu ne l'es pas. T'es touchable! (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Le respect serait également fort utile pour le commerce. Les membres respectés auraient, en effet, davantage de facilité à réaliser des ententes lucratives. Le respect est l'assurance d'un affilié averti et en qui l'on peut avoir confiance pour ceux qui seraient tentés de bâtir des alliances avec le gang :

*Le respect aide aussi pour le commerce, le trafic parce que si on n'a beaucoup de respect ça indique que l'on a fait plusieurs choses, que l'on connaît notre affaire. Ceux avec qui l'on trafique nous font davantage confiance. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Éric réitère que le partage hiérarchique dans le gang serait établi en fonction du niveau de respect individuel consenti au membre. Selon lui, les meneurs seraient davantage respectés que les sous-fifres dont la parole n'aurait que peu d'impact auprès du groupe. Les meneurs seraient continuellement mis à l'épreuve par les autres membres qui tenteraient de gagner eux-mêmes le respect en les surpassant pour éventuellement occuper leur rang. Obtenir le respect prend du temps selon Steven :

*Pour avoir le respect ultime, ça prend environ 10 ans. Beaucoup de gens te testent, certains pour avoir plus de pouvoir ou encore pour prendre ta place.  
(Steven, 27 ans, membre actif)*

D'ailleurs, des jeux de consoles, comme *Grand Theft Auto San Andreas*, font du respect un but en soi. Le personnage principal doit, en effet, augmenter le respect dévolu par ses pairs en commettant des actes de délinquance, gratuits et amoraux, lui permettant de prendre le contrôle d'un gang important de sa ville natale. Sans connaître les impacts de l'influence<sup>57</sup> de ce jeu vidéo fort populaire<sup>58</sup>, il est possible d'affirmer qu'il rejoint bien les propos de quelques interviewés affirmant que les leaders sont les plus respectés au sein des gangs de rue.

L'avantage d'être respecté aurait toute son importance quand viendrait le temps de se désaffilier, selon Simon, car, tout comme durant la période que dure son affiliation, l'irrespecté pourrait être victime d'abus et de chantage quand il avancera son désir de quitter le groupe. Il pourrait dans ce cas être forcé de laisser au groupe un montant d'argent substantiel ou des biens matériels accumulés du fait de ses pratiques illicites :

*[Question : Quand tu n'as pas de respect, qu'est-ce qui arrive lorsque que tu veux quitter le gang?] Ben là, tu peux te faire utiliser comme une petite « bitch ». [...] Parce que t'es pas un vrai, ils peuvent arriver : « Ben, donne-moi 200,000 pour t'en aller! » Si tu leur donnes pas, t'es faite. Les gars vont te faire des problèmes ou des conneries de même. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Par ailleurs, le respect acquis durant l'affiliation perdurerait au-delà de la désaffiliation selon Henry et Simon. Les ex-membres jouissant du respect du groupe pourraient toujours compter sur leurs anciens compagnons pour les défendre à nouveau dans d'éventuels conflits avec, il en sera question subséquemment, les gangs ennemis qui n'auraient pas eu vent du désengagement de ces derniers :

*Admettons que j'ai ai problèmes dans la rue, je vais être respecté parce que j'ai déjà été là-dedans [dans un gang] à cause de quelques choses que j'ai fait dans l'temps. Ce qu'ils vont faire [les membres de son ancien gang], ils vont me respecter encore. Si un gars me frappe, ils vont s'en occuper, parce que j'ai déjà été là-dedans. Il vaut mieux me défendre. Ils sont comme ça eux. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

### **Comment se faire « respecter »**

Les façons de se faire respecter énoncées par les interviewés sont nombreuses et relèvent souvent de stratégies bien personnelles.

<sup>57</sup> L'influence des médias sur l'appréciation des valeurs des membres de gangs a déjà été évoquée précédemment. Il est probable que les jeux vidéo populaires entraînent un impact équivalent aux vidéoclips chez les jeunes consommateurs.

<sup>58</sup> En 2002, *Grand Theft Auto 3* et *GTA: Vice City* ont été les deux jeux vidéo les plus vendus au monde. La série *GTA* aurait vendu plus de 30 millions d'exemplaires selon les producteurs du jeu, Rockstar Games.

D'abord, l'usage de la violence ou la perpétration de délits (de préférence majeurs) peuvent représenter de bonnes façons d'acquérir le respect du groupe. Certains iraient même jusqu'au meurtre pour bénéficier de ce prestige, soutient Michael :

*Avec un meurtre tu peux monter vite dans le gang, il faut faire des crimes pour être respecté. (Michael, 24 ans, membre actif)*

La réussite pécuniaire pourrait aussi représenter un bon moyen pour y arriver, car, selon Jean, un membre fortuné peut se procurer toutes les armes qu'il veut. Il sera dès lors plus dangereux.

Mais le plus important, renchérit Jean, c'est la connaissance, être érudit dans son domaine criminel, être donc un fin renard :

*Quand t'es riche, quand ils savent que t'es riche, ils savent que cette personne-là peut s'acheter plein d'affaires, plusieurs affaires que d'autres peuvent pas s'acheter pis que tu pourras pas avoir. Ben tu pourrais l'avoir, mais ça va prendre un petit peu plus de temps que lui. C'est ça, il y a du monde qui se procure plus rapidement. Pis s'il est riche, c'est parce qu'il peut avoir plusieurs fusils aussi là, faqu'il est dangereux aussi. C'est plus dangereux le plus riche, pis aussi ben, la force aussi. Mais le plus important, c'est d'avoir la connaissance là. Il faut que tu sois un connaissant, il faut que tu connasses le timing aussi. Il faut que tu sois au courant de tout aussi là. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Toutefois, il en a déjà été question, pour Simon notamment, en avoir plein les poches ne constitue pas un prélude conduisant directement au respect. Simon souligne, en effet, que, sans respect, les membres fortunés peuvent se voir extorqués par leurs pairs. Dans ce cas, l'argent n'est pas générateur de respect, il est au contraire obtenu par manque de respect.

Il faut que chacun des membres démontre à tous qu'il peut suivre le gang. Qu'il est prêt à réaliser les mêmes actes que l'ensemble du groupe. Si un membre refuse d'emboîter le pas, il perdra quasi assurément l'estime du gang :

*Il faut que tu fasses tes preuves. Que tu montres que t'es capable. Supposons, t'es avec tous tes amis pis il y a une bataille, si tu t'impliques pas, ils vont mal te voir. Ils vont dire : « Ah! Lui il est pas capable, des affaires comme ça! » Ou bien supposons, il y en a qui font beaucoup de vols, tout le monde vole, toi tu voles pas. Là ils vont se dire : « Ah! Ben il est pas comme nous! Il est pas capable! » Sûrement, c'est comme ça, il faut que tu sois capable de pratiquer les mêmes choses qu'eux là, que la majorité du monde. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Il en sera question à la section suivante, un membre en apparence peureux peut perdre facilement et définitivement le respect de ses pairs. À l'inverse, braver la mort et faire fi

du danger avec flegme et indifférence, est une valeur sûre pour obtenir le respect. Fredette (1997 :207) écrit à ce sujet :

*Les garçons peuvent voir, par exemple, leur statut s'élever suite à un vol lucratif ou à l'issue favorable d'une bagarre. Par contre, un refus de participer à une agression ou à un quelconque délit organisé par le groupe peut être la cause de moqueries des pairs et, dans certains cas, du rejet pur et simple de la part de ceux-ci.*

Toutefois, selon Edgard ce ne seraient pas exclusivement les gestes délinquants et dangereux qui pourraient conduire à ce résultat; des actions socialement acceptables susciteraient également le respect :

*Tu peux être respecté pour toutes sortes de raisons et pas nécessairement pour tes délits. La plupart du temps, si t'es capable de faire des délits, t'es respecté, mais tu peux être respecté pour des bonnes choses aussi. Si t'es bon pour faire quelque chose, les gars ils te respecteront pour ça. [...] Je sais pas, si tu es habile dans un sport, comme t'es très habile là, les gars ils vont te donner un respect pour ça. Tu peux avoir du respect pour toutes sortes de raisons. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Ainsi, il apparaît que bien des choses peuvent garantir le respect chez les membres du gang. Les qualités qui forcent l'admiration de ses pairs pourraient toutes, si l'on en croit les dires des interviewés, procurer cet état. Mais, les membres qui en sont dépourvus se verront relégués au rang d'objets et seront utilisés par le reste du groupe.

### ***Le courage gage de respect!***

On commence à voir que la peur serait présente partout et à tout moment dans les gangs, s'ils sont scrutés à la loupe. Cependant, cette émotion n'apparaît pas comme une conséquence souhaitée de l'affiliation. Les dégonflés n'ont pas la vie facile : mieux vaut ne pas avoir peur ou du moins ne pas sembler être un couard quand on est un membre de gang. En effet, les membres ne doivent démontrer aucun sentiment de peur durant leur affiliation, sans quoi ils perdraient le respect de leur groupe. Et sans respect un membre est rapidement mis à l'écart, comme le soulignait Fredette (1997).

Ceci étant, la course sans escale pour obtenir et garder le « respect » serait une autre source d'angoisse continue pour un grand nombre d'affiliés. Les membres sous-classés dans la catégorie « froussards » perdent l'estime du groupe et peuvent dès lors être escroqués et utilisés par le reste du groupe explique, entre autres, Simon. Ils ne peuvent également plus compter sur la protection du gang contre les agressions qu'ils pourraient subir. C'est ainsi que s'installerait un fort sentiment d'insécurité :

*Si tu te fais pas respecter, tu peux être la bitch à n'importe qui. Tout le monde va vouloir t'utiliser. [...] Parce que, dans le fond, y vont savoir que tu vas rien*

*faire s'ils te volent. [...] Si t'es pas respecté, tu passes pas dans le milieu. Un jour ou un autre tu vas être couché à terre, c'est sûr. T'es comme un pas bon, t'es pas respecté. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Le respect se gagne d'abord, aux dires des interviewés, en pouvant démontrer au reste de la gang l'inexistence de peur. Il faut pouvoir montrer ce que l'on sait faire, ne pas avoir peur de se salir les mains :

*Il ne faut pas avoir peur de se salir les mains. Si tu as un problème, tu y vas ! Je ne peux pas toujours déléguer. Je ne peux pas dire : « toi fais ça [claquement de doigts] et toi ça ». C'est du point de vue du respect, il faut que je le fasse, il faut que les autres voient ce que je peux faire. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Ceux qui, par des gestes risqués, souvent insoucians, démontrent qu'ils n'ont pas peur soulèvent un respect certain chez leurs comparses, note Éric qui ne se montre pas nécessairement d'accord avec ce principe :

*Là-dedans, plus tu t'affiches n'importe où, plus t'es comme respecté. Dans le fond, plus tu risques ta vie, plus tu te fais respecter. C'est stupide, mais c'est comme ça. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

L'important, pour tous les jeunes interviewés, c'est d'être conséquent avec ses dires; de ne pas lancer de paroles en l'air, en fait « il faut être capable de backer ses paroles » comme le disait Steven, en particulier lorsqu'il s'agit de commettre des délits ou de protéger le groupe. Il faut que les autres membres du gang puissent avoir confiance dans le membre. Il faut, pour ceux qui cherchent à obtenir le respect, montrer aux autres de quoi ils sont capables, jusqu'où ils peuvent aller :

*[En parlant d'un de ses amis] Je sais qu'il est capable de faire des choses. Il ne prouve rien à personne, mais je sais qu'il est capable. (Claude, 16 ans, membre actif)*

*Ça prend absolument le respect, mais ça vient pas tout seul, ça. Ça c'est en toé, ça dépend de qu'est ce que t'as fait comme move. Quelles réactions que t'as eues par rapport à telle situation. T'as réagi en gars tough, initialement, ben les gars vont te respecter. S'il a fallu que quelqu'un te montre à être tough, t'es pas tough pour de vrai. [Tu n'auras pas le respect de tes pairs]. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Michael fait apparaître un grand paradoxe : ceux qui projettent l'image implacable du gangster sans peur seraient en réalité ceux qui souffrent le plus d'inquiétude chronique. Ils tentent, en effet, de montrer qu'ils ne craignent rien ni personne pour être respectés, mais ce qu'ils chercheraient, surtout, c'est obtenir la protection inconditionnelle du gang :

*Le respect est important. Il dépend de ce que les membres font. Le respect donne de la protection. Si tu n'as pas de respect, tu n'es rien. Les crimes sont commis pour avoir du respect, pour montrer que tu n'as pas peur. Ça aussi ça donne du respect de montrer que tu n'as pas peur. C'est un paradoxe, car ceux*

*qui le veulent le plus, c'est ceux qui ont le plus peur. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Savoir cacher sa peur et son angoisse serait donc garant de pouvoir obtenir et préserver le respect de ses pairs. Et puisque le respect paraît essentiel dans l'expérience de gang, la capacité de déguiser ses émotions devient alors primordiale.

La peur peut être utilisée à bien des usages. Savoir faire peur, apeurer, terroriser même, se révèle dans bien des cas des façons d'arriver à ses fins. Le respect demeure l'un des éléments les plus convoités de l'expérience de gang. Être capable de démontrer que l'on n'est pas tiraillé par la peur est un moyen sûr de s'assurer d'être respecté par ses pairs. Certains obtiendraient par ailleurs ce même respect en soumettant leur partenaire par l'infliction de la peur chez autrui. Le respect rime ici avec « crainte ».

Miguel explique qu'il faisait de la musculation pour pouvoir intimider les autres et gagner leur respect. En fait, plus son physique lui aurait donné une apparence d'un individu fort et puissant, plus il croyait pouvoir acquérir le prestige recherché, dans son groupe et envers le gang adverse. D'ailleurs, dans le gang les bagarres qu'ils causaient, ses comparses et lui, avaient comme objectif non dissimulé d'augmenter la notoriété du groupe. Miguel dit qu'il se sentait personnellement « Dieu » lors de ces altercations.

Il a déjà été signalé que ce type de sentiment d'omnipotence découlant en fait d'une estime de soi anémique était répandu chez les membres de gangs et caractéristique d'une personnalité antisociale (Fredette, 1997). L'agressivité et les assauts en résultant permettraient à l'attaquant d'adopter une posture de dominant, préférant cet état à celui du joug d'un monde qu'il perçoit faussement comme menaçant (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997)

Claude explique que dans un gang rival, des membres en menacent d'autres d'un fusil pour gagner du pouvoir dans le gang :

*Mais le gars qui te braque un gun sur la tête pis qui te regarde dans les yeux, il va pas tirer, il va jamais tirer. Ça, c'est pour se donner du pouvoir. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Cette démonstration armée n'est pas unique. Du reste, posséder une arme et l'utiliser, à l'occasion envoie un portrait clair à qui veut bien le voir, soit celui d'un membre prêt à tout et surtout dangereux. Dangereux, car armé!



*J'ai jamais eu besoin de l'utiliser beaucoup de fois [son arme à feu]. Le sortir pis menacer oui. Comme quelqu'un qui voulait me frapper, je l'ai menacé, mais j'ai jamais tiré pour tuer. Même dans les guerres de gangs, je faisais comme semblant de tirer. Je tirais nulle part et partout. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Le désir d'être respecté provoque souvent une violence que nous dirons : « prestigieuse », selon les répondants. En effet, quelques fois des membres commettent des actes de violence téméraires devant témoin. Ces assauts viseraient le même objectif que le fait de tirer à tous les vents : « démontrer que t'es un tough ». Henry illustre ce fait en se référant à une arrestation policière :

*Si tu te fais arrêter pis que t'es tout seul, tu vas te faire arrêter tranquillement, mais si t'es avec un groupe, tu vas faire ton fou, juste pour démontrer que t'es un tough. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

Plus précisément, la crainte amènerait les membres du groupe à faire preuve de respect les uns envers les autres par l'appréhension de représailles, selon les interviewés. À ce propos, Steven souligne que les membres de son gang ne sont pas contraints de l'aimer, mais sont astreints au respect :

*On se respecte. Les gens ne sont pas obligés de t'aimer, mais obligés de te respecter. Je parle aussi des ennemis. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Néanmoins, il serait plus aisé et valorisant de croire que l'on est respecté en fonction de l'admiration que l'on suscite plutôt que par la crainte que l'on provoque. Or, aux dires d'Éric, plusieurs membres croiraient, à tort, que le respect dont ils font l'objet proviendrait de l'admiration que les autres membres leur vouent, plutôt que de la peur qu'ils suscitent chez eux :

*T'sais dans mon quartier, personne m'énervait, personne me faisait chier. J'étais respecté. T'es important, t'es quelque chose. Mais, c'est pas du respect dû à... mettons comme quelqu'un qui a sauvé une vie on va le respecter parce qu'il est brave ou quelque chose comme ça. [Dans le gang] c'est plus du respect parce qu'ils ont peur ou quelque chose comme ça. Quand t'es respecté comme ça, tu ne le vois pas de la même façon. Tu te dis : « ah non, ils me respectent parce que je suis hot! ». Dans le fond, t'es pas hot, t'es épeurant. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Ainsi, les membres interviewés tenteraient d'obtenir du respect auprès de leurs pairs en suscitant la crainte chez ceux-ci et en soignant l'image qu'ils projettent (Beck et Freeman, 1990). Pour ce faire, ils s'emploieraient à montrer jusqu'où ils peuvent aller, qu'il ne faut pas croire pouvoir avoir le dessus, qu'il faut les respecter. Il s'agit de projeter l'image du gars sans peur, même si, au fond, tel n'est pas nécessairement le cas.

### 3.4.4 Les relations interpersonnelles : entre fraternité et méfiance, des interactions chargées de dualité

Les membres de gangs de rue sont en relation constante avec autrui. Ces relations interpersonnelles motivent, bien souvent, les agissements personnels de ceux impliqués.

#### 3.4.4.1 Avec sa propre famille

Les carences des membres de gangs ont déjà été abordées. Ainsi, des membres vivaient déjà divers problèmes familiaux avant leur affiliation. Ces difficultés se continuent durant la période d'affiliation. Il arrive même que ces relations s'effritent encore davantage. Il ressort en effet des entrevues réalisées que les relations qu'entretiennent les membres avec leurs parents souffrent beaucoup de l'adhésion à un gang de rue. Pour Éric, la relation avec sa mère s'est gravement détériorée après qu'il ait adhéré à un gang :

*Au début, avec ma mère, j'étais ouvert, mais là je commençais plus à me fermer pis avoir de l'agressivité envers elle. J'ai détruit un mur même ici pis je lançais des couteaux dans mes murs. J'avais des couteaux, j'avais des armes pis ma mère a commencé à s'inquiéter. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Pour Edgard, il appert que les relations qu'entretiennent les membres de gangs de rue avec leurs parents seraient conditionnelles à l'état de ces liens avant l'affiliation. Les membres entretenant de bonnes relations familiales pourraient compter sur leurs parents, mais ceux aux liens familiaux défaillants verraient leurs liens s'effriter encore davantage :

*Si t'as toujours eu de bons liens avec tes parents là, quand même que tu rentres dans un gang, tu vas garder tes bons liens. Mais si au départ ça va pas bien avec ta famille pis que tu vas dans un gang, ça va aller encore pire. [...] Parce que, c'est comme, si ça va bien, tes parents y savent que t'es dans un gang, ils vont plus essayer de t'aider là. Parce que ça l'a toujours été bien, ils vont se poser comme question : « ben, pourquoi il est rentré dans un gang puisque ça va bien à la maison? » Mais, si ça va pas bien avec tes parents, tes parents ils vont pas chercher à savoir pourquoi t'es rentré dans un gang. Ils savent déjà que c'est parce que ça va pas bien à la maison pis toute. Tes parents vont pas se casser la tête avec ça pis ça va continuer à aller de pire en pire. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Selon les entrevues menées, ce ne sont pas tous les membres de gang qui grandiraient dans l'absence de supervision. Il apparaît que certains parents d'affiliés se préoccupent beaucoup de la sécurité de leurs enfants. Les jeunes membres seraient, pour quelques-uns, continuellement interrogés sur les raisons de leur affiliation :

*C'est sûr, ils peuvent se dire... C'est sûr, ils m'en parlent souvent. Ils me demandent souvent pourquoi je fréquente des gars comme ça et je leur dis que c'est des gars que je connais depuis longtemps. C'est la même chose, c'est pas*

*mal toujours la même réponse parce que c'est des gars que je connais depuis longtemps. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

D'un autre côté, pour éviter que leurs parents ne se tourmentent outre mesure, plusieurs membres de gang dissimuleraient tout simplement leur affiliation. Des interviewés révèlent que, tout au long de leur affiliation au gang, ils cherchaient à tout prix à cacher celle-ci à leur entourage pour ne pas les inquiéter inutilement. Ou encore pour ne pas les décevoir. Ils craignaient aussi, pour certains, la réaction de leurs parents. Une réaction qui pourrait être lourde de conséquences :

*[Parle d'un de ses compagnons] Sa mère se demande où il trouve tout cet argent. Je sais pas, il dit qu'il gagne dans des concours. Il dit des conneries comme ça à sa mère. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*Les gangs de rue, c'est discret. Il faut pas tu montres ça à tes parents, sinon ils risquent de te mettre à la porte, des choses comme ça. [...] À moins que leurs parents ont déjà participé là-dedans. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

*Écoute... des fois quand je rentrais chez mes parents, moi, il fallait que je cache tout. Des fois j'avais des armes, je les cachais en dessous du lit. Tu sais, pour mes parents j'étais un ange. Eux autres c'était plus la religion catholique, l'enfant sage. C'est ça que moi je voulais pas montrer à mes parents. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Certains membres chercheraient à cacher leur affiliation en raison des liens familiaux fragilisés (Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et coll., 1998). Ainsi, pour laisser planer le doute, Miguel rapporte qu'il usait de divers stratagèmes pour ne pas révéler sa vie secrète, mentant et racontant des histoires montées de toutes pièces à sa famille pour les confondre. Il vivait dans l'angoisse qu'un jour ses parents ne découvrent ses activités clandestines. Par contre, au cours de l'entrevue, il ne révélera pas les motivations l'amenant à adopter une telle attitude. Il dira simplement avoir déjà craint pour la sécurité de sa famille :

*Merde je me posais des questions pourquoi j'ai fait ça. Parce que tu penses vraiment à ta famille. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

D'autres signaient aussi qu'ils maquillaient leurs réelles fréquentations par peur d'être dénoncés par leur propre famille. Car, certains parents iraient jusqu'à forcer le membre à quitter le gang par des menaces répétées ou en communiquant même avec les services policiers :

*Il y a des parents eux autres, ils connaissent pas le gang, ben leur enfant, il leur dit pas non plus là. [...] Parce qu'ils vont dire : « Ah! Tu fais des affaires illégales, tu vends de la drogue, tu vends de la drogue! » Pis, ils vont appeler la police, comme ils ont fait avec un partner. Ils ont appelé la police pour lui. (Jean, 17 ans, membre périphérique).*

La qualité des relations familiale pourrait ainsi être décisive et avoir un rôle à jouer dans l'amorce du processus de désaffiliation des membres de gang. Pour Éric, c'est sa mère qui a effectué des démarches auprès de son travailleur social à lui pour qu'il soit placé pour quelque temps en centre jeunesse, lorsqu'elle a appris qu'il était dans les gangs.

La peur paraît ici jouer un rôle non négligeable : la peur de décevoir, la peur des conséquences. Mais il n'est pas possible de mesurer la qualité des liens qu'entretenaient ces interviewés avec les membres de leur famille. Est-ce là le nœud de leur discrétion sur leurs activités en contexte de gang; un manque de confiance plus généralisé envers autrui, déjà abordé, pourrait aussi être la raison de leur mutisme.

Certains contextes culturels pourraient rendre encore plus épineux le dévoilement de l'appartenance au monde des gangs. En effet, les deux interviewés latino-américains de notre échantillon, dont Miguel, révèlent qu'ils vivaient une profonde angoisse à propos de la découverte de leur affiliation aux gangs :

*Moi, je voulais pas que mon père sache. Je voulais rien savoir. Premièrement, lui il va me tuer, il va m'envoyer dans mon pays, je vais étudier là, pis je veux pas que ma sœur voit ça. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Sans étude comparative sur le sujet, cette possibilité ne reste qu'une hypothèse. Toutefois, certains membres, plus que d'autres, paraissent développer une appréhension face à l'éventualité que leur propre famille soit au fait de leur fréquentation; ils conçoivent qu'ils s'exposeraient à des conséquences beaucoup plus radicales que d'autres, comme celle de se voir forcés de quitter le Québec pour leur pays d'origine.

#### 3.4.4.2 Avec les forces de l'ordre

Il est évident que le caractère illégal des activités de gang ne peut qu'envenimer les relations les représentants des forces de l'ordre et les membres cherchant à réaliser des profits substantiels. D'autant plus, considérant leur opposition aux normes et aux figures d'autorité et la recherche du pouvoir social qui les caractérisent (Lanctôt, 1995; Fredette, 1997; Hébert, Hamel et Savoie, 1997).

Jean-Baptiste, Michael et Joseph évoquent des situations qu'ils qualifient d'abusives dirigées spécifiquement vers les membres de gangs. Un harcèlement constant de la part de certains policiers, surtout des enquêteurs, qui se traduit par l'émission fréquente de contraventions pour des infractions bénignes, des fouilles répétées, des rondes

systématiques dans les quartiers habités par les membres, voire même des agressions physiques, seraient bien souvent le lot des membres de gangs, plusieurs en témoignent :

*Il y a de l'abus dans mon quartier. Dans mon quartier la police c'est de la marde! T'sais, ils viennent t'arrêter, ils harcèlent tes parents. «Madame, si tu fermes pas ta gueule je t'arrête toi aussi!». C'est chiant comment ils traitent le monde. Tu te fais coller des fausses accusations, dans mon quartier dès que tu es connu. Dès qu'on entend parler de ton nom. [...] C'est de la marde ces gens-là, c'est de la marde. Ça se passait pas bien moi pis les policiers. Bataille, je me battais avec eux, ils se sont battus avec mes amis. Imagine! Tu es là pis le policier te lance un ballon de basket dans la face. Les policiers, ils jouent au basket pis ils te lancent un ballon de basket dans la face, pis toi là c'est comme si tu t'en fous qu'il ait une arme ce gars-là, tu t'en fous qu'il ait un ballon, tu t'en fous qu'il va appeler des renforts, tu fonces dessus. Tu penses pas. Tu envoies le ballon dessus aussi pis tu te bats avec. One-at-one. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

*On voit des policiers attaquer les gens. Un autre s'est fait arrêter et il a été battu par les policiers, parce qu'il était violent. Après ça, il peut se révolter. Ces actes des policiers développent la haine. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*Les policiers nous connaissent. Ils nous appellent par nos noms pis moi j'hais ça. Parce que moi je suis pas leurs amis. Quand je marche dans la rue, pis ils me disent : « Bonjour monsieur! » Ils se foutent de notre gueule! (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Hamel et Poupart (2000) soulignent que certaines activités policières pourraient, contrairement à l'effet recherché, contribuer à enraciner de jeunes membres dans les gangs. Selon les auteurs, les opérations répressives devraient impérativement s'accompagner d'un message clair que les membres désireux de quitter l'univers des gangs pourraient compter sur l'appui nécessaire pour y arriver. Sans ce message, ces jeunes comprennent qu'ils ont raison d'être affiliés au gang et que le mieux est encore qu'ils y restent. Ces témoignages évoquent que l'action de certains policiers pourrait prolonger l'adhésion de certains membres en convainquant ces membres que pour ne pas être une victime de la société il vaut mieux être un tyran (Fredette, 1997)

Joseph va jusqu'à douter de l'intégrité du système de justice dans son ensemble en questionnant le rôle du gouvernement dans la remise en circulation des stupéfiants ramassés lors des saisies policières :

*Quand ils [les policiers] prennent des grosses choses là, des gros plants, ils font quoi avec ça? Ils les brûlent? Je pense pas, moi! Je dis que ça retourne sur le marché. [...] Parce que le gouvernement c'est des crosseurs. Je sais qu'ils sont pas stupides, ils savent qu'il y a un bénéfice là-dedans pour eux aussi. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Selon les propos des interviewés, les policiers entretiendraient un préjugé défavorable envers les jeunes arborant le style particulier associé aux membres de gang. Leurs gestes seraient, plus que les autres, scrutés à la loupe. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant

que les gangs aient choisi de se moderniser en donnant l'apparence de se conformer aux normes sociales pour augmenter les bénéfices de leurs activités illégales. Ainsi, ils évitent d'attirer l'attention des policiers tout en poursuivant leur commerce illicite :

*C'est sûr que ces gars-là [les membres de gang] ils disent : « Ah! Les policiers! » C'est [les policiers] qui brisent la vie [des membres de gang] parce que la plupart de leurs affaires sont illégales. [...] Maintenant, ils essaient d'éviter les policiers parce que, normalement, s'ils vendent ou s'ils ont des armes sur eux ben c'est ça. Ils essaient d'éviter les policiers. Ils essaient de pas attirer leurs regards. Pis ils mangent pis ils font pas de bruit, ils restent normaux. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Pour plusieurs interviewés, les policiers représentent une source continue de l'angoisse. Ceux-ci imaginent bien les conséquences possibles si on leur mettait le grappin dessus.

L'arrivée des forces policières sur les lieux d'un crime perpétré par des membres de gang, peut être très apeurant pour les participants. Éric décrit bien l'inquiétude qui surgit alors :

*Il y avait un gars qui s'était fait voler son stock par un gars de [l'autre gang] pis on est allé le battre. Là, je me suis fait courir après par la police pour la première fois. J'ai eu peur. On a fait des maisons aussi. On allait dans les maisons. Ça, j'ai pas aimé ça. Ça fait de la tension. Même après, tu as peur de te faire pogner. [...] Tu sais que tu vas avoir des conséquences après si tu te fais pogner. Tu es aussi ben de tout faire pour pas te faire pogner. Mais des fois, cet effort-là, ça peut te mettre plus dans merde encore. [...] J'en connais qui sont prêts même à se battre avec les policiers pour s'en aller. Après, t'es encore plus dans la merde. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Éric souligne également dans ce témoignage que la crainte de pouvoir être appréhendé pour des délits passés perdurerait encore longtemps après les faits.

Certains confient également que de transporter du matériel prohibé sur soi peut être fort angoissant. Il est toujours possible d'être interpellé par des policiers, pour une simple vérification. À ce moment, poussé par la peur, l'interpellé peut réagir bien mal et se placer ainsi dans une position compromettante, comme Claude décrivant une réaction erronée pouvant avoir des conséquences fâcheuses :

*Il y en a qui deviennent violents. Ils croient que c'est un policier pis ils frappent. Après, ils viennent de perdre un client. C'est pour ça que les gars aiment ça plus calme. C'est pour pas faire des erreurs. Quand tu paranoies trop, c'est là que tu fais les erreurs les plus stupides. C'est ça l'affaire. Tu vois quand t'es calme... [tout va bien!] (Claude, 16 ans, membre actif)*

C'est pourquoi, dit Claude, avec ses compères, il privilégiait des endroits calmes et sereins pour mener à bien leurs activités illicites.

Michael, rappelle ce fait divers relatant le meurtre d'une fillette par sa mère redoutant que sa propre fille la dénonce :

*J'ai même entendu parler de cette mère, il y a quelques années, qui a tué sa propre fille parce qu'elle avait peur que sa fille la délate. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Ceci montre bien que la crainte des conséquences d'une confrontation avec les forces de l'ordre peut pousser à commettre des gestes d'une violence immodérée.

#### 3.4.4.3 Avec les filles du gang

Il en a déjà été question, l'accumulation de profits personnels sert en partie à l'achat d'objets de luxe qui, aux dires de Simon, sont sciemment employés pour attirer les regards féminins, lors, par exemple, de « défilés » improvisés au Centre-ville. Les membres de gangs chercheraient donc à séduire. Mais, certains ne feraient pas confiance aux filles de gang estimant qu'elles seraient, en effet, la cause de bien des tourments pour les affiliés masculins. C'est le cas de Jean-Baptiste :

*Pis les filles je les évite. C'est des traîtres. Pis il faut pas que je sois amoureux. Parce que c'est des traîtres, elles vont te livrer peut-être. Les filles elles ont un gros rôle aussi là-dedans, elles vont peut-être te livrer à la police. Moi je veux une fille, pas une fille de ghetto. Une fille honnête que je vais respecter, mais pas ceux qui sont dans la rue pis qui font de la prostitution. Eux autres non. Tu peux pas savoir comment ils sont ces filles-là. J'ai vu des filles qui peuvent provoquer ta mort quand t'es dans ce milieu-là. Fais-moi confiance, les vrais gangsters évitent les filles! C'est mes affaires, t'as pas à savoir qu'est-ce que je fais. Tu peux pas savoir qu'est-ce que j'ai dans la poche. T'as pas à savoir combien d'argent que j'ai. Pis je prendrais jamais une fille avec qui j'ai été élevé, qui me connaît. On sait jamais! (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

D'autres interviewés voient même dans la présence des filles dans l'organisation un risque probable de ragots et, surtout, de délation. Quelques membres interrogés signalent qu'ils craindraient pour leur sécurité en raison de la présence de filles qui pourraient rapporter divers secrets de l'organisation :

*[Des filles] y'en a pas. Non! Elles n'ont pas de place! Dans les années 90, il y en avait. Il y a même eu un gang de filles, juste de filles. Ça a duré juste quelques mois. Je ne vois pas leur place. Elles peuvent changer de bord trop facilement. C'est dangereux pour nous. On est une famille, c'est sérieux! Si elle sait tout sur toi, elle peut aller tout dire de l'autre bord. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Jean-Baptiste renchérit en disant : « Fais-moi confiance, les vrais gangsters évitent les filles! », évoquant les mêmes raisons que Steven.

Les affiliées féminines représenteraient donc une menace selon certains, leurs traits de personnalité les poussant d'ailleurs à considérer autrui comme une menace probable. Elles seraient source d'angoisse, constituant une source de danger susceptible de se matérialiser à tout moment. Il est bien évident que cette peur envers la gent féminine, que cette angoisse constante émergeant des relations avec autrui, fragilise davantage le tissu social déjà déficient des gangs et pousse ces membres à adopter une conduite encore plus asociale.

Les filles seront donc surtout considérées comme une source de profit financier, et très rarement comme une égale<sup>59</sup> dans le groupe selon les interviewés. Leurs craintes envers elles les empêcheraient d'entrer émotionnellement en relation avec celles-ci et se contenteraient de contacts sexualisés selon les membres.

#### 3.4.4.4 Avec les membres des autres gangs

Le portrait des relations difficiles, voire explosives, qui existent entre les gangs rivales a déjà été brossé. Néanmoins, il a aussi été question du désir des gangs d'aujourd'hui de limiter les affrontements et les actes de violence gratuits pour diminuer les risques d'arrestation et augmenter les bénéfices du groupe. La réalité pourrait se situer quelque part entre les deux selon les dires des interviewés : les relations seraient en apparence paisibles, mais un rien pourrait déclencher les hostilités.

Cependant, des interviewés soulignent que certains des membres rivaux auraient des relations tout ce qu'il y a de plus courtoises et civilisées avec eux :

*Il y en a qui, dans les gangs, avant ça leur tenait plus à cœur. Maintenant, ils peuvent voir le gars du gang adverse, ils lui parlent normal pis il y a pas de problème. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Ces « bonnes relations » tiendraient tant et aussi longtemps que les territoires commerciaux de chacun seraient respectés. Mais, il s'agit ici d'exception, règle générale, les rapports se chargent de peur.

Il a déjà été largement soutenu que les relations entre gangs ne sont généralement pas exemptes de tensions. Plusieurs interviewés confiaient l'angoisse omniprésente les habitant devant l'éventualité de rencontrer un rival et de devoir se battre. Tant que les

---

<sup>59</sup> En ce, bien malgré que certaines parviennent à obtenir un statut égal aux hommes (Mourani, 2006).



membres évitent le territoire ennemi, tout paraît se dérouler normalement, mais lorsqu'il devient nécessaire de traverser les frontières prohibées, généralement en autobus, soit pour aller chez une copine ou encore à l'école la situation risque de se corser :

*T'es dans l'autobus, quand t'es tout seul, tu te sens pas safe. Tu checkes partout. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

*J'avais tout le temps des problèmes dans le bus. La plupart du temps, il fallait que j'prenne 3 ou 4 fois le même bus pour me rendre où je voulais aller, parce qu'il fallait que je débarque, il y avait des problèmes. Des fois, je regardais aux arrêts, les gars montaient, moi, je débarquais. Des fois, les gars me cernaient. J'ai mangé des volées aussi. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Il arrive aussi que des occasions festives tournent au vinaigre en raison de la présence de membres de plusieurs gangs différents sur les lieux de la fête :

*On s'en allait chez une fille qui faisait une fête pis où il y avait un autre gang qui rentrait pis... Ah! À chaque fois qu'il y avait une fête dans une maison, à chaque fois, il y avait une bataille, toujours il y en avait une, pis la police toujours : [bruit de sirène]. À chaque fois! (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

C'est principalement à ces occasions que la peur peut surgir, alimentée, de temps à autre, par des expériences funestes passées; c'est ce qui ressort des entrevues que nous avons menées.

Simon au début de son affiliation choisissait de s'armer, car il craignait toujours de rencontrer un adversaire. Cette crainte se serait d'ailleurs avérée fondée à plusieurs reprises. Il relate, en effet, divers événements où, se retrouvant face à plusieurs opposants, il dut fuir. Il confie d'ailleurs avoir été plusieurs fois la cible de coups de feu qui lui étaient destinés :

*À un moment donné, mes amis étaient obligés de venir me chercher à l'école. Ben à moment donné ben il y a eu une fusillade, pareil. La journée que les gars sont pas venus me chercher, bon, j'sors, les gars sont là, bon ils m'ont tiré dessus. Ils m'ont pas pogné ce jour-là, mais câline! Ça a brassé pareil, moi j'étais jeune dans c'temps là. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Simon a ressenti, au moment même de l'agression, une peur vive le poussant à prendre ses jambes à son coup. Toutefois, cette peur ne semble pas perdurer ou l'incommoder outre mesure. Il dit bien vivre avec ce genre de situation :

*Ben c'était stressant un peu, mais on vivait avec ça au jour, tout le temps, au quotidien. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Pour ces raisons, pour les gangs et leurs membres, selon les interviewés et la littérature, il est important d'intimider et faire peur aux autres gangs, de dominer (Mourani, 2006). C'est

en instaurant la crainte chez les autres que les membres parviennent survivre et à mener à bien leurs activités illicites (Logue, 2003)

Certains savent comment infliger des tourments et de quelle façon en tirer un bénéfice à la fois personnel et pour le gang. Le désir d'apeurer l'autre gang motive plusieurs actions du groupe, maintiennent les interviewés. C'est le cas en particulier lorsque les membres cherchent à effrayer les premiers pour éviter d'être eux-mêmes victimisés. Joseph, pour l'un, raconte qu'il flânait toujours avec une arme pour que ses opposants sentent sa présence. À la vue de ces derniers, il n'hésitait pas à faire feu au ciel simplement pour les effrayer. Il voulait leur envoyer le message clair : celui que son gang et lui pouvaient faire mal, qu'ils étaient armés et dangereux, ceci afin de diminuer les risques d'attaques ennemies :

*[Quand il avait une arme] Si je me déplaçais dans mon coin, mon but dans ma tête c'est pas de tirer sur la personne, c'est comme juste de faire présence. C'est comme s'il y avait eu un gang, j'aurais sorti mon arme, c'est tout. Pis ils seraient tous partis en courant. Peut-être que ça aurait dégénéré en même temps. [...] Ben, pas souvent. On tirait en l'air. Parce que des fois on va dans des fêtes, pis il y a des gars qui s'approchent de nous... juste pour leur montrer pis qui reculent. Pis là, ils courent, ils s'en vont. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Joseph livre encore un bel exemple du sentiment d'être invincible et supérieur caractérisant bon nombre des membres de gang (Fredette, 1997).

Miguel, lui, en réponse à une menace de mort non voilée envers lui, a décidé d'utiliser l'arme de son rival : la peur. C'est son jeune frère qui a pris l'appel. L'homme au bout du fil lui annonce ses intentions funestes envers Miguel. Ce dernier décide alors d'attaquer le premier :

*Il a appelé et sans faire exprès lui, il a oublié de marquer numéro confidentiel. Donc, on l'a appelé, on lui a dit que c'est quelqu'un qui l'avait trahi. Nous on l'a pris pis on l'a terrorisé aussi. Tu l'amènes dans un garage, tu le frappes. Le gars il pleure, il se pisse dessus. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

En utilisant la peur à son avantage, Miguel a ainsi assuré sa propre protection en mettant hors d'état de nuire son opposant maintenant trop effrayé pour tenter quoi que ce soit.

Savoir dégager un sentiment de confiance pourrait de même contribuer à repousser certaines attaques d'opposants. Miguel signale qu'il est important d'être fier et d'avoir au moins l'air assuré si l'on ne veut pas être une victime malheureuse d'un gang :

*Ils n'arrivent même pas à te reconnaître, mais c'est l'énergie que tu dégages. Si tu te sens faible pis tu regardes par terre, ils vont dirent : « C'est qui ça, c'est qui cette mauviette-là, c'est qui lui? » Tu arrives et tu te lèves la tête. Ils vont*

*voir : « Aie! C'est toi! » Ils vont te reconnaître c'est sûr. Qu'est-ce qu'il fallait que tu fasses? Il fallait que tu te sentes comme un homme. Que tu marches fier, mais fier de la gang. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Jean-Baptiste, un des quatre en symbiose avec le gang, considère aussi que les vrais membres n'ont pas peur et il affirme ne pas avoir peur de ses ennemis. D'ailleurs, la dernière chose que l'on doit faire, selon lui, c'est de montrer au clan rival qu'il est effrayant. C'est leur concéder la victoire et s'exposer aux risques d'attaques répétitives puisqu'il aura perçu la faiblesse de l'opposant :

*Il y a des fakes aussi [dans l'autre gang]. Ils ont peur de moi! [...] Parce que, moi, je m'en fous, ils peuvent être vingt, je monte sur eux. Ils peuvent être grands, je m'en fous! J'ai pas peur d'eux autres. Je te le jure, j'ai pas peur d'eux autres. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Ainsi, que l'on ait peur ou non aurait peu d'importance. Ce serait, en fait, l'image projetée face aux autres gangs qui compterait. Que ces autres puissent ou non riposter n'aurait comme toute pas vraiment d'importance, il faut toujours donner l'impression que l'affrontement ne fait pas peur.

#### 3.4.4.5 Avec les membres du gang

C'est à l'intérieur même du gang, là où nul ne s'y attendrait, que la peur semble faire le plus de ravage. Les partenaires, ses propres comparses, peuvent devenir source d'angoisse pour les membres. Cette angoisse, qui nous le verrons, pourrait aller jusqu'à en pousser certains au suicide.

Il en a été question abondamment déjà, les membres de gang se considèrent, règle générale, comme une famille aux liens fraternels indéfectibles (Trasher, 1927; Cloward et Ohlin, 1960; Shaw et McKay, 1969; Edgerton, 1988; Vigil, 1988; Haut et Quéré, 2001; Perreault et Bibeau, 2003; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004, Mourani, 2006). Ils chercheront à se protéger mutuellement et iraient même jusqu'à venger la mort d'un égal dans de violents affrontements. Mais la réalité ne paraît pas si univoque. En effet, la complexité des relations entre membres de gang ressort dans les différents témoignages recueillis.

Il est vrai que des interviewés définissent le gang comme une famille, mais d'autres réduisent ces liens à de simples relations commerciales. Les intérêts de chacun et, surtout, les causes premières d'affiliation semblent expliquer cette diversité de visions.

La majorité des membres rencontrés résumait ces liens groupaux en disant que les membres de gangs ont de bonnes relations. C'est, selon Michael, les prémices à l'existence même du gang :

*Il y a de bonnes relations entre les membres d'un gang, s'il n'y avait pas de bonnes relations, il n'y aurait pas de gang. (Michael, 24 ans, membre actif)*

En effet, il serait difficile de concevoir un gang où les membres se maudiraient tous. Néanmoins, Simon et Miguel nuancent ces propos en soulignant l'hypocrisie présente au sein de leurs gangs de rue respectifs.

En outre, quelques fois, même les bonnes relations se rompent. C'est le cas lorsqu'il y a trahison. Les membres peuvent escroquer le groupe, ou pire, le quitter pour rejoindre le gang adverse. Ces trahisons, qui semblent fort courantes si l'on en croit les interviewés, contribueraient aux sentiments d'isolement et de crainte des membres dans le gang :

*Ça se fait pas comme tout le temps, mais il y a des gars qu'il l'on fait. Ben, il change de gang. Ils vont comme dans l'autre gang. [...] Parce que c'est des traîtres. Moi personnellement j'en connais juste deux et c'est tout. [...] Il y a beaucoup de méfiance, beaucoup de traîtres, ils peuvent pas avoir confiance entre eux... Les gars ils sont pas stupides, ils vont pas aller dire à tout le monde qu'ils ont tiré [sur quelqu'un]. Ça c'est passé, fini, close. [...] Parce qu'ils sont pas stupides! Il y a combien de délateurs dans ce pays-là? Tu peux juste trusté le monde qui était avec toi, qui l'a fait. Même un gars de ta gang, tu vas pas lui dire. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Michael explique même que c'est en fait, bien souvent, une trahison qui constitue la genèse des guerres de gangs, évoquées précédemment :

*Tu sais au début, il n'y avait qu'une seule gang et pas de crime, mais un jour quelqu'un dans le gang a délaté un autre membre, alors le groupe s'est scindé en deux. Ceux qui n'étaient pas d'accord avec la délation et le délaté ont formé un gang et ceux qui étaient d'accord avec la délation ont formé un autre gang. C'est le début de la guerre. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Le gang lui-même pourrait être générateur d'angoisse, si l'on se fie au témoignage de Miguel qui éprouvait un sentiment constant d'isolement dans sa fratrie. Dans les faits, estime Miguel, la confiance mutuelle était pratiquement inexistante. Beaucoup agissaient en sous-marin, dans leurs propres intérêts. Les risques constants d'être jugé, pointé du doigt, dénoncé, voire même, agressé par des membres de son propre gang, composaient l'aspect anxiogène de l'affiliation de Miguel. L'atmosphère au cœur de son gang était tendue et un rien pouvait mettre le feu aux poudres :

*Dans une gang tu peux pas dire à un autre tes sentiments. Tu vois pourquoi l'autre il s'est suicidé, parce que tu peux pas dire ça. Tu vois on était des amis, mais en même temps on était des hypocrites entre nous. C'est ça qui a fait*

*qu'un moment donné il y en a un qui est parti. Pas parti, même pas parti, ils l'ont envoyé à l'hôpital. Il y en a qui faisait des coups en dessous de la gang, pis si nous on s'en rendait compte c'était... pfft... c'était compliqué. À chaque fois c'était le trouble. Tu rentrais là eux autres ils appelaient, il y avait une réunion quand ils disaient une réunion tous les gars t'sais [imitation de celui qui a peur]. Parce qu'on savait pas si quelqu'un disait : « Aie-toi! T'as fait ça! » Ou : « Aie! Qu'est-ce que tu as fait avec cet argent-là? Pourquoi t'as pas été là? » Un moment donné qu'est-ce qui arrivait? Tu te faisais frapper. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Des chercheurs comme Robert (1966, 1974) avaient déjà soulevé ce profond sentiment d'isolement imprégnant l'expérience dans un groupe marginal. Selon l'auteur, les gangs se formeraient pour s'opposer à l'autorité, pour acquérir une identité propre, unique. Le gang représenterait pour ses membres un symbole d'appartenance longtemps recherché, mais dès l'affiliation chacun se retrouverait isolé, devant se défendre des autres affiliés. La communication y serait rompue entre les membres bien qu'ils démontreraient tous un grand besoin de relations humaines. Une sorte de solitude dans la foule.

Miguel souligne l'inquiétude qu'il vivait dans le gang généré par ses propres compagnons et par l'atmosphère oppressante qui y régnait. Il fait part en détail de cette méfiance mutuelle et explique qu'il ne pouvait avoir confiance en personne. Il ne pouvait confier à quiconque ses sentiments et ses tourments. La raison, dit-il, en était fort simple. S'il avait soulagé sa conscience en se confiant à l'un de ses partenaires, son confident l'aurait raconté à un autre membre digne de confiance, qui aurait à son tour transmis l'information et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous et chacun soient au parfum des moindres détails de la révélation qui devait au départ être secrète :

*Il faut dire quelque chose, tu peux pas avoir confiance avec un autre que toi, non, non, non tu peux pas! Tu peux pas parce que moi j'en avais un avec qui j'avais confiance, lui en avait un autre. Tu comprends c'est comme un cercle. Je dis quelque chose à quelqu'un et lui le dit à un autre et un moment donné l'histoire me revient. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Miguel rapporte également avoir été témoin de fréquentes trahisons entre membres et de la promptitude des aînés à user de violence pour débusquer l'arnaqueur. Ainsi, dès qu'une réunion était enjointe, chacun des invités éprouvait alors une profonde crainte d'être pointé du doigt par autrui, raconte Miguel :

*On était des amis, mais en même temps on était des hypocrites entre nous. C'est ça qui a fait qu'un moment donné, il y en a un qu'ils ont envoyé à l'hôpital. Il y en a qui faisait des coups en dessous de la gang, pis si nous on s'en rendait compte c'était... pfft! C'était compliqué. À chaque fois c'était le trouble. Eux autres [les aînés] ils appelaient une réunion. Quand il disait : « une réunion! », tous les gars t'sais [imitation de celui qui a peur]. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Pour éviter les ennuis, il fallait qu'il se plie servilement au bon vouloir des aînés de son groupe, estime Miguel :

*C'était de la peur presque partout, tout le monde avait de la peur. Même celui qui se croyait plus fort avait la peur, parce que quand il voyait que le monde ne parlait pas, il se sentait mal et disait : « Qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce que j'ai fait? Est-ce qu'ils vont me frapper? » C'était la peur partout. Il fallait que tu sois licheux. Il fallait que tu dises oui partout. Si eux autres sautaient du pont, toi aussi il fallait que tu sautes du pont. Tu savais pas qu'est-ce qu'ils allaient faire. Avec tout ce qu'on avait, c'était sûr qu'ils allaient pas donner une petite claque. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Miguel, avoue avoir ressenti à maintes reprises de la peur dans son gang et estime ne pas être le seul. Il cite même en exemple l'un de ses amis s'étant suicidé, victime, selon lui, de cette angoisse omniprésente au sein de son groupe :

*Dans une gang tu peux pas dire à un autre tes sentiments. Tu vois pourquoi l'autre il s'est suicidé, parce que tu peux pas dire ça. [...] Lui qui s'est suicidé, il avait des sentiments, pourquoi il les a pas dit, parce qu'il savait qu'on allait rire [de lui]. Il savait qu'ils allaient le débarquer et qu'ils allaient le frapper. Il savait qu'ils allaient l'humilier. C'est ça la peur, lui il a fait ces choix, il s'est suicidé. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Dans ces conditions, on peut facilement imaginer que l'angoisse peut s'installer chez les membres du groupe et avoir des conséquences graves sur le développement de certains membres. Il a déjà été question du fait que les membres sans respect pouvaient devenir les victimes de leur propre groupe. Qui plus est, Miguel raconte l'histoire de son ami qui, faute de pouvoir exprimer ce qu'il ressentait, en est venu au suicide. Ce que Miguel décrit est en tout point conforme à l'expérience de caïdage (*bullying*) que vivent certains élèves.

Le caïdage se définit comme un comportement répété d'attaque ou d'intimidation (physique, verbal et psychologique) envers une victime qui ne peut se défendre (Sampson, 2002). Les actes de caïdage vont de la propagation de rumeurs malveillantes, des injures, jusqu'à l'agression physique. Souvent, les victimes de caïdage ne sont pas agressées une ou deux fois, mais à répétition, encore et encore (Roland, 1989; Olweus, 1993; Smith et Sharp, 1994). C'est cet acharnement qui est la cause des plus graves séquelles (Einarsen, 1999).

Le caïdage augmente le niveau d'angoisse et de stress de la victime (Bond et coll., 2001; Hoel, 1999), diminue la santé physique et psychologique (Zapf et coll., 1996; Limber, 2002), peut entraîner un syndrome post-traumatique (Field, 1996; Leymann, 1990)., augmenter les idéations suicidaires jusqu'au *bullycide*<sup>60</sup> (Marr et Field, 2001).

---

<sup>60</sup> Le suicide d'une victime de caïdage (*bullying*).

Ceux qui commettraient ces actes répondraient en tout point aux caractéristiques des membres de gangs précédemment décrits sur la base des travaux de Olweus (1993). Ils s'adonneraient d'ailleurs au caïdage pour obtenir du respect en installant chez autrui un sentiment de peur (Cunningham et coll., 2000).

Conséquemment, les quelques membres vivant ces situations de victimisation constante dans leur groupe, ceux qui n'ont pas le respect de leurs pairs et qui vivent enveloppés dans une voile d'angoisse seraient à risque de développer des problèmes psychologiques sérieux en plus de diminuer encore davantage leurs liens sociaux déjà fort malmenés. Ils pourraient en venir au suicide comme l'ami de Miguel. Ici, il n'est plus question de peur, mais bien d'angoisse. Une angoisse naissant dans et par le groupe. Les jeunes qui, croyant trouver dans le gang un repère social où il pourrait parachever leur construit identitaire, sont plutôt confrontés à une forme encore plus grande de solitude.

Les impacts du caïdage sont, selon Leymann (1990) bien plus sévères lorsque la fuite de la victime est entravée. Miguel décrit l'expérience de son défunt ami comme une situation sans issue, où il ne pouvait aller chercher l'aide de personne. Le gang, en plus des activités qui y sont réalisées et de la menace constante des groupes ennemis, se révélerait ainsi lui-même un puissant générateur de peur et d'angoisse. Le suicide étant une conséquence non négligeable de l'installation de ses sentiments.

D'un autre côté, le gang pourrait, au contraire, constituer un filet protecteur contre le suicide. Evans et coll. (1996) notent, à ce propos, que les non-membres incarcérés présentent un taux de suicide plus élevé que les membres affiliés à un gang. Les travailleurs de rue interrogés par Girard et Tétreault (2005) soulignent que le suicide est le sujet le moins abordé avec les membres de gang de rue qu'ils rencontrent. Mais, ce constat est, aux dires mêmes des auteurs, expliqué par le fait que le suicide est une réalité peu répandue chez les jeunes d'origine afro-antillaise (Perreault et Bibeau, 2003), population qui constitue la majorité des membres rencontrés par les répondants de leur étude. De plus, il apparaît que le gang diminue les risques de suicide en raison des liens créés en son sein qui protège, en quelque sorte, contre les idéations de ce genre. Cependant, quand le gang devient la source première de victimisation, ces protections ne semblent plus exister.

Steven n'est pas d'accord avec cette affirmation et soutient plutôt que le gang est une grande famille et que, dans ce contexte, la peur n'a pas de raison d'exister :

*Tu n'es pas supposé avoir peur, c'est nos frères. Il y a déjà eu des chicanes, mais, on est tous des durs. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Steven laisse entendre que tous les membres d'un gang sont des durs, capables sans peine de surmonter la peur. Ce dernier, tout comme quelques autres interviewés, se présente d'ailleurs comme un individu contrôlant à son aise ses craintes. Il semble, selon certains, que de posséder cette capacité est primordial au sein du gang.

### 3.4.5 L'importance de montrer que l'on n'a pas peur

Pour être quelqu'un et surtout pour éviter les brimades et les humiliations au sein même du groupe, il faut montrer que l'on n'a pas peur, faire preuve d'assurance et de sang-froid.

#### 3.4.5.1 Pas de place pour les peureux dans le gang

La peur n'apparaît pas d'emblée comme une réaction souhaitée. Dans les gangs, comme ailleurs, il serait préférable qu'elle tende à disparaître, car dans ces groupes il est primordial de montrer que l'on n'a pas peur. C'est avis paraît partagé pour un grand nombre des membres de gangs rencontrés.

Simon fait partie de l'un des quatre membres interviewés s'identifiant d'une façon symbiotique à son gang qui présente aussi les traits caractéristiques à la personnalité criminelle. Cette identification semble avoir son importance dans la place que l'on accorde au sentiment de peur, car les trois autres relatent une vision similaire. De plus, bien qu'il ne recherche pas la mort, Simon accepte la fatalité de cette dernière. Pour lui, elle représente une conséquence possible et acceptable de la guerre que se livrent les gangs. Cependant, Claude qui était également dans cette catégorie considère plutôt que toute cette violence est dérisoire et que l'important c'est de faire de l'argent sans déranger autrui :

*Quand t'as vu ça jeune [se faire tirer dessus par un gang rival à la sortie de l'école secondaire], ben rendu à 25, 30 ans là, ben y a pus grand chose qui te fait peur, t'sais. [...] T'sais, ça crée une froideur intérieure. En dedans tu deviens très, très, très terre-à-terre. Tu regardes pis même si le gars il est grand et gros, tu t'en fous pas mal. [...] J'pense la peur existe pus, pis qu'a l'a pas à exister parce qu'elle est mal placée cette peur-là, dans ce milieu-là. Parce que la peur peut te faire réagir d'une mauvaise manière. Faut tu sois le cœur frette. Tsé, une grosse bataille éclate, tu touches ton battement de cœur, y pas vraiment augmenté. [...] Je l'sais pas si c'est d'la peur, mais t'as un stress, en tout cas, qui vient avec. Moi j'pense qu'la peur, je connais pus ben ben ça, j'pense. [...] L'élément de peur, j'pense, qu'il existe pus. peut-être quand t'es rendu que t'as pas peur de la mort, quoi d'autre tu veux qui te fasse peur? Tu comprends, c'est pas les gros bras ou quelque chose comme ça qui va te faire peur. T'sais, tu t'en fous. Pis pas avoir peur de la mort, c'est pas concret de même. C'pas vrai que j'ai pas peur de mourir, mais quand t'es prêt à faire une guerre, tu sais ce qui peut t'arriver. Donc en quelque part, sans le dire concrètement, t'as pas peur de mourir. Pis, quand t'es rendu à cette étape-là, il*



*y a pus grand chose qui t'fais peur. Quand ça éclate, ça éclate, pis « that's it » c'est quasiment l'fun! T'sais, après la bataille, quand l'adrénaline retombe, tu ris de ça. Faque, j'pense que la peur n'existe pas ben, ben. Pis ceux qui ont peur sont ceux justement, qui feront pas long chemin là-dedans d'après moé. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Simon considère que ceux qui évoluent dans l'univers des gangs et qui ne peuvent se défaire des sentiments de peur et d'angoisse qui se rattache à leur expérience ne pourront y rester longtemps. Ces émotions nuisibles ne peuvent qu'être la cause de réactions dangereuses et mal adaptées aux situations dans lesquelles elles germent. Un membre de gang doit ne rien ressentir, banaliser les dangers potentiels et même prendre plaisir à braver la mort, estime-t-il plutôt. Les caractéristiques de la personnalité criminelle ont été déjà abordées et il semble qu'elles expliquent cette impression d'invulnérabilité. Rappelons que les membres se construisent et alimentent une image d'eux irréductible pour pallier à une faible estime de soi. Soulignons également que ces jeunes antisociaux ne parviennent pas à nommer et décrire leurs émotions et sentiments ressentis. N'étant donc pas en contact avec les angoisses qu'ils vivent et surtout en altérant leur perception des événements pour alimenter cette impression d'invulnérabilité ces quelques membres en viennent probablement à ne plus ressentir la peur qui les habite pourtant plus que quiconque.

Simon, malgré tout, avoue avoir déjà eu peur. Il relate d'ailleurs plusieurs histoires détaillées pour illustrer ces moments de grandes frousses. Mais alors, ce guerrier sans peur aurait-il des faiblesses? Ils sont nombreux à clamer que ceux qui disent ne pas ressentir de peur sont en fait des menteurs.

Pour éviter de devenir soi-même une victime, il semble primordial de ne pas avoir peur, ou du moins de ne pas le montrer. Qui plus est, il apparaît important, dans une organisation aux visées lucratives, que ses membres puissent gérer efficacement leurs craintes, les peureux ne sont certes pas des criminels qui payent!

### 3.4.6 La violence et le passage à l'acte

Il a déjà été établi que les membres de gangs utilisaient la violence pour atteindre plusieurs objectifs : protéger leurs territoires « commerciaux », se défendre et venger leurs compagnons agressés par un gang rival. Mais, selon Claude, cette violence ne servirait qu'un besoin de défoulement :

*Quand ils ont l'occasion, ils se défoulent, ça, je le sais. Ils se défoulent. La plupart du temps, ils restent calmes. [...] Quand ils ont un problème, comment*

*on va régler ça? On va aller parler? Non, non, non. Ils lui cassent la gueule, batte de baseball. Tu les vois, ils avaient envie de faire ça. Ils se défoulent sur la personne. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Que faut-il comprendre dans cet usage gratuit de violence dans une situation où une négociation civilisée aurait pu être tentée dès le départ? Probablement, comme plusieurs auteurs l'entendent (Zillmann 1979, Boivin, 1994), qu'il existe une différence entre l'agression instrumentale qui poursuit un objectif précis et l'agression hostile qui ne vise qu'à faire du mal à autrui. Il semble, en effet, que certains jeunes joindraient les gangs, car ils seraient à la recherche d'action. Mais les événements décrits par Claude présenteraient plutôt des jeunes cherchant à évacuer une sorte de haine. C'est d'ailleurs ce dont parle aussi Michael lorsqu'il dépeint les membres de gangs comme des jeunes mal-aimés ayant souvent développé des sentiments caustiques pour eux-mêmes, qu'ils transfèrent vers les autres pour se faire une place dans un monde qu'ils estiment rejetant :

*La haine se manifeste par la haine. Ils ne sont pas aimés, alors ils utilisent la haine pour être écoutés et en arriver à quelque chose dans la vie. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Ce tableau représente avec justesse Simon qui se décrit, lui-même et ses amis, comme des laissés-pour-compte qui verraient souvent la violence comme seul outil pour en arriver à leurs fins :

*Veut, veut pas on était tous du monde avec pas mal de problèmes en dedans. T'sais, de la peine refoulée, des affaires de même, faqu'on le sentait pas, on le voyait pas, mais des fois on était violent dans la rue. C'est sûr qu'il y avait beaucoup de violence qui se passait là, soit que c'était des batailles ou bien sinon dans les clubs ou bien sinon des affaires de mêmes. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Totten (2000) propose aussi d'expliquer cette violence par la quête identitaire des membres de gangs. Il suggère que sans opportunité sociale favorisant l'atteinte de l'idéal masculin traditionnel, les membres agressent physiquement autrui à répétition dans le but d'atteindre et de maintenir un statut représentant, bien que maladroitement, l'image masculine populaire marquée par la force, la compétition et la dominance. De cette façon, la violence devient non seulement un moyen d'imposer le respect par la crainte provoquée chez autrui, mais aussi un outil, bien que fort inadapté et malhabile, de négocier la construction de leur propre identité. La violence devient un artifice au service de leur recherche d'une identité, une existence personnelle.

Cependant, ce ne serait pas tous les membres qui useraient de violence pour les raisons évoquées. Quelques interviewés n'ont jamais abordé le sujet d'un manque personnel important. Tout serait une question de valeurs, aux dires d'Edgard qui insiste sur le fait

qu'une partie des jeunes membres de gangs auraient également de bons principes qui les freineraient dans leurs actions avant de commettre l'irréparable :

*Ben personne a les mêmes valeurs, c'est toutes des valeurs différentes. C'est pas les valeurs comme... Tu peux avoir de bonnes valeurs. T'es rentré dans un gang, mais tes bonnes valeurs vont t'empêcher de commettre des conneries. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Le passage à l'acte serait un moment fort propice à l'apparition de la peur. L'acte lui-même et les conséquences de ce dernier peuvent provoquer l'émergence de cette émotion. Plusieurs interviewés confessent être envahis par la peur lors de la perpétration de délits et d'agressions. Certains se seraient même déjà trouvés complètement tétanisés, au point de ne plus pouvoir se remuer. D'autres, au contraire, affirment ne pas être dérangés par la peur et pouvoir facilement la contenir. Sans cette limite émotionnelle, les crimes pourraient être commis en plus grand nombre. Cet aspect sera abordé plus loin.

La peur a-t-elle un impact quand vient le temps de commettre un délit? Peut-elle freiner des gestes malintentionnés? Il semble plutôt qu'elle les motiverait. Les jeunes membres ayant peur de n'être rien dans le groupe perpétraient des crimes pour se faire un nom, pour être « respectés ». Parce que, selon Michael, sans nom dans un gang un membre est rapidement sous-classé :

*Tu sais, la plupart des crimes commis par les jeunes c'est la peur, pas parce qu'ils veulent. Ils veulent faire leur nom, parce que sans nom tu n'es rien. Ils sont reconnus selon ce qu'ils ont fait. Les crimes au début c'est par peur qu'ils sont perpétrés, puis si celui qui le commet n'est pas pris, il recommence. Il finit par croire qu'il ne sera jamais pris. Le but des crimes c'est de faire peur, peur à l'autre gang. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Si la peur peut motiver l'implication dans des actes de délinquance, voire de délinquance violence, elle peut, à l'inverse, tétaniser celui qui en est victime, le rendant incapable de faire quoi que ce soit, de bouger, de se sauver, comme en témoigne Ernesto :

*Il y en a que je voyais que sur le moment ils faisaient le gars qui a peur de rien, mais par après ou juste avant je voyais qu'ils étaient anxieux et tout. Tu les voyais trembler. Des fois, ils ne le montraient pas, mais tu le voyais qu'ils tremblaient. Ou après, après les jambes tremblaient. Des fois la police venait, ils n'arrivaient même pas à courir. Le cerveau, il dit : « court! », mais tes jambes ne répondent pas. Il fallait qu'on le prenne, il fallait qu'on le soulève. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Encore d'un autre côté, l'absence de la peur, ou plutôt le contrôle serré de cette dernière apparaît comme potentiellement criminogène. Les membres « non peureux » dans leur esprit se décrivent, en effet, comme plus violents et capables d'en faire plus, bien plus que les peureux. De l'avis de Fredette (1997), ils seraient aussi ceux qui présentent des

traits psychocriminels et un potentiel explosif et violent. Ainsi, Miguel affirme que c'est lorsqu'il sent qu'il n'a plus peur, quand il se sent invincible qu'il cherche la bagarre.

À l'inverse, Rachman (1990) souligne que la colère et la frustration inhibent la peur et ses conséquences physiques et psychologiques. Ainsi, selon ses résultats, les impacts anesthésiants de la peur sur sa victime seraient dominés. Ce qui pourrait expliquer que certains membres commettent des actes violents sans ressentir de peur durant leur commission.

Ernesto, pour sa part, raconte que lorsqu'il était jeune, comme plusieurs, il ressentait la peur, ce qui le réfrénait dans ses actions. Mais qu'il a vite appris à contrôler ce sentiment, confie-t-il. Sans cette « barrière » pour le retenir, admet-il, il devenait capable d'actes violents, agissant alors froidement, par automatisme :

*J'avais peur dans ce temps-là. Ça c'est dans les débuts, après je n'avais plus peur. Je ne sentais même plus rien, j'étais trop habitué [...] Le regard froid, mes gestes étaient froids. Comme si j'arrivais pis ils [les autres du gang] me disaient : « Yo! Il y a un gars qui a fait ça. Il nous a crossés. Il a touché à ma blonde, pis tout. » On allait direct et sans poser de questions le frapper pis tout. Oui, c'est ça on le frappait. On le tabassait. Des fois, on rentrait chez un gars, la mère était là, on poussait la mère. « On » c'est un grand mot, il poussait la mère, pas il avec un « s », un gars poussait la mère. Le plus tough, comme on dit. Celui qui est le plus capable de faire de tout. Parce que dans la clique, il y en a toujours un qui est capable de faire tout et qui n'a peur de rien. C'est lui qui poussait la mère. On rentrait, il y en a qui surveillaient la mère et le téléphone pis là on frappait le gars. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Ernesto précise qu'il éprouvait toujours de la peur, mais qu'il pouvait la maîtriser mieux que les autres de son gang :

*Moi, on m'avait donné un nom en espagnol, [...] C'est comme quelqu'un qui est fou. [...] Mais ça, ça veut dire quelqu'un qui n'a peur de rien, mais dans le fond c'est pas vrai. J'ai donné l'impression que j'avais peur de rien. Eux aussi ils donnent l'impression qu'ils n'ont peur de rien, mais c'est pas vrai ils ont peur, on a tous peur. C'est juste que moi je ne connaissais moins la peur comme d'autres personnes. J'avais peur, mais je n'étais pas un gars qui avait beaucoup peur, j'étais plus courageux, c'est tout. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Mais, est-ce que l'absence d'un sentiment comme la peur peut expliquer à elle seule la violence que décrit Ernesto? Car après tout, certains cascadeurs font fi de dangers bien réels, mais leur témérité ne les pousse pas à commettre des actes amoraux. L'explication pourrait, en fait, résider dans l'absence de la peur des conséquences personnelles physiques, et pourquoi pas psychologiques. Ne pas craindre la mort ou les regrets pourrait expliquer que certains ne fuient pas le danger, mais tentent, au contraire, de le combattre.

La littérature est peu loquace à propos de la peur et du passage à l'acte délinquant. Cependant, un résultat est offert par Lapierre (1981) qui compare le niveau d'anxiété de 470 jeunes délinquants, tous âgés entre 13 et 18 ans, ayant comparu devant la Cour du Québec, chambre de la Jeunesse. L'auteur obtint des résultats étonnants : les jeunes les plus anxieux seraient aussi les plus délinquants, manifesteraient un agir délinquant plus grave, commettraient des délits plus fréquemment et auraient commencé à perpétrer des crimes plus tôt. Mais, surtout, les plus délinquants seraient ceux dont l'anxiété est la plus voilée. Ceux-ci ne peuvent décrire leurs angoisses : « Le groupe délinquant a si bien intégré les valeurs qu'il véhicule, qu'il n'a plus conscience de son anxiété (Lapierre, 1981 : 38) ». L'angoisse du délinquant sévère serait ainsi camouflée, non seulement face aux autres, mais aussi face à lui-même, si bien qu'il n'en a plus conscience. La peur serait ainsi occultée, enterrée si bien qu'elle semblerait ne plus exister.

Plus spécialement, la peur peut-elle avoir un impact sur la violence? Les interviewés semblaient dire que oui. Cusson (1998) propose aussi une explication à l'homicide défensif qui serait propulsée par un mouvement de panique protecteur d'une victime réagissant avec soudaineté à un danger imminent.

En plus de l'exemple de Miguel qui, craignant pour sa vie, décide d'aller attaquer et terroriser son rival, d'autres interviewés soulèvent que, lorsqu'on a peur, il est possible de riposter violemment pour se défendre. Simon, qui se sent en infériorité et menacé, avoue qu'il pourrait utiliser l'arme qu'il porte toujours avec lui :

*J'avais pas le choix de m'armer ben, ben. Pis là, veut, veut pas, des fois sur les nerfs, tu veux pas vraiment faire de quoi, mais les gars y arrivent pour te cerner, pis bon ça va mal, sont 6, 7, « crise » veut, veut pas, t'as quelque chose avec toé. Tu vas penser que ta première forte pensée ça va être de l'utiliser, t'sais. Tu t'sens en minorité, tu t'sens inférieur, tu penses qu'y va t'arriver de quoi de grave. Alors, veut, veut pas, des fois tu poses des gestes, que, au moment même, t'as pas pensé à faire, pis que tu te fais arrêter après. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces réactions violentes ne seraient pas vraiment adéquates. En outre, posés sans réflexion préalable, ces gestes pourraient, comme dans l'exemple de Simon, avoir de graves conséquences légales non envisagées au départ.

Et qu'en est-il de l'angoisse? Et bien Claude suggérerait qu'un individu évoluant dans un environnement calme et serein ne réagit pas impulsivement, et peut alors se tirer du pétrin efficacement. L'angoisse, comme la peur, ferait au contraire agir sans réflexion préalable.

L'angoisse présente avant le fait, peut provoquer des réactions non souhaitées, indiquent les interviewés, et encore ici de graves conséquences peuvent en découler :

*Quand c'est calme, t'as pas de stress. Quand tu vois que c'est trop hot tu t'imagines plein de choses, tu fais des erreurs stupides. Tu te dis : « Merde! Il y a de la police ici! » Le gars, il vient pour t'acheter de la drogue tu lui dis : « non, toi t'es un policier! » Mais c'est pas un policier, c'est toi qui paranoïe. Il y en a qui deviennent violents. Ils croient que c'est un policier pis ils frappent. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Tandis que ceux qui contrôlent bien leur anxiété, comme Claude, peuvent plus aisément se tirer d'affaire :

*Une fois j'étais avec un de mes amis. La police vient et elle nous arrête, on sait que c'est une voiture volée. Calmement, il a pris le sachet [de drogue] et il l'a mis dans sa poche. Le policier a fouillé la voiture. T'sais, s'il avait commencé à paranoïer : « je me suis fait pogner, je me suis fait poigner! » Il se serait fait pogner avec l'affaire. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Claude suggère aussi que l'état d'angoisse peut être fortement influencé par l'environnement. Un climat pesant sera plus anxiogène que l'ambiance paisible d'un environnement sans menace. Un quartier où la présence policière se fait fortement sentir pourrait être dangereux pour ceux qui ne sauraient gérer leur angoisse et qui appréhenderaient les conséquences d'une erreur dans leurs transactions.

L'éventualité d'être arrêté et celle de se faire tuer apparaissent comme les conséquences les plus souvent redoutées et les plus grandes sources d'angoisse en lien avec l'adhésion au gang. Jean traduit ses angoisses en parlant de l'éventualité d'événements terrifiants, ne pouvant décrire avec précision ce qui lui fait peur :

*Ben ça me fait peur, mais, j'ai pas vraiment peur, ben je sais que si ça t'arrive, ce qui t'arrivera ça va être épeurant, c'est sûr! Parce que tu peux mourir facilement là-dedans. [...] Tu sais jamais. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Cette angoisse enlaçante est vécue différemment par chacun. Y étant confrontés, certains ne pourront tout simplement plus être fonctionnels tandis que d'autres, comme Jean, n'y accorderont pas une grande importance.

#### 3.4.6.1 La peur pénale : l'effet dissuasif des lois

Ainsi, l'absence de sentiments de peur, ou peut-être plutôt l'incapacité de reconnaître ceux-ci pourraient avoir un effet facilitateur sur le passage à l'acte délictueux. À cet égard, on peut aussi soutenir que sans l'effet dissuasif des lois, dont bien souvent les

membres de gangs se moquent, il ne reste plus de limite à franchir pour perpétrer tout genre de délits :

*Il a eu pas grand-chose, il a reçu une amende. Tu comprends on s'en fout des amendes, il va la payer là, j'sais pas man! C'est ça, comme s'ils t'attrapent et que tu en a beaucoup sur toi là tu peux être dans la marde, mais si tu en as 2 ou 3 [kilos de stupéfiants] oublie ça! C'est comme, tu dis que tu avais juste 20 \$ comme ça là pis tu l'as vendu, quand tu passes à la cour. C'est trop stupide! (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Joseph signale que le calcul coûts-bénéfices en regard des sanctions imposées par le tribunal joue souvent en faveur de la poursuite des activités criminelles. En effet, les peurs issues d'expériences concrètes peuvent laisser chez ceux qui les vivent des traces anxigènes. En contrepartie, l'extrapolation d'un danger possible déclenche l'anxiété bien avant les faits. Si bien que, lorsque le danger se présente réellement, l'angoisse peut disparaître. C'est ainsi que certains interviewés disent en être venus à ne plus ressentir les désagréments associés à l'anxiété. Par exemple, la peur d'être arrêté puis détenu par les forces policières semble rapidement se dissiper dès lors qu'on y est confronté, si les appréhensions de départ se révèlent fausses ou de moindre importance dans leur actualisation. C'est la peur d'avoir peur qui fait peur. Ainsi, quand la peur prévue à l'agenda n'est pas au rendez-vous, la vision des dangers envisagés peut être transformée.

Par la suite, lorsque l'appréhension de l'incarcération disparaît, rien ne peut plus entraver le parcours délinquant laissent entendre les interviewés. Plusieurs doutent qu'ils puissent être mis sous les verrous un jour. À l'inverse, l'appréhension des conséquences pénales en réponse à la commission d'actes de délinquance, et a fortiori d'actes de violence, peut avoir un effet sur d'autres, comme Miguel qui a abandonné les gangs à l'aube de sa majorité en raison de la sévérité des sentences pour adultes qu'il pressentait :

*Je voulais rentrer jusqu'à 18 ans. Pourquoi jusqu'à 18 ans? Parce quand tu fais un coup tu rentres en prison pis c'est pas pour les jeunes, c'est pour les adultes, les motards pis les gens criminels. Moi ça me tentait pas d'être là-dedans, tu sais. C'était la peur de rentrer là, pis t'sais, c'est un dossier criminel... Moi je pensais plus le futur. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Ou Claude qui continue d'aller à l'école, malgré un travail clandestin bien payant, pour pouvoir se « tenir tranquille » et s'assurer un meilleur avenir s'il est arrêté et qu'il reçoit une probation comme sentence. Ses études lui apparaissent comme l'assurance d'une deuxième chance :

*Imagine, tu te fais arrêter, t'as une probation t'as intérêt à rester tranquille, mais tu peux pas rester sans rien faire. Ton argent t'as été saisi aussi. Tu décides d'aller travailler pis là tu vas voir ton employeur, là tu déposes un diplôme. T'sais c'est facile de trouver du travail si t'as un diplôme plutôt que*

*d'aller travailler dans des manufactures où les travailleurs t'sais c'est abusés.  
(Claude, 16 ans, membre actif)*

Toutefois, l'aspect dissuasif des conséquences légales devient nul si le profit paraît trop alléchant. Tous les membres rencontrés font des crimes pour avoir plus d'argent. Même que plusieurs soulignent qu'ils veulent avoir amassé suffisamment d'argent, dans l'éventualité qu'ils soient arrêtés, pour pouvoir assurer leur défense. Aussi, à leur sortie de prison leur magot les attendra et ils pourront avoir, malgré tout, une belle vie. Pour les jeunes membres de gang interrogés par Mathews (1993), la crainte d'être arrêté n'est pas un facteur dissuasif significatif. L'éventualité d'être appréhendé apparaît, pour ces jeunes, comme un fait probable, mais peu important.

### 3.4.7 Les côtés négatifs et positifs de l'affiliation

Les avis sont partagés à propos des gangs. Chacun possède sa propre opinion, mais peu d'interviewés exposent un point de vue complètement noir ou blanc. Règle générale, tous entendent de bons et de mauvais côtés à être affilié à un gang de rue.

#### 3.4.7.1 Les côtés négatifs

La majorité des interviewés s'entendent pour dire que la criminalité représente le côté le plus négatif des gangs :

*Le mauvais côté, c'est les délits, la drogue, les affaires comme ça. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Cela ne les empêche pas de constater que c'est cette criminalité qui permet d'atteindre les buts lucratifs, non voilés, des gangs (Mourani, 2006). C'est le moyen de transport qui est critiqué par Edgard et non la destination.

Ernesto va même jusqu'à d'écrire le gang comme une grosse supercherie qui n'offre finalement au nouveau membre qu'un monde opposé à ses attentes originales :

*[Les gangs c'est] négatifs complètement! Je ne recommande ça à personne, même s'ils pensent que c'est... Au début, tu ne penses même pas. Tout ce qui arrive, c'est tout le contraire de ce que tu as pensé. Tu te dis qu'il va arriver peut-être des choses, mais c'est ça, pis d'autres choses pis pire en plus. Moi je ne recommande pas ça à personne, parce que les personnes qui croient que c'est bon, que tu fais de l'argent, oui tu te fais de l'argent, oui tu as du fun pendant un bout, mais tu passes beaucoup de difficultés, de dures journées, de dures semaines, de durs mois. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*



Il faut aussi rappeler le suicide d'un ami de Miguel, conséquence fort troublante de l'affiliation à un gang de rue.

Il est possible que certains interviewés présentent l'affiliation et les gangs de rue d'une façon fortement négative pour être conformes aux attentes sociales. Dans ce cas, ils seraient tout à fait conscients de l'image peu reluisante de ces regroupements aux yeux de la population générale. Reste que certains, ayant pris de la distance, se montrent très critiques et que personne n'endosse la violence de certains crimes et surtout les victimes innocentes qui souffrent dans bien des cas de ces forfaits :

*Normalement les gangs, ils ne font pas de victimes. [...] Dernièrement, avant comme, pour initier ils poignardaient des blancs. Ça, pas rapport là! Des victimes! [...] J'ai vu ça aux nouvelles moi. [...] Quand j'ai vu ça j'ai dit « hein, c'est quoi ça! ». Pis c'est ça, je trouve ça dangereux parce qu'il y en a qui font des victimes pour rien. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

#### 3.4.7.2 Les côtés positifs

Les apports positifs du gang signalés par les interviewés sont plus diversifiés et semblent aller de pair avec les besoins de chacun, car l'affiliation initiale, on l'a vu, vise souvent à répondre à des besoins précis.

En premier lieu, Miguel, bien qu'il ne se gêne pas pour critiquer son ancien gang et l'hypocrisie de ses comparses d'autrefois, affirme avoir profité de son affiliation au gang pour apprendre à se connaître soi-même. Il dit pouvoir maintenant transmettre de bonnes valeurs à son fils :

*J'ai appris beaucoup de choses aussi en même temps. J'ai appris, pas comment étaient les autres, oui, mais j'ai appris comment je suis en moi. Tu vois, j'ai appris en moi que je suis pas ce genre de personne là. [...] Je peux dire que je l'ai pris comme une expérience. Parce que maintenant je peux enseigner à mon fils ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Le gang est décrit par plusieurs comme une grande famille, les liens fraternels qu'on y retrouve sont ainsi mis en évidence et soulignés à plusieurs reprises comme un point fort important et positif de l'affiliation :

*Le bon côté, c'est les liens. Comme, il y a de bons liens entre des gars de gang. C'est de bons amis. Quand je dis que c'est comme des frères et sœurs, c'est juste ce côté-là qui est positif. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

*Positive parce que tu trouves de bons amis qui sont toujours là pour toi. Ils sont prêts à t'aider à n'importe quel prix. (Claude, 16 ans, membre actif)*

Claude signale qu'il recevait dans son gang beaucoup d'encouragements et était, par certains membres plus vieux que lui, fortement valorisé et poussé à toujours se dépasser.

Il apparaît logique que de jeunes carencés, comme les décrit Simon, cherchent à se rassembler pour combler un manque viscéral. En ce sens, l'affiliation à un groupe n'est pas en soi un mal, mais serait une réaction saine, voire souhaitable, comme l'ont signalé plusieurs auteurs (Le Blanc, 1990; Hébert, 1991; Guimond, 1994; Hébert, Hamel et Savoie, 1997; Feldman, 2000).

*Quand moé j'ai lâché ça, j'trouvais que c'était juste une gang de gars carencés qui faisaient des choses pour oublier leur passé. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Tu sais, si on aimait tous nos enfants, tous ceux qui sont dans la rue, il n'y aurait pas de gang de rue. Mais, les gens ont besoin d'amour et en cherchent. Ils en trouvent dans les gangs, c'est pour ça que je vois ça positif. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Les jeunes membres de gangs posséderaient un grand potentiel mal exploité, signalent différents interviewés. Il ne faudrait donc pas, selon ceux-ci, juger trop hâtivement les membres de ces regroupements :

*Parce qu'il y a ben du monde avec du potentiel dans les gangs, c'est incroyable! Quand tu regardes des gars qui ont fait de gros crimes, dans les journaux. T'sais, transferts cette négativité-là en positivité, pis r'garde, ces gars-là arriver dans vie. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Les membres de gang ne sont pas nécessairement tous cruels, il y a aussi de bons gars. Ce n'est pas tout le monde qui fait des crimes. [...] Ils sont jugés par ceux qui ne sont pas dans les gangs. (Michael)*

Cependant, malgré la puissance des liens formés dans les gangs et les côtés positifs qu'on peut trouver à l'affiliation, il semble que le gang ne parvienne pas à protéger ses membres des moments de peur et de certains sentiments angoissants étouffants.

#### 3.4.8 Les moyens de combattre la peur

Puisque les sentiments de peur d'un affilié peuvent avoir des origines diverses, les moyens de la combattre sont multiples. Mais ce n'est pas toujours sciemment que les interviewés en viennent à ne plus connaître les effets anxiogènes de différentes situations ou en diverses circonstances, nous le verrons.

Les membres craindraient les hostilités avec les gangs rivaux, c'est pourquoi ils recherchent la compagnie de leurs comparses. Le regroupement serait donc la première stratégie pour combattre la peur :

*Peur? J'ai pas vraiment eu peur parce que je sais qu'avec les gars que je me tiens je suis en sécurité. C'est des gars que le monde craint un peu. Le gars est tough, tu niaises pas! (Claude, 16 ans, membre actif)*

En groupe, Miguel se voit invincible, comme si, une fois avec ses comparses il n'avait plus peur de rien. Il confie :

*Quand on se tenait en gang on se sentait comme un peu plus fort. On était plus fort donc on se sentait invincible. On touchait plus le monde qui était seul. Des fois on aimait boire de la bière et fumer des joints t'sais n'importe quoi! Tu te sens plus fort plus solide. T'as le goût de te battre, t'as plus d'énergie. Faque nous autres on sortait dans les clubs. Pis justement nous autres on cherchait une chicane, une bataille, nous autres on cherchait ça. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Ce sentiment d'invulnérabilité s'explique aisément par la personnalité des membres de gang, qui se croient, il en a déjà été question, tout-puissants (Fredette, 1997). C'est dans les moments de danger et de témérité extrême que ces membres trouvent un sens à leur vie (Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004) et compensent une estime d'eux-mêmes peu reluisante (Yablonsky, 1970; Klein, 1971; Goldstein, 1991; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997).

Toutefois, Miguel dit posséder d'autres moyens de se sentir fort et invincible, et de ne plus être bloqué par la peur. Il explique, dans l'extrait d'entrevue précédemment cité, que ses amis et lui consommaient de l'alcool et certaines drogues douces avant de sortir dans les clubs, où il était possible qu'éclatent des affrontements.

Même chose pour Jean-Baptiste qui raconte avoir donné la charge, avec quatre de ses amis, après avoir été provoqué par un groupe d'adolescents bien plus âgés et, surtout, en surnombre, et ce, après avoir fumé de la marijuana. Il ne sait toujours pas ce qui l'a réellement poussé à agir ainsi; peut-être la drogue prise, pense-t-il, bien qu'il soit un consommateur régulier, peut-être simplement l'adrénaline. Quoi qu'il en soit, la peur, ainsi euthanasiée, ne représenterait plus une entrave :

*J'ai jamais su pourquoi, on a même foncé sur eux. [...] Je sais pas ce qui s'est passé. Je sais pas si c'est parce que j'étais gelé, parce qu'on avait fumé de la marijuana, je sais pas. Parce que je venais de consommer. Mais, je crois pas que c'est à cause de ça non plus parce que la marijuana, ça faisait longtemps que je consommait aussi, ça pouvait pas me faire ça, je sais pas là je suis pas un gros consommateur. Je sais pas ce qui est arrivé, on est resté là pis on a foncé sur les gars. (Jean-Baptiste, 16 ans, membre actif)*

Ernesto et ses compagnons d'armes, pour leur part, s'enivraient plutôt après les faits, pour oublier, pour éviter que l'angoisse ne s'installe. Ils pouvaient ainsi passer à autre chose :

*Après des problèmes comme ça, nous on boit, puis là on fait comme si rien ne s'est passé. On buvait, pis nous on se rappelait, pis on oubliait ça, on passait à autre chose. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

André (2004) souligne que, en effet, l'alcool et le cannabis sont souvent utilisés pour régulariser les peurs et les angoisses. Après l'analyse des récits de vie de 38 jeunes, Brunelle, Brochu et Cousineau (2000, 2003) soulignent également que certains jeunes de leur échantillon consommaient des drogues dans un but « utilitaire », pour faciliter la commission d'actes délinquants<sup>61</sup>. L'ingestion de substances psychoactives déresponsabilisant le délinquant et rendant la culpabilité du crime plus facile à supporter (Brochu, 1997). Sun et coll. (2004), après l'analyse du *Questionnaire sur le mode de vie* (QIMV) rempli par 8211 détenus du Service correctionnel du Canada, en viennent à la conclusion que les consommateurs d'alcool perpétraient des crimes plus graves que les non-consommateurs ou les consommateurs de drogues illicites, mais que ces derniers commettraient des délits sensiblement plus graves lorsqu'ils auraient consommé plus qu'à leur habitude avant l'acte. Ce qui nous oblige à être prudents dans l'analyse des propos de Miguel, ses habitudes de consommation n'étant pas connues, bien qu'il semble dire que lui et ses acolytes prenaient davantage de drogues qu'à l'accoutumée avant de provoquer des altercations.

Quelques interviewés indiquent, pour leur part, qu'ils focalisent sur ce qu'ils ont à faire pour ne pas penser aux conséquences possibles de leurs gestes. Ils évitent ainsi les angoisses, le doute et aussi les remords possibles. Cette logique froide et calculatrice semble les détacher, l'espace d'un moment, de leurs émotions.

Pour Simon, le parcours criminel qu'il a emprunté, avec ses amis, lui a permis de se construire une armure résistant aux assauts répétés de la peur. Simon raconte, en effet, que plus il commettait de crimes et plus il était violent, plus ses craintes commençaient à disparaître.

*J'pense que moi, pis mes amis, on a commencé tellement jeune que, au début, c'était de l'adrénaline pure et simple. On avait 10, 15 ans, on attendait que quelqu'un pose sa bicyclette pour aller s'acheter une gomme, on prenait sa bicyclette, on s'en allait. Mais là les semaines ont passé, pis un moment donné, c'était une corde à linge qu'on donnait aux gars. Là Bang! Il tombait de son bicycle, on prenait le bicycle et on s'en allait. Tsé ça commencé à être tellement heavy à moment donné vite, vite de même, que bof...Tsé, l'élément de stress a été éliminé, j'pense. Un moment donné, on a banalisé ça. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Michael appuie ces dires :

*En plus, quand tu fais des crimes, plus tu en fais et plus tu as le courage d'en faire. (Michael, 24 ans, membre actif)*

---

<sup>61</sup> Perreault et Bibeau (2003) indiquent aussi cet aspect « utilitaire » de la drogue lors de la commission de délits.

Toutefois, pour Simon, il restait toujours cette angoisse de pouvoir être arrêté un jour. En contrepartie, il signale comme d'autres cités plus tôt, que les sentences accordées aujourd'hui font tomber cette dernière peur. Les sentences bonbons envoient comme message que l'incarcération n'est pas à craindre, que même les récidivistes n'ont pas à s'inquiéter, car les sentences se présentent en mois et non pas en années :

*Là, un moment donné t'es nerveux, plus pour pas te faire arrêter, que pour le geste que tu poses. Si tu te fais arrêter, tu pognes deux mois, t'es mort de rire. Tu te refais arrêter encore comme ça pour un autre vol qualifié, pis là tu pognes un six mois. T'es mort de rire. Six mois? C'est quoi la joke? Crisse! C'est rendu que des voleurs avec une cagoule pis un « 12 », reçoivent six mois. T'es mort de rire! Tu sors de d'là, t'as pus peur de rien, t'as pus peur d'aller en prison. T'as pas peur de tes amis, t'es ben avec les gars de gangs. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Simon en est donc venu à ne plus ressentir l'angoisse, à vivre à l'aise sans craindre d'être agressé ou encore appréhendé. Il explique, en effet que, selon lui, il n'y a pas de place pour la peur dans les gangs. Il est vrai que les chefs agissent souvent comme s'ils n'avaient rien à perdre (Hamel, et coll., 1998).

Il est tentant d'expliquer ce phénomène par le concept de résilience, car il est vrai que lorsqu'on s'y attarde, cette notion saute aux yeux. La résilience est cet équilibre précaire qui existe entre les stressseurs de l'extérieur et les capacités d'y faire face (Cyrułnik et Duval, 2006). L'hypothèse pourrait être faite que les jeunes présentant peu de résilience, donc une moins grande capacité de faire face aux stressseurs de l'environnement, quitteraient plus facilement le gang ou alors vivraient une expérience de gang pénible. Ceci pourrait expliquer cette différence soulevée entre les « vrais », soit ceux qui n'auraient peur de rien et qui fonceraient tête baissée vers le danger, et les « faux-semblants », ceux qui éviteraient les situations périlleuses bien qu'ils aient vanté à tous leur courage et leur témérité. Serait-ce, en effet, les capacités de résilience qui expliquerait la différence entre les *loyaux* (Claude, Jean-Baptiste, Simon et Steven), ceux qui s'identifient totalement au gang et qui cristallisent leur expérience la poursuivant jusqu'à tard dans l'âge adulte, et les autres qui décrochent après quelque temps? Les premiers réussissant définitivement mieux à surpasser les stressseurs présents dans l'univers des gangs et les autres ne pouvant y faire face. Les expériences vécues peuvent également augmenter la résilience et les capacités de faire face aux aléas de la vie et de combattre plus efficacement peur et angoisse. D'autant plus, que de meilleures capacités de résilience diminuent le stress qui à son tour amenuise la présence de la peur (André, 2004). Pouvoir faire face à ses peurs, les confronter, comme l'a fait Simon, permet d'être en mesure plus facilement de les contrôler (André, 2004).

Mais encore faut-il que les peurs et les angoisses associées à l'expérience des gangs ne deviennent pas incontrôlables comme dans le cas de Miguel et, encore davantage, de son ami suicidé. Dans ce cas bien sûr les capacités de résilience ne suffisent pas à faire face aux stressseurs qu'engendre le gang. Le membre amorce alors un questionnement sur son affiliation et entame un processus de désaffiliation

### 3.4.9 L'utilisation de la peur comme une arme

Lors de la commission de délits contre la personne, les membres de gang ont souvent recours à l'intimidation pour en arriver à leurs fins. Plusieurs estiment que la peur peut être très efficace si elle est utilisée adéquatement, avec parcimonie. Ernesto était passé maître dans l'art subtil de recueillir les dus pour le groupe. Il utilisait souvent, pour ce faire, des méthodes coercitives engendrant la peur :

*Si j'arrivais pis ils [les autres du gang] me disaient : « Yo! Il y a un gars qui a fait ça. Il nous a crossés. Il a touché à ma blonde, pis tout. » On allait direct et sans poser de questions le frapper pis tout. Oui, c'est ça, on le frappait. On le tabassait. Des fois, on rentrait chez un gars, la mère était là, on poussait la mère. « On » c'est un grand mot, il poussait la mère, pas il avec un « s », un gars poussait la mère. Le plus tough, comme on dit. Celui qui est le plus capable de faire de tout. Parce que dans la clique, il y en a toujours un qui est capable de faire tout et qui n'a peur de rien. C'est lui qui poussait la mère. On rentrait, il y en a qui surveillaient la mère et le téléphone pis là on frappait le gars. Ou on l'emmenait dehors, on l'emmenait en voiture. On ne le tuait pas, ensuite on le ramenait. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Mais d'autres fois, il aurait assuré sa mainmise sur sa victime plutôt grâce à son calme et sa froideur :

*J'avais peur dans ce temps-là. Ça c'est dans les débuts, après je n'avais plus peur. Je ne sentais même plus rien, j'étais trop habitué [...] Le regard froid, mes gestes étaient froids. [...] Des fois, on n'avait même pas besoin de le tabasser, il suffisait qu'on rentre puis tout de suite il disait : « attendez! », il cherchait en dessous de son lit ou quelque part, il nous donnait de l'argent. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Il est étonnant de constater qu'Ernesto est le seul interviewé à parler d'un moment où un membre de gang a utilisé la peur et l'intimidation lors de la commission d'un crime excluant bien sûr les agressions envers les membres des autres gangs. Et pourtant, des auteurs comme Willwerth (1974) et Cusson (2001) indiquent que les criminels savent utiliser la peur pour percevoir leur pécule et des textes comme ceux de Blondin (1995), du Comité de Coordination « Jeunesse Violence et Gang » (1997), de Houde (2001) et de Cousineau, Hamel et Desmarais (2004) exposent cette forme de (vol qualifié) comme une activité délinquante commune des gangs. Les témoignages recueillis énumèrent plutôt des crimes de gang sans victimes physiques : fraude, vente de drogues et même le

proxénétisme. Des interviewés comme Simon vont même jusqu'à contester l'existence de victimes innocentes surgissant de l'univers des gangs. Il est à se demander si les nouvelles gangs valorisant la recherche de profit plutôt que des conflits territoriaux que paraissent annoncer les écrits récents cités en recension, pourraient expliquer cet arrêt de l'utilisation de la violence dans un but mercantile.

### 3.4 La croisée des chemins : une réflexion sur son affiliation

Au cours de l'affiliation d'un membre, certains événements particuliers peuvent forcer une réflexion sur sa place dans le gang. Tous les événements sont sujets à une réflexion sur ses propres actions, mais, à la lumière des différents témoignages recueillis, les épisodes les plus traumatiques comme la mort d'un proche ou une arrestation semblent être plus spécialement associés à un tel questionnement.

Cette réflexion aurait deux conséquences possibles pour le membre : le déclenchement du processus de désaffiliation ou, à l'inverse, la cristallisation de son affiliation. Le questionnement ne surviendrait pas non plus nécessairement à un seul moment, mais pourrait se renouveler et s'enrichir au fil des événements arrivant durant l'affiliation.

Le témoignage de Simon expose bien l'enchaînement de ces questionnements. Il a dû choisir à de multiples reprises jusqu'au jour où il a décidé de finalement tout lâcher :

*[Réflexion 1 : le meurtre d'un de ces amis] Un moment donné, quand un s'est fait tuer, ben là ça fait comme : Ouf! Il y a eu du recul pour tout le monde, on a réfléchi un peu, pis là on s'est embarqué. Il y en a qui ont débarqué pis il y en a qui se sont embarqué comme du monde. Pis même dans ceux qui se sont embarqués comme du monde, dans le fond, ils voulaient pas s'embarquer. On l'a su par après. Pis ils y en a qui ont lâché les gangs, mais la plupart des gars, c'était : « OK! Ben on embarque! Pis quin, c'est la guerre! »*

*[Réflexion 2 : son entrée en institution] Ils disent que ça l'aide les jeunes pour demain [les centres jeunesse], ça forme le caractère à être plus dur! Parce que tu te fais taper sur les doigts tout le temps, pis les intervenants sont spéciaux au « Jeune ». Ça fait que tu sors de là, t'es comme une machine. Tu veux pus d'autorité pantoute. Tu t'fous de l'autorité, tu veux pus rien savoir. T'es révolté t'sais, t'as perdu ta jeunesse. Faqu'il y en a qui ont embarqué encore plus. Il y en a qui ont... non, tout le monde a embarqué encore plus. Tous les gars qui ont fait un séjour au « Jeune », quand qu'ils sont sortis, c'était encore pire. Tous les gars, moi y compris.*

*[Réflexion 3 : le meurtre de son grand-père] J'me tenais mettons avec 5 ou 6 gars, c'est les premiers qui sont décédés. Faque veut, veut pas, Ouach! Pis là, je regarde ça aujourd'hui, dans ces cinq-là, je serais le seul encore en vie. Pis j'me dis : « Crisse! Y'es peut-être temps que j'lâche! C'est peut-être moi le next? » J'sais pas, mais t'sais. J'ai pas peur de ça en tant que tel non plus. Je m'en fous pas mal. Pas que je m'en fous, mais j'me dis que peut-être que quelque chose de bien qui veille [sur moi et] qui est réservé pour moi en haut, parce que grand-père s'est fait tuer d'un meurtre, mon petit cousin aussi, pis 6, 7 amis de*

*gars de gang tsé. J'me dis veut, veut pas il y a peut-être de quoi pour moi en haut. Tous mes amis sont là, mais j'pense pas que j'suis prêt à y aller pour autant t'sais. Faque, j'ai plus aimé ça. J'ai préféré me tasser de ça. Ça vaut pas la peine de mourir pour rien. [...] Moé, mon grand-père chauffait des taxis. Pour un 8 dollars, il s'est fait poignarder par une femme qui était gelée ben raide. Ouah! C'était une victime innocente qui travaillait pour gagner sa vie, t'sais. J'pus prêt à faire... je l'ai fait moi aussi, j'peux pas le nier, j'en ai fait des victimes innocentes, t'sais. (Simon, 25 ans, ex-membre.)*

Ce qui est intéressant dans l'histoire de Simon, c'est qu'elle signale que ces réflexions ne découlent pas nécessairement toutes, ultimement, de l'expérience des gangs. La mort de son grand-père, non liée aux gangs, fut l'élément final qui l'a éloigné de cet univers. Mais l'interprétation qu'il fait de cette infortune est quand même fortement teintée des couleurs de son affiliation; sans toutes ces autres morts dont il a été témoin et auxquelles il a survécu, son interprétation aurait pu être fort différente. Simon explique s'être évertué, au cours de son affiliation, à faire adopter aux autres membres une certaine structure et de meilleurs moyens pour réaliser des profits tout en évitant les « victimes innocentes ». Il a d'ailleurs toujours été rebuté par ces dommages collatéraux :

*Il y a des gars qui sont plus « primés » que d'autres sont prêts à faire encore des conneries pour de l'argent. Bah! ça c'est pas bon, bon t'sais! C'est plus problématique, parce que des fois, ils font des erreurs. Ils vont aller voler, séquestrer des vieux bonshommes dans une maison. Moé dans mon livre à moé ça, ça passe pas. Mais il y en a qui le font. Pis ça j'trouve ça un peu dommage. Tu fais ton argent en vendant de la drogue, pour moé c'est pas si pire. Mais si tu séquestres du monde, tu fais des victimes, tu fais du mal, ça moé j'trouve pas ça correct. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

### 3.5 La désaffiliation

#### 3.5.1 Les raisons de quitter son gang

Les raisons de quitter les gangs sont multiples et personnelles à chacun des membres qui les composent. Cependant, les témoignages recueillis indiquent qu'une prise de conscience ou une obligation représenteraient les raisons habituelles pour quitter son gang.

##### 3.5.1.1 Une prise de conscience

La réflexion d'un membre sur son affiliation et sa place dans un groupe délinquant peuvent résulter dans une prise de conscience qui le poussera à entamer une démarche de désaffiliation. Cet éveil semble découler d'un changement dans la structure de la pensée, entraînant une modification des croyances et de la vision du gang et de la vie du membre :



*Si le gars voit que qu'est-ce qu'il fait c'est pas dans ses valeurs, c'est ça. S'il voit que toutes les choses qu'il fait ça va à l'encontre de ses valeurs, c'est ça qui va le motiver à sortir de ça. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Pour Miguel, l'aube de sa majorité l'a poussé au questionnement. Cette réflexion l'a forcé à modifier sa vision des choses : s'il voulait avoir une vie normale, il devait décrocher! C'est à ce moment que son processus de désaffiliation a débuté dit-il :

*Moi je pensais plus au futur : Et si je me marie? Et si je veux avoir des enfants? Merde je veux pas [poursuivre mon affiliation]. Tout ça ça m'a frappé un moment pis c'est là que j'ai pris la décision que non je peux plus continuer. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Pour Henry, sa vision a radicalement changé quand il s'est rendu à l'évidence, après quelques semaines d'affiliation, qu'il ne trouverait pas l'exaltation dont il rêvait dans les gangs :

*Je suis parti vite de là parce que ça m'tentait pas pis c'était plate. [...] Je m'attendais à faire plein d'affaires comme faire beaucoup de mauvais coups des affaires comme ça. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

Pour Simon, on l'a vu, c'est le meurtre de plusieurs de ses compagnons et, surtout, la mort de son grand-père qui sont les déclencheurs d'une analyse de sa condition d'affilié. Il en vient à la conclusion que les gangs ne sont que des regroupements entachés d'égoïsme et d'hypocrisie. Nul ne voulait le suivre pour venger la mort de ses amis. Ces morts, et la réaction de ses compagnons qui s'ensuivit, ont changé sa vision des gangs de rue. C'est à ce moment qu'il a fait le choix de quitter son gang avant qu'il ne soit lui-même tué et qu'il tombe, tout comme ses compagnons décédés, rapidement dans l'oubli.

La peur semble aussi être un fort motivateur conduisant à la réflexion sur sa condition d'affilié au gang, il en sera question prochainement.

### 3.5.1.2 L'obligation

Certains membres ne feraient pas vraiment le choix personnel de quitter le gang, ils y seraient en quelque sorte contraints.

Tout d'abord, un jugement de la Cour peut forcer un membre à quitter son gang. Fabrice expose le cas de plusieurs de ses amis déportés dans leurs pays d'origine :

*Beaucoup de mes amis ont été déportés. Tu sais quand tu fais des crimes au Canada, mais tu n'as pas ta citoyenneté canadienne, tu es déporté dans ton pays. Moi je suis très chanceux. (Fabrice, 34 ans, ex-membre périphérique)*

Une mesure aussi radicale a un impact incontestable sur la désaffiliation, mais il est facilement imaginable que d'autres types de sentence, comme un interdit de contact, puissent avoir un effet similaire pour certains. Cependant, cela n'a pas été rapporté dans les entrevues, bien au contraire. Simon, nouvellement déménagé, ne pouvait plus avoir de contact avec ses acolytes en raison d'un jugement de la cour qui l'empêchait d'aller dans le quartier où anciennement il effectuait les activités reliées à son gang. Ce sont ses amis qui ont changé de quartier pour le rejoindre. Ainsi, dans ce cas bien précis, le jugement de la cour n'aurait réussi qu'à étendre les activités du gang.

Jean souligne qu'un membre pourrait quitter précipitamment son gang après l'avoir escroqué :

*[Après une transaction] il part avec trois mille dollars. C'est pour ça qu'il quitte la clique. On le voit plus. On le voit plus dans la rue, nulle part. Il contacte personne, il quitte la clique pis c'est ça. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Mais, la meilleure illustration de l'obligation à la désaffiliation reste encore le fait d'être chassé du groupe par ses propres pairs. Le manque de courage représenterait, selon Henry, une bonne raison d'exclusion, aux yeux des autres membres du groupe :

*[L'important] c'est de montrer comment il est capable de tuer une personne, sauvagement ou pas. S'il le fait pas, on va te dire : « Oh! t'es peureux! » Faqu'ils vont te foutre dehors. [...] S'ils voient que t'es pas capable de faire un mauvais coup, ben ils vont te mettre dehors. Si y voient que t'es capable, tu vas rester. (Henry, 15 ans, ex-membre).*

Ainsi, un membre n'ayant pas pu démontrer aux autres son courage et sa ténacité, n'ayant donc pas acquis suffisamment de respect auprès de ses pairs pourrait être chassé de la coterie.

### 3.5.2 Le processus de désaffiliation

#### 3.5.2.1 Les stratégies employées

Bien que plusieurs interviewés indiquent qu'il est possible de désertier un gang de rue sans difficulté, d'autres, au contraire, confient avoir dû user de stratégies parfois fort complexes pour en arriver à ce résultat.

D'abord, le fait de déménager à l'extérieur de la métropole peut être une solution simple, mais efficace selon Jean :

*Il y a du monde qui quitte, mais il faut qu'ils déménagent. Comme ils changent, on va dire... ils habitent plus à Montréal. Ils vont déménager à Laval ou bien même plus loin. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Cependant, Haut et Quéré (2001) et Maxson (2006) soulignent que ces membres profitent souvent de l'occasion pour établir de nouveaux gangs en banlieue favorisant ainsi la propagation et l'élargissement du phénomène.

De manière encore plus radicale, Joseph, qui est en processus de désaffiliation et veut quitter son gang, mais craint des représailles de la part des gangs adverses, décide de quitter le pays pour aller vivre chez un oncle aux États-Unis :

*Je vais arrêter, mais je peux pas, parce que c'est trop difficile... c'est pour ça que je m'en vais, je change de pays. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

D'autres, comme Miguel, se retirent progressivement ou plutôt provoquent leur rejet progressif du groupe. Miguel redoutait la désaffiliation, mais surtout les violentes réactions des autres membres. Il a donc provoqué son propre rejet en négligent lentement ses obligations envers le groupe :

*Premièrement pour sortir, il fallait que tu saches comment c'est une gang comment ils sont ceux avec qui tu te tiens, [...] La manière que moi j'ai sorti c'est que j'ai commencé à étudier chaque personne [...] J'ai commencé à moins les fréquenter. Eux ils me traitaient de mauviette : « tu peux pas sortir! ». Lentement comme ça. Des fois ils s'en allaient : « regarde! On va aller se battre avec une autre gang. » « Oui, oui, j'arrive! » Mais en réalité j'arrivais pas. Ou si j'arrivais où ils étaient, moi j'arrivais, mais en retard pour qu'ils disent : « tu n'étais même pas là! », « Oui, oui, mais il y avait tels, tels, tels détails. » Comme ça j'avais, comment je pourrais dire... des arguments pour pouvoir dire que j'étais là. Ils ont commencé à me retirer doucement, doucement... (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Michael suggère que la désaffiliation serait beaucoup plus aisée, aujourd'hui sous-entendant que les stratégies compliquées pour quitter son groupe d'appartenance sont devenues obsolètes :

*Avant, il fallait une bonne raison, comme pendant la guerre, pour quitter un gang; par exemple, faire des enfants ou encore il fallait aller très loin, déménager. Aujourd'hui, il ne faut pas de raisons particulières. La raison est simple parce qu'aujourd'hui on ne vient pas voir le gang et on ne demande pas à être dans le gang. Il n'y a pas de vote, ce sont les actes qui décident. C'est la même chose quand on quitte. (Michael, 24 ans, membre actif)*

De cette façon, Michael laisse entendre que le phénomène a grossi et que les jeunes ne doivent plus être acceptés par le gang pour s'y joindre ou en partir. Selon lui, les jeunes entreraient dans un gang aussi aisément qu'ils en ressortent, ce qui irait dans le sens des

propos déjà énoncés au sujet de la disparition des rites initiatiques et de l'apparition et de la disparition soudaine des gangs contemporains.

Tout ceci donne une étrange impression d'un phénomène dilué, dissipé, en contradiction avec ces nouveaux gangs migrant vers le crime organisé dont il est largement question dans les médias. Gagnon (2005) et Mourani (2006) distinguent deux types de gangs de rue en activité sur le territoire montréalais : les gangs émergents, plus fragiles et improvisés manquant de structure, s'inspirant des gangs majeurs et pouvant de se défaire à tout moment; et les gangs majeurs, tout l'inverse, plus structurés et stables présentant un niveau de criminalisation plus élevé et axé sur les profits. Voilà peut-être l'explication de cette apparence de paradoxe. Ainsi, plus le gang serait structuré et plus le membre en gravirait les échelons, plus la désaffiliation serait difficile.

Et qu'en est-il de la peur au moment de la désaffiliation? L'impact le plus évident de la peur est très certainement perceptible à cette étape. Certains se remettraient, en effet, en question à la suite d'un événement stressant, voire traumatisant. Cette réflexion sur sa place dans le gang peut enclencher le processus de désaffiliation :

*Quand t'as peur, tu vas à l'église, c'est parce que tu as vraiment eu peur. Tu décides de tout lâcher, mais pas moi! On dit ça nous autres : « Tu vas à l'église ». Ça veut dire que tu remets tout en question, tu vas à l'église et tu pries. J'en ai vu beaucoup qui ont eu peur et qui ont débarqué. (Steven, 27 ans, membre actif)*

La peur constitue le test absolu, pour les vétérans interrogés. Ceux qui ont peur débarquent et les plus courageux restent dans l'organisation. Cependant, d'autres pourraient demeurer dans le gang justement en raison de profonds sentiments de peur qui les habitent. L'appréhension des reproches, des railleries et des réactions parfois vengeresses du groupe pourrait rendre la désaffiliation bien pénible, comme pour Miguel et quelques autres de son gang. Pour ceux qui vivent une telle appréhension, la peur ne serait pas externe, mais bien interne au gang, les plus grands dangers guettant le futur désaffilié ne venant pas des gangs rivaux, mais bien de leurs propres acolytes, selon ce qu'ils en perçoivent :

*C'est ça la peur de débarquer, la peur de qu'est-ce qui vont dire. Ça, c'est la peur intérieure, pis il y a aussi la peur que qu'est-ce qui va se passer dans le monde. C'est un moment donné quand... il y a certains endroits à Montréal où je peux pas être tout seul, parce que j'ai peur qu'eux autres me reconnaissent. [...] Regarde les gens, lui qui s'est suicidé, lui avait des sentiments, pourquoi il l'a pas dit, parce qu'il savait qu'on allait rire, il savait qu'il allait le débarquer et qu'il allait le frapper. Il savait qu'il allait l'humilier. C'est ça la peur, lui il a pris ces choix-là, il s'est suicidé, c'est son choix à lui. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Miguel craignait, comme tous les autres de son gang, les représailles si jamais l'un des membres avait le malheur de seulement espérer se désaffilier : il serait insulté et traité comme un moins que rien. Miguel rappelle alors le sentiment d'isolement et d'angoisse que vivent les membres de gangs. Il évoque, d'ailleurs, le souvenir d'un de ses comparses s'étant suicidé en raison de l'atmosphère d'isolement qui planait dans son gang.

Hamel et coll. (1998) avaient déjà soulevé cette question de la crainte des représailles du groupe lors d'une éventuelle désaffiliation, soulignant que, bien que les menaces s'actualisent rarement, elles n'en produisent pas moins les effets escomptés : en premier lieu, faire craindre au membre les conséquences de sa défection.

La peur prenant différentes formes dans les gangs, de la peur à l'angoisse, elle apparaît donc comme un élément majeur teintant la vie de tous les membres participant à ce phénomène, de l'affiliation à la désaffiliation.

Il est aussi possible que, la peur ait eu un impact sur la recherche en cours. Certains membres ont pu taire leur affiliation ou certains aspects de leur vie dans les gangs ou des activités du gang, ou encore leurs propres angoisses, craignant simplement les conséquences de leur révélation.

### 3.5.3 Ont-ils vraiment besoin de craindre les représailles de leur propre gang?

À ce sujet, les avis divergent chez les interviewés. Certains affirment sans hésiter qu'il n'y a aucun risque de représailles perpétrées par le groupe de pairs :

*Les gens disent que quand t'es dans une gang tu peux pas sortir, mais ça pas rapport! [Ils parlent] des problèmes avec tes propres gars, ça pas rapport! Mais peut-être que c'était vrai là, mais pas ici. [...] Ils disent que si tu sors, que les gens de ta propre gang, ceux que tu connaissais, ils vont te tuer, ils vont te poursuivre ou j'sais pas. Oui c'est vrai dans les motards, tout ça là, mais pas dans les gangs de rue. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Même que le *désaffilié* peut devenir un exemple à suivre pour d'autres, prétend Edgard :

*Souvent, il y en a même qui vont prendre exemple sur toi. Ils vont dire : «Ah! Ben lui il s'en est sorti, pis sa vie c'est une bonne vie!» Ils prennent exemple sur toi comme. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Reste que certains pourraient être victimes de menaces et d'intimidation de la part du groupe. Mais aucun interviewé n'indique avoir été battu ou agressé par son propre groupe. Les insultes seraient plus courantes :

*Ben, ils vont te traiter de lâcheur! (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Seul, Miguel expose le récit d'un de ses comparses gravement battu par son gang lorsqu'il a avoué son désir de tirer une croix sur le gang. Cette expérience paraît marquer la perception qu'a Miguel de sa situation advenant son désir de quitter le gang :

*Si tu le dis [que tu veux sortir] à quelqu'un avec qui tu te tiens un autre va dire : « lui il est tapette, il veut sortir! ». [...] Moi, si je sortais de là j'allais recevoir un hostie de coup de... il y en a un qui est sorti et il est allé à l'hôpital. Vraiment, ils lui ont dit : « traître! » Ils lui ont dit : « hostie de femme! Tu fais affaire avec une autre gang! », T'sais comme avec pression aussi. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

### 3.6 La période « postaffiliation »

#### 3.6.1 Vivre avec les fantômes de son passé

Selon les participants à l'étude, l'ex-membre de gang peut subir les conséquences de son affiliation même après sa désaffiliation complète. Ces conséquences peuvent être intérieures ou extérieures, à lui.

##### 3.6.1.1 Des conséquences intérieures

Quelques interviewés désaffiliés avouent avoir des regrets. Ils ne réussissent pas à accepter certains gestes du gang ou même des actions toutes personnelles. Ils devront vivre avec ces souvenirs pas toujours valorisants. Simon, regrette surtout de s'être vu « voler » quelques années de sa jeunesse par des délits importants qui l'ont conduit en milieu de garde fermé :

*J'ai fait 3 ans de ma vie [...] pour des conneries que je regrette d'avoir fait. Pis j'ai été accusé, je pourrais dire que je m'en fou, mais honnêtement, en dedans de moé, j'le regrette. J'ai perdu mon adolescence sti pis c'était long. C'était plus dur qu'icitte [en prison] j'trouve au « jeune ». (Simon, 25 ans, ex-membre)*

##### 3.6.1.2 Des conséquences extérieures

Souvent les menaces peuvent venir de l'extérieur. Un dossier criminel ou une incarcération passée pourrait être stigmatisant pour l'ex-membre de gang. Mais, encore plus prégnant est le sentiment de l'omniprésence d'ennemis qui constitue une source importante d'angoisse longtemps après la désaffiliation. Car bien que l'ex-membre ait quitté son gang, les membres du groupe opposé ne sont pas forcément informés de cette défection selon les interviewés :

*Tout ce que tu fais dans un gang te suit, toute ta vie. Tes ennemis et même tes amis vont s'en rappeler. (Michael, 24 ans, membre actif)*

*Mes ennemis le savent pas eux autres [que j'ai quitter mon gang]. L'autre gang là, s'ils me connaissent bien ils vont pas croire que j'ai changé. Pour eux je suis resté le même gars. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

À l'inverse, d'autres répondants prétendent vivre maintenant sans crainte de représailles. C'est le cas d'Éric :

*Moi je dis que ma vie est mieux maintenant parce que j'ai pu de tension sur moi genre. Maintenant, je suis dans l'autobus, je peux être assis là. Tout seul. J'ai pas peur. (Éric, 17 ans, ex-membre)*

Il semble donc que certains membres vivraient avec des angoisses post affiliation, que ces sentiments, déjà présents au moment de l'affiliation perdureraient hors du gang. Mais ce ne serait pas le cas de tous. Pour certains, la fin de la vie de gang marquerait aussi la fin des angoisses associées à l'expérience.

### 3.6.2 Les changements personnels

Des changements personnels peuvent survenir au début de la vie d'ex-membre de gang de rue. Ces bouleversements seraient positifs, selon les interviewés, pour le nouveau désaffilié.

#### 3.6.2.1 Amélioration des relations familiales

Éric dénote une amélioration tangible de la relation avec sa mère qui avait grandement souffert au courant de son affiliation.

L'hypothèse peut être formulée que la disparition des angoisses liées à l'expérience de l'affiliation ferait chuter le niveau d'agressivité. De plus, la disparition des modèles antisociaux valorisant les conduites délinquantes ne peut qu'avoir un impact positif sur les relations familiales. Cette dimension, des relations familiales qui se font et se défont au gré de l'évolution de l'implication d'un jeune dans les gangs reste toutefois peu développée. Elle mériterait certainement qu'on y porte une plus grande attention.

Simon souligne que sa famille s'est rapprochée de lui sans vraiment développer davantage sur la nouvelle nature des liens ressoudés :

*Ma famille s'était éloignée de moi, pis ils se sont rapprochés. Ça m'a peut-être aidé. J'sais pas qu'est-ce qui a fait le déclic, mais... (Simon, 25 ans, ex-membre)*

### 3.6.2.2 Retrouver les apports du gang dans sa vie d'ex-membre

Ernesto, pour l'un, nourrit de nouveaux projets. Il souhaite retrouver le pouvoir qu'il avait dans le gang, mais pour l'utiliser, cette fois, en toute légalité. Il souhaite continuer sa vie d'ex-membre dans un métier socialement accepté. Il n'est toutefois pas branché sur son choix professionnel :

*Moi, ce n'est pas tellement important de l'avoir en légalité, c'est bon aussi de l'avoir, mais moi maintenant ce que je recherche, c'est du pouvoir en toute légalité. Tu sais comme être avocat, t'as du pouvoir, chef d'entreprise t'as du pouvoir, comme ça. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

### 3.6.3 Peut-on vraiment quitter les gangs

Il n'est pas simple de quitter les gangs. Certains témoignages laissent même croire qu'une désaffiliation totale n'est pas toujours possible. Simon, par exemple, continue aujourd'hui à porter les couleurs de son gang et défend encore (même durant l'entrevue) l'honneur du groupe auquel il appartenait de plain-pied jadis. Il indique aussi que certains membres ne peuvent tout simplement pas se désaffilier en raison de leur lourd passé et des ennemis qu'ils n'ont jamais écartés :

*Il y en a qui peuvent pas débarquer aussi parce que c'est trop rendu loin. Leur nom fait trop partie de beaucoup de personnes dans leur tête pis ils pensent trop à eux autres. Ils sont pas en danger, mais ils savent que quand ils rencontrent du monde faut que ça se passe. Ils ont une réputation qui va avec ça. Ils peuvent pas tous débarquer. Il y en a une couple que c'est comme ça. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Il existe également des irréductibles, comme Steven, qui malgré son âge avancé, une expérience des gangs bien remplie, des démêlés avec la justice qui s'additionnent, un séjour prolongé en prison, ainsi qu'une femme et un jeune fils, considèrent son gang comme sa vraie vie et n'envisagent pas quitter le gang un jour :

*À mon âge, c'est les vrais qui restent. J'ai été là-dedans de 12 à 27 ans, j'ai tout vu! Quand je vais débarquer, c'est parce que je vais mourir. C'est ça ma vie. (Steven, 27 ans, membre actif)*

Finalement, le risque de replonger dans cet univers existe toujours, selon Edgard. La crainte d'être la cible d'une victimisation en se retrouvant fin seul à la sortie, ou simplement l'ennui pourrait pousser un ancien membre à réintégrer son gang d'antan :

*Même si tu te sors de ça, c'est quand même tes amis encore là. Si tu pratiques moins les mêmes activités qu'eux, ben ils restent tes amis pareil. C'est comme s'il y en a qui s'en sortent, mais qui replongent, c'est comme la drogue. Il y en a qui arrêtent de prendre de la drogue pis qui replongent, c'est comme ça les gangs. Il en qui peuvent arrêter ça, pis ils fréquentent pus ça, pis à cause des*



*liens qui se sont faits, ben ils replongent. Ils replongent là-dedans encore. (Edgard, 15 ans, membre périphérique)*

Mais, Jean considère qu'il est impossible de réintégrer le groupe, une deuxième fois :

*[Si tu quittes ton gang] on peut pas comme te faire rentrer dans la clique pour te protéger. Si tu sors, tu sors pis on te protège plus vraiment. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Les intervenants interrogés par Hamel et coll. (1998) soulignent qu'il n'est pas toujours facile de quitter un gang, la difficulté grandissant à mesure que le niveau d'implication dans le gang et le rang hiérarchique occupé s'élèvent. Les auteurs soulignent par ailleurs que le membre devra, s'il quitte le groupe, dire adieu aux liens fraternels qu'il a développés au fil de son implication et aux besoins qui ne seront peut-être plus comblés de la même façon à l'extérieur du gang. La désaffiliation ne serait donc pas aussi facile qu'il pourrait y paraître. Hamel et coll. (1998) parlent même, dans certains cas, d'une véritablement « peine d'amour » qui devra être épongée.

### 3.7 Faire connaître son opinion

Deux interviewés insistent pour dire qu'ils feraient connaître leur opinion sur ces regroupements à qui voudrait bien l'entendre. Plus spécialement, ils tenteraient de dissuader les jeunes membres ou membres potentiels de poursuivre leur affiliation :

*C'est comme mon cousin [...] j'y dis d'arrêter, d'arrêter de croire à ça parce que j'veux pas qu'il se fasse poignarder. Qu'il va être connu par d'autres gangs de rue pis qu'il va être recherché pis qu'il va mourir jeune. J'y ai expliqué pour toutes ces affaires-là. J'y ai dit que c'était pas bon. (Henry, 15 ans, ex-membre)*

*Un moment donné j'ai parlé à un --- [membre de gang]. Je lui ai dit : « écoute mon ami! Regarde-moi pas comme ça OK! Fais ce que tu as à faire. » Il me dit : « Aie! tu sais pas à qui je suis? » Ça c'est la question typique : « tu sais pas à qui je suis? » Je lui dis : « écoute, je veux pas savoir qui tu es, mais qu'est-ce que je peux dire, j'ai passé par là pis t'es mieux d'arrêter ça. » Des fois, j'en vois dans le métro pis je leur dis la même chose, parce que je veux, sincèrement, je veux arrêter ça. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Il semble que pour devenir ce genre de précepteurs, il faille avoir quitté son gang et ne pas en garder une bonne opinion. Du moins, si l'on se fie au profil de ces deux membres interviewés.

Il apparaît, à la lumière des témoignages exposés dans les dernières pages, que l'expérience de gang est fort complexe et mérite que l'on s'y attarde dans le détail. Les gangs modernes seraient en constante mutation et les membres qui les composent y chercheraient d'abord et avant tout à combler certains besoins. Ce parcours bien exposé,

la table est maintenant mise pour entamer une dimension qui relève avoir toute son importance dans le vécu de l'affiliation au gang de rue, selon ce que nous dit les membres rencontrés : la peur. L'univers des gangs représente un terreau fort fertile à la croissance de cette émotion qui module l'histoire personnelle de chaque membre.

### 3.8 La peur dans la présente étude

Il nous appert important de souligner en fin d'analyse qu'un nombre non négligeable d'interviewés, six en tout, une fois assis devant nous, ont refusé de se présenter comme étant membres d'un gang de rue ou encore ont nié leur affiliation, et ce, bien qu'ils aient été identifiés comme tel par les intervenants experts consultés aux fins de l'échantillonnage :

*On n'est pas vraiment dans une gang, mais c'est comme... On connaît beaucoup de personnes. On fait affaire avec eux autres, on a des relations. (Claude, 16 ans, membre actif)*

*C'est plus les policiers qui nous considèrent plus comme des affaires de gang là... Mais c'est ça [...] Comme moi, j'ai fait un délit pis quand je suis passé à la cour, on m'a dit que j'étais considéré comme un prospect de tel gang. Pis mon ami qui était avec moi était considéré comme un gars d'une gang là comme actif là... C'est ça qu'ils disaient. [...] C'est pour ça que je te dis que quand je passe à la cour pis qu'ils me disent ça, ça me fait rire. Même quand je dis ça à l'éducateur, il rit, parce qu'il dit que moi je suis un gars de gang. (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

*J'ai pas de lien avec les gangs de rue. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Ceci étant, nous en venons, tout naturellement, à deux hypothèses possibles. D'abord, les définitions du concept de gang de rue changent que nous soyons totalement extérieurs ou directement associés au phénomène. L'éventail des définitions qui s'offrent alors, ajoute fort probablement à la confusion des soi-disant membres et des intervenants, figure d'autorité. Ainsi, certains pourraient estimer ne pas être directement impliqués dans les gangs, même si les définitions utilisées par nos institutions indiquent le contraire. Ce ne sont pas, en effet, tous les consommateurs réguliers de drogues qui se définissent comme étant toxicomanes :

*Ben une clique ça veut dire un groupe de personnes. Une gang de rue, ben... [hésitation] je sais pas vraiment c'est quoi ça veut dire parce que je ne comprends pas comment les policiers les interprètent là. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

Si tel est le cas, nous devons nous questionner à savoir si nous ne sommes pas trop prompts à étiqueter certains jeunes, à classifier les individus qui se trouvent entre les murs de nos institutions selon des catégories bien précises?

En second lieu, nous pouvons nous demander si l'univers des gangs de rue n'est pas en fait un monde tabou, un environnement interlope qui n'est pas évoqué ni révélé aisément. Une partie de sa jeunesse que l'on préfère garder secrète. L'analyse des traits de la personnalité criminelle souligne, à ce propos, que les membres de gangs sont incapables d'exprimer leurs émotions, les autres (ceux extérieurs à soi) étant perçus comme menaçants. Joseph semblait surpris que nous fassions une recherche à propos des gangs de rue. Il ne pouvait pas concevoir que quelqu'un s'y intéresse autrement que sous un aspect médiatique sensationnaliste et que l'on puisse croire ce qu'il nous dirait :

*Ben, tu vas aller raconter aux autres [les gens de l'extérieur, le public en général] comment ça se passe, ils vont pas te croire! (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

C'est donc dire que ces jeunes membres ne seraient pas enclins à ce que nous accordions une quelconque importance à leur univers, doutant de l'utilisation que l'on pourrait faire des informations recueillies, malgré l'assurance de la confidentialité qui leur est donnée.

En plus de ces jeunes qui semblent masquer leur affiliation, d'autres encore ont refusé d'être enregistrés (trois entrevues ont été menées sans enregistrement audio), ou encore ont carrément refusé de participer à l'étude<sup>62</sup>. Cependant, à micro fermé, ces derniers nous ont confié beaucoup de détails intimistes sur leur expérience des gangs, insistant toujours pour que, d'aucune façon, nous ne puissions les identifier. Une discussion avec l'agent correctionnel qui fut notre contact au sein du pénitencier où certaines des entrevues furent réalisées, nous permit de comprendre cette demande de discrétion que nous jugions un peu obsessive. Il semble que l'ancienne Loi antigang et la nouvelle Loi sur le crime organisé<sup>63</sup> en aient rendu discret, voire muet, plus d'un. La crainte de voir s'ajouter d'autres chefs d'accusation à un dossier déjà bien garni viendrait influencer ce que les membres de gang communiquent à leur entourage. Les chercheurs, les éducateurs et les autres intervenants ne sont peut-être pas suffisamment dignes de confiance à leurs yeux pour recevoir quelques confidences que ce soit sur leur lourd passé. Les propos de Steven tenus avant le début de l'entretien donnent du poids à cette explication :

*Les policiers, avec les lois on peut plus marcher ensemble à cause du gangstérisme. Il y a aussi beaucoup de technologies, c'est pour ça que je ne voulais pas que tu m'enregistres. Ils peuvent faire des expertises de voix... Avant, c'était avec les motards et maintenant c'est avec nous. Ils essaient de nous infiltrer, mais avec nous c'est plus difficile. (Steven, 27 ans, membre actif)*

---

<sup>62</sup> Nous avons dû, en effet, nous contraindre à laisser quitter deux individus qui, bien qu'ils aient initialement accepté de participer à notre étude, ont préféré ne pas signer le formulaire de consentement et s'en retourner.

<sup>63</sup> Nommé par les interviewés eux-mêmes.

Quelques interviewés nous confiaient qu'ils ne pouvaient faire confiance à personne. Conséquemment, en lien avec de la perpétration d'un acte délictueux, les seuls à connaître les détails du geste commis seraient ceux qui étaient présents et seulement eux. Les interviewés évoquaient l'omniprésence de cafardeurs au sein des gangs pour justifier leur méfiance inconditionnelle.

Ainsi, il appert que les membres de gangs interrogés dans le cadre de la présente étude sont peu enclins à s'entretenir de leur expérience, car ils craignent de trop en dire et que cela se retourne contre eux. La peur aurait donc un impact également sur la réalisation de recherche comme la nôtre. Il s'agit de ne pas le perdre de vue, en dernière analyse.

## **Conclusion**

Le phénomène des gangs de rue n'est pas nouveau, mais l'intérêt que les chercheurs et le public en général lui accordent ne cesse de croître. Cependant, les écrits se sont intéressés en grande partie à la structure de ces organisations et, plus rarement, aux membres eux-mêmes ainsi qu'à leurs caractéristiques et motivations personnelles. Or, l'être humain est complexe et la compréhension des motivations intrinsèques demande du travail et de nombreuses études ne couvrant que des parcelles de réponses, sans quoi ce vaste sujet serait inabordable. L'étude actuelle proposait d'étudier le point de vue des membres de gang sur leur affiliation en y incluant la dimension de la peur, cette émotion puissante qui peut en clouer certains sur leur siège, la larme à l'œil, ou devenir un passe-temps dangereux pour d'autres. Elle semblerait, en effet, moduler l'expérience que vivent les membres dans les gangs. Son étude enrichit donc les connaissances déjà existantes au sujet des gangs et de leurs membres.

D'abord, quelques concepts clés entourant la notion de gang ont été plus spécialement abordés et analysés. Ils paraissent constituer la base dans laquelle pourrait s'enraciner la peur. Leur analyse se révélait donc nécessaire pour saisir l'impact de la peur sur les membres de gangs qui pourraient bien la vivre quotidiennement, jusqu'à se retrouver, par moments, asservis totalement par elle.

À ce propos, les activités des membres de gang de rue sont diverses et s'axent de plus en plus vers la recherche de profits. De gangs informels et mal organisés, ces regroupements, ou du moins une partie d'entre eux, paraissent migrer lentement, mais sûrement, vers une criminalité plus structurée. Ces modifications dans l'architecture du groupe seraient dues d'abord à un changement de valeurs. Alors, que la recherche identitaire a longtemps été le principal moteur de la création des gangs, en réponse notamment à des comportements racistes, la quête d'argent facilement et rapidement gagné serait devenue une motivation majeure stimulant l'activité des gangs (Mourani, 2006). Les activités seraient finalement choisies dans cette perspective pécuniaire. Les organisations privilégieraient des activités pouvant rapporter gros : fraude, vente de drogues et proxénétisme. Les menus larcins et les voies de fait gratuits perpétrées par les plus jeunes membres sont condamnés par les aînés : ils attireraient le regard des policiers inutilement. Les membres de gangs aguerris essaieraient plutôt de se fondre dans la masse en adoptant des attitudes conformes aux attentes sociales. Ils laisseraient tomber les signes distinctifs et réaliseraient leurs activités illicites en sous-marin, selon les interviewés.

Toutefois, les gangs ne seraient pas tous aussi organisés. Des gangs juvéniles plus informels graviteraient autour de ceux mieux organisés. D'ailleurs, plusieurs interviewés ont avancé que les gangs comme on les a traditionnellement connus et dépeints n'existeraient plus. Ils seraient morcelés, brisés en plusieurs petits regroupements qu'on nomme des cliques. Ces petites cliques porteraient allégeance aux consortiums, organisations génériques étatsuniennes. Les gangs matures, plus structurés, seraient formés, pour une bonne part, d'adultes qui choisissent de rester dans le gang longtemps après leur majorité contrairement au plus grand nombre qui quitterait rapidement. Cette nouvelle organisation pourrait en partie expliquer et supporter la recherche de bénéfices plus réguliers. Les jeunes adultes voudraient réaliser des projets de vie qui demandent un investissement plus substantiel, comme l'achat d'une maison et devenir parents.

Dans cette optique lucrative, les gangs, aux dires de certains, se seraient alliés aux groupes de motards criminels et, possiblement, à d'autres réseaux du crime organisé comme la mafia italienne. Mais, une question se pose : est-ce une vraie alliance ou une collaboration d'un temps? Qu'arrivera-t-il quand ces criminels notoires, mis derrière les barreaux à la suite d'une vague d'opérations coups de poing il y a quelques années déjà, seront libérés? Quand le chat est parti, les souris dansent, dit le proverbe. Qu'en sera-t-il lorsque le chat reviendra?

La recherche de profits juteux oblige les gangs à recruter de nouveaux membres aux atouts distinctifs, aux capacités particulières. Parmi les qualités recherchées, ne pas avoir l'air d'être une victime de la peur, de pouvoir contrôler ce sentiment serait primordial, notamment pour acquérir le respect de ses pairs. Pour gagner ce « respect », les membres seraient prêts à tout, car sans déférence un membre n'est rien; il sera rejeté et pourrait même être battu, au sens strict comme au figuré, par son propre groupe.

Notre étude a révélé, à l'instar d'autres avant, que les activités des gangs ne seraient pas limitées aux activités criminelles. Une grande part d'entre elles seraient même plutôt de nature sociale. Et les activités sociales seraient celles de tous jeunes. Ainsi, la vie en gang ne serait pas tellement différente de la vie de tous les jeunes. L'énergie de ces jeunes serait d'abord et avant tout dirigée vers le plaisir et les passe-temps entre amis (Hamel et Poupart, 2000). Mais des indices laissent entendre que des membres choisiraient ces activités sociales en gardant toujours en tête la recherche de bénéfices palpables pour eux et pour le groupe. Ils sortiraient, par exemple, toujours en groupe dans des lieux publics pour s'amuser, certes, mais également pour s'imposer en groupe et intimider par le nombre les potentiels rivaux.

L'expérience de l'affiliation a été étudiée au travers des paroles mêmes des jeunes interviewés. La peur, la méfiance et l'angoisse sont apparues comme faisant partie intégrante de cette expérience. Sans comparaison entre membres et non-membres et considérant le peu d'écrits sur la peur, en lien avec l'expérience des gangs de rue, produits à ce jour, il est, cependant, impossible d'affirmer avec certitude que les membres de gangs vivent et ressentent davantage de sentiments liés à la peur que les autres délinquants. Toutefois, leur personnalité et les contextes entourant l'évolution des gangs (environnement, activité, autres membres) permettent de dire qu'ils vivent des expériences de peur et d'angoisse uniques et propres au monde des gangs.

Il faut avoir les nerfs solides et bien accrochés pour participer aux activités criminelles qui sont l'apanage des gangs de rue (selon la définition qu'en fournissent la plupart des auteurs), car elles apportent leurs moments de grande angoisse. Les ennemis sont légion et les risques fort présents. Les membres rencontrés craignent tous de se retrouver devant un adversaire sans scrupule. Ce danger constant, qui peut attendre chaque membre au « prochain *corner* », devient source d'angoisse et, estiment plusieurs jeunes interviewés, oblige d'être armé. Ceux qui ne craignent pas « l'ennemi », qui ne redoutent nullement les affres du destin, correspondraient en tous points aux caractéristiques psychocriminelles des membres de gangs décrits dans la littérature (Fredette, 1997). Sans peur, en apparence, ils se forment un masque de super héros qui ne redoute rien pour compenser une estime personnelle bien tenue.

Les relations personnelles des membres de gangs seraient souvent précaires et dysfonctionnelles à l'extérieur du groupe, selon notamment Lanctôt (1995) et Fredette (1997). Ces membres perçoivent autrui comme un danger potentiel rendant ainsi encore plus ardue la construction de relation significative (Lanctôt, 1995). Ils n'accepteraient pas de se confier à quiconque voyant le monde extérieur au gang comme étant menaçant. Même les relations avec les filles de leur propre gang seraient difficiles et teinté de doutes, car elles seraient, selon les interviewés, potentiellement trop bavardes et risqueraient de dénoncer involontairement des membres ou d'éventer des activités du gang. Les membres interrogés auraient donc peur de s'investir dans des relations personnelles et intimistes avec des personnes extérieures à leur gang ou les filles de leur groupe d'appartenance, car au sein même de leur coterie ses relations seraient possibles, voire intenses.

L'affiliation aux gangs apparaît pour plusieurs comme un événement souhaitable. Des jeunes carencés et isolés tisseraient, en effet, des liens fraternels solides dans ces



regroupements. L'affiliation apparaît alors comme un processus normal de socialisation et se révèle faire partie intégrante du développement du jeune adolescent. Aussi, il ne faut peut-être pas tenter de freiner l'adhésion aux gangs à grands coups de messages préventifs décrivant les dangers de rejoindre ces regroupements, mais plutôt encourager une affiliation plus responsable et peut-être plus saine. En effet, des auteurs (Hamel et coll., 1998; Hamel et Poupert, 2000; Hamel, Cousineau et Léveillé, 2004) indiquent que les membres se joindraient aux gangs pour combler leurs besoins vitaux. En jetant un rapide coup d'œil à l'inventaire des motifs humains compilés au début du siècle par Murray (1938)<sup>64</sup> il est possible de concevoir que plus de la moitié de ces motifs pourraient être aisément comblés par l'affiliation à un gang : Affiliation, agression, contre-attaque, déférence, domination, exhibition, jeu, justification, « prendre soin », réalisation, secours et sexualité, pour ne nommer que ceux-là. Cette affirmation paraît se confirmer au vu des témoignages recueillis dans le cours de la présente étude. Ce n'est donc ni l'adhésion ou le gang en soi qui causerait problème, mais plutôt le parcours criminel qu'il emprunte.

Les jeunes qui adhèrent aux gangs paraissent également fort confus dans leurs valeurs. Ils exposent, en effet, un portrait de croyances plutôt contradictoires : ils se disent généralement en désaccord avec la violence gratuite dont usent certains membres; la plupart ne sont pas non plus d'accord avec l'exploitation de réseaux de prostitution et nient avoir un lien avec ces derniers; ils veulent une famille, une femme, qui ne soit pas une fille liée aux gangs, et une maison. Les valeurs défendues par les jeunes membres de gang se rapprochent ainsi indiscutablement de celles des jeunes qui n'empruntent pas la voie d'une carrière délinquante : bien plus traditionnelles et en opposition aux choix antisociaux. Ces valeurs paraissent prendre toute leur importance quand l'affilié entame une réflexion sur son adhésion au gang. Il s'agit donc, tout l'affiliation pour combler des besoins vitaux, d'une piste d'intervention importante qui mériterait d'être approfondie, car elle pourrait permettre de concevoir des outils efficaces pour l'intervenant jeunesse qui doit composer avec un jeune membre en questionnement suite les suites à donner à son adhésion aux gangs.

Il a été possible lors de l'analyse des entretiens de dégager une trajectoire d'affiliation que semblaient avoir empruntée tous les interviewés, à quelques nuances près. Les grandes lignes en étaient qu'après l'adhésion et un moment passé dans les gangs survenait une remise en question pouvant mener soit à la cristallisation de l'affiliation ou au processus de désaffiliation. Ce cheminement est en tout point semblable au modèle présenté par

---

<sup>64</sup> La liste complète est disponible en annexe.

Mathews<sup>65</sup> en 1993. Ceci évoque que, même si les valeurs changent et que les gangs se criminalisent, la trajectoire de l'affilié reste sensiblement la même.

L'analyse s'est concentrée sur la place de la peur dans l'expérience de gang. Ce faisant, on a pu en trouver des traces se dessinant de différentes manières.

En premier lieu, les jeunes interviewés nous ont clairement fait savoir que ce sentiment pouvait être utilisé pour menacer voire soumettre les autres gangs. Terroriser l'adversaire, tenter de le décourager d'attaquer ou de « faire commerce » hors de son territoire serait l'objectif premier de l'utilisation de la peur qu'on fait naître chez « l'ennemi ». Mathews (1993) accorde une place primordiale à l'intimidation dans l'activité des gangs de rue. Les attaques perpétrées par les jeunes membres sur d'autres jeunes du quartier leur procureraient, soutient l'auteur, bien autre chose que le simple profit matériel. Pouvoir apeurer et dominer sa victime apporte à l'agresseur un sentiment de contrôle et de fierté qui le pousse à recommencer ces actes pour alimenter le sentiment de supériorité ainsi acquis (Mathews, 1993; Lanctôt, 1995; Fredette, 1997).

Les membres de gangs que nous rencontrons paraissent, pour la plupart, bien maîtriser la peur et ses impacts quand ils l'utilisent contre les autres. C'est du moins ce que laisse transparaître le récit qu'ils font de leur expérience dans les gangs. Mais quand elle les frappe, ce ne sont pas tous les affiliés qui réussissent à la contrôler. Certains confient se laisser facilement envahir par elle, alors que d'autres soutiennent pouvoir la dompter pour en tirer partie. Mais quand la peur frappe, elle suscite une certaine réflexion, réflexion qui, dans certains cas, entraînerait l'amorce du processus de désaffiliation pour certains.

La peur ne viendrait toutefois pas seulement de l'extérieur, mais également de l'intérieur du gang. Certains craindraient, en effet, les réactions des autres membres du gang. Miguel, par exemple, présente son gang comme un lieu oppressant où l'angoisse plane et où les membres auraient peur d'être pointés du doigt à tous moments, toutes occasions. Il évoque pour illustrer la force de cette atmosphère, le suicide de l'un de ses comparses considérant ne pouvoir confier à personne ses angoisses profondes de peur d'être ridiculisé et traité de « froussard ».

Les jeunes participants à notre étude reconnaissent que certains arrivent plus facilement à juguler la peur que d'autres. Il semble, en outre, que la capacité de faire face à la peur et

---

<sup>65</sup> Le modèle de Mathews est disponible en annexe.

à l'angoisse qui s'y associe souvent pourrait être apprise et améliorée. Rappelons simplement le témoignage de Simon qui, suite à de nombreux événements où il a frôlé la mort, estime avoir appris à contrôler ses réactions physiques et psychologiques en lien avec cette émotion, à un tel point que les effets de la peur ne se feraient plus sentir dans son cas. Des témoignages comme celui de Simon font foi d'efforts déployés pour ne pas céder à cette émotion et de la mise à profit des capacités de résilience propres à chacun pour y parvenir. Ainsi, les membres présentant de meilleures capacités de résilience, pouvant donc résister plus efficacement aux stressors de leur environnement seraient ceux qui resteraient affiliés malgré les dangers et les occasions toujours plus nombreuses d'être confrontés à la peur. À l'inverse, les membres moins bien outillés pour contrer les attaques des stressors du milieu quitteraient le groupe. La plus ou moins grande difficulté à dompter ses peurs contribueraient ainsi à tracer la frontière séparant les « vrais » membres, soit ceux qui n'auraient peur de rien et qui braveraient les dangers, et les « faux-semblants », ceux qui fuiraient les risques tout en vantant leur courage et leur témérité. Il en résulterait, aussi, la différence entre les *loyaux* de notre échantillon (Claude, Jean-Baptiste, Simon et Steven) qui s'identifient totalement dont leur expérience de gang cristallisé se poursuit jusqu'à tard dans l'âge adulte, et les autres qui décrochent après quelque temps.

Toutefois, d'autres concepts pourraient aussi expliquer pourquoi certains restent et d'autres quittent. Par exemple, la motivation ou plus précisément la théorie du renversement psychologique développé par Apter (1982). Selon ce dernier certains individus privilégieraient l'excitation (les paratéliques) tandis que d'autres chercheraient par tous les moyens à éviter l'anxiété (les téliques). Les téliques ressentiraient un plus grand malaise physique et psychologique devant un danger imminent.

Il apparaît que les membres de gangs sont généralement enclins à appréhender leur monde et le considérer comme menaçant et rempli de dangers potentiels (les autres gangs, les policiers, les autres membres, les membres féminins, etc.). Ce sentiment, s'il peut être abstrait, n'en a pas moins souvent pour base des faits concrets. Les jeunes membres de gang vivent en effet de réels événements traumatiques (agressions, mort des comparses, arrestations...). Tous ces moments de grandes peurs et leur vision singulière sont susceptibles d'augmenter sensiblement l'angoisse ressentie a priori et même de provoquer l'émergence de phobies sociales, de graves dépressions (André, 2004), voire du syndrome de stress post-traumatique (pensons à l'ami de Miguel qui s'est enlevé la vie). Un épisode dépressif pourrait être faussement analysé comme une perception noire de la réalité rapportée par Hébert, Hamel et Savoie (1997) et ne pas être pris en compte correctement.

Ces éléments devront être envisagés lors d'interventions ciblant de jeunes membres de gang. De tels troubles peuvent grandement affecter la vie de ces jeunes et favoriser leur enracinement dans le groupe en désagrégeant toujours davantage leurs relations avec autrui, en particulier dans le cas de phobies sociales pouvant être le corollaire du développement d'une personnalité évitante.

La peur pourrait aussi avoir un impact sur le niveau de violence utilisé par certains membres qui réagiraient violemment lors d'événements où ils sentiraient que leur vie est menacée.

Toutefois, cette peur ne viendrait pas de l'effet dissuasif que cherche pourtant à susciter l'action des forces de l'ordre soutenues par les peines légales, d'ailleurs renforcées au cours des dernières années spécifiquement en vue de contrôler l'activité apparemment grandissante des gangs de rue et du crime organisé (qu'on pense par exemple aux aménagements touchant au gangstérisme). Il semble que, dès que le crime envisagé fait miroiter un potentiel lucratif intéressant, les conséquences judiciaires, et plus spécialement les sentences prévues dans la loi, n'auraient qu'une bien faible influence sur la décision des jeunes de commettre ou non le crime. D'autant que les jeunes se disent bien au fait que les sentences imposées sont ordinairement bien loin de ce qui est prévu. Il faudra donc imaginer d'autres moyens pour dissuader les jeunes membres de poursuivre leurs activités illicites, car elles rapportent gros.

S'il ne peut être conclu que la peur est universelle dans les gangs, tout porte à croire, à la suite de notre étude, qu'elle modulerait, du moins partiellement, et différemment, le cheminement des membres de gangs. Par exemple, des jeunes y entreraient pour vaincre leurs sentiments de peur et quitteraient en raison de cette même émotion. Les études existantes, encore trop peu loquaces sur cette émotion, ne peuvent encore une fois que forcer l'hypothèse. Des recherches plus poussées seront nécessaires pour découvrir les impacts réels de la peur sur les membres des gangs de rue.

D'autres avenues possibles de recherche pourraient également être développées. Il serait, en effet, intéressant de confronter le phénomène des gangs de rue avec des concepts récents comme le *Self-Help*. Le *Self-Help* est une notion moderne qui se définit comme le recours à une justice personnelle en marge du système de justice traditionnel pour se venger et répondre aux injustices.

Selon Black (1983) bien des crimes commis dans nos sociétés modernes peuvent être expliqués par ce concept<sup>66</sup>; la plupart des comportements criminels étant des gestes impulsifs et l'expression d'une punition ou d'une désapprobation. En effet, soutient l'auteur, la majorité des homicides ne sont pas l'acte d'un être vil et déviant, mais plutôt une réponse à un événement particulier, comme une trahison. Ce qui conduit à considérer ces gestes, aussi immoraux soient-ils, comme étant l'expression d'une sorte de contrôle social. En effet, selon l'auteur dans la plupart des crimes, le délinquant connaît sa victime et les désirs de vengeance et de punition sont présents. Ces conduites naissent généralement d'un manque de confiance grandissant face au système pénal en place. Plus les gens se sentent moralement autorisés à commettre des crimes, moins le pouvoir dissuasif de la loi fait le poids. Ce pouvoir diminue encore plus si les risques réels d'interventions pénales sont peu importants. Les guerres de gangs, dont il a été question dans l'analyse, rappellent cette idée. Des interviewés expliquaient comment ils décidaient de se venger de la mort de l'un des leurs en cherchant en retour à tuer un membre du gang ennemi. Les chiffres du SPVM (Gagnon, 2005) confirment que ces affrontements ont de graves conséquences, notamment des blessures graves voire fatales. Le SPVM attribue en effet 111 homicides depuis 1989 et 397 tentatives de meurtre depuis seulement 2002, au phénomène des gangs. Perreault et Bibeau (2003) soutiennent que ces regroupements recherchent une certaine forme de justice en marge du système institutionnel. Leur structure interne favoriserait le jaillissement d'un système de règles et de valeurs internes auxquelles il leur serait plus facile de s'identifier. Ces gangs de rue constitueraient, en ce sens, une réponse à une lacune du système pénal.

On reconnaît aussi que les jeunes membres de gangs sont encouragés par le cinéma et la télévision qui leur présentent sans cesse des héros justiciers auxquels ils peuvent s'identifier. Rappelons simplement Ernesto qui disait avoir été influencé par les films de gangsters.

---

<sup>66</sup> Black (1983) cite dans son texte plusieurs exemples tirés de l'anthropologie qui montrent que des peuples tribaux et des sociétés de par les siècles ont fait preuve d'actes de violence et de destruction qui seraient jugés dans notre société comme étant illégaux, dans le seul but de se venger. Les exemples de Black sont nombreux et éloquentes : les Bena Bena de Nouvelle-Guinée, plutôt que de prohiber la violence, l'utiliseraient comme moyen de contrôle social. Il est facile de trouver un grand nombre d'exemples de cette *Self-Help* dans le cas de l'homicide, comme chez les Mayas, certaines sociétés équatoriales africaines et les Esquimaux. Black observe que dans ces peuples, le meurtre est perçu comme une réaction au crime et non un crime en soi. Des actions de destruction de biens comme le massacre d'animaux de ferme, l'anéantissement des réserves de nourriture ou l'incendie de demeures sont utilisées par bien des peuples comme mode de contrôle social. Enfin, le vol est un autre exemple de *Self-Help*, comme chez les Pygmées du Zaïre ou les Qolla. Par contre, cette violence est rare dans une grande majorité de sociétés traditionnelles et est même condamnée dans la plupart de ces dernières.

Ces diverses considérations nous amènent finalement à conclure que l'étude de la psychologie de la peur aurait certainement sa place dans l'étude du phénomène des gangs de rue, mais également dans l'ensemble de la criminologie. Les criminels, tout comme les membres de gang, sont susceptibles d'éprouver ce sentiment redoutable. La question de l'influence de la peur dans le développement de comportements délinquants, voire de carrières criminelles, mérite d'être posée et plus spécifiquement étudiée. Les membres de gangs, notre étude l'aura révélé, comme d'autres types de criminels, on pourrait l'envisager, ne seraient pas tous « sans peur » et certainement pas sans reproches, même si et peut-être même parce qu'ils ont peur : peur de ne pas se montrer à la hauteur de leur réputation, peur d'être traités de couillards, ou peur de représenter une cible facile... simplement parce qu'on a peur. La question paraît complexe. Notre mémoire n'aura finalement conduit qu'à en affirmer la pertinence.

## **Bibliographie**

- Agras, S. (1985). Panic : Facing Fears, Phobias, and Anxiety. New York : W. H. Freeman and Compagny.
- Aliman, A. (1993). Le sentiment d'insécurité : étude théorique et conceptuelle. Thèse de doctorat. Université de Lausanne.
- André, C. (2004). Psychologie de la peur, craintes, angoisses et phobies. Paris : Odile Jacob.
- Angers, M. (1992). Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines. Montréal : Les Éditions de la Chenelière inc.
- Apter, M. J. (1982). The experience of motivation : the theory of psychological reversals. London : Academic Press.
- Asbury, H. (1927). Gangs of New York. Paris : Édition Denoël.
- Assailly, J.-P. (1992). Les jeunes et le risque : une approche psychologique de l'accident. Paris: Éditions Vigot.
- Beausoleil, M. et Gélinas, S. (2006). La rue mise à nue : prostitution et gangs de rue. Conseil jeunesse de Montréal : Ville de Montréal.
- Beck, A. T. et Freeman, A. (1990). Cognitive Therapy of Personality Disorders. New York : The Guilford Press.
- Belitz, J. et Valdez, D. (1994). Clinical Issues in the Treatment of Chicago Male Gang Youth. Hispanic Journal of Behavioral Sciences, 16(1), 57-74.
- Best, J. et Hutchison, M. M. (1996). The Gang Initiation Rite as a Motif in Contemporary Crime Discourse. Justice Quarterly, 13(3), p. 383-404.
- Bjerregaard, B. et Smith, C. (1993). Gender Differences in Gang Participation and Delinquency. US : University of North Carolina, University of New York.
- Black, D. (1983). Crime as Social Control. American Sociological Review, 48, 34-45.
- Blais, M. F. et Cousineau, M.-M. (1999). Violence vécue par les jeunes à Laval. Laval : Comité violence vécue par les jeunes à Laval.
- Blondin, P. (1993). Les gangs de rue. Dans M. Chalom et J. Kousik (éds), Violence et déviance à Montréal (pp. 91-103). Montréal : Liber.
- Blondin, P. (1995). Les gangs de rue. Dans Y. L'Abbé (éd.), La violence chez les jeunes (pp. 151-160). Association scientifique pour la modification du comportement. Les éditions sciences et cultures.
- Bond, L., Carlin, J. B., Thomas, L., Rubin, K. et Patton, G. (2001). Does bullying cause emotional problems? A prospective study in young teenagers. British Medical Journal , 323(7311), 480-484.
- Brent, D. A., Perper, J. A. et Goldstein, C. E. (1988). Risk Factors for Adolescent Suicide : a Comparison of Adolescent Suicide Victims with Suicidal Inpatients. Arch Gen Psychiatry, 45, 581-588.



- Brochu, S. (1997). Drogues et criminalité : point de vue critique sur les idées véhiculées. Déviance et société, 21(3), 303-314.
- Brunelle, N., Brochu, S. et Cousineau, M.-M. (2000). Drug-Crime Relation Among Drug Consuming Juvenile Delinquents : A Tripartite Model and More. Contemporary Drug Problems, 27(4), 835-866.
- Brunelle, N., Brochu, S. et Cousineau, M.-M. (2003). Points de vue d'adolescents quant aux liens entre leur usage de drogues et leur délinquance. L'intervenant, 19(3), 19-22.
- Brush F. R., Froehlich, J. C. et Sakellaris, P. C. (1979). Genetic Selection for Avoidance Behaviour in the Rat. Behavioural Genetic, 9, 309-316.
- Châles, J., Dual, A., Fontaine, M. et Jolicoeur, Y. (1996). Connais-tu ma gang? Document de travail, Formation.
- Cloward, R. A. et Ohlin, L. E. (1960). Delinquency and Opportunity : A Theory of Delinquency Gangs. New York: Free Press.
- Comité de coordination « Jeunesse-Violence et Gang ». (1997). Bilan Opération « Taxage ».
- Cousineau, M.-M., Bouchard, L. M. et Bouchard, S. (2002). Les jeunes et le taxage au Québec. Ministère de la Sécurité publique. Québec.
- Cousineau, M.-M. et Hamel, S. (2001). Jeunes membres de gangs... pas seulement délinquants, victimes aussi. Info PV (Plaidoyer-victimes), février, 48-54.
- Cousineau, M.-M., Hamel, S. et Desmarais, A. (2004). Faits saillants de la consultation provinciale sur les jeunes et le phénomène des gangs au Québec. Actes du colloque : les jeunes et les gangs de rue faut plus qu'en parler!, février, 30-36.
- Covey, H. C., Menard, S.W. et Franzese, R. J. (1992). Juvenile gangs. Springfield : Charles C. Thomas Publisher.
- Covey, H. C., Menard, S. W. et Franzese, R. J. (1997). Juvenile Gangs (2<sup>e</sup> édition). Springfield: Charles C. Thomas Publisher.
- Cretin, T. (2002). Mafias du monde : organisations criminelles, actualité et perspectives (3<sup>e</sup> édition). Paris : Presses Universitaires de France.
- Cunningham, P. B., Henggeler, S. W., Limber, S. P., Melton, G. B. et Nation, M. A. (2000). Patterns and Correlates of Gun Ownership among Nonmetropolitan and Rural Middle School Students. Journal of Clinical Child Psychology, 29, 432-442.
- Curry, C. H. et Spergel, I. A. (1988). Gang Homicide, Delinquency and Community. Criminology, 26, 381-405.
- Cusson, M. (1989). Délinquants pourquoi? Québec : Éditions Hurtubise HMH.
- Cusson, M. (1998). Criminologie actuelle. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cusson, M. (2001). Le phénomène criminel à la lumière de la psychologie de la peur. Centre international de criminologie comparée, mars, 1-11.

- Cusson, M. (2006). La délinquance, une vie choisie : Entre plaisir et crime. Montréal : Hurtubise HMH.
- Cyruinik, B. et Duval, P. (2006). Psychanalyse et résilience. Paris : Odile Jacob.
- Cyr, M. (1993). Le phénomène de la criminalité en bande. Montréal.
- Davey, G. C. L. (1997). Phobias : A Handbook of Theory, Research and Treatment. Chichester : Wiley.
- Davidson, G. C. et Neale, J. M. (1997). Abnormal psychology. John Wiley & Sons, Inc.
- Davis, J. (1993). Psychological versus sociological explanation for Delinquent Conducts and Gang Formation. Journal of Contemporary Criminal Justice, 9(2), 81-93.
- Decker, S. H. et Van Winkle, B. (1996). Life in the Gang : Family, Friends, and Violence. Cambridge : Cambridge University Press.
- Deguire, A.-E. (2000). Le taxage chez les adolescents montréalais : prévalence, passage à l'acte et caractéristiques des taxeurs. Mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université de Montréal.
- Delgado, J. M. R. (1975). L'émotivité. Paris : Masson.
- Douyon, E. et Léon, H. (1996). Les jeunes haïtiens et les gangs de rue. Ottawa : Solliciteur général du Canada.
- Du Picq, A. (1880). Études sur le combat. Paris : Hachette.
- Edgerton, R. (1988). Foreword. Dans J. D. Vigil (ed). Barrio Gangs, Street Life and identity in Southern California. Austin: University of Texas Press.
- Egley, A. Et Major, A. K. (2004). Highlights of the 2002 National Youth Gang Survey. Juvenile Justice Bulletin, April(1), 1-2.
- Einarsen, S. (1999). The nature and causes of bullying at work. International Journal of Manpower, 20(1/2), 16-27.
- Esbensen, F. A., Huizinga, D. et Weiner, A. W. (1993). Gang and Non-Gang Youths: Difference and Explanatory. Journal of Contemporary Criminal Justice, 9(2), 94-116.
- Evans, W., Albers, E., Macari, D. et Mason, A. (1996). Suicide Ideation, Attempts and Abuse Among Incarcerated Gang and Nongang Delinquents. Child and Adolescent Social Work Journal, 13(2), 115-126.
- Fagan, J. (1989). The Social Organization of Drug Use and Drug Dealing Among Urban Gangs. Criminology, 27(4), 633-667.
- Fagan, J. (1990). Social Processes of Delinquency and Drug Use Among Urban Gangs. Dans C. R. Huff (ed). Gangs in America (p. 183-222). Newbury Park : Sage
- Feldman, P. (1993). Psychologies of Crime. Cambridge : University Press.
- Feldman, R. S. (2000). Social Psychology (3<sup>e</sup> ed). USA : Prentice-Hall.

- Field, T. (1996). Bully in Sight : How to Predict, Resist, Challenge and Combat Workplace Bullying. Wantage : Wessex Press.
- Fisher, R. J. (1993). Social desirability bias and the validity of indirect questioning. Journal of Consumer Research, 20, 303-315.
- Fournier, M. (2003). Jeunes filles affiliées aux gangs de rue à Montréal : cheminements et expériences. Les cahiers de recherches criminologiques, cahier n° 39, Montréal, Centre international de criminologie comparée.
- Fredette, C. (1997). Le pouvoir des gangs : De la rue aux institutions de réadaptation. Revoir le problème, réajuster nos interventions. Mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université de Montréal.
- Fredette, C. (2004). Quand le rêve d'une nouvelle vie tourne au cauchemar! Continuum JC, 3(1), 11-12.
- Fredette, C. et Hamel, S. (2003). « Stupéfiants » les gangs?!. L'intervenant, 19(3), 26-28.
- Fredette, C., Proulx, J. et Hamel, S. (2000). Le défi de la réadaptation des garçons membres de gangs : une enquête terrain menée auprès de garçons hébergés en centre de réadaptation et auprès d'intervenantes et d'intervenants des centres jeunesse. Montréal : Centre international de criminologie comparée et Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS).
- Gagnon, J.-G. (2005). Point de presse : Phénomène des gangs de rue. Montréal : SPVM.
- Girard, G. et Tétreault, K. (2005). Rapport de mi-projet : Travail de rue, gang de rue, un lien incontournable?. Montréal : Société de criminologie du Québec pour la Direction de la prévention et de la lutte contre la criminalité, Ministère de la Sécurité publique.
- Goldstein, A. P. (1990). Delinquents in Delinquency. Champaign : Research Press.
- Goldstein, A. P. (1991). Delinquent Gang, a Psychological Perspective. Champaign : Research Press.
- Goldstein, A. P. et Huff, R. C. (1993). The Gang Intervention Handbook. Champaign : Research Press.
- Gottfredson, M. et Hirschi, T. (1990). A General Theory of Crime. Stanford: Stanford University Press.
- Grégoire, C. (1998). Les gangs de rue: mythe ou réalité? Défi jeunesse, décembre, 18-22.
- Grégoire, C. (2001). Lorsque des jeunes filles affiliées aux gangs racontent leur expérience: ce qu'elles en disent. Mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université de Montréal.
- Grennan, S., Britz, M. T., Rush, J. et Barker, T. (2000). Gangs : An International Approach. Upper Saddle River : Prentice-Hall, Inc.
- Gunn, A. (2006). Courage : Quand la peur devient une force. Paris : Éditions Payot et Rivages.

- Hagerdorn, J. (1988). People and Folks. Chicago: Lake View.
- Hagerdorn, J. (1990). Back in the Field Again : Gang Research in the Nineties. Dans R. Huff (ed). Gangs in America (2<sup>e</sup> edition) (p. 240-259). CA : Sage.
- Hamel, S. et Brisebois, R.-A. (2005). Ma gang c'est ma famille : une expression à ne pas prendre à la légère. Défi Jeunesse, 11(2), 12-21.
- Hamel, S., Cousineau, M.-M. et Fredette, C. (2004). Le phénomène des gangs : quelques données récentes sur son ampleur, son organisation, sa criminalité et les moyens d'y faire face en Amérique du Nord. Dans D. Lopez, S. Tzitzis et D. Jolivet (éds). Dictionnaire des sciences criminelles, Paris : Éditions Dalloz.
- Hamel, S., Cousineau, M.-M. et Léveillé, S. (2004). Le phénomène des gangs de rue : ce que l'on savait. Actes du colloque : les jeunes et les gangs de rue faut plus qu'en parler!, février, 20-27.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M., F. et Bertot, J. (1998). Jeunesse et gangs de rue - Phase II. Résultat de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal. Rapport soumis au Service de police de la ville de Montréal. Montréal :Institut de recherche pour le développement social des jeunes.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M., F., Hébert, J., Savoie, G. J. et Bertot, J. (1999). « Jeunesse et gangs de rue » : Principaux constats venant de la recension des écrits et de la recherche-terrain.
- Hamel, S. et Poupart, P. (2000). Pour beaucoup de jeunes, le gang constitue leur seule famille. La Presse, 4 décembre, p. A13.
- Hare, R. D. (1985). The Psychopathy Checklist. Vancouver : Department of Psychology, University of British Columbia.
- Haut, F. et Quéré, S. (2001). Les bandes criminelles. Paris : Presses Universitaires de France.
- Hébert, J. (1991). La violence à l'école: Guide de prévention et techniques d'intervention. Montréal: éditions Logiques.
- Hébert, J., Hamel, S. et Savoie, G. J. (1997). Jeunesse et gangs de rue - Phase I. Revue de littérature. Rapport soumis au Service de police de la ville de Montréal. Montréal :Institut de recherche pour le développement social des jeunes.
- Hoel, H. (1999). Workplace bullying: current state of research. Employee Health Bulletin, August, 5-8.
- Houde, V. (2001). Le phénomène du taxage et ses conséquences sur les victimes. Mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université de Montréal.
- Howell, J. C. (1994). Recent Gang Research : Programme and Policy Implications. Crime and Delinquency, 40(4), 495-515.
- Howell, J. C. (1998). Youth Gangs: An Overview. Juvenile Justice Bulletin, August, 1-19.
- Huff, C. R. (1993). Gangs in the United States. Dans A. P. Goldstein et C. R., Huff (eds). The Gang Intervention Handbook. (pp. 3-20). Champaign : Research Press.

- Jackson, S. (1994). The Youth Gang! Crime Problem in Greater Vancouver. Vancouver : Laurier Institution.
- Jankowski, B. (1992). Les gangs aux États-Unis: Bilan des recherches. Paris : Institut des Hautes Études de la Sécurité Intérieure.
- Jankowski, M. S. (1991). Islands in the street : Gangs in American urban society. University of California Press : Burkeley.
- Judy, H. P. (1979). La peur et les medias. Paris: PUF.
- Kandel, L. (1972). Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinion. Épistémologie sociologique, 13, 25-46.
- Katz, H. (2005). Gangs Wars : Blood and Guts in the Streets of Early New York. Altitude Publishing Ltd.
- Kendler, K. S., Neale, M. C., Kessler, R. C., Heath, A. C et Eaves, L. J. (1992). The Genetic Epidemiology of Phobias in Women : The interrelationship of agoraphobia, social phobia, situational phobia, and simple phobia. Archives of General Psychiatry, 49, 273-281.
- Klein, M. W. (1971). Street Gangs and Street Workers. Englewood Cliffs. N. J.
- Klein, M. W. (1993). Attempting gang control by suppression : The misuse of deterrence principles. Studies on Crime and Crime Prevention, 2, 88-111.
- Klein, M. W. (1995). The American Gang Street. New York: Oxford University Press.
- Klein, M. W. (1996). Gangs in the United States and Europe. European Journal on Criminal Policy and Research, Special Issue, 63-80.
- Klein, M. W., Maxson, C. L. et Gordon, M. A. (1984). Evaluation in an important gang Violence Deterrence Program. Social Science research Institute, Los Angeles: University of Southern California.
- Knox, G. W. (1991). An introduction to gangs. Berrien Springs, MI: Vande Vere.
- Kodluboy, D. W. et Evenrud, L. A. (1993). School-based Intervention : Best Practices and Critical Issues. Dans A. P. Goldstein et C. R. Huff (eds). The gang Intervention Handbook (p. 257-299). Champaign : Research Press.
- Lajoie, J. et Laroche, R. (1993). La violence des jeunes et le phénomène des gangs à Montréal. Montréal : Les Centres jeunesse de Montréal, direction des services de réadaptation pour adolescentes et mères en difficulté.
- Lapierre, A. (1981). Anxiété et délinquance. Les cahiers de l'école de criminologie, cahier n° 5, Montréal : Université de Montréal, École de Criminologie.
- Lanctôt, N. (1995). Caractéristiques personnelles, sociales et comportementales des adolescents en difficulté membres de bandes marginales. Mémoire de maîtrise non publié. Montréal : Université de Montréal.

- Lanctôt, N. et Le Blanc, M. (1996). La participation des garçons à une bande marginale : un phénomène de sélection et d'opportunités. Revue canadienne de criminologie, octobre, 375-400.
- Lanctôt, N. et LeBlanc, M. (1997). Les adolescentes membres des bandes marginales : un potentiel antisocial atténué par la dynamique de la bande? Criminologie, 30(1), 111-130.
- LeBlanc, M. (1990). Le cycle de la violence physique : trajectoire sociale et cheminement personnel de la violence individuelle et de groupe. Criminologie, 23(1), 41-74.
- LeBlanc, M. (2003). La conduite délinquante des adolescents : son développement et son explication. Dans M. Leblanc, M. Ouimet et D. Szabo (eds). Traité de criminologie empirique (3<sup>e</sup> édition). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- LeBlanc, M. et Lanctôt, N. (1995). Le phénomène des bandes marginales, vers une vision réaliste grâce à une comparaison des années 1970 et 1990. Revue internationale de criminologie et de police technique, 48(4), 414-426.
- LeBlanc, M. et Lanctôt, N. (1997). La participation à une bande marginale : continuité et conséquences. Université de Montréal : Groupe de recherche sur les adolescents en difficulté, École de Psychoéducation.
- Leymann, H. (1990). Mobbing and psychological terror at workplaces. Violence and Victims, 5, 119-126.
- Limber, S. P. (2002). Addressing Youth Bullying Behaviors. Dans M. Fleming and K. Towey (eds). Educational Forum on Adolescent Health: Youth Bullying (p. 5-17). Chicago : American Medical Association.
- Logue, C. L. (2003). Jeunes et activités de bandes criminelles. L'intervenant, 19(3), 23-25.
- Lurçat, L. (1990). Impact de la violence. Enfance, 43(1-2), 167-171.
- Mannoni, P. (1988). La peur (2<sup>e</sup> éd.). Paris : Presses Universitaires de France.
- Marr, N. et Field, T. (2001). Bullycide : Death at Playtime. London : Success Unlimited.
- Mathews, F. (1990). An exploratory Typology of Youth Gangs in Metropolitan Toronto. Toronto : Central Toronto Youth Services.
- Mathews, F. (1993). Les bandes de jeunes vues par leurs membres. Solliciteur général du Canada. Division de la politique et de la recherche en matière de police.
- Maxson, C. L. (2006). Gang Members on the Move. Dans A. Jr. Egley, C. L. Maxson, J. Miller et M. W. Klein (eds). The Modern Gang Reader (p. 117-129). Los Angeles : Roxbury Publishing Company.
- Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. Revue Française de sociologie, 16, 229-247.
- Miller, W. B. (1958). Lower Class Culture as a Generating Milieu of Gang Delinquency. Journal of Social Issues, 14, 5-19.

- Miller, W. B. (1982). Crimes by Youth Gangs and Youth Groups and the United State. Juvenile Justice Bulletin. Washington DC.
- Moore, J. W. (1978). Homeboys : Gangs, Drugs, and Prison in the Barrios of Los Angeles. Philadelphia : Temple University Press.
- Mourani, M. (2004). La face cachée des gangs de rue. Revue Dire, 13(2), Hiver, 30-33.
- Mourani, M. (2004). La face cachée des gangs de rue. Montréal : Les éditions de l'homme.
- Mucchielli, A. (2004). Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales. (2<sup>e</sup> éd). Armand Colin.
- Muris, P. Merckelbach, H., Mayer, B. et Prins, E. (2000). How Serious are Common Childhood Fears? Behaviour Research and Therapy, 38, 217-228.
- Murray, H. A. (1938). Explorations in personality. New York : Oxford University Press.
- National Institute of Justice. (1998). Criminal Behavior of Gang Members and At-Risk Youths. U.S. Department of Justice.
- Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention (1999). National Youth Gang Survey 1997. U.S. Departement of Justice.
- Olweus, D. (1993). Bullying at School : What we Know and What we can Do. New York : Blackwell.
- Padilla, F. M. (1992). The Gang as an America Enterprise. New Brunswick, NJ : Rutgers University Press.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. Cahiers de recherche sociologique, 23, 147-181.
- Parks, C. P. (1995). Gang Behavior in the Schools : Reality or Myth? Educational Psychology Review, 7(1), 41-68.
- Perreault, M. et Bibeau, G. (2003). La Gang : une chimère à apprivoiser, Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise. Montréal : Les éditions du Boréal.
- Pires, A. P. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. Dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (éds). La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques (pp. 113-169). Boucherville: Gaëtan Morin.
- Poupart, J. (1979-1980). La méthodologie qualitative : une source de débats en criminologie. Crime et Justice, 7/8(3), 167-173.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considération épistémologiques, théoriques et méthodologique. In J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A. Pires (éds). La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques (pp. 173-209). Boucherville : Gaëtan Morin.
- Rachman, S. J. (1983). Fear and Courage Among Military Bomb Disposal Operators. Advances in Behaviour Research and Therapy, 4, 99-165.

- Rachman, S. J. (1990). Fear and Courage (2<sup>e</sup> édition). New York : Freeman and Company.
- Redfield, R. (1941). Folk Culture of Yucatan. Chicago : University of Chicago Press.
- Robert, P. (1966). Les bandes d'adolescents. Paris : Éditions Ouvrières.
- Robert, P. (1974). Les bandes d'adolescents; une théorie de la ségrégation (2<sup>e</sup> éd). Paris : Éditions Ouvrières.
- Roland, E. (1989). A System Oriented Strategy against Bullying. Dans E. Roland et E. Munthe (eds). Bullying : An International Perspective. London : David Fulton Publishers.
- Rubel, A. J. (1965). The Mexican American palomilla. Anthropological Linguistics, 4, 29-97.
- Salazar, A. Jr. (1990). No Nacimos pa'semilla (Des enfants tueurs à gages : les bandes d'adolescents de Medellin). France : Éditions Ramsay.
- Sampson, R. (2002). Bullying in Schools. Washington : U.S. Departement of Justice, Office of Community Oriented Policing Services.
- Selemidis, H. (1992). Youth Gangs/Groups. Metropolitan Toronto Police, Toronto.
- Seligman, M. (1971). Phobia and Preparedness. Behavior Therapy, 2, 307-320.
- Shaffer, D. (1988). The Epidemiology of Teen Suicide : an Examination of Risk Factors. Journal Clinical Psychology, 49, 36-41.
- Shafii, M., Steltz-Lenarsky, J., Derrick, A. M., Beckner C., et Whittinghill, R. (1988). Comorbidity of Mental Disorders in the Postmortm Diagnosis of Completed Suicide in Children and Adolescents. Journal of Affective Disorders, 15(3), 227-233.
- Shaw, C. et McKay, H. D. (1969). Juvenile Delinquency and Urban Areas (revised edition). Chicago : University of Chicago Press.
- Shelden, R. G., Tracy, S. K. et Brown, W. B. (2001). Youth Gangs and American Society (2e édition). Belmont : Wadsworth Thomson Learning.
- Short, J. F. Jr. (1987). Exploring intergration of the theoretical levels of explanation: Notes on juvenile delinquency. Dans Theoretical Integration in Study of Deviance and Crime: Problems and Prospects. Ney York : State University of New York Press.
- Short, J. F. Jr. et Strodbeck, F. L. (1974). Group Process and Gang Delinquency. Chicago : University of Chicago Press.
- Smith, P. K. et Sharp, S. (1994). School Bullying : Insights and Perspectives. London : Routledge.
- Souillère, N. (1998). Jeunes et gangs : perceptions diverses, données aléatoires, et stratégies d'intervention. Centre de recherche, Collège canadien de police.
- Spencer, A. R. (1985). Psychologie générale. Montréal : Les Éditions HRW ltée.



- Spergel, I. A. (1990). Youth gangs : Continuity and Change. In M. Tonry et N. Morris. (Eds). Crime and Justice : Review of Research. (p.171-275). Chicago : University of Chicago Press.
- Spergel, I. A. (1992). Youth Gangs : An Essay Review. Social Service Review, 66(1), 121-140.
- Spergel, I. A. (1993). Street Gangs : Current Knowledge and Strategies. Washington, DC : National Institute of Justice.
- Spergel, I. A. (1995). The Youth Gang Problem: A Community Approach. New York : Oxford University Press.
- SPVM. (2005). Actualités GDR. Édition du jeudi 15 décembre 2005. Montréal : SPVM.
- Sun, F., Cousineau, M.-M., Brochu, B. et White, N. D. (2004). Consommation de substances psychoactives et degré du crime. La Revue canadienne de criminologie et de justice pénale, 46(1),1-26.
- Suomi, S. J. (1997). Early Determinants of Behaviour : Evidence from Primates Studies. British Medical Bulletin, 53, 170-178.
- Stallworth, R. (1998, 10 juillet). Music, Culture and Politics of Gangsta Rap. Présenté à The Second Annual, Gang School, National Gang Crime Research Center, Chicago.
- Sykes, G. et Matza, D. (1957). Techniques of Neutralization : A Theory of Delinquency. American Journal of Sociology, 22, 664-670.
- Tatum, B. (2005). Gangs : Race and Ethnicity. Dans R. A. Wright et J. M. Miller. Encyclopedia of Criminology (1) (p. 616-620). Routledge.
- Thornberry, T. P. (1993). The Role of Juvenile Gangs in Facilitating Delinquent Behavior. Journal of Research in Crime and Delinquency, 30(1), 57-87.
- Thornberry, T. P. (1997). Membership in Youth Gangs and Involvement in Serious and Violent Offending. Dans R. Loeber et D. Farrington (eds). Serious, Violent, Chronic Offenders. Washington : Office of Juvenile Justice and Delinquency Prevention Study Group on Serious, Violent, Chronic Offenders.
- Thornberry, T. P. et Burch, J. H. (1997). Gang members and delinquent behaviour (tome 3). Juvenile Justice Bulletin. Washington : Department of Justice.
- Thornberry, T. P., Krohn, M. D., Lizotte, A. J., Smith, C. A. et Tobin, K. (2002). Gangs and Delinquency in Development Perspective. Cambridge : Cambridge University Press.
- Totten M. D. (2000). Guys, Gangs, and Girlfriend Abuse. Peterborough : Broadview Press
- Trasher, F. (1927). The gang. Chicago : University of Chicago Press.
- Trudeau, A. (1997). Les bandes de rue à Montréal vues par les intervenants de cinq secteurs d'activité. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, École de criminologie.

- Vallerand, R. J. (1994). Les fondements de la Psychologie Sociale. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur Ltée.
- Venturello, S., Barzega, G., Maina, G. et Bogetto, F. (2002). Premorbid Conditions and Precipitating Events in Early-Onset Panic Disorder. Comprehensive Psychiatry, 43, 28-36.
- Vigil, J. D. (1988). Barrio Gangs: Street Life and Identity in Southern California. Austin : University of Texas Press.
- Walker, S. G. (1994). Les armes dans les écoles au Canada. Ottawa : Solliciteur général Canada, Secrétariat du Ministère.
- Willwert, J. (1974). L'agresseur à main armée. Paris : Mercure de France. Traduction française en 1976 de Jones : Portrait of a mugger. New York: M. Evans and Co.
- Yablonsky, L. (1956). A field Study of Delinquent Gang Organization and Behavior with Special Emphasis on Gang Warfare. New York : New York University.
- Yablonsky, L. (1970). The Violent Gang (revised edition). Baltimore: Penguin Books.
- Yochelson, S. et Samenow, S. E. (1976). The Criminal Personality (volume I). New York: Jason Aronson.
- Zapf, D., Knoz, C. et Kulla, M. (1996). On the relationship between mobbing factors and job content, social work environment and health outcomes. European Journal of Work and Organisational Psychology, 5(2), 215-237.
- Zillmann, D. (1979). Hostility and aggression. Toronto : Halsted Press.

**Annexes 1**  
**LISTE DES RÉPONDANTS**  
**ET PRÉSENTATION DE DEUX HISTOIRES DE CAS**

## Les répondants

### **Claude**

16 ans, membre actif, origine haïtienne. Rencontré dans son centre de réadaptation.

### **Edgard**

15 ans, membre périphérique, origine haïtienne. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Éric**

17 ans, ex-membre, origine québécoise française. Rencontré à son domicile.

### **Ernesto**

16 ans, ex-membre, origine sud-américaine. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Fabrice**

34 ans, ex-membre périphérique, origine africaine. Rencontré dans un centre d'incarcération provincial.

### **Henry**

15 ans, ex-membre, origine haïtienne. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Jean**

17 ans, membre périphérique, origine haïtienne. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Jean-Baptiste**

16 ans, membre actif, origine haïtienne. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Joseph**

18 ans, ex-membre, origine haïtienne. Rencontré dans un centre de réadaptation.

### **Michael**

24 ans, membre actif, origine haïtienne. Rencontré dans un lieu public.

### **Miguel**

25 ans, ex-membre, origine sud-américaine. Rencontré à son domicile.

### **Simon**

25 ans, ex-membre, origine québécoise française. Rencontré dans un centre d'incarcération provincial.

### **Steven**

27 ans, membre actif, origine haïtienne. Rencontré dans un centre d'incarcération provincial.

## Présentation de deux histoires

Les données présentées jusqu'à maintenant sous forme thématique permettent de tracer un portrait détaillé de l'expérience des membres de gangs, du moins ceux que nous avons rencontrés, et de la grande place qu'occupe la peur tout au long de leur affiliation au gang et même au-delà. Il nous est apparu important de contextualiser maintenant cette émotion à titre illustratif de façon verticale en exposant l'histoire de deux interviewés en décrivant en séquence chronologique leur expérience de l'entrée jusqu'à leur vie après gang. Il nous apparaissait essentiel de faire le récit de parcours pour faire ressortir la relation entre toutes les étapes de l'expérience vécue en lien avec les gangs de rue précédemment exposées et de mettre en contexte le développement des sentiments de peur et d'angoisse vécus par les membres. On voit ainsi que ceux-ci grandissent ou diminuent au fil de l'expérience en fonction, notamment, du déroulement de celle-ci. Le récit prend de cette manière une tournure plus dynamique, faisant ressortir, au moins partiellement, l'enchevêtrement des événements et leur plus ou moins grande interrelation en contexte. Tout au long de la présentation de l'histoire de ces membres, des commentaires permettront de situer la peur et de faire des liens utiles avec l'analyse de l'ensemble des verbatims.

### L'histoire de Miguel

C'est dans l'intimité de son appartement que Miguel fut rencontré. Il parle avec amertume du monde où il a passé un peu plus de trois ans. Affilié vers l'âge de quatorze ans, il a quitté son gang un peu avant sa majorité. Le jour de l'entrevue, il est âgé de 25 ans, marié, professionnel et père d'un jeune fils. L'histoire de Miguel se dessine, sommairement, comme suit.

Les parents de Miguel, comme plusieurs autres, quittent leur pays pour immigrer au Canada, croyant ainsi offrir une vie meilleure à leurs enfants. Miguel a du mal à s'adapter à son nouveau chez soi. Victime de commentaires racistes et mortifiants, il se sent seul. C'est à ce moment qu'il décide d'aller quérir, accompagné de quelques autres immigrants de son école, une place dans un gang latino-américain de son quartier. C'est plus précisément, poussé par le besoin de se faire de vrais amis et par une fille qui lui disait combien elle aimait le style des membres de gangs, qu'il cherche une occasion de rejoindre un gang.

Miguel n'indique pas s'il a dû subir une initiation pour être admis dans son gang, mais décrit les épreuves généralement imposées aux nouveaux. La plupart du temps, l'initiation consiste en un vol simple, comme une barre de chocolat au dépanneur du coin. D'autres fois, le membre initié doit passer à tabac de façon aléatoire un élève à la sortie des classes. Finalement, un membre aurait reçu la directive de violer une passante, mais cette idée aurait été rapidement abandonnée.

Miguel raconte que, dans son gang, il se sentait invincible, surpuissant. Il se sentait Dieu. Il faisait de la musculation pour être plus intimidant et partait à la recherche des ennuis. Ses comparses et lui insultaient les passants et les membres des autres gangs, attendant que l'un d'entre eux daigne répliquer et attaquer. Il pouvait, alors, contre-attaquer et rosser le pauvre lascar. Ces agressions contingentes avaient du bon pour son gang, car elles augmentaient sa notoriété et imposaient le respect de ce dernier, ce qui permettait, à ses acolytes et lui, d'occuper un plus vaste territoire utilisé pour leurs activités clandestines.

Miguel explique la forte propension à l'agressivité qui le caractérisait à l'époque par les insultes racistes dont il était la cible à répétition et l'accumulation de sentiment haineux à force de se sentir exclu.

Le gang, selon lui, est un rêve, une utopie. Un faux-semblant puisé dans les vidéoclips. Il croyait pouvoir y trouver prestige, argent et amour. Mais, au contraire, il n'y a trouvé qu'une atmosphère oppressante; qu'un monde violent dans lequel il ne sentait pas à son aise. Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'il en prendra conscience.

Les activités délinquantes du gang allaient bon train. Les membres réalisaient leurs bénéfices en vendant de la drogue, des armes et en pratiquant le proxénétisme. Ils avaient de bons contacts sur une réserve amérindienne; c'est là qu'ils pouvaient trouver la marchandise qu'ils revendaient par la suite dans la rue. Il décrit ce territoire amérindien comme un véritable supermarché où il n'aurait manqué qu'une distributrice à numéros.

Le gang a constitué un petit réseau de prostitution juvénile. Seulement quelques filles travaillaient pour eux. Il n'était pas facile pour eux de mener à bien les activités du gang, car de tous les membres, seulement un possédait une voiture. Ce faisant, ils pouvaient difficilement répondre aux demandes des clients. Mais le réseau, aussi désorganisé qu'il fût, rapportait bien.

Les filles étaient importantes dans le gang, car en plus des profits qu'elles généraient, elles apportaient une forme de notoriété au gang. Ainsi, un gang de rue où l'on pouvait trouver des filles devenait un gang auquel l'on voulait être affilié, avec lequel on voulait faire affaire.

Le gang ou les membres du gang attiraient les filles en leur offrant de l'argent et de la drogue. À cette époque, raconte Miguel, la cocaïne était un luxe que peu de jeunes filles pouvaient se payer. Ils ne les forçaient pas, selon lui, mais leur demandaient candidement de faire certaines choses pour eux, en plus de leur préciser qu'il n'y avait aucun mal à gagner un peu d'argent de cette façon. Un jour, une fille est venue les voir avec la ferme intention de prendre en charge le recrutement des affiliées féminines pour les activités de prostitution. Les garçons étonnés acceptèrent la proposition. Cette jeune fille, aux dires de Miguel, convainquait les nouvelles recrues en exécutant des actes sexuels devant ces dernières pour banaliser les gestes qu'elles auraient à accomplir.

Miguel, faisait des pieds et des mains pour que ses parents ne connaissent pas ses fréquentations, inventant souvent des histoires pour justifier ses blessures et ses absences prolongées. Il cachait toujours les armes qu'il ramenait chez lui. Au moment de l'entrevue, ses parents n'étaient toujours pas au courant de cette partie de son adolescence. Il avait peur de la réaction de ses parents, en particulier celle de son père. Il ne voulait pas les décevoir, car pour ces derniers, il était un enfant sage, un véritable ange. Ses parents fort pratiquants avaient Miguel en haute estime, pense-t-il.

Son gang était un milieu très angoissant, selon Miguel. Il ajoute que si quelqu'un ose prétendre ne jamais ressentir de peur dans un gang de rue c'est qu'il n'est qu'un menteur. Miguel précise qu'il avait le sentiment de ne pouvoir avoir confiance en personne et de devoir garder pour soi ses sentiments surtout lorsqu'il n'était pas en harmonie avec les gestes de sa fratrie. Il était témoin du fait que les aînés n'hésitaient pas à couvrir d'injures ceux qui avaient l'audace de vouloir quitter le groupe ou qui, simplement, révélaient leurs craintes.

L'approche de sa majorité fait craindre à Miguel les sentences adultes plus sévères et le force à réfléchir à son affiliation au gang. Il n'a plus confiance dans le groupe. Le climat de tension constant qui y règne et le trop grand individualisme des membres, qui pensent d'abord à eux avant de se soucier des autres, le convainquent d'entamer un processus de désaffiliation. Il se rappelle d'ailleurs un épisode où il a dû se battre contre l'un de ses comparses et, surtout, de la réaction des autres membres ameutés par la bataille qui les

encourageaient à s'entretuer. La foi dans ses partenaires n'est plus. Il ne veut plus continuer à faire du mal, à faire souffrir autrui inutilement. Il veut une famille et une vie rangée.

À près de 18 ans, Miguel veut donc quitter le gang, mais il craint les réactions des autres membres. Il se met alors à étudier tous et chacun, pour savoir quoi dire et à quel moment. Il commence à s'éloigner tranquillement, à ne plus répondre au téléphone et à arriver en retard quand une bagarre est planifiée. Il continue à se tenir informé des activités prévues par le gang pour pouvoir répondre dès que l'un des membres lui demande où il était au moment où différents événements se passent. Il cherche ainsi à ne pas éveiller les soupçons et pouvoir quitter son gang sans heurts. Se dessine ainsi un véritable processus, qui n'a rien de spontané, qui est, bien au contraire, savamment planifié, qui va finalement lui permettre de se désaffilier et de se distancer de son gang.

Malgré tout, Miguel considère son passage dans le monde des gangs de rue comme un apport positif à sa vie, à ce qu'il est devenu. Il y a appris beaucoup sur lui-même, estime-t-il, sur ses limites et ses véritables valeurs. Il dit pouvoir maintenant inculquer ces valeurs à son fils, lui décrire la différence entre le bien et le mal et lui faire part des erreurs à ne pas commettre.

Selon Miguel le besoin d'affiliation fait partie du développement normal des adolescents. L'adhésion aux gangs de rue est davantage reliée aux fréquentations de ces derniers. C'est pourquoi il considère que la lutte aux gangs sera difficile puisque les jeunes s'affilient tout naturellement à des groupes, délinquants ou non.

Le témoignage de Miguel nous aura appris sur la peur qu'elle peut très bien se développer dans les endroits et les moments les plus inattendus, car au-delà des crimes, des autres gangs et des affrontements armés qui lui ont laissé quelques cicatrices, c'est de sa propre fratrie, de ses réactions, que Miguel avait le plus peur... Ceci étant, la peur se révèle présente dans l'ensemble de son expérience dans les gangs et non seulement à des moments très précis.



## L'histoire de Simon

Simon est un ex-membre de gang. Au moment de l'entrevue, il purgeait une peine dans un centre pénitencier de la région métropolitaine. Désaffilié des gangs depuis bientôt quatre ans, Simon parle avec ouverture de son passage dans l'univers des gangs de rue.

Issu d'une famille brisée, Simon se décrit lui-même comme un jeune carencé. Confronté aux problèmes d'alcoolisme de sa mère, il préférait quitter le domicile familial pour aller passer le plus clair de son temps dans le monde de la rue. C'est ainsi qu'il s'est lié d'amitié avec ceux qui seront plus tard ses acolytes. C'est son parcours criminel qui l'a mené vers les gangs de rue. Des petits larcins sans importance, Simon en est venu aux crimes plus violents. Issu d'un milieu démuné, il s'est aisément laissé corrompre par le potentiel lucratif du monde des gangs. C'est d'ailleurs cet appât du gain qui l'a mené, avec ses amis, à se regrouper pour former leur propre gang. Certains de ses comparses avaient des frères plus âgés qui étaient déjà des membres actifs de gangs. Ils leur ont présenté ce monde et expliqué comment y entrer. Ils les ont appuyés lors de la création de leur propre gang. Mais puisqu'ils étaient trop jeunes, les plus vieux les laissaient libres de faire ce qu'ils voulaient. Ils ont rapidement gravi les échelons de l'organisation en raison de leur sang-froid et de leur dévouement profond. Ils avaient le cœur à la bonne place, soutient Simon.

Ils se sont donc formés une clique, se sont trouvés un nom de gang et des surnoms. Ils connaissaient déjà le phénomène des motards, mais ne voulaient pas copier sur ces organisations. Ils préféraient être uniques et avoir leur monde bien à eux.

Au début de sa carrière, le gang commettait encore des crimes insignifiants et impulsifs. Simon ne peut encore aujourd'hui expliquer certains gestes qu'il dit avoir commis dans sa jeunesse. Il explique que les choses se sont faites par automatisme, par réflexe, sans qu'il ait pris le temps au préalable de réfléchir. Il vivait à cent à l'heure. Il souligne qu'ils ont grandi, ses amis et lui, dans un milieu difficile et dysfonctionnel. C'est pourquoi, selon lui, ils étaient violents. Mais il ne s'en plaint pas et ne regrette rien. C'est grâce à cette impétuosité qu'il a gagné le respect des autres.

Il s'est remis en question quand l'un des leurs est mort assassiné. Certains membres de son gang ont préféré se retirer, d'autres sont restés bien qu'ils n'ont pu s'en remettre (ils quitteront par la suite) et quelques-uns, dont Simon, sont restés et se sont engagés à fond dans l'expérience gang.

Simon soutient qu'il était un « vrai », un membre qui s'identifiait totalement à son gang devenu rapidement un mode de vie pour lui. Il croyait dans la supériorité de son gang sur les groupes adverses. Pour lui, son gang était le plus important; il serait mort pour défendre ses amis. Il dit avoir déjà vengé la mort de certains membres, bien qu'il ne décrive pas comment.

Son gang a commencé à se structurer tranquillement, ils en sont venus à organiser leurs activités, afin que les profits soient plus substantiels. Son gang commence alors à tenir de temps à autre des réunions de planification. Simon tentait de faire comprendre au groupe que des crimes plus structurés rapporteraient davantage tout en étant moins risqués. Mais, aux dires de Simon, ça ne débloquent pas! La raison, estime-t-il : l'individualisme de ses acolytes. Tous ses camarades venaient de milieux peu nantis, alors ils préféraient garder les bénéfices qu'ils obtenaient lors de leurs activités interlopes plutôt que de les partager avec le groupe et, éventuellement les réinvestir dans le commerce en vue de son développement.

Simon entretenait de bonnes relations avec les autres membres de son gang : ils étaient de vrais « chums », des amis en qui il avait toute sa confiance précise-t-il. Simon commençait à être bien placé dans l'organisation, les autres membres l'aimaient bien, car il était intrépide et attirait les filles. Ils étaient toujours ensemble. En fait, Simon préférait ne pas rester chez lui en raison des problèmes de sa mère. Durant les jours d'école, il dînait chez des amis et le soir et les week-ends il se retrouvait en gang à flâner, s'amuser et à commettre des délits.

Avec les gangs adverses, les relations n'étaient pas aussi bonnes. Beaucoup d'opposants voulaient sa peau. Simon estimait qu'il devait toujours porter une arme, craignant de rencontrer certains individus menaçants pour sa vie. Sa mère, exaspérée et voulant reprendre le contrôle sur les fréquentations de son fils, décida alors de l'éloigner de ses amis en déménageant dans un autre quartier de Montréal, plus à l'Ouest. Cette tentative d'extraction maternelle le mit en danger, raconte Simon. Il s'était éloigné, mais ne comptait pas se désaffilier pour autant. Il risquait de rencontrer ses adversaires chaque fois qu'il prenait l'autobus, car il devait traverser le territoire ennemi. Quelques-uns de ceux-ci étudiaient maintenant à la même école que lui et le recherchaient depuis longtemps pour régler par les poings quelques comptes laissés vacants. Tous les soirs, Simon allait retrouver ses amis distancés. Jusqu'au jour où une décision de la cour lui interdisant de fréquenter le quartier où se trouvaient encore ses partenaires vint brouiller les cartes. Il était maintenant seul dans son quartier et risquait gros. Contre toute attente,

ceci se révéla, selon ses propos mots, une bénédiction pour son gang. En effet, les autres membres du gang choisirent de venir chercher Simon à la sortie des classes tous les soirs. Ils s'attardaient alors dans le quartier de Simon puisque ce dernier ne pouvait le quitter, par ordre du tribunal. Ils pouvaient ainsi rencontrer et, éventuellement, attaquer des ennemis qu'ils savaient se promener sans armes, paisiblement, ne croyant pas devoir défendre leur vie dans ce petit coin de territoire leur appartenant. Ceci augmenta la notoriété du gang de Simon et lui permit de vendre de la drogue sur un plus vaste territoire. Son gang a donc pris une expansion inattendue, non seulement le déménagement de Simon, mais la cohésion du gang étant à l'origine de ce résultat inattendu.

Jusqu'au jour où tout bascule : Simon doit entrer en centre de réadaptation. Il regrettera amèrement son passage en institution. Il dit y avoir perdu une partie de sa jeunesse. Il soutient que les conditions de réclusion y étaient beaucoup plus sévères et traumatisantes que la vie en prison. Lui et tous ceux de son gang qui ont dû faire un arrêt obligé entre les murs de ce centre en sont ressortis encore plus rebelles que jamais. Le centre aura alimenté des sentiments acerbes et une aversion viscérale pour l'autorité. Cette expérience l'a, selon lui, ancré encore plus profondément dans le monde des gangs.

Simon se disait respecté des autres membres bien qu'il fut blanc dans un groupe de noirs. Un exploit, car tous ceux ne faisant pas partie des groupes ethniques dominants dans l'organisation étaient utilisés et même escroqués par ce groupe majoritaire, prétend Simon qui considère qu'il devait cette notoriété au fait qu'il faisait ce qu'il avait à faire pour le bien du gang sans chercher un bénéfice personnel. Il agissait sans hésitation avec calme et sang-froid.

Simon dit n'avoir jamais été incommodé par la peur. Cette émotion n'aurait pas sa raison d'être, selon lui, dans le monde des gangs, car elle ne peut que pousser à la panique et occasionner des situations problématiques. Il en serait venu à ne plus ressentir la peur par habitude, car à force de vivre des moments terrorisants il a pu développer des moyens efficaces de combattre sa peur. Ses premières arrestations l'ont convaincu qu'il n'avait rien à craindre du système pénal. Ses compagnons et lui se sont vu accorder des sentences qu'il juge insignifiantes compte tenu des événements en cause. À partir de ce moment, Simon dit qu'il n'a plus eu peur de rien et fonçait tête baissée vers les ennuis et les situations sans issues.

La mort de son grand-père, chauffeur de taxi, l'a fait réfléchir. Celui-ci aurait été poignardé pour quelques dollars. « La vie ne tient qu'à un fil », s'est-il dit. Il a alors questionné son affiliation au gang. À ce moment, plusieurs de ses amis avaient été tués dans des altercations rattachées aux gangs de rue, en plus de son grand-père et de son cousin aussi liés aux gangs. Bien qu'il assure qu'il ne craignait pas la mort, Simon dit par ailleurs qu'il ne voulait pas mourir. Il avait déjà commencé à perdre confiance dans les membres de son groupe qu'il jugeait beaucoup trop individualistes. Quand certains de ses comparses furent tués, il juge qu'il fut l'un des seuls à se lever et faire quelque chose, à aller réclamer justice. Il a donc décidé qu'il était temps pour lui de quitter son gang. Il avait fait son argent, et il était tanné, explique-t-il.

Simon a pu se désaffilier sans accroc, car il avait acquis le respect de ses pairs, une condition primordiale, selon lui, pour plier bagage sans être extorqué, ou du moins persécuté par le gang. Si Simon voulait partir, qu'aurait pu faire le reste de son gang? Il aurait, de toute façon, continué à défendre les intérêts du groupe, et à être un fidèle ambassadeur des couleurs du clan, confie-t-il.

Aujourd'hui, Simon dit ne rien regretter de cette période de sa vie, sauf son passage dans une institution jeunesse. Il s'affiche encore, à l'occasion, avec d'autres membres toujours affiliés au gang. Il croit pouvoir bien réussir sa vie en utilisant son leadership à bon escient.

Le témoignage de Simon nous aura appris que la peur peut être contrôlée jusqu'à ce qu'elle n'y paraisse plus. Pour certains, elle n'a pas sa place dans l'univers des gangs de rue. Elle pourrait pousser ceux qui la ressentent à commettre des erreurs irréparables mettant le gang en péril. Elle empêche d'acquérir la notoriété face à ses propres pairs pour ceux qui la vivent quotidiennement, sans vraiment pouvoir s'en cacher. La peur doit être domptée, estime Simon, si le membre qui la ressent ne veut pas devoir quitter inopinément, contre son gré, le gang qui l'a accueilli initialement.

## **ANNEXES 2**

**L’AFFILITATION DES FILLES DANS LES GANG : FORCÉE OU CONSENTANTE?**

Une notion est apparue, au fil des interviewés, soit celle de l'affiliation des filles dans les gangs. Étant donné que ce sujet n'alimentait en rien notre sujet premier (la peur), mais que les garçons rencontrés livraient des témoignages fort intéressants, nous aborderons donc ici la question suivante : l'adhésion des filles dans les gangs de rue, une affiliation forcée ou consentante?

Selon les interviewés (tous de sexe masculin), même si une présence féminine dans le gang semble essentielle, en premier lieu pour des raisons pécuniaires, les motifs d'affiliation des filles au gang restent plutôt nébuleuses pour les membres masculins interrogés. Selon la majorité des témoignages rassemblés, les affiliées féminines ne seraient pas forcées à rejoindre le groupe. Elles seraient consentantes et, selon certains, viendraient volontairement pour quérir une place dans un réseau déjà lucratif. Elles chercheraient, tout comme les garçons, à faire de l'argent et à « gagner leur vie », ce qui dérangerait même certains interviewés qui disent trouver ces filles beaucoup trop libertines et concupiscentes. Simon explique également que bien des filles tenteraient de se faire une place, de se construire une réputation grâce à leurs pratiques sexuelles déviantes :

*Premièrement proxénète, c'est même pas comme que le monde pense : forcer des filles pis battre des filles. Y'a des exceptions, oui, y'a des gars qui font ça. Mais, en temps normal, c'pas comme ça. C'est vraiment vrai. C'est les filles qui nous le demandent, avec notre nom et notre réputation, y savent qu'on est capable. « Celui là est tough! Y roule, ok! ». « J'peux-tu travailler pour toé? » « J'peux-tu être avec toé? ». « Bon ok, c'est beau, mais tu vas me donner un pourcentage sur qu'est ce que tu fais! » Pis là ça part de même. [...] C'est rendu spécial. La même affaire que nous autres [les garçons] on est prêt à tirer pour des conneries, ben eux autres sont prêtes à faire du sexe. Pis c'est comme si une fille de gang a fait son nom pis sa réputation avec le sexe, par rapport à nous autres, la violence. [...] Les filles le savent par exemple, le savent très bien là. Elles se mettent des œillères, mais elles le savent très bien, t'sais (Simon, 25 ans, ex-membre)*

*Il y a des filles qui sont comme des putes. Pis elles veulent danser pis là le gars dit : « Ok! Pas de problème! Tu veux danser ben je t'amène dans un bar. » Pis elle danse, elle danse pour le gars, pis le gars se fait de l'argent pis le gars paye un peu la fille dans l'argent qu'il se fait. (Jean, 17 ans, membre périphérique)*

*Les filles qui font de la prostitution c'est parce qu'elles veulent pis qu'elles ont l'âge pis sont avec un gars, c'est tout... (Joseph, 18 ans, ex-membre)*

Certains soutiennent que les filles pratiqueraient même ces activités contre les conseils diligents d'affiliés masculins, comme Ernesto qui se dit en total désaccord avec ces pratiques qu'il juge dégradantes :

*Je les respectais quand même. Ce n'est pas moi qui les faisais danser. Moi j'aimais pas ça. Parce que c'est comme... ça fait sale. Moi, je disais : « faites-la*

*danser, mais moi je ne suis pas là-dedans parce que ça se fait pas, là! » Mais, tout ce qu'on fait ça ne se fait pas non plus. Mais tu sais, c'est une femme, juste déjà le fait que ça soit une femme et qu'elle danse pour de l'argent, qu'elle couche avec un autre à gauche et à droite, ça se fait pas. Même, je parlais avec les femmes, mais pas devant mes amis, mais avec les femmes je disais : « Arrêtez ça! Ayez un peu de respect envers vous! » Mais, elles ne m'écoutaient pas et elles continuaient. (Ernesto, 16 ans, ex-membre)*

Pour Michael, le consentement des filles serait biaisé par une bonne dose d'ignorance et de naïveté, ce qui expliquerait qu'elles se fassent embarquer aussi facilement dans cet univers :

*Les filles qui entrent là-dedans, dans la danse, elles ne connaissent pas ça, elles ne connaissent pas l'univers de la danse. Il y a un peu de naïveté. C'est pour ça qu'elles se font embarquer. (Michael, 24 ans, membre actif)*

Quelques membres ont mentionné aussi certaines techniques de séduction, décrites par Fournier (2003), utilisées pour entraîner des filles plus vulnérables à rejoindre le gang et pratiquer des activités reliées au commerce sexuel. Néanmoins, ils ne décrivaient pas ces méthodes comme étant coercitives, mais plutôt comme une négociation paisible et quasi normale.

*Comme elle aimait ça, y'a la bière, y'a la drogue, pis en 90, 92, 93 la cocaïne c'était un luxe parce que les filles elles pouvaient pas s'en procurer. Donc, qu'est-ce qui avait, elle appelait une amie qui amenait deux amies. Au début elles sont toutes gênées, mais nous : «Aie ! Viens!» Pis les filles elles sont toutes contentes, plus à l'aise avec nous. (Miguel, 25 ans, ex-membre)*

Il est possible que cette vision constitue en fait une technique de déculpabilisation, il n'en demeure pas moins qu'elle soutiendrait la perception qu'ont certains garçons des filles et les actions que celle-ci leur permet. De plus, les résultats que Totten (2000) a obtenu révèle que les membres masculins des gangs justifient souvent les actes abusifs de leur père biologique envers leur mère et conséquemment envers leurs pairs féminins prétextant qu'elles méritent une telle agression en raison de leur conduite. Cependant, ils rejettent ces mêmes maltraitances si elle sont perpétrées par un individu extérieur au groupe d'appartenance, de la même sorte qu'ils n'acceptent pas que leur beau-père s'en prenne à leur mère, puisqu'il ne posséderait pas l'autorité d'agir ainsi.

Selon les interviewés, les filles écouteront également les chansons, où, selon Simon, elles seraient dénigrées et s'identifieraient aux femmes décrites par ses paroles crues. Les paroles de ces morceaux musicaux leur ouvriraient les yeux sur les profits possibles pouvant découler du fait de se prostituer. Mais cette interprétation de Simon sur les motivations et les influences poussant certaines filles vers le plus vieux métier du monde pourraient très bien être influencées par les paroles qu'il décrit lui-même :

*Dans le milieu de la musique, les gars parlent de violence, d'argent, de « flasher » pis des filles, dans le Rap pis le Hip-hop, ils parlent comment qu'elles sont des putains. Les gars, ils parlent mal, là. Il y a pas de « faire l'amour » là, c'est : « fourrer des gars », ça parle cru là. [...] Elles ont jamais rien eu, pis là elles voient qu'en se vendant l'corps elles peuvent faire de l'argent. Nous autres, c'est en vendant d'la dope, eux autres c'est en se vendant eux autres. Mais elles acceptent ça, pis elles le font. [...] Les filles écoutent la même musique que nous autres. Dans les chansons, y s'font traiter de « bitch » pis de « danseuses » tout le temps. Facque veut, veut pas eux autres, ça devient que c'est vrai, t'sais, ça rentre dans le cerveau veut, veut pas. (Simon, 25 ans, ex-membre)*

Ces chansons, aussi écoutées par les garçons, pourraient très bien leur laisser imaginer que les filles sont consentantes. Il se pourrait que se soit en fait eux qui en subiraient le plus d'influence.

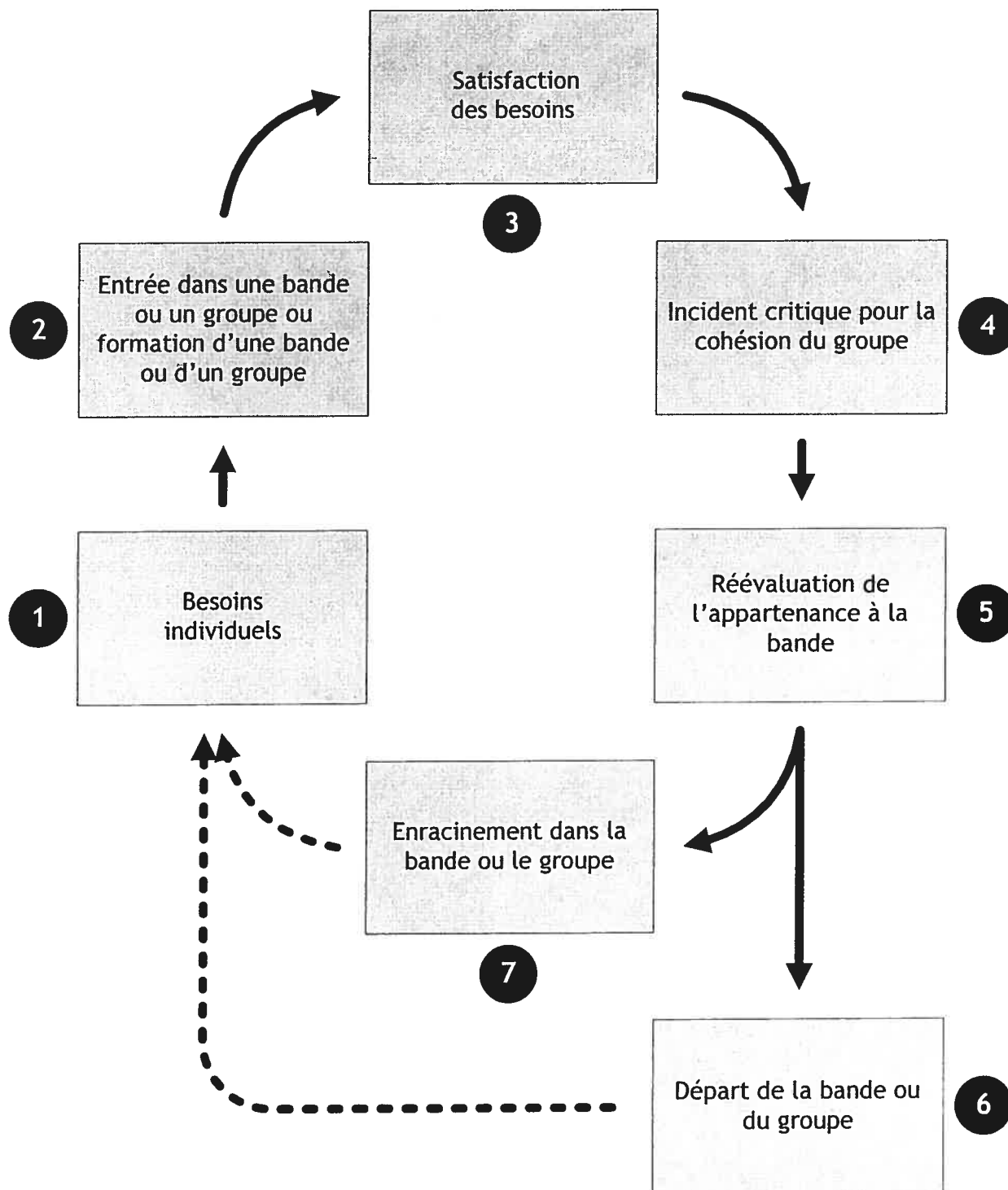
Il semble important de prendre en considération ces éléments dans d'éventuelles interventions auprès de membre de gang. Une éducation doit être faite au niveau du consentement amoureux et de la violence conjugale, car bien que la personnalité individualiste et antisociale de certains membres de gang demande des interventions toutes particulières, il n'en demeure pas moins qu'un travail plus étroit sur leur relation avec les membres féminins apparait de toute importance. Notamment, si ne font pas la différence entre consentement et coercition.



### **Annexes 3**

## **Cycle de la participation à une bande ou un groupe de Mathews**

## Cycle de participation à une bande ou un groupe de Mathews (1993)



**ANNEXES 4**

**LISTE DES MOTIFS HUMAINS COMPILÉS PAR MURRAY**

## Liste des motifs humains compilés par Murray (1938)<sup>67</sup>

---

- **Affiliation** : Développer des amitiés et des associations. Accueillir, rejoindre et vivre avec les autres. Coopérer et converser de façon sociable avec les autres. Aimer. Se joindre à des groupes.
- **Agression** : Attaquer ou blesser quelqu'un. Tuer. Rabaisser, blesser, blâmer, accuser ou malicieusement ridiculiser une personne. Punir sévèrement. Sadisme.
- **Autonomie** : Résister aux influences ou à la coercition. Défier l'autorité ou rechercher la liberté dans un nouvel endroit. Viser l'indépendance.
- **Avilissement** : Capituler. Se soumettre et accepter les punitions. S'excuser, confesser, expier. Autodépréciation. Masochisme.
- **Compréhension** : Analyser l'expérience, abstraire, discriminer entre les concepts, définir les relations, synthétiser les idées.
- **Contre-attaque** : Fièrement refuser de reconnaître la défaite en luttant et en réagissant. Choisir les tâches les plus difficiles. Défendre son honneur par l'action.
- **Déférence** : Admire et choisir de suivre un allié supérieur autre. Coopérer avec un chef. Servir avec joie.
- **Domination** : Influencer ou contrôler les autres. Persuader, défendre, dicter. Diriger et conduire. Restreindre. Organiser le comportement d'un groupe.
- **Évitement** : Éviter le blâme, l'ostracisme ou la punition, en inhibant les impulsions asociales ou non conventionnelles. Bien se comporter et obéir à la loi.
- **Exhibition** : Attirer l'attention sur soi. Exciter, amuser, déranger, choquer, impressionner les autres. Autodramatisation.
- **Jeu** : Se détendre, s'amuser, rechercher les diversions et les divertissements. Avoir « du plaisir », jouer à des jeux. Rire, faire des farces et être joyeux. Éviter les tensions sérieuses.
- **Justification** : Se défendre contre le blâme ou l'autodépréciation. Justifier ses actions. Présenter des atténuations, des explications et des excuses. Résister aux « inquisitions ».
- **Ordre** : Arranger, organiser, ranger les objets. Être ordonné et propre. Être scrupuleusement précis.
- **« Prendre soin »** : Alimenter, aider ou protéger un être faible. Exprimer de la sympathie. « Materner » un enfant.
- **Protection contre la douleur** : Éviter la douleur, les blessures physiques, la maladie et la mort. Fuir devant une situation dangereuse. Prendre des précautions.
- **Protection contre l'échec** : Éviter l'échec, la honte, l'humiliation, le ridicule. Éviter de tenter quelque chose qui est au-dessus de ses forces. Cacher un défigement.
- **Réalisation** : Franchir les obstacles, exercer du pouvoir. Faire quelque chose de difficile aussi bien et aussi rapidement que possible.
- **Rejet** : Snober, ignorer ou exclure quelqu'un. Rester distant et indifférent. Faire montre de discrimination.
- **Secours** : Chercher de l'aide, de la protection ou de la sympathie. Demander de l'aide. Plaider un pardon. S'attacher à un parent affectueux qui prend soin de nous. Être dépendant.
- **Sensualité** : Rechercher et jouir des impressions sensuelles.
- **Sexualité** : Développer et poursuivre une relation érotique. Faire l'amour.

---

<sup>67</sup> Traduction proposée par Spencer (1985).